MIA SHERIDAN

NEW ROMANCE®

TOI PLUS QUE TOUT

SEUL L'AMOUR PEUT RÉPARER
UN CŒUR QUI A VOLÉ EN ÉCLATS

Hugo Roman

MIA SHERIDAN

NEW ROMANCE®

TOI PLUS QUE TOUT

Roman

Traduit de l'anglais (américain)
par Lucie Marcusse

Hugo Roman

Titre original : *Most of all you*

Ce livre est une fiction. Toute référence à des évènements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et évènements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Collection dirigée par Hugues de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Photo de couverture : © the lightwriter/GettyImages
Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition,

34-36 rue La Pérouse
75116 PARIS
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755645637

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Dédicace

Ce livre est dédié à Danita et à son ange Gabriel.

Ainsi qu'à tous ceux qui, partout dans le monde, n'ont pas baissé les bras.

Prologue

Ellie

Je ne voulais pas aller là-bas.

— S'il te plaît, Maman, est-ce qu'on ne pourrait pas plutôt y aller demain ?

Pendant une minute, ma mère n'a rien dit. Elle s'est contentée de repousser ses cheveux blonds vers l'arrière et d'essuyer la sueur qui constellait son front et ses lèvres. À cause de la fièvre, elle avait les joues rouges et ses yeux verts paraissaient à la fois ternes et brillants, comme les flaques d'eau du parking de notre immeuble après la pluie.

— Il faut partir, Ellie. Je me sens mieux aujourd'hui, mais je ne sais pas ce que demain me réserve.

Ma mère n'avait vraiment pas l'air d'aller bien. Au contraire, son état semblait s'être dégradé, bien pire que le jour où elle avait trouvé le papier glissé sous notre porte et qu'elle s'était mise à crier avant de se terrer dans son lit pendant trois jours. J'avais eu peur de la voir aussi mal et je ne savais pas quoi faire.

J'avais l'habitude de frapper à la porte de Madame Hollyfield, à l'époque où elle vivait encore dans notre immeuble, pour lui demander de l'aide. Elle venait alors chez nous avec de la soupe au poulet, parfois aussi une boîte de bâtonnets de sorbet, et elle discutait avec ma mère d'une voix apaisante pendant que je regardais des dessins animés. Je me sentais toujours mieux après le départ de Madame Hollyfield, tout comme ma

mère. Seulement, Madame Hollyfield n'habitait plus dans notre immeuble. Un jour, à cause d'un caillot sanguin, elle a été emportée sur un brancard blanc.

Après ça, des jeunes gens que je ne connaissais pas étaient venus vider et nettoyer son appartement. Quand je les ai entendus se disputer à propos du paiement de ses obsèques, j'ai compris qu'elle était morte. Ma mère ne cessait de pleurer et de dire « Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ? » Moi, je ne pleurais pas, même si j'en avais envie, car Madame Hollyfield m'avait un jour expliqué, alors que nous étions chez le médecin, qu'après la mort on monte au paradis en volant comme un oiseau. Elle avait également dit que le paradis est extraordinairement beau, avec des rues pavées d'or et des fleurs colorées qui n'existent même pas sur Terre. Je m'étais donc efforcée d'être heureuse pour Madame Hollyfield, même si ses câlins, son rire, les sorbets rouges – mes préférés – et la façon dont elle faisait sourire ma mère allaient me manquer.

— Dépêche-toi, Ellie. Je ne peux pas te porter.

J'ai accéléré le pas afin de suivre la cadence de ma mère. Elle marchait vite et je devais presque courir pour rester à ses côtés.

— Nous arrivons chez ton père.

J'ai avalé péniblement ma salive ; ma tête tournait. Je ne savais pas si j'avais vraiment envie de rencontrer mon père, mais j'étais curieuse. Je me demandais à quoi il ressemblait : était-il aussi beau que les acteurs des feuilletons télé que ma mère regardait ? Elle avait l'air de particulièrement les apprécier, alors je savais que c'était le type d'homme qu'elle avait choisi pour être mon père. Je l'imaginais dans un costume, avec des cheveux souples et épais, des dents régulières. J'espérais qu'il me trouverait jolie, malgré mes vêtements usés. J'espérais qu'il m'apprécierait même s'il nous avait quittées avant ma naissance.

Nous sommes arrivées devant une petite maison à la peinture écaillée et aux volets de travers. Quand ma mère s'est arrêtée, elle a serré très fort ma main dans la sienne.

— Seigneur, donnez-moi la force. Je n'ai pas le choix, je n'ai pas le choix, a-t-elle murmuré avant de se retourner et de s'agenouiller devant moi. Ma chérie, le moment est venu, a-t-elle dit les larmes aux yeux et les lèvres tremblantes.

J'étais inquiète, elle semblait très souffrante. Mais elle me souriait avec une immense tendresse, en me regardant droit dans les yeux.

— Ellie, ma puce, tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ?

— Oui, Maman.

Elle a alors hoché la tête.

— Tu sais, ma chérie, je n'ai pas fait beaucoup de bonnes choses dans ma vie. Mais *toi*, je t'ai réussie. Tu es une petite fille tellement sage et intelligente. Ne l'oublie jamais, d'accord ? Jamais.

— D'accord, Maman, ai-je chuchoté.

J'avais encore plus peur, sans pour autant savoir pourquoi. Ma mère s'est relevée, elle a ajusté ma veste, celle à laquelle il manquait plusieurs boutons et qui avait l'ourlet décousu. Elle a froncé les sourcils en regardant mes chaussures, les yeux rivés sur le trou qui dévoilait mon orteil, avant de se redresser et de me prendre par la main pour me conduire vers la porte de la vilaine maison.

Maman a frappé plusieurs coups contre la porte et j'ai entendu la voix d'un homme qui hurlait de l'autre côté. Il semblait en colère, ses cris étaient terrifiants. Je me suis collée contre ma mère qui avait passé son bras autour de moi et attendait. Elle dégageait beaucoup de chaleur, le corps secoué de tremblements. Elle s'inclinait tellement contre moi que j'avais peur de la voir s'effondrer. Je savais qu'elle avait besoin d'un médecin, mais elle n'en avait plus consulté depuis des mois, alors que son état de santé empirait. *Les docteurs ne servaient-ils pas à guérir les gens ?*

Au bout d'une minute, la porte s'est ouverte. Un homme de grande taille se tenait devant nous, une cigarette à la bouche. Ma mère a sursauté. J'ai levé les yeux sur lui, il nous regardait fixement.

— Quoi ?

Ma mère s'est mise à me caresser les cheveux.

— Salut Brad.

L'homme a tiré en silence sur sa cigarette avant d'écarquiller les yeux.

— Cynthia ?

J'ai senti ma mère se détendre, alors je l'ai regardée. Elle arborait un grand sourire. Le même qu'elle affichait pour essayer de convaincre Madame Gadero d'accepter un retard de loyer. J'ai de nouveau jeté un regard à Brad, *mon papa*. Il était grand comme les acteurs des feuilletons télé, mais c'était bien la seule chose qu'il partageait avec eux. Ses cheveux étaient longs et gras, ses dents jaunes et tordues. Nous avions les mêmes yeux bleus et la même couleur de cheveux, brun doré, comme disait ma mère.

— Ah, bah ça alors ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— On peut entrer ?

Une fois à l'intérieur, j'ai observé les vieux meubles, pas en meilleur état que les nôtres. Puis j'ai entendu Maman prendre une longue inspiration.

— Je peux te parler en tête à tête ?

Brad a alors plissé les yeux, son regard passant de ma mère à moi.

— Bien sûr, allons dans la chambre.

— Ellie, installe-toi sur le canapé. Je reviens tout de suite, ma chérie, a dit ma mère en vacillant légèrement.

Ses joues étaient encore plus rouges.

Je me suis assise, le regard braqué sur le téléviseur qui diffusait un match de football, le son coupé. J'entendais ma mère et mon père discuter au bout du couloir.

— C'est ta fille, Brad.

— Tu te fous de moi ? Tu m'avais dit que tu avais avorté.

— Eh bien… non. Je n'ai pas pu. Je savais que tu ne voulais pas d'elle, mais je ne pouvais pas me débarrasser de mon bébé.

J'ai entendu mon père pousser un juron qui m'a noué la gorge. Il n'avait pas voulu de moi. Vraiment pas. Il ne savait même pas que ma mère m'avait gardée, que j'existais. Ma mère ne m'avait pas dit le

contraire mais, secrètement, je gardais encore l'espoir qu'il avait eu une bonne raison de partir. J'espérais que le jour où il me verrait, il me prendrait dans ses bras et me dirait que tout irait bien, qu'il était fier d'avoir une fille comme moi. *C'est ce que me disait tout le temps ma maman*. Et puis, je pensais qu'il trouverait un docteur pour la soigner.

— C'est une petite fille adorable, Brad. Tu as vu, elle est belle. Et intelligente. Elle est douce et sage…

— Qu'est-ce que tu veux Cynthia ? De l'argent ? Je n'ai pas un rond. Je n'ai rien pour toi.

— Je ne veux pas d'argent. Je veux que tu la prennes. Je suis en train de… mourir, Brad.

Elle parlait à voix basse, je ne pouvais presque pas l'entendre.

— J'ai un cancer en phase terminale. Il me reste très peu de temps, quelques semaines, peut-être seulement quelques jours. Nous avons été expulsées de notre appartement. Je pensais qu'une de nos voisines pourrait prendre Ellie… mais elle est décédée. Je n'ai personne d'autre. Ellie n'a plus que toi au monde.

J'ai senti mon cœur se serrer dans ma poitrine, la pièce s'est mise à tourner et une larme a coulé le long de ma joue. *Non, Maman, non*. Je ne voulais pas l'entendre. Ça ne pouvait pas être vrai. Je ne voulais pas que ma maman vole jusqu'au paradis comme un oiseau. *Je veux qu'elle reste là. Avec moi.*

— Je suis désolé d'apprendre ça. Mais la petite… Je ne voulais pas d'elle il y a sept ans et ça n'a pas changé.

J'ai fait une grimace tout en triturant la peau autour de mes ongles. Je me sentais petite et moche, comme le chat famélique que ma mère ne m'autorisait jamais à nourrir.

— Je t'en supplie Brad. Je…

J'ai entendu des bruits de pas et le grincement d'un lit. Ma mère avait dû s'asseoir dessus. Elle a demandé un verre d'eau à mon père qui est revenu dans le salon, en colère. Il m'a lancé un regard mauvais, je me suis alors recroquevillée dans le canapé. J'ai cru distinguer le claquement

d’une porte à l’arrière de la maison, sans pourtant en être certaine. Mon père est sorti de ce qui devait être la cuisine avec un verre d’eau à la main avant de disparaître dans le couloir.

C’est alors que je l’ai entendu jurer, traiter ma mère de tous les noms avant de revenir à toute vitesse dans le salon et de briser le verre contre le mur, renversant de l’eau partout. J’ai hurlé et je me suis roulée en boule.

— Ce n’est pas vrai ! Cette connasse s’est tirée par la porte de derrière. Quelle salope !

J’ai cligné des yeux, le cœur battant à cent à l’heure. *Maman ? Non ! Ne me laisse pas là ! Je t’en supplie, ne me laisse pas ici !*

Je me suis relevée et j’ai couru dans le couloir. J’ai atteint la porte de derrière qui donnait sur une petite allée à l’arrière de la maison et je me suis ruée à l’extérieur. Personne en vue.

Ma mère était partie.

Sans même me dire au revoir.

Sans même me dire au revoir.

Elle m’a laissée là.

Je me suis écroulée sur les genoux en sanglotant.

Maman, maman, maman.

Brad m’a relevée, et soudain la douleur lancinante d’une gifle a étouffé mes pleurs.

— Ferme-la, sale gosse. Ta mère s’est barrée.

Il m’a traînée jusque dans la maison pour m’installer de nouveau sur le canapé. J’ai fermé les yeux, frissonnant de peur. Lorsque je les ai rouverts, Brad me dévisageait. Son regard me pétrifiait encore plus. Il a laissé échapper un bruit de dégoût, puis il est parti pendant ce qui m’a semblé des heures. Je suis restée recroquevillée sur le canapé, en me balançant lentement, tandis que la nuit tombait.

Maman ne me laisse jamais seule aussi longtemps. Je suis toujours sage et je fais ce qu’on me demande. Mais elle ne part jamais aussi longtemps. Je n’aime pas l’odeur de cet endroit. Je n’aime pas le bruit de l’eau qui goutte.

Je n'aime pas ce canapé rêche. J'ai peur. J'ai tellement peur. Maman, s'il te plaît, reviens me chercher.

Quand Brad est réapparu, il a allumé la lumière, ce qui m'a fait plisser les yeux. Il avait l'air encore plus furieux qu'avant. Il s'est assis et a allumé une cigarette. La fumée qu'il recrachait m'irritait les yeux.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi, ma p'tite ? Qu'est-ce que je dois faire, bordel ?

J'ai détourné le regard en m'efforçant de ravaler le sanglot qui allait m'échapper.

Madame Hollyfield m'avait dit qu'un cœur était censé battre tout le temps pour nous maintenir en vie. Elle m'avait dit que quand notre cœur s'arrêtait et qu'on allait au paradis, on ne souffrait plus. Le cœur de Madame Hollyfield avait cessé de battre. *Le cœur de ma maman va s'arrêter aussi*. Mon cœur battait encore, même si j'avais l'impression qu'il s'effritait dans ma poitrine. Je ne voulais faire de mal à personne. Si seulement mon cœur avait pu s'arrêter de battre pour me laisser voler jusqu'au paradis et retrouver Madame Hollyfield. *Et Maman*.

J'ordonnais à mon cœur de s'arrêter.

De ne faire de mal à personne.

Je répétais à mon cœur que je ne le laisserais jamais faire du mal à quelqu'un.

Jamais.

CHAPITRE 1

« Viens, je vais t'aider. Tu sembles avoir besoin d'un ami. »
Champion, le chevalier des oiseaux

Quelques années plus tard

Crystal

Il n’avait pas l’air à sa place dans cet endroit. Je ne saurais dire pourquoi j’ai eu cette impression dès que j’ai posé mes yeux sur lui. Pourtant, c’est immédiatement ce que j’ai pensé. Pas à cause de son apparence ; j’avais déjà croisé des types beaux, soignés et à l’air sportif. Il suffit de leur donner un peu d’alcool et de les laisser s’imprégner de l’atmosphère de meute virile qui se dégage d’un groupe de mecs pour qu’ils se comportent exactement comme les autres ivrognes, à dépenser trop d’argent et à perdre le peu de bonnes manières qu’ils possédaient avant d’entrer. Ce n’était pas non plus parce qu’il était impressionné. J’avais déjà vu ça : ce genre d’homme jette des regards inquiets et nerveux autour de lui, révélant son excitation. Non, ce type assis seul à une table au fond de la salle, qui sirotait une Miller Lite, n’avait pas l’air intimidé mais simplement curieux. Il déplaçait lentement la tête pour inspecter les lieux et je n’ai pas pu m’empêcher de suivre son regard, en me demandant ce qu’il pouvait bien penser.

La curiosité que je ressentais à son égard m’intriguait et me troublait. Ça ne me ressemblait pas de m’interroger sur les hommes qui venaient là. Je ne comprenais pas. Alors j’ai fermé les yeux, repoussant ces pensées, laissant la musique remplir ma tête. Une fois ma prestation terminée, les applaudissements ont retenti et j’ai esquissé un sourire forcé.

Anthony s'est frayé un passage parmi la foule pour empêcher tout geste déplacé, écartant ceux qui s'y risquaient sans se soucier de leurs protestations. Cinq minutes plus tard, tandis que je m'apprêtais à quitter la scène, j'ai croisé le regard du type au fond de la salle. Il m'observait, toujours assis à la même table. En me redressant, je me suis fait la réflexion que son visage me disait quelque chose. Je savais que je ne l'avais jamais vu ici. Le connaissais-je ? Était-ce pour cette raison qu'il me captivait autant ?

Une fois dans les coulisses, j'ai sorti les billets glissés dans mon string et les ai défroissés pour former une liasse épaisse.

— Bien joué, ma chérie, a dit Cherry en passant près de moi pour rejoindre la scène.

— Merci, ai-je répondu, tout sourire, en lui caressant affectueusement le bras.

Dans le couloir, j'ai ouvert mon casier pour déposer l'argent dans mon sac, puis je me suis rendue dans la loge que je partageais avec deux autres filles. Elles ne travaillaient pas ce soir-là, j'avais donc la petite pièce pleine à craquer pour moi toute seule. Je me suis installée sur la chaise face à la coiffeuse jonchée de boîtes, de tubes, de palettes de maquillage, de pots de crème, de bouteilles de lotion et de parfums. Dans le silence de la pièce, j'avais toujours en tête la clameur des hommes qui venaient de me voir danser : les cris, les huées, les sifflets et les propos décrivant, avec des détails scabreux, ce qu'ils auraient aimé me faire. Je sentais encore leurs souffles chargés de bière, leur eau de toilette et leur transpiration, ces odeurs qui m'étourdissaient quand je me penchais et ondulais vers leurs mains tendues au son de leurs cris.

Le temps d'un instant, je me suis vue balayer d'un revers de main tout ce qui se trouvait sur la coiffeuse. J'aurais observé tout cela se fracasser par terre dans un mélange visqueux, coloré et parfumé. Secouant la tête, je me suis regardée dans le miroir, soudain dévorée par l'envie de saisir une serviette, de frotter pour décaper mon visage trop maquillé. *Qu'est-ce*

qui ne tourne pas rond chez moi ? Je me suis relevée trop vite, la gorge serrée, et la chaise s'est renversée et a cogné le sol.

— Crystal ?

C'était la voix d'Anthony. Je me suis retournée et il a froncé les sourcils en découvrant mon expression.

— Ça va ma belle ?

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

— Oui, ça va. J'ai juste soif.

Je suis allée remplir un verre à la fontaine à eau. Je l'ai avalé d'un trait avant de poser de nouveau les yeux sur Anthony.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— On te réclame pour deux danses privées.

J'ai rempli à nouveau mon verre et pris une gorgée.

— D'accord.

— Un peu d'argent en plus, ça ne fait jamais de mal, hein ? a-t-il dit, un léger sourire aux lèvres.

— En effet, ai-je murmuré.

Anthony restait là, sans bouger. Son sourire avait disparu et il m'observait d'un air grave.

— Je peux leur dire que tu ne te sens pas bien.

Oui, c'est vrai, je ne me sens pas bien. J'en ai assez de tout ça. J'en ai marre de ma vie. Mais j'ai secoué la tête, comme pour repousser ces pensées moroses.

— Non, dis-leur que j'arrive dans quelques minutes.

Anthony a acquiescé et a refermé la porte derrière lui. J'ai pris une longue inspiration puis j'ai regagné la coiffeuse. Penchée au-dessus du miroir, j'ai entrepris de retoucher du bout des doigts le maquillage qui avait coulé et, en me redressant, je me suis adressé un sourire narquois dans la glace.

— Que le spectacle commence, ai-je chuchoté en ouvrant la porte.

J'ai emprunté le couloir au bout duquel m'attendait un type maigre aux cheveux blonds hirsutes et au visage allongé. Il a eu un mouvement

brusque en me voyant approcher, puis il s'est ressaisi. Sa grosse pomme d'Adam a fait quelques allers-retours dans son cou. Un flot de bile est remonté dans ma gorge. Je lui ai adressé un sourire sensuel.

— Bonsoir mon joli. Tu es prêt ?

*

* *

C'était presque l'heure de la fermeture quand j'ai terminé ma dernière danse. Je suis retournée dans la loge en étirant mon cou fatigué et en soupirant de soulagement et de lassitude. Lorsque nous, les filles, ne dansions pas sur la scène ou en privé, nous devions servir à boire. Rodney, le manager, aimait nous voir dans la salle, penchées au-dessus des tables, remplissant les verres en effleurant les clients pour les exciter et les encourager à dépenser plus d'argent. S'occuper de groupes d'hommes, enhardis par le regard de leurs copains, m'écœurait. C'était vraiment pénible mais c'était une bonne façon de les inciter à la générosité lors de mon passage sur scène. Je faisais donc ce que l'on attendait de moi. Un clin d'œil discret à chaque mec autour de la table et voilà que tous ces débiles pensaient que ma prochaine danse leur était dédiée.

Dans la loge, j'ai enfilé rapidement ma tenue habituelle : un short blanc très court, un top rayé noir et blanc qui se nouait entre les seins et des talons aiguilles rouges. J'étais prête à aller servir les dernières tournées au bar. En ouvrant la porte, j'ai sursauté, tout comme l'homme appuyé contre le mur d'en face. *C'est quoi ce bordel ?* Où était passé Anthony ? Le couloir était vide, personne en vue. L'homme qui avait attiré mon attention un peu plus tôt se tenait là. Il s'est redressé et a passé la main dans ses cheveux bruns, l'air incertain.

— Tu n'es pas censé être là, ai-je dit en croisant les bras sur ma poitrine sans trop comprendre pourquoi puisqu'il avait sans doute déjà tout vu.

— Je suis désolé. Je ne connais pas le protocole.

— Le protocole ? ai-je demandé en haussant les sourcils.

— Le… La procédure pour te rencontrer.

J'ai incliné légèrement la tête. D'accord, ce mec était peut-être un peu dérangé.

— La *procédure* consiste à aller voir Anthony. Le grand black qui n'a pas l'air aimable. Celui qui casse en deux les types qui embêtent ses filles.

J'ai encore jeté un coup d'œil dans le couloir.

— Ah oui. Je vois. Il s'occupe d'une bagarre à l'extérieur.

J'ai reposé mon regard sur lui.

— Hum. Alors tu en as profité pour venir ici ?

J'étais déjà en train de faire un pas en arrière, prête à me barricader dans la loge s'il décidait de tenter quoi que ce soit.

Il a cligné des yeux sans réagir. Puis il a glissé la main dans sa poche avant de me tendre ce qu'il venait de récupérer. Par instinct, j'ai pris l'objet, un jeu de clés, puis je l'ai regardé, les sourcils froncés.

— Si jamais je te mets mal à l'aise, il te suffit de me crever les yeux avec ça.

— Te crever les yeux ? Je préférerais éviter.

— Je t'assure que tu n'auras aucune raison de le faire. Je ne te veux aucun mal.

Anthony a surgi alors au bout du couloir, il secouait la main comme s'il s'était blessé.

— Hé toi là-bas, tu n'as rien à faire ici !

Dieu merci.

— Je sais. Je suis désolé. Je ne connaissais pas les règles.

— L'ignorance n'est pas une excuse, mec. Je vais devoir te foutre dehors. Tout va bien, Crys ?

En guise de réponse, j'ai hoché la tête.

— Je n'ai besoin que de dix minutes, a dit l'inconnu d'une traite en levant les mains en l'air.

Était-ce pour montrer qu'il n'était pas armé ou pour désigner ses dix doigts ? Aucune idée.

— Désolée, mon chou, j'ai déjà épuisé mon quota de danses privées.

— Je ne veux pas une danse. Je veux juste discuter.

Ah, il faisait donc partie de cette catégorie-là. J'étais à deux doigts de lever les yeux au ciel, mais quelque chose m'en a empêchée. Je n'aurais su dire quoi. Il était beau, évidemment. Très séduisant avec ses cheveux bruns, épais et ondulés au niveau du cou, et ses traits virils. Mais j'avais déjà croisé quelques beaux gosses au cours de ma vie. C'était tous des pauvres types. S'enticher d'un homme beau ne menait à rien, ou plutôt n'apportait que des ennuis. D'après mon expérience, les beaux mecs avaient l'impression que Dieu les avait placés sur Terre pour le bonheur des femmes et qu'il était de leur devoir d'en faire profiter un maximum.

Non, lui, c'était autre chose. Cela se lisait dans ses yeux. Il s'en dégageait une innocence inattendue et de la gentillesse, ce que je n'avais pas l'habitude de voir. Son expression était pleine d'espoir mais pas désespérée. Je ne détectais pas de lubricité dans son regard. Il avait l'air… sincère. Peut-être souhaitait-il vraiment discuter.

— C'est bon, Anthony.

Il a baissé la main qu'il s'apprêtait à plaquer sur le bras du type avant de reculer.

— Tu es sûre ?

— Oui, ai-je dit en dévisageant l'inconnu. Dix minutes. Ne me force pas à les utiliser, ai-je ensuite ajouté en levant le jeu de clés. Si jamais tu insistes trop, tu ressortiras aveugle de cette pièce, mon chéri.

— Mon nom est Gabriel, a-t-il dit le visage illuminé d'un sourire.

Comme l'ange ? Je comprenais mieux pourquoi il n'avait pas l'air à sa place ici.

— D'accord.

J'ai libéré le seuil pour lui permettre d'entrer dans la pièce. J'ai fait un signe de tête à Anthony, puis j'ai poussé la porte sans la refermer complètement. Je savais qu'Anthony resterait dans les parages.

— Alors mon chou, qu'est-ce qui peut bien amener un type dans ton genre dans ce lieu de perdition ?

— Je m'appelle Gabriel. Et toi, c'est Crystal ?

— C'est le nom qu'on me donne ici.

Son regard fixe et insistant était déconcertant. Au bout d'un moment, il a hoché la tête, comme s'il avait compris quelque chose qui m'échappait.

— Je vois.

En l'entendant dire ça, avec son petit air entendu, un éclair de colère a ricoché en moi comme une boule dans un flipper. Je lui ai adressé un sourire aguicheur et je me suis assise sur le petit canapé doré, en croisant les jambes. J'ai commencé à toucher machinalement le nœud entre mes seins. Son regard s'est posé sur mes mains et une brève lueur de désir a brillé dans ses yeux, puis il s'est détourné. Ah, le voici enfin : *son désir*. Comme tous les autres. Ça, je connais. Alors j'ai pris une longue inspiration, sentant une calme satisfaction s'installer en moi.

— Eh bien, de quoi souhaites-tu discuter ?

Il s'est raclé la gorge et a glissé ses mains dans ses poches en inclinant légèrement la tête, ce qui a fait retomber ses cheveux sur son front. Sa posture, la façon dont il plissait légèrement les yeux quand il me regardait, réveillait des souvenirs en moi. Soudain, je l'ai reconnu. *Le garçon disparu*. Ces mots ont remué quelque chose dans mon esprit, comme si quelqu'un les avait inscrits en moi pour toujours. Gabriel Dalton, l'enfant qui avait disparu. Cette nouvelle avait fait le tour du pays. Il avait réussi à fuir son ravisseur et il était rentré chez lui. Je n'avais alors qu'une douzaine d'années, mais je me souvenais très bien de cette histoire. Évidemment, à l'époque où Gabriel était réapparu, mon monde s'était, à nouveau, écroulé.

Ça faisait des lustres que j'avais vu sa photo dans la presse, pourtant je savais que c'était lui.

— Tu ne devrais pas être ici. Si quelqu'un te reconnaissait, tout le monde voudrait te prendre en photo.

Il s'est figé le temps d'une seconde puis il a semblé se détendre à nouveau. Il s'est installé sur la chaise en métal face à moi et il m'a dévisagée, les yeux pleins d'espoir, comme les hommes qui attendent avec impatience une danse. Sauf que… c'était différent. Si seulement je

pouvais mettre le doigt sur ce qui rendait sa présence si étrange. Peut-être qu'il avait simplement l'air *gentil*. Je ne me souvenais pas avoir déjà eu cette impression avec les clients du club. Il a laissé échapper un long soupir en repoussant les cheveux tombés sur son front.

— C'est peut-être mieux que tu saches qui je suis. Ça va faciliter notre entrevue.

Il avait l'air de se parler à lui-même alors je n'ai pas répondu. Il m'a regardée droit dans les yeux.

— J'aurais sans doute dû anticiper un peu plus les choses au lieu de me pointer à l'improviste.

Il a essuyé ses mains sur ses cuisses, comme si ses paumes étaient moites.

— On peut savoir ce qui t'amène ou je suis censée deviner ?

— Non, je suis désolé. Je ne veux pas te faire perdre ton temps, a-t-il dit avant de marquer une pause. En fait, Cry… (Il s'est interrompu pour se racler la gorge.) À cause de mon passé, que tu as l'air de connaître un peu, je… euh… j'ai du mal à… laisser des personnes entrer dans mon intimité.

Deux taches rouges ont alors coloré ses joues. Quoi ? Il *rougissait* ? Ça alors, je ne savais pas que les hommes pouvaient faire ça. Comme s'il se souciait de ce que je pensais de lui. Une sensation chaude et passagère a vibré à l'intérieur de moi, quelque chose que je ne parvenais pas à identifier.

— À laisser des gens entrer dans ton intimité ?

J'ai froncé les sourcils, gênée d'entendre un soupçon de douceur dans ma voix.

Il a alors pincé les lèvres, les joues plus rouges encore.

— J'ai du mal à être intime avec les gens. Ou plutôt, je trouve ça pénible. Enfin, tu vois…

Il s'est interrompu en riant doucement, visiblement mal à l'aise, puis il a repris :

— Zut, dans ma tête, ce que je viens de dire ne semblait pas aussi pathétique (son regard se perdait derrière moi) ou peut-être que si. C'est

sans doute le fait de l'entendre à haute voix.

— Et qu'est-ce que je peux faire pour toi, chéri ?

J'avais parlé d'une voix douce. J'ai senti mon cœur se serrer et je n'ai pu réprimer un frisson de compassion face aux difficultés de Gabriel. Cette émotion inhabituelle me déstabilisait. Je me suis alors redressée.

— Gabriel, me corrigea-t-il.

— Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi, *Gab* ?

Il ne souriait pas mais il a légèrement plissé les paupières, comme s'il s'apprêtait à le faire. Puis les plis se sont effacés et je me suis demandé si je n'avais pas rêvé.

— Je voudrais que tu m'aides à m'habituer au toucher de quelqu'un. À être plus à l'aise en compagnie d'une femme.

Je l'ai regardé, interloquée, mais ses yeux étaient fixés sur ses mains posées sur ses cuisses.

— Tu veux que je t'aide avec ça ?

Nos regards se sont croisés et j'y ai encore vu toute sa gentillesse. Son espoir aussi. Il y avait quelque chose dans ses yeux qui me faisait du bien. Quelqu'un avait besoin… de moi. Le temps d'un instant, j'ai eu l'impression qu'il voyait en moi bien plus qu'un corps, contrairement à tous les hommes qui venaient au club.

— Je te paierai, bien sûr. Ce serait comme des heures supplémentaires, rien de plus. Tu n'aurais même pas besoin de te déshabiller.

Tu n'aurais même pas besoin de te déshabiller.

En l'entendant, je me suis pétrifiée. Retour à la réalité. J'ai compris qu'il me percevait *exactement* comme les autres. Comme ce que *j'étais*. De nouveau sur la défensive, je me suis relevée et j'ai ramassé les clés qui étaient posées à côté de moi sur le canapé pour les lui lancer. Il les a rattrapées d'une main.

— Écoute, je n'ai pas l'habitude de refuser du travail, mais je ne suis pas psy. Si tu veux apprendre à toucher une fille, trouve-toi une copine.

Tu es plutôt mignon, je suis sûre qu'il y a un tas de filles gentilles qui te laisseront t'entraîner gratuitement.

— Je t'ai insultée, a-t-il dit en se relevant.

— Chéri, je ne peux pas être insultée, ai-je répondu en riant.

— Tout le monde peut se sentir insulté.

Il y avait du regret dans sa voix. Il a mis les mains dans ses poches et a penché la tête de cette façon si singulière, ses cheveux retombant à nouveau sur son front. J'avais envie de tendre la main pour les écarter de ses yeux. *Qu'est-ce qui me prend ?*

J'étais si embarrassée que ma peau me picotait. Tout chez Gabriel me mettait mal à l'aise. Il fallait qu'il parte.

— Tu ne me connais pas, *Gab*. Je te remercie pour ton offre mais je dois la décliner. Je te souhaite bonne chance avec ton petit problème. Les dix minutes touchent à leur fin.

Il a soupiré, toujours planté devant moi.

— Je suis vraiment désolé. Ça ne s'est pas passé comme je l'espérais.

— C'est ça, ai-je répondu en ouvrant la porte.

À l'extérieur, Anthony était assis sur une chaise. Il entourait un bandage autour de sa main blessée.

— Il a été réglo ?

J'ai hoché la tête tandis que Gabriel sortait. Puis il s'est arrêté et s'est tourné vers moi.

— Je suis vraiment désolé.

J'ai croisé les bras en le regardant dans les yeux. À cette distance, je pouvais distinguer la couleur de ses pupilles : noisette et striées d'une nuance cuivre. Ses cils étaient épais et légèrement courbés ; comme les filles rêveraient en avoir.

J'ai reculé, accentuant la distance entre nous.

— Ce n'est pas grave. Bonne chance.

Il allait s'éloigner quand il s'est retourné de nouveau.

— Je peux te poser une dernière question ?

— Je t'en prie, ai-je répondu en me balançant d'un pied sur l'autre.

— À quoi pensais-tu quand tu me regardais depuis la scène ? Quand nos regards se sont croisés ?

J'ai légèrement froncé les sourcils, prête à nier avoir pensé à quoi que ce soit, mais j'ai fini par me dire qu'à ce stade, ça n'avait plus d'importance. *Je n'allais plus jamais le revoir*.

— Je me suis dit que tu n'étais pas à ta place ici.

Et j'avais raison.

Il a marqué une pause, puis il a levé les yeux sur mon visage. Il affichait une expression énigmatique.

— C'est drôle, a-t-il fini par murmurer, j'ai pensé exactement la même chose de toi.

— Eh bien, tu t'es trompé. Je suis tout à fait à ma place ici, trésor, ai-je répliqué en riant.

— Gabriel.

Ses lèvres se sont étirées en un léger sourire et, après un dernier regard un peu trop appuyé, il est parti.

CHAPITRE 2

« Concentre-toi sur les bonnes choses, même les plus simples. Et enterre-les le plus profondément possible, comme ça, tu seras le seul à savoir où elles sont. »

Shadow, le baron de l'os à souhait

Gabriel

J'avais totalement merdé. *Je voudrais que tu m'aides à m'habituer au toucher de quelqu'un*. Bon sang. Pas étonnant qu'elle m'ait demandé de partir. Elle m'avait pris pour un psychopathe. Après avoir garé mon pick-up devant chez moi et éteint le moteur, j'ai attendu quelques minutes. *Qu'est-ce qui m'avait pris ?* Non seulement j'avais dit n'importe quoi, je m'étais présenté de façon absolument pathétique, mais en plus je l'avais insultée.

Crystal.

Était-ce son vrai nom ? Je me demandais qui elle était, pourquoi mon cœur s'était mis à battre si fort, comme s'il voulait attirer son attention, dès que je l'avais vue monter sur scène, une expression distante et indifférente sur son beau visage. *Comme si elle était faite de pierre*. Pourtant, son corps bougeait avec une telle fluidité, une telle grâce. Elle me fascinait. Je m'étais rendu dans cet endroit pour trouver une femme prête à accepter quelques heures supplémentaires, beaucoup moins sordides que ce qui se passait dans les coulisses du Platinum Pearl. Seulement, Crystal m'avait intrigué, captivé, et elle ne m'avait pas lâché des yeux. Elle avait quelque chose… de fascinant. Quelque chose qui n'avait rien à voir avec sa tenue provocante ou son sex-appeal ; quelque chose qui n'avait rien à voir avec la raison qui m'avait conduit jusque-là.

J'ai été secoué d'un petit rire sans joie qui s'est transformé en gémissement et je me suis passé la main dans les cheveux.

J'étais attiré par elle, c'était indéniable, mais en dépit de ma stupidité et de mon inexpérience, je savais bien que ce n'était pas une bonne idée de m'enticher d'une strip-teaseuse.

Avec le recul, c'était une mauvaise idée dès le départ. Je m'en étais rendu compte dès que j'avais expliqué ce que je faisais là et que j'avais vu son visage passer de la méfiance à la surprise puis… à la peine. Oui, c'était bien de la peine qui avait brillé dans son regard avant que ses traits ne se durcissent. Si les yeux étaient vraiment les miroirs de l'âme, j'aurais pu voir l'écriteau « Fermé » se retourner aussi vite qu'on bat des cils. *Comment a-t-elle appris à maîtriser cette technique ?*

Je lui avais promis qu'elle n'aurait pas besoin de se déshabiller, comme si elle devait m'être reconnaissante de ne pas l'utiliser comme les autres hommes. N'était-ce pourtant pas l'essentiel de mon plan ? N'avais-je pas l'intention de l'utiliser ? Je n'avais pas vraiment songé à l'inconnue à qui j'allais présenter mon idée, je n'avais pensé qu'à moi. Quel goujat. C'était une très mauvaise idée. Une idée *embarrassante*. D'autant plus qu'elle m'avait reconnu, elle connaissait mon histoire et mon nom. Chose que je n'avais pas anticipée. Au cours des douze dernières années, la plupart des gens que je rencontrais ne me reconnaissaient pas. Je restais dans mon coin, je n'avais jamais accordé d'interviews, j'avais grandi. Je n'imaginais pas que les habitants d'une ville située à des kilomètres de chez moi, et dans laquelle je n'avais pas mis les pieds depuis que j'étais enfant, pourraient découvrir qui j'étais. Pourtant, elle m'a reconnu. Je me demandais si ça expliquait en partie son refus…

J'ai secoué la tête afin d'écarter ces pensées et je suis sorti de mon pick-up en refermant la portière le plus silencieusement possible. Je suis resté debout pendant un moment, sous le clair de lune, en respirant lentement, les yeux clos. Ma nuit avait, à bien des égards, été un véritable échec, mais j'ai quand même pris un moment pour rendre grâce à la

douce fraîcheur nocturne, à l'air qui emplissait mes poumons et au grand espace qui s'étendait autour de moi.

Ma maison était plongée dans l'obscurité, à l'exception de la lueur du téléviseur dans le salon. Mon frère avait dû s'endormir dans le fauteuil, comme tous les soirs. Je passais toujours devant lui en empruntant le couloir et il ne se rendait jamais compte de l'heure tardive à laquelle je rentrais. Je préférais ne pas avoir à répondre à des questions. *Surtout pas ce soir*.

— Où étais-tu ?

Pris de court, j'ai déposé mes clés dans le vide-poches à côté de la porte.

— Je suis allé boire un verre en ville.

— En ville ?

Il avait l'air surpris. Pas étonnant, il savait que j'évitais d'y aller.

— À Havenfield.

Dominic s'est gratté le ventre en sirotant sa bière.

— Ah ! La ville à plus d'une demi-heure de route, a-t-il dit avant de faire une pause. Je serais bien venu avec toi.

— J'avais envie d'être seul.

Mon frère a haussé les sourcils puis a pris une autre gorgée de sa bière.

— Tu avais un rencard avec une nana, frérot ?

Il avait parlé d'un ton moqueur mais avec un peu d'espoir aussi. Je me suis senti doublement pathétique. Derrière lui, une femme gémissait bruyamment sur l'écran. J'ai tourné la tête vers le film porno. Il a suivi mon regard avant de me dévisager, un grand sourire aux lèvres.

— Tu ne peux pas regarder ça dans ta chambre ?

— Pourquoi ? Tu n'étais pas là.

— Parce que moi aussi je m'assieds sur ce fauteuil et maintenant je vais me poser des questions.

Il a hoché la tête en esquissant un sourire de défi.

— Ouais, effectivement, ce n'est pas une bonne idée.

— Super, Dominic, ai-je murmuré en me dirigeant vers ma chambre.

— Hé, Gab, tu as laissé ça dans le salon.

Il tenait une grande enveloppe dans ses mains et je me suis figé. Elle m'était adressée et portait l'emblème de l'université du Vermont. Je me suis dépêché de la reprendre.

— Je n'ai pas laissé ça dans le salon. C'était dans ma chambre, près de l'ordinateur, ai-je dit en le fusillant du regard.

Il a haussé les épaules et j'ai poussé un grognement de colère avant de repartir vers ma chambre.

— Elle t'a écrit une gentille lettre. Tu vas le faire ? a-t-il demandé.

Je me suis arrêté dans l'embrasure de la porte, sans me retourner.

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore décidé.

— Ça pourrait être bien.

— Oui, ça pourrait.

— Elle est sexy. Je l'ai cherchée sur Internet. Ça n'a pas été très difficile de la trouver et puis j'ai vu que tu avais eu le même réflexe ; c'était dans l'historique de tes recherches. J'ai même vu que tu avais consulté plusieurs fois sa biographie. C'est avec elle que tu parlais au téléphone ces derniers temps ?

Je n'y crois pas.

— Mêle-toi de ce qui te regarde une bonne fois pour toutes.

J'ai refermé la porte derrière moi et j'ai entendu Dominic éclater de rire.

— Gabriel Dalton, ce que tu fais me regarde, l'ai-je entendu crier.

La mâchoire crispée, debout derrière la porte close, j'ai tenté de contrôler mon agacement face à la curiosité de mon petit frère. J'adorais Dominic mais j'avais constamment l'impression qu'il me surveillait.

J'ai regardé l'enveloppe d'où dépassait la lettre de Chloé Bryant. Dominic avait déjà dû la sortir. Je l'ai jetée sur mon bureau, puis j'ai ouvert la fenêtre. J'avais besoin de sentir l'air de la nuit s'engouffrer à l'intérieur, d'entendre le bruit des arbres qui se balançaient dans le vent et le coassement des grenouilles. *J'avais besoin de paix. De calme.*

Je me suis allongé sur le lit, convoquant l'image de Chloé dans mon esprit, la photo de sa biographie, publiée à côté d'un article qu'elle avait écrit et qu'elle m'avait suggéré de lire en plus de son CV. Chloé, aux boucles brunes et aux grands yeux verts. Chloé, au sourire franc et candide.

Quelques mois plus tôt, elle m'avait contacté pour me proposer de lui accorder une interview dans le cadre d'un projet de thèse sur les conséquences à long terme d'un enlèvement pour des enfants qui se sont échappés ou qui ont été libérés par leur ravisseur. J'étais l'un des rares cas aux États-Unis. Il se trouvait aussi que je résidais dans le même état que Chloé.

Sa politesse, sa gentillesse et son ouverture d'esprit m'avaient plu. L'idée de répondre aux questions d'une étudiante plutôt qu'à celles d'un journaliste pour une émission de télé ou pour un magazine me paraissait beaucoup plus rassurante. Mes propos ne seraient pas déformés, exploités de façon sensationnelle et discutés par la Terre entière. Comme c'était déjà arrivé.

Nous avions échangé plusieurs mails pour discuter des formalités. J'avais même eu l'impression qu'elle flirtait un peu avec moi au téléphone, même si mon expérience de drague était lamentablement limitée. Mais mon attirance pour Chloé me donnait de l'espoir. Elle était jolie et intelligente et j'allais devoir passer du temps avec elle si j'acceptais sa proposition. Je me suis même surpris à penser que, s'il y avait *bel et bien* de l'attirance entre nous, j'allais peut-être pouvoir *passer à l'acte*.

J'ai continué à penser à Chloé pendant un long moment, me demandant si je devais accepter cette interview. Une fois de plus, j'ai essayé de peser le pour et le contre, de contrôler la nervosité qui suivait de près l'excitation et le champ de possibilités que m'ouvrait cette proposition. Sauf qu'au lieu d'envisager d'heureuses éventualités, de visionner les traits innocents d'une jolie jeune femme que je n'avais pas encore rencontrée, c'est le visage d'une autre qui envahissait mes pensées. Une fille qui, d'après moi, était tout le contraire de Chloé Bryant. Crystal,

aux longs cheveux blonds, au regard méfiant qui trahissait sa solitude. Crystal, au sourire prudent et timide.

Crystal, la fille que je ne reverrais jamais.

Ces pensées devenaient trop dérangeantes. Alors je me suis relevé en passant une main dans mes cheveux. Je me sentais étrangement insatisfait. Peut-être avais-je vraiment besoin de me forcer à sortir de ma zone de confort. Je m'étais caché dans l'ombre depuis trop longtemps, j'avais passé trop d'années à me satisfaire de ma routine quotidienne : travail, maison, sorties occasionnelles dans d'autres villes où je n'interagissais que très peu avec d'autres gens. La prévisibilité de ma vie me réconfortait, je trouvais une compagnie suffisamment sécurisante dans les livres que je lisais et ma liberté me plaisait. Mais je menais une existence particulièrement solitaire.

Je me suis placé devant la fenêtre en me demandant si le moment était venu d'élargir le périmètre des murs que j'avais érigés autour de moi. N'avais-je pas construit ma propre prison ? N'était-ce pas le moment d'y remédier ?

Avant de changer d'avis, je me suis assis devant mon ordinateur. Une fois connecté à ma boîte mail, j'ai ouvert le message de Chloé, puis j'ai rédigé une courte réponse :

Chloé, je suis d'accord pour l'interview. N'importe quelle date me convient. Dis-moi simplement comment tu comptes venir jusqu'ici. À bientôt. Gabriel.

J'ai vite appuyé sur « Envoyer » avant de me défiler.

CHAPITRE 3

« Certaines personnes sont profondément méchantes. Quand elles se révèlent impossibles à battre, il faut miser sur la survie. Avant d'obtenir une meilleure carte, joue la main qu'on t'a distribuée. »

Gambit, le duc des truands

Crystal

Ma voiture a toussé une dernière fois avant de s'arrêter net et de rendre l'âme au bord de la route. Heureusement, j'avais réussi in extremis à la diriger sur le bas-côté. J'ai laissé échapper un cri de frustration en abattant violemment mes paumes sur le volant.

— Non, non, non ! ai-je fulminé en m'inclinant sur le siège, le cœur serré par un sentiment d'échec. Ce n'est pas vrai !

Je me suis mise à cogner ma tête contre l'appui-tête, les épaules affaissées.

Le soleil était trop radieux, je devais plisser les yeux en regardant à travers la vitre. Rien à l'horizon, à part des rochers et des arbres. Je me trouvais au moins à cinq kilomètres de Glendale, la petite ville dans laquelle je résidais. Entre ces deux points, aucune station-service. J'ai donc sorti mon téléphone de mon sac pour appeler le garage du coin et j'ai demandé à parler à Ricky. Quand on m'a répondu qu'il n'était pas là, j'ai raccroché en soupirant, découragée. C'était le seul qui aurait accepté de me remorquer gratuitement. J'ai ensuite appelé Kayla, mais je suis tombée sur le répondeur.

— Salut Kay, c'est moi. Ma voiture vient de tomber en rade au bord de la route. Si tu écoutes ce message et que tu ne travailles pas, rappelle-moi.

J'ai rangé mon téléphone dans mon sac, remonté la vitre et je suis sortie de la voiture. Je suis restée là un bon moment à observer les cinq

sacs de courses posés sur la banquette arrière. J'ai choisi de les abandonner et de me mettre à marcher. Je comptais atteindre la ville puis me faire ramener ici par quelqu'un. Avec un peu de chance, les produits non périssables seraient peut-être encore bons. Bon sang, je venais de dépenser tous les pourboires de la veille dans ces courses.

J'avais le soleil dans le dos et, après seulement une minute de marche, je sentais déjà de la sueur couler entre mes omoplates. Pour essayer de faciliter mes mouvements, j'ai retroussé ma jupe en jean sur mes cuisses. Mes sandales à talons ne convenaient pas à une randonnée de cinq kilomètres. Je me suis baissée pour les enlever, mais le goudron sous mes pieds était tellement chaud qu'il me brûlait la peau. Zut. J'allais me faire une belle ampoule en gardant mes chaussures, mais ça semblait la meilleure option tout de même. *Je n'avais plus qu'à prendre sur moi*.

Quelques voitures m'ont dépassée. La ville comptant moins de six cents habitants, je ne m'attendais pas à voir beaucoup de circulation.

J'avais déjà parcouru deux kilomètres quand j'ai entendu le bruit assourdissant du moteur d'un gros véhicule. Je me suis retournée, me rapprochant du fossé pour observer le camion blanc qui approchait. Il a décéléré en passant devant moi avant de s'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence. J'avais ralenti le pas, le ventre noué. J'ai alors distingué Tommy Hull penché à sa fenêtre qui essayait de voir qui j'étais.

— Salut ma jolie, tu veux que je te dépose quelque part ?

Soulagée, j'ai couru jusqu'au camion dont j'ai ouvert la portière avant de grimper sur le siège passager. Je n'avais pas vu Tommy depuis longtemps, mais c'était un client régulier du Platinum Pearl. Quelques mois plus tôt, il s'était marié avec une fille de la ville.

— Merci Tommy, c'est très gentil. Il fait vraiment très chaud dehors.

L'air climatisé à l'intérieur du véhicule était un vrai délice. Je me suis adossée à mon siège en soufflant.

Le camion avait repris son chemin et Tommy m'a jeté un coup d'œil, balayant mon corps du regard en s'attardant sur mes cuisses.

— En effet.

Le camion a commencé à dévier de sa route et Tommy a reporté son attention sur la chaussée le temps de rectifier sa trajectoire. Puis il s'est tourné de nouveau vers moi.

— C'est ta voiture qui est arrêtée un peu plus loin ?

— Ouais, un vrai tas de ferraille, ai-je dit dans un rire amer.

Il semblait de nouveau obnubilé par mes cuisses alors j'ai tiré un peu sur ma jupe, attirant encore plus son attention. Il a ensuite posé les yeux sur mon visage, avec un petit sourire en coin.

— Je te trouve très jolie aujourd'hui. Tu ne voudrais pas aller faire un tour avec moi ?

J'ai difficilement dissimulé une grimace et secoué négativement la tête.

— Non, Tommy, je te remercie.

Je me suis soudain souvenu des courses que j'avais laissées à l'arrière de ma voiture, mais j'ai préféré ne pas demander à Tommy de faire demi-tour. Je voulais juste rentrer chez moi. Tant pis pour les courses. Tant pis pour ma voiture et pour ma vie. Je ne souhaitais qu'une chose : me glisser sous les draps et allumer la télé pour tout oublier.

— Allez ! a-t-il dit en posant sa main sur ma cuisse et en la caressant. Ce que tu es douce. J'avais oublié, ma belle. Tes danses m'ont manqué.

Puis il a reposé sa main sur le volant et s'est engagé sur un petit chemin de terre perpendiculaire à la route.

— Tommy…

— Je crois que tu me dois bien une petite faveur pour me remercier de t'avoir ramassée au bord de la route, pas vrai ? J'aurais pu te laisser marcher jusqu'en ville sous ce soleil de plomb. D'ailleurs, rien ne m'empêche encore de le faire.

Et voilà. J'ai senti un poids s'abattre sur mes épaules en entendant son ton moqueur. Le paysage autour de nous, l'intérieur de son camion, mes mains posées sur mes cuisses, tout semblait se brouiller, comme si ce n'était pas réel.

Si seulement ce n'était pas la réalité.

Le regard vide, j'ai dévisagé Tommy en sentant monter en moi une sensation familière de vacuité. Après tout, quelle importance si Tommy me tripotait dans son camion. Là, seuls au bord de la route, je n'avais même pas la vague protection qu'offrait le Platinum Pearl. Et vu le regard insistant de Tommy, je savais qu'essayer de le dissuader me demanderait encore plus d'efforts.

À l'évidence, le fait d'être marié n'avait aucune importance à ses yeux. *Sa femme en avait de la chance*.

Je me suis forcée à esquisser ce qui ressemblait à un sourire.

— Si c'est ce que tu veux, mon trésor.

Ma voix trahissait mon épuisement et mon indifférence. *Mais il s'en contrefichait*.

Il a arrêté le camion, en me souriant d'un air triomphant.

— C'est bien, ma jolie.

Puis il s'est jeté sur moi sans me laisser le temps de réagir, promenant ses mains partout sur mon corps, sa bouche collée à la mienne, sa langue m'explorant comme s'il y cherchait un trésor caché. Je me suis blindée et mon esprit s'est envolé ailleurs, jusqu'à trouver supportable, presque inoffensif, le goût du tabac et de quelque chose de salé qu'il avait encore sur la langue. J'ai renversé la tête en arrière, m'appuyant contre la vitre. Je me suis perdue dans la contemplation du ciel, remarquant un oiseau noir qui s'envolait au loin. Je l'ai observé jusqu'à ne distinguer qu'une petite tache sombre qui a fini par s'évanouir définitivement.

Tommy s'est frotté contre moi, le souffle haletant. Avec sa main, il tirait sur ma culotte tout en suivant ma mâchoire de la langue.

— Hum… Tu m'excites à un point, toi. Tu es tellement belle.

Il avait baissé sa braguette et essayait de défaire la boucle de sa ceinture d'une main, en bougeant avec frénésie contre moi. Soudain, il a sursauté violemment en grognant. J'ai alors senti quelque chose de mouillé contre ma cuisse.

— Merde ! a-t-il juré en se reculant brusquement.

Je me suis redressée rapidement, enfin sortie de mon hébétement. J'ai baissé ma jupe et essuyé la salive aigre qu'il avait laissée sur ma peau.

Il a remonté sa braguette avant de se rasseoir sur son siège et de passer sa main dans ses cheveux blonds.

— Putain, je ne peux pas rentrer chez moi comme ça ! Que va dire ma femme ?

Il montrait du doigt la grosse tache humide sur son jean.

Je l'ai regardé pendant un moment, hilare. *Joli tir, champion*. Je tentais de rester impassible mais un mélange d'euphorie et de fou rire montait lentement en moi, menaçant de devenir incontrôlable. Quand Tommy a entrepris d'essuyer la tache avec son tee-shirt, ne faisant que l'étaler, je n'ai pas pu me retenir. Je me suis esclaffée, la main plaquée sur le ventre, pliée en deux. Je riais tellement fort que j'en pleurais.

Quand j'ai levé les yeux sur le visage de Tommy, j'ai juste eu le temps de voir qu'il était furieux avant qu'il ne me balance une gifle qui a envoyé ma tête valser contre la vitre. Cela a instantanément stoppé mon rire. J'ai porté la main à mon visage, la respiration saccadée.

— Ça t'apprendra à rire, sale pute. Dégage maintenant !

Il a ouvert la portière contre laquelle j'étais appuyée et je suis tombée à la renverse, cognant si violemment le sol que j'en ai eu le souffle coupé. Mon sac a ensuite atterri à côté de moi dans l'herbe sèche et la portière s'est refermée dans un claquement sec au-dessus de ma tête. Luttant pour reprendre mon souffle, j'ai rampé précipitamment en arrière dans la poussière. Le moteur du camion s'est remis en marche, puis il a fait demi-tour avant de rejoindre la route principale.

Je suis restée assise là pendant une minute, en mal d'oxygène, sans plus aucune envie de rire. Finalement, je me suis relevée en gémissant, le dos douloureux. J'ai passé doucement la main sur mon visage, là où Tommy m'avait frappée. J'ai marché jusqu'à la route. Au moins, j'étais plus près de chez moi qu'avant. C'était déjà ça.

*
* *

Quarante-cinq minutes plus tard, en sueur et boitant sévèrement à cause des ampoules qui s'étaient formées sur mes pieds, je suis entrée dans mon appartement. Après avoir laissé tomber mon sac par terre, j'ai commencé à me déshabiller, abandonnant mes vêtements par terre. Je suis restée longtemps sous l'eau froide, essayant de nettoyer toute trace des deux heures qui venaient de s'écouler, le regard figé sur l'eau savonneuse qui coulait dans le tuyau d'évacuation. Je voulais juste me sentir propre. Quand je suis enfin sortie de la douche, je me sentais un peu mieux ; en tout cas, j'avais moins chaud. J'ai ouvert la fenêtre de mon appartement même s'il n'y avait pas vraiment d'air et j'ai lancé le ventilateur avant d'attraper mon téléphone dans mon sac et de m'affaler sur le lit.

Aucun appel. Kayla devait travailler. En pensant à ma voiture, immobilisée au bord de la route avec toutes les courses sur le siège arrière, j'ai senti ma gorge se serrer. J'avais besoin de cette voiture pour aller au travail. Pour survivre. Pour ne pas être obligée d'accepter de monter dans le véhicule d'un homme et qu'il profite de moi en chemin. J'ai eu la nausée en me remémorant ce qui s'était passé avec Tommy, mais j'ai fait de mon mieux pour tout repousser dans ma mémoire.

Repenser à tout ça m'épuisait à tel point que j'ai fini par me rouler en boule sur le lit pour dormir.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire maintenant ? Oh, mon Dieu…

Je me suis redressée brutalement sur le lit et j'ai de nouveau composé le numéro du garage. J'ai demandé à parler à Ricky, qui se montrait toujours gentil avec moi quand ma voiture tombait en panne. Il m'accordait de payer en plusieurs fois quand je ne pouvais pas tout régler d'un coup.

La personne qui avait répondu avait posé le combiné sur le comptoir, je pouvais quand même l'entendre crier son nom. J'ai alors imaginé Ricky

s’extirper de sous une voiture, une clé à molette à la main et de la graisse maculant son visage. Quand il a beuglé « Ricky à l’appareil », j’ai pris une voix avenante pour lui annoncer que j’avais besoin d’aide.

— Bon, écoute ma belle, je veux bien te la remorquer et te dire ce qui ne va pas, mais tu me dois encore de l’argent pour la réparation de l’alternateur. Je ne peux pas continuer à réparer ta voiture tant que tu as une ardoise chez nous. Sinon le patron me fera la peau.

Mes espoirs s’envolaient. Je n’avais même pas assez d’argent pour payer le remorquage, encore moins pour régler les réparations passées et pour celles qu’il faudrait désormais faire et qui ne seraient certainement pas données.

— D’accord, Ricky. Ce serait sympa si tu pouvais la ramener, c’est vraiment généreux de ta part. Je te remercie.

— Pas de problème, princesse.

Je lui ai expliqué où se trouvait ma voiture avant d’ajouter que je comptais venir chercher mes sacs de provisions dès que Kayla pourrait me conduire au garage. Certaines denrées seraient peut-être encore mangeables.

Je suis restée assise sur mon lit pendant un long moment, gagnée par un profond sentiment de solitude. Comment allais-je m’en sortir ?

Je te paierai, bien sûr. Ce serait des heures supplémentaires, rien de plus.

Ce que m’avait dit Gabriel Dalton résonnait dans ma tête. J’ai repris mon téléphone et j’ai tapoté doucement mon menton avant de pianoter son nom dans le moteur de recherche. Il y avait beaucoup d’informations sur lui. J’ai cliqué sur l’un des premiers liens, un article de presse vieux de douze ans.

Les services de police de Morlea ont tenu une conférence de presse en ce jeudi 29 juin afin de révéler plus de détails sur l’affaire Gabriel Dalton. L’enfant, âgé de neuf ans au moment des faits, avait été kidnappé à proximité de son domicile en 1998 alors qu’il jouait sur un terrain vague avec son frère de huit ans, Dominic. Ce drame avait beaucoup marqué les

habitants du Vermont et la nation tout entière. Gabriel est resté introuvable jusqu'à la semaine dernière. Une dame a trouvé devant sa porte un jeune garçon disant s'appeler Gabriel Dalton, couvert de sang. Au cours de l'enquête, la police a découvert que l'enfant avait été retenu prisonnier dans une cave, chez le voisin de la dame qui avait prévenu la police. Après six ans de séquestration, il a réussi à s'échapper après avoir poignardé Gary Lee Dewey, son ravisseur, à l'aide d'une pierre tranchante. Gary Lee Dewey a succombé à ses blessures avant l'arrivée de la police. Gabriel Dalton, désormais âgé de quinze ans, a rejoint son frère, et tous deux ont été confiés à la garde de l'associé de leur père, propriétaire de la carrière Dalton & Morgan. Les parents de Gabriel et de Dominic, Jason et Melissa, ont disparu dans un accident de voiture en 2003.

Juste un an avant le retour de leur fils. *Quelle tragédie.*

J'ai lu d'autres articles qui apportaient les mêmes informations. Mon regard s'est longuement arrêté sur le visage du petit Gabriel au sourire angélique, typiquement américain, et aux yeux aussi innocents que lors de notre rencontre. Il n'y avait pas beaucoup de photos de lui à quinze ans. Sur la première, il avait les cheveux longs, les yeux écarquillés, l'air gêné par le flash des appareils photo. La seconde image le montrait dans la même posture qu'au club : les mains dans les poches, la tête penchée, les cheveux retombant sur son front et les yeux plissés en direction de l'appareil. Celle que tous les journaux avaient utilisée pendant des mois pour raconter son histoire.

Mordillant mes lèvres, j'ai reposé le téléphone, puis je me suis rallongée sur les coussins. Je me demandais ce que Gabriel avait bien pu endurer au cours de ces six années de réclusion dans une cave avec un pédophile.

Je voudrais que tu m'aides à m'habituer au toucher de quelqu'un.

J'avais une boule dans la gorge, refusant de penser à ce qui avait pu le conduire à ne pas supporter d'être touché. En fait, je le savais très bien.

Je n'avais pas souhaité prendre part à la thérapie que voulait s'imposer Gabriel, mais là, assise dans ma chambre, je ne comprenais pas pourquoi

j’avais dit non. Mon corps était clairement prêt à faire ce qu’il réclamait. Il avait besoin de moi, et j’avais besoin d’un peu plus d’argent. La veille, il aurait pu demander à n’importe quelle danseuse, mais c’est moi qu’il avait choisie. Sauf que je l’avais envoyé balader, comme si j’étais trop bien pour lui. Ce n’était pas vrai.

Je pourrais aider Gabriel à se sentir plus à l’aise dans un rapport intime avec une femme, avec quelqu’un qui le touche. Et il pourrait me donner l’argent dont j’avais besoin pour réparer ma voiture. Tout le monde pourrait y trouver son compte. Ça ne devait pas être si dur que ça. Pourtant, sans comprendre pourquoi, je sentais l’angoisse remonter le long de ma colonne vertébrale. J’ai refréné cette sensation, serrant davantage ma serviette de toilette autour de moi, puis j’ai repris mon téléphone pour rechercher la carrière Dalton & Morgan. Elle se trouvait dans la ville voisine de Morlea. Je ne savais pas si Gabriel y travaillait mais j’ai décidé de tenter ma chance en appelant le numéro. Si je n’arrivais pas à le joindre, il me suffirait de trouver un plan B, n’importe quelle opportunité qui se présenterait. Mon cœur s’était mis à battre plus vite tandis que j’attendais que quelqu’un décroche.

— Carrière Dalton & Morgan à l’appareil.

J’ai hésité, nerveuse et incertaine.

— Allô ?

— Euh…, ai-je fini par bafouiller. Je… Euh… Pourrais-je parler à Gabriel ? Gabriel Dalton ?

Il y eut un court silence.

— Bien sûr.

On aurait dit que l’homme, ou plutôt le *jeune* homme, souriait à l’autre bout du fil.

— C’est de la part de qui ?

Cela ne faisait plus aucun doute, je distinguais de la jovialité dans sa voix.

— De la part de… Crystal, ai-je dit en me raclant la gorge.

Encore un silence. Puis l'homme a fini par dire : « Ah ! ». Il semblait déçu. *Comment se fait-il ?*

J'ai froncé les sourcils avant d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais il m'a devancée.

— Patientez un instant.

Il a lancé une musique d'attente et j'en ai profité pour me redresser, tenant la serviette d'une main et mon téléphone de l'autre avant de commencer à faire les cent pas autour de mon lit. Au bout de cinq bonnes minutes, une autre voix a retenti dans le combiné.

— Allô ?

C'était celle de Gabriel ; en tout cas, comme dans mes souvenirs. J'ai immédiatement arrêté de marcher.

— Salut Gabriel. Euh… C'est Crystal. Tu ne te souviens peut-être pas de moi mais…

— Bien sûr que je me souviens de toi. Salut.

J'ai entendu des bruits de pas et une porte qui se refermait, comme s'il s'était enfermé dans une autre pièce.

— Salut, ai-je répété, soulagée.

Je parlais vite, le souffle saccadé.

— Ça alors, je suis content que…

— Je t'appelle parce que…

Nous avions parlé à l'unisson et nous nous sommes tus au même moment. Je l'entendais rire doucement à l'autre bout du fil et je souriais malgré ma nervosité.

— À toi l'honneur, a-t-il dit calmement.

— Ah, d'accord. Eh bien, je… Euh… J'ai repensé à notre conversation et j'espère que tu ne m'en veux pas de m'être renseignée sur toi. J'appelle pour te dire que si tu as encore besoin de… Euh… Si tu as encore besoin de… moi, je veux bien t'aider.

Le silence s'est fait. Je me suis remise à faire les cent pas en attendant sa réponse.

— Justement, Crystal, je pense que je te dois des excuses, rien que pour t'avoir demandé ça. Je n'avais pas vraiment réfléchi. Je suis désolé. Excuse-moi de t'avoir mise… tu sais… mal à l'aise.

— Mal à l'aise, ai-je murmuré en m'enfonçant dans mon lit, les mains agrippées à ma serviette pour ne pas la laisser glisser.

J'ai entendu un petit rire gêné se transformer en soupir.

— Oui, mal à l'aise.

Qu'est-ce que je pouvais bien éprouver d'autre ? On dirait que c'est inévitable dans cette vie ; en tout cas dans la mienne.

Je suis revenue à la réalité.

— Pas la peine de t'excuser. Je vais bien. En tout cas, je comprends que tu aies changé d'avis mais si ce n'est pas le cas, je suis disponible.

J'ai attendu, pensant qu'il s'exprimerait, mais comme il tardait à le faire, je me suis dépêchée de combler le silence.

— Tu peux t'entraîner avec moi. Enfin, si tu en as encore envie.

Encore un silence à l'autre bout de la ligne. Cette fois, j'ai attendu. Finalement, Gabriel a parlé, d'une voix encore plus basse.

— Comment ça se passerait exactement ?

J'ai ri un bref instant.

— Il faudra que tu me le dises. Tu pourrais revenir au club, comme la nuit dernière. Je préviendrai Anthony.

Je l'ai entendu souffler et je l'ai imaginé esquisser un sourire, puis il s'est encore tu.

— Tu es sûre d'être d'accord ?

— Oui.

— Bon, très bien.

Il paraissait encore hésiter.

— Tu travailles quand ?

— Demain soir.

— D'accord, je serai là. Si jamais tu changes d'avis…

— Je ne changerai pas d'avis. À demain, Gab.

— Tu ne m'appelles plus « chéri » ?

Le ton de sa voix laissait transparaître une sorte de gaieté, ce qui me fit sourire.

— C'est comme tu veux. Je peux aussi t'appeler « chéri ».

— Gab me va très bien.

— Alors, à demain, chéri.

Il a encore ri.

— À demain.

J'ai raccroché puis j'ai poussé un long soupir. Je me sentais revigorée. J'avais enfin trouvé une solution à ma situation. Un peu plus d'argent. Il nous restait encore à discuter des conditions, mais je comptais lui demander le double de ce que je prenais pour les danses privées. Comme je me sentais un peu mieux, j'ai lâché ma serviette et pris des vêtements propres. Quand je me suis regardée dans le miroir, j'ai été surprise de voir un petit sourire sur mon visage. Je n'y avais pas encore prêté attention. J'ai cligné des yeux et le sourire a disparu. J'avais une grosse marque rouge sur la joue, là où Tommy m'avait frappée, et une petite plaie sur la pommette qui avait sans doute été laissée par son alliance. J'ai ramassé ma brosse pour démêler mes cheveux mouillés, défaisant les nœuds qui s'étaient formés. À force de tirer avec vigueur sur mon cuir chevelu, mon visage affichait désormais une grimace de douleur.

CHAPITRE 4

« Tu trouveras de l'espoir dans les endroits les plus étranges, dans les recoins les plus sombres. C'est bientôt la fin, mon trésor. Ce sera ton moment et celui de personne d'autre. »

Lemon Fair, la reine de la meringue

Gabriel

Le Platinum Pearl était bondé pour un jeudi soir. J'ai pris place à la même table que la dernière fois et j'ai commandé une bière.

— Savez-vous quand se produit Crystal ? ai-je demandé.

La serveuse brune qui m'a apporté ma Miller Lite s'est penchée plus que de raison pour la poser sur la table. Elle semblait étonnée de voir que je préférais la regarder dans les yeux plutôt que de mater sa poitrine.

— Je crois qu'elle est la prochaine.

Je me suis tourné vers la scène, le cœur battant, dans l'attente du prochain numéro. J'avais été très surpris par son appel et d'apprendre qu'elle avait changé d'avis. Surpris et plutôt incrédule. Je me demandais ce qui avait pu la pousser à chercher mes coordonnées et à m'appeler. J'ai failli lui dire de laisser tomber ; je trouvais l'idée stupide maintenant. Mais dès que j'ai entendu sa voix dans le combiné, je n'ai pas pu. En fait, j'étais aussi excité que terrifié et c'était une sensation euphorisante que je n'avais encore jamais ressentie. J'en voulais… plus. Et je pensais que c'était une bonne chose pour moi, d'avoir envie de ça. Était-ce pareil pour elle ? Cette pensée m'obsédait.

Les projecteurs se sont brièvement allumés, puis on a baissé la lumière pour tamiser l'ambiance. Une chanson a commencé, avec une basse au rythme régulier qui faisait pulser mon sang au même tempo. J'ai froncé les sourcils en regardant autour de moi. Un groupe d'hommes célébrait un

enterrement de vie de garçon près de la scène, ils tombaient presque de leurs chaises tellement ils étaient saouls.

Quand les projecteurs se sont rallumés, Crystal était assise sur une chaise, vêtue d'un minuscule bikini argenté à franges et d'une paire de bottes de la même couleur. Elle me fascinait tellement que les huées qui s'élevaient dans la salle m'ont désarçonné. Elle s'est mise à danser et j'ai avalé une gorgée de bière.

Ses longs cheveux voletaient autour de sa silhouette élancée et brillaient sous la lumière. Ils étaient d'une couleur que je n'avais encore jamais vue : une combinaison de blond, de roux et de châtain qui me faisait penser à du miel éclairé par un rayon de soleil. Ils étaient très épais. Que ressentirais-je si je les caressais ? Elle ondulait en rythme, les yeux fermés, et affichait une expression froide et distante, comme une armure inébranlable.

Crystal. Non, pas comme le cristal, clair et transparent, qui laisse tout entrevoir, comme le verre. Cette fille sur la scène n'avait rien à voir avec ce matériau. Vraiment rien.

Quel est ton nom ? Ton véritable prénom ? J'ai tellement envie de le savoir.

— Je la baiserais bien à fond, celle-là ! a hurlé l'un des fêtards pour le plus grand plaisir de ses amis, qui se sont esclaffés en levant tous leurs verres pour trinquer.

Ces paroles obscènes m'ont tiré de mes pensées. Il s'est levé, poussant son entrejambe contre sa chaise pour mimer ce qu'il venait de brailler.

Cette scène m'a laissé une sensation de vide intérieur ; je me suis senti en colère et triste à la fois. Je me suis levé en laissant un pourboire, et j'ai décidé d'attendre dans les coulisses, là où je m'étais rendu la première fois. Anthony, le videur, était assis sur un tabouret.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? a-t-il demandé de sa voix de baryton.

— Je dois voir Crystal après sa danse.

— Tu es Gabriel ?

— Oui.

J'étais surpris. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle donne mon nom à Anthony.

— Suis-moi.

Je l'ai suivi dans une autre pièce que celle où nous avions parlé la première fois. Elle était faiblement éclairée, tapissée de velours violet. Il y avait un canapé en cuir noir, quelques poufs en velours, une sono dans un angle et un grand écran de télévision sur le mur opposé au divan.

— Installe-toi, Crystal te rejoindra après son numéro.

— D'accord, ai-je dit en avançant dans la pièce.

J'ai entendu le bruit de la porte qui se refermait derrière moi et j'ai poussé un grand soupir. Je me suis assis au bord du canapé, luttant contre mon angoisse. *Obscurité. Porte fermée. Silence*. Cette pièce ressemblait à une cave ou à un sous-sol froid et humide. J'ai posé les yeux sur la porte et je me suis rappelé que je pouvais partir à tout moment. Ce n'était pas la même situation. Ça n'avait même rien à voir.

Je me suis tout de même demandé si ce n'était pas la version de la cave sombre et verrouillée pour Crystal. Je ne savais pas d'où cela sortait mais je ne pouvais plus oublier cette idée maintenant et elle pesait sur ma conscience.

J'étais encore plongé dans mes pensées lorsque la porte s'est ouverte et que Crystal a fait son apparition. J'allais me relever mais elle m'a fait signe de rester assis et j'ai obéi. Elle avait enfilé un long sweat qui lui arrivait à mi-cuisses et qui glissait sur ses épaules, mais elle portait encore ses bottes argentées. J'ai souri en voyant sa tenue. Elle s'est assise sur le canapé, face à moi. J'avais le ventre noué. Bon sang, ce qu'elle était belle. Trop belle pour cette pièce. Trop belle pour cet *endroit*.

Elle s'était fait un gros chignon négligé sur la tête. Ses cheveux paraissaient plus sombres sous la lumière de la pièce, plus bruns que dorés. Ses yeux en amande, légèrement relevés, lui donnaient un air exotique ; ils étaient très maquillés, soulignés d'un trait d'eye-liner noir, et ses cils étaient très longs, visiblement faux.

— Je me demandais si tu allais venir, a-t-elle dit en souriant timidement.

J'ai passé la main sur ma nuque ; je me sentais bizarre, timide, pas dans mon élément et… rongé par la culpabilité.

— Je ne sais pas si j'ai bien fait.

Son visage a semblé s'assombrir, alors je me suis empressé d'ajouter :

— Je… Je suppose que j'ai mauvaise conscience.

Elle m'a dévisagé pendant un long moment, en me scrutant d'une façon si singulière, les sourcils arqués. Ensuite, elle s'est levée et elle a marché jusqu'à la sono avant de se retourner vers moi.

— Dieu que cette musique est horrible. Elle ne donne pas du tout envie de danser, n'est-ce pas ?

Elle a posé la main sur sa hanche en me souriant gentiment.

Je n'ai pu retenir un éclat de rire qui montrait autant mon amusement que ma surprise. C'était agréable.

— C'est vrai.

Elle a changé la musique en réglant le son très bas, puis elle est revenue s'asseoir sur le canapé.

— Je te propose de faire une première séance pour voir comment ça se passe pour toi et si jamais ça ne te convient pas, si jamais tu ne te sens… *pas bien*, on arrête et puis voilà, rien de grave.

Elle m'a adressé un petit sourire charmant qui m'a donné l'impression que des oiseaux voletaient dans ma poitrine.

Une séance. Elle envisageait vraiment l'exercice comme une thérapie, ce que c'était en effet, probablement. Je me mordillais les lèvres, hésitant, mais je n'avais pas envie de partir.

Je l'aimais bien. De même que la façon qu'elle avait de me regarder, de me taquiner, avec une lueur d'intelligence dans les yeux, j'aimais son esprit vif, son côté dur et doux à la fois. Oui, je l'aimais vraiment bien. *Oh, Gabriel, quel imbécile tu fais* !

— On doit d'abord se mettre d'accord sur le prix.

— À toi de me le dire, j'accepterai celui qui te semble juste.

— Juste, a-t-elle murmuré. Bon, le club facture le prix d'une danse privée pendant que nous sommes dans cette pièce, et pour pouvoir me faire une marge, il faut que je double la somme. Donc, il me faut cinquante dollars.

Une lueur de doute a flotté un instant sur son visage, comme si elle redoutait d'avoir demandé trop.

— Cinquante dollars ? ai-je répété, en essayant de ne pas manifester mon étonnement après avoir appris le peu qu'elle gagnait pour ses services.

Le club empoche l'argent des danses privées. Bon sang…

— Si c'est trop, je peux te proposer quarante-cinq, a-t-elle ajouté d'une traite, avec une pointe de désespoir dans la voix.

Je comprenais mieux à présent. Elle avait *besoin* de cet argent, même si ce n'était pas une grosse somme. C'était pour cette raison qu'elle avait accepté.

Ma mauvaise conscience revenait à la charge, avec encore plus de véhémence. J'avais l'impression qu'on me poignardait. Je me suis agité sur mon siège.

— Quand j'étais adolescent, j'allais voir un psychologue à Middlebury qui prenait cent cinquante dollars par séance. Je ne te paierai pas moins que ça.

Elle a écarquillé les yeux puis elle a de nouveau feint l'indifférence.

— Bon d'accord. C'est super. On commence par s'embrasser ?

J'ai cligné des yeux puis j'ai ri doucement avant de faire une grimace et de passer de nouveau la main sur ma nuque, mal à l'aise.

— Je crois que je n'ai pas été assez clair sur le degré d'inconfort que je ressens quand je me trouve trop près de quelqu'un. Si j'étais déjà capable d'embrasser, je ne serais pas ici.

Elle a froncé légèrement les sourcils et m'a dévisagé, la tête inclinée. Elle a fini par acquiescer ; le regard doux, sans aucun jugement. J'ai poussé un soupir, soulagé de voir sa réaction.

— Je peux t'apprendre ce que je fais quand quelqu'un s'approche de moi : je me détache complètement de ce qui arrive à mon corps pour que ce soit supportable, a-t-elle dit en se mordillant les lèvres, les sourcils froncés, comme si elle réfléchissait à quelque chose. Je pense pouvoir t'apprendre à le faire.

Je suis resté immobile sans la quitter du regard. Ce qu'elle venait de dire me faisait tellement de peine. *Seigneur*.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir. Je sais comment faire cela, justement. Au contraire, je veux apprendre à rester présent. C'est pour ça que j'ai besoin de ton aide. Pour *rester*.

Elle a rougi et m'a dévisagé pendant un moment avant de détourner le regard.

— Ah...

Elle s'est mise à se ronger les ongles, les sourcils toujours froncés, puis elle a m'a fixé de nouveau. Il y avait quelque chose dans son expression que j'avais du mal à déchiffrer. Était-ce de la peur ?

Elle a changé de position, plaçant ses bras autour de sa taille avant de les décroiser aussitôt et de glisser ses mains entre ses cuisses. Elle m'a adressé un large sourire, du genre qui dévoilait toutes les dents et remontait jusqu'aux pommettes mais qui n'atteignait pas ses yeux.

— Et si on commençait ? Est-ce que je peux…

Elle me demandait, d'un mouvement de doigt, si elle pouvait se rapprocher de moi sur le canapé. J'ai simplement acquiescé d'un petit hochement de tête. Mais l'angoisse se propageait déjà dans mes veines.

Elle s'est décalée vers moi. Plus elle se rapprochait, plus les battements de mon cœur accéléraient. J'ai senti une gêne s'emparer de mon corps ; un picotement courait sur ma peau maintenant que nos cuisses se touchaient presque. J'ai alors repéré sur sa pommette une marque rouge que le maquillage ne parvenait pas à dissimuler à cette distance. J'avais envie de lui demander ce qui lui était arrivé, mais je n'arrivais pas à former des mots. L'adrénaline qui courait dans mes veines me donnait le vertige. J'avais envie de me précipiter vers l'extérieur, de fuir. J'avais un

besoin irrépressible d’espace. Même si je savais que c’était irrationnel, je ne pensais qu’à m’éloigner d’elle pour me sentir en *sécurité*. J’ai aspiré une goulée d’air, le regard toujours plongé dans le sien.

— Je vais toucher ta main, a-t-elle chuchoté. Tu es d’accord ?

Elle avait les yeux grands ouverts et les lèvres entrouvertes. Sa poitrine se soulevait à chaque inspiration saccadée. Je percevais sa nervosité, son hésitation mais aussi la délicatesse qu’elle employait malgré tout. Pendant un court et bienheureux instant, j’ai senti comme un voile de sérénité se poser sur moi.

Puis un bruit étrange m’a échappé, moitié mot… moitié soupir. Elle a hésité mais n’a pas rompu notre contact visuel.

— Gabriel, a-t-elle murmuré.

J’ai senti la tiédeur de son souffle quand elle a prononcé mon prénom, mais aussi son parfum, une fragrance fraîche et délicate qui me rappelait la pluie au printemps et l’herbe fraîchement coupée. Cette odeur contrastait violemment avec son maquillage chargé et sa tenue légère très audacieuse. *Qui es-tu vraiment Crystal ?*

Je distinguais au creux de son cou le battement régulier de son cœur et j’ai ressenti l’envie folle d’y poser mes lèvres, d’y faire courir ma langue. Me laisserait-elle faire ? Et surtout, en aurait-elle envie ?

Sa main a effleuré la mienne. Elle était douce et hésitante. Je me suis crispé en sentant sa peau contre la mienne. *Sauve-toi !* Les muscles de mes cuisses se sont contractés comme pour se préparer au combat mais je me suis contraint à ne pas bouger, les yeux clos. Des mots, des phrases et des bruits résonnaient dans ma tête, m’assaillaient, m’arrachaient au présent, pour me ramener là-bas.

Tu es un bon garçon.

Détends-toi.

Tu aimes ça, hein ?

Non !

J’ai serré si fort la main de Crystal qu’elle a poussé un cri. J’ai rouvert les yeux et je l’ai relâchée pour me lever. Je transpirais, le cœur palpitant ;

j'étais sûr qu'elle pouvait l'entendre. Je me suis éloigné un peu, à la fois soulagé et déçu de cette distance entre nous. Le soulagement était prévisible mais la déception était un sentiment nouveau pour moi.

— Je suis désolé, ai-je dit quand j'ai enfin retrouvé ma capacité à m'exprimer. Vraiment désolé.

— Ne t'en fais pas. Tu veux recommencer ?

Elle a parlé vite mais avec douceur. J'ai secoué la tête en signe de dénégation.

— Non. Pas… pas ce soir. Ça m'a suffi, ai-je dit en riant maladroitement. Tu es sûre que tu es d'accord pour continuer ?

Elle était encore assise dans la même position, la main posée mollement sur le canapé, à l'endroit où j'étais assis auparavant. Elle a rougi, elle aussi, pour je ne savais quelle raison. Elle se mordillait les lèvres, l'air désorienté. Puis elle m'a souri et s'est levée, sans pour autant répondre à ma question.

Elle a croisé de nouveau ses bras autour de sa taille, mais cette fois, elle est restée dans cette position tout en me dévisageant.

Elle a aussi peur que moi. Cette idée me faisait froncer les sourcils. Je ne savais pas vraiment d'où elle me venait, ni même pourquoi j'y avais pensé. *Elle ne sait pas quoi penser de tout ça*.

Pendant une seconde, nous nous sommes regardés avec embarras.

— Euh…

J'ai fini par sortir mon portefeuille de ma poche et j'ai compté les billets avant de les lui tendre. Elle a pris la liasse, un petit sourire aux lèvres, et l'a glissée dans son soutien-gorge.

— Je ne travaille pas demain mais je suis disponible le jour d'après, si ça te…

— C'est parfait.

Elle a hoché la tête.

— Même heure ? ai-je demandé.

— Oui.

— D’accord, Crystal, ai-je dit avant de m’interrompre. Est-ce que je pourrais t’appeler par ton vrai prénom ? Maintenant qu’on est plus intimes… et qu’on s’est pris la main...

Elle a éclaté de rire.

— Je te l’ai déjà dit, chéri. Ici, Crystal, c’est mon vrai prénom.

Déçu, j’ai froncé les sourcils.

— D’accord, à la prochaine fois.

Elle a ouvert la porte et je suis sorti, les mains dans les poches. J’ai jeté un dernier coup d’œil derrière moi avant de passer l’angle du couloir. Elle était appuyée contre la porte et m’a observé m’éloigner, l’air un peu troublé.

CHAPITRE 5

« Prends ma main et suis-moi à travers les champs de jonquilles. Tu sais, leur doux parfum nous rend invisibles. On se cachera ensemble, toi et moi. Jamais je ne t'abandonnerai. »

Lady Éloïse à la jonquille

Gabriel

Une fois garé devant le bureau de poste, je me suis engouffré dans la chaleur de l'été. Les températures étaient inhabituellement élevées dans le Vermont ces derniers temps et j'avais hâte que la pluie annoncée en fin de semaine tombe et rafraîchisse l'atmosphère.

Le bureau de poste était très frais et quasi désert à dix heures du matin en ce jour de semaine. Une odeur de vieux papier flottait dans l'air. Bridgett Dyson était assise derrière le comptoir et se limait les ongles. En me voyant, elle a écarquillé légèrement les yeux, puis elle a rangé un dossier dans le tiroir de son bureau.

— Je peux vous aider ?

— Bonjour Bridgett.

Elle a fait claquer son chewing-gum en regardant ailleurs.

— Bonjour.

J'ai esquissé un petit sourire, gêné par sa froideur manifeste. Nous avions fréquenté la même école et je lui avais même porté secours en CE1 quand une petite brute l'avait fait pleurer en la bousculant et faisant tomber ses livres. Mais ça, c'était *avant*. Lorsqu'elle s'en souviendrait, ou plutôt *si* elle s'en souvenait, elle se dirait la même chose.

J'étais debout devant elle et elle ne cessait pas de me scruter. Finalement, elle a jeté un coup d'œil aux paquets que j'avais placés sur le

comptoir. En les poussant dans sa direction, celui du dessus a failli tomber.

— Mince.

J'ai rattrapé le paquet et je l'ai replacé à côté de l'autre.

— Je dois envoyer ceci.

— Pas de problème.

Elle a pesé les colis, collé l'étiquette postale et saisi le montant. Elle m'a adressé un bref sourire un peu crispé. Une file s'était formée derrière moi et, après avoir sèchement remercié Bridgett, j'ai salué les autres clients. La femme juste après moi, Penny, je crois, avait un petit garçon à ses côtés. Quand je suis passé devant eux, elle l'a attiré contre elle en lui caressant les cheveux. Elle m'a adressé un sourire teinté de tristesse auquel j'étais habitué.

J'ai poussé la porte vitrée du bureau de poste et l'air chaud m'a saisi. Juste avant de sortir, j'ai entendu Penny chuchoter à Bridgett : « Tu as entendu parler de… ». La porte s'est ensuite refermée en claquant, ne me laissant pas le temps d'écouter la totalité du ragot qu'elle allait raconter.

Une fois dans mon pick-up, j'ai poussé la climatisation à fond. Je suis resté ainsi plusieurs minutes, adossé à mon siège, le temps que ma sensation de malaise s'atténue. Je savais pourquoi certaines personnes me traitaient de la sorte, je provoquais encore beaucoup de réactions. J'aurais dû y être habitué. En fait, je l'étais. Mais je détestais avoir l'impression d'être un monstre de foire.

J'ai démarré, abandonnant l'idée de faire la seconde course prévue, mais au dernier moment, j'ai quand même tourné à droite en direction du magasin de bricolage. Je voulais mener une vie normale, je devais donc me forcer à sortir de cette zone de confort que j'avais créée. Et puis ce magasin était l'un des rares endroits de la ville où je n'avais pas l'impression d'être un insecte sous un microscope. Un insecte susceptible à tout moment de faire quelque chose de bizarre ou d'inattendu, un insecte qui attirait encore la pitié des gens parce qu'il rappelait à chaque mère son pire cauchemar.

Je me suis garé derrière le magasin, que j'ai contourné pour entrer. La cloche a retenti et je me suis retrouvé dans une pièce encombrée et oppressante.

— Salut Gabriel.

— Salut Sal, comment vas-tu ? ai-je lancé en souriant.

— Il fait une chaleur à crever. Je travaillerais bien torse nu si j'étais encore autorisé à le faire, a-t-il plaisanté en caressant son gros ventre.

— Il est peut-être temps d'investir dans un système de climatisation ?

Il a poussé un soupir.

— Gina dit la même chose mais je refuse. Mon grand-père et mon père s'en sont très bien passés, alors on va continuer comme ça. La chaleur rend les hommes plus forts. Tu devrais le savoir, toi qui travailles dans une carrière toute la journée.

— Je travaille surtout à l'intérieur, mais c'est vrai, j'ai rarement vu d'hommes aussi solides que George.

Sal a acquiescé.

— Comme ton père. Au fait, j'ai reçu les gants que tu avais commandés et aussi ce que George a demandé.

Sal s'est engouffré dans l'arrière-boutique pendant que je patientais. J'aurais pu acheter les gants en ligne mais je préférais faire travailler Sal, même pour des petites commandes. En plus, ça me forçait à me rendre régulièrement en ville et c'était une bonne chose. En théorie.

Sal est revenu en portant une boîte qu'il a déposée sur le comptoir.

— Ils devraient durer pendant un moment.

— Très bien.

— Je l'ajoute à ton compte.

— Super, merci Sal, ai-je dit en récupérant la boîte.

J'allais sortir quand Sal m'a rappelé. Il me regardait avec un air préoccupé.

— Euh… Je ne sais pas si tu es au courant, mais un petit garçon a disparu depuis hier. On ne l'a toujours pas retrouvé.

Soudain, j'ai eu l'impression que mon sang se glaçait dans mes veines.

— Un petit garçon ? ai-je dit d'une voix étranglée.

Sal a hoché la tête en fronçant les sourcils.

— Oui. Il a dix ans. Il se rendait à vélo à la piscine et il a disparu. Il s'appelle Wyatt Geller. Tu le connais ?

J'ai avalé péniblement ma salive, serrant la boîte sous mon bras avant de passer une main dans mes cheveux. J'avais l'impression que les murs du magasin se refermaient sur moi.

— Non, mais merci de m'en avoir informé, Sal.

— Ouais. Bon courage, Gabriel.

— Bon courage à toi aussi.

Je suis sorti en plissant les yeux face à la soudaine luminosité. Je luttais pour faire entrer de l'oxygène dans mes poumons. *Il a disparu*. Nom de Dieu.

Je ne me souvenais pas d'avoir fait démarrer ma voiture ni d'être sorti du parking du magasin. Soudain, je conduisais, mais mon esprit était focalisé sur cette journée. Je me repassais le film des événements de ce fameux jour sur le terrain vague devant ma maison. Ça faisait déjà dix-huit ans, pourtant je me souvenais très bien de l'odeur de l'air ce jour-là : un mélange de poussière et de roses trémières qui poussaient sur les grillages. Je me rappelais encore le ciel d'un bleu éclatant dans lequel moutonnaient de gros nuages. C'était paisible. Tout était si paisible. Avant d'avoir été arraché… volé. *Simplement disparu*.

Inconsciemment, j'ai pris la direction de ce terrain vague. Bien sûr, l'espace n'était plus abandonné. Il y avait désormais une petite maison blanche ornée d'un porche et close par une barrière en bois. Je me demandais si les gens qui y vivaient à présent savaient. Je me demandais s'ils pensaient parfois à moi, s'ils s'installaient sur leur porche les soirs d'été pour siroter du thé glacé en se demandant à quoi avait ressemblé le jour où ma vie m'avait été arrachée par le diable en personne. Pile à cet endroit. Si cette pensée les effleurait, j'aurais parié qu'ils secouaient la tête et faisaient claquer leur langue en murmurant : « Quelle horreur ! Pour sa pauvre mère ; pour son pauvre père. Je ne veux même pas y penser. »

Et c'est ce qu'ils feraient.

Seulement, moi, je n'avais pas cette chance.

Et pourtant, assis dans mon pick-up, alors que j'observais cette paisible rue de banlieue, une sensation de paix m'envahissait lentement. J'étais là. J'avais survécu ; ce jour-là et tous ceux qui avaient suivi pendant six années. Non seulement j'avais survécu, mais j'avais réussi à m'épanouir dans presque tous les aspects importants de la vie.

Gary Lee Dewey m'avait volé beaucoup de choses mais il n'avait pas tout pris.

— Tu ne m'as pas détruit. Loin de là.

Malgré tous les efforts qu'il avait déployés, j'étais sorti de sa cave l'âme intacte.

Wyatt Geller.

Seigneur, faites que ce petit garçon soit sain et sauf.

J'ai ensuite rejoint la maison de mon enfance qui était située non loin de là. Je me suis garé pour l'observer depuis la rue. Les nouveaux propriétaires avaient peint la façade en gris pâle et les volets en vert. La palissade blanche qui entourait le jardin n'avait pas changé et la balançoire de mon enfance, celle que mon père avait accrochée, était toujours suspendue à l'arbre, à l'avant de la maison. J'ai esquissé un petit sourire en imaginant la voix de ma mère, le rire de mon père, les aboiements de mon chien, Shadow. Les yeux clos, j'avais vraiment l'impression de sentir l'odeur de la tarte au citron meringuée que ma mère faisait pour les grandes occasions car c'était ma préférée. Je voulais retrouver ça. Avoir ma propre famille, quelqu'un qui saurait m'aimer et que je pourrais aimer en retour.

Assis là, à contempler la maison de mon enfance, le visage de Crystal m'est apparu. La belle Crystal, si dure, si méfiante de tout ce qui l'entourait. Pourquoi ? Que t'est-il arrivé, Crystal, pour que tu atterrisses dans cette pièce aux rideaux de velours ? Cette prison aux murs violets ? *Crystal.* Ce prénom sonnait toujours aussi mal, même dans mes pensées.

Bon sang, je voulais à tout prix connaître son vrai prénom. Qui elle était *vraiment*.

Et ensuite, quoi, Gabriel ? Tu la feras rêver et vous vivrez heureux pour toujours ?

J'ai poussé un soupir en passant ma main dans mes cheveux. Elle ne faisait que son travail. Pourtant, j'avais senti son conflit intérieur quand elle me regardait sur le canapé. Comme si elle luttait contre quelque chose… Bon Dieu, j'avais si peu d'expérience avec les femmes. Et j'avais l'impression que Crystal était beaucoup plus compliquée que les autres.

Mes propres pensées me troublaient et me désespéraient. Alors, je suis retourné à la carrière. En arrivant, j'ai posé la boîte sur le comptoir. J'ai fait un petit signe de tête à Dominic qui était avec des clients dans l'une des salles d'exposition. Il a levé la main avant de se retourner vers la femme devant lui qui observait, un doigt sous le menton, des échantillons de marbre.

Je suis ressorti et j'ai pris le sentier qui longeait la zone d'extraction. George venait de sortir d'une chargeuse, il parlait avec le conducteur. J'ai contemplé la gigantesque gorge au fond rempli d'eau, frappé comme toujours par son immensité, par ce miracle de la nature. De si belles choses pouvaient sortir de la terre. Lorsque George m'a aperçu, il a fait un signe de la main puis il a retiré son casque avant de marcher vers moi.

— Salut. J'ai entendu dire que tu étais allé en ville.

J'ai souri.

— Oui.

— Comment ça s'est passé ?

— Pas trop mal.

George m'a observé pendant un instant puis il a hoché la tête, visiblement satisfait de ce qu'il voyait sur mon visage.

— Tant mieux, je suis content de l'apprendre.

Il s'est mis à marcher et j'ai commencé à le suivre.

— Tu as avancé la cheminée ? a-t-il ajouté.

— Je l'ai terminée ce matin, avant de partir.

— Ça alors ! Allons donc la voir.

Nous avons remonté la pente jusqu'à mon atelier. La climatisation, à l'intérieur, était un vrai soulagement après l'air brûlant. La cheminée était posée contre le mur du fond, recouverte par un drap que j'ai délicatement soulevé avant de me tourner vers George. Pendant un long moment, il s'est contenté de la regarder, puis il s'est approché pour finalement s'agenouiller et l'examiner en détail. Je l'observais étudier les motifs floraux ornant la bordure en marbre clair et doré. Du bout des doigts, il suivait le tracé d'une tige de rose. Son visage reflétait une profonde admiration.

J'avais été choisi pour recréer le manteau de la cheminée d'un couple de Newport, à Rhode Island. Ils venaient d'acheter une grande demeure qui datait de la « période dorée »[1] et ils souhaitaient restaurer un maximum d'éléments d'époque. Cette cheminée allait décorer le salon de la maison.

George s'est relevé en secouant la tête, les larmes aux yeux. J'ai souri en découvrant combien il était touché ; il manifestait toujours une vive émotion quand je lui révélais l'une de mes œuvres.

— Tu es un véritable maître. Pas étonnant que ta liste d'attente soit aussi longue. Ton père serait tellement fier de toi.

Il a laissé retomber ses bras de chaque côté de son corps. Je savais qu'il avait envie de me taper affectueusement le dos ou de me serrer l'épaule, comme lorsqu'il voulait montrer à Dominic qu'il était fier. Mais il était conscient que je n'aimais pas ça, il s'était habitué à ne pas trop s'approcher de moi. C'était un soulagement pour moi, mais un sujet de honte aussi.

— C'est magnifique.

— Merci. Je leur ai envoyé une photo ce matin. Ils avaient l'air de beaucoup apprécier.

George a souri.

— Apprécié ? Je suis sûr que le mot est trop faible. Tu es bien trop modeste. Mais je suis content que ça leur plaise.

Il m'a fait un clin d'œil avant d'éclater de rire.

— Tu as organisé la livraison ?

— Non, mais je vais m'en occuper aujourd'hui.

George a hoché la tête.

— Très bien. Et ensuite, qu'est-ce qui t'attend ?

— Je dois m'atteler aux balustrades d'une terrasse de Chicago. Ça ne devrait pas être trop long. Ensuite, je commencerai le projet pour la France.

— D'accord. Si tu as besoin d'aide, tu sais où me trouver.

Il s'est mis à rire en se dirigeant vers la sortie. On savait bien tous les deux qu'il était incapable de sculpter le marbre. Arrivé à la porte, il s'est tourné vers moi.

— Je suis très fier de toi, Gabriel.

— Merci George.

Et je lui étais vraiment reconnaissant. J'avais perdu mon père une première fois quand j'avais été enlevé. Mais à neuf ans, je savais déjà que je voulais devenir comme lui. Je me raccrochais à son amour, à son affection, à son calme et à sa force, je ne cessais de me dire que si je sortais de cette cave, je retrouverais la sécurité dans ses bras. Et je l'avais perdu une nouvelle fois quand je m'étais échappé et que j'avais découvert qu'il était mort. Mon père n'avait jamais su que j'avais réussi à m'enfuir et c'était affreusement douloureux. Pourtant, George, l'associé et le meilleur ami de mon père, me rappelait souvent qu'il aurait été très fier de moi. Et ça m'aidait. Chaque jour des douze ans qui s'étaient écoulés.

J'ai pris le temps de recouvrir la cheminée, de ranger mon atelier et de remplir les formulaires nécessaires pour la livraison. Tandis que je déplaçais des fournitures, les petites figurines que je conservais au fond d'un placard, celles qui m'avaient sauvé la vie, ont attiré mon attention. À une époque, c'étaient mes seules amies. En les voyant, je ne ressentais plus de mélancolie pesante mais plutôt un petit frisson de bonheur. Elles étaient la cause, peut-être même la seule, de mon retour à la liberté.

— Salut, ça me fait plaisir de vous voir, ai-je dit en riant, me moquant de moi-même.

Pour la centième fois, je me suis dit que je ferais mieux de m'en débarrasser. Pourquoi étais-je aussi attaché à ces figurines ? C'était l'ultime souvenir de toute la souffrance que j'avais endurée pendant des années. Je ne parvenais néanmoins pas à m'y résoudre. Sans trop savoir pourquoi, je regardais toujours plus longuement la dernière figurine : la fille de pierre qui tenait une fleur dans sa main. J'ai chuchoté son nom : « *Éloïse*. Lady Éloïse à la jonquille ».

---

1. Gilded Age en anglais. Période s'étendant de 1865 à 1901, correspondant à un développement économique, démographique et industriel considérable des États-Unis.

CHAPITRE 6

« Tout ira bien. Peut-être pas aujourd'hui, mais ça viendra. Tu veux bien me croire ? »

Champion, le chevalier des oiseaux

Crystal

J'ai quitté la scène et, dès que j'ai été hors de vue, je me suis mise à boiter. « Foutue ampoule », ai-je pensé. J'avais beaucoup marché ces derniers jours et l'ampoule qui datait du jour où ma voiture était tombée en panne n'avait toujours pas cicatrisé. Pour mon travail, je n'avais pas besoin de faire des mouvements de danse très élaborés ; les salopards qui venaient me voir se contentaient de quelques déhanchements, mais j'aimais bien me mettre au défi d'inventer une nouvelle chorégraphie de temps à autre. Pas pour *eux*, mais pour moi.

Je venais de déposer mes pourboires dans mon casier lorsque j'ai entendu des cris dans le couloir. Je me suis dirigée vers le bureau de Rodney. La porte était grande ouverte, Kayla se tenait là et il tournait autour d'elle.

— D'après moi, tu as pris bien plus que cinq kilos, a-t-il dit en balayant son corps du regard avec une expression de dégoût.

Puis il s'est mis à palper ses fesses. Kayla a fait un bond en poussant un petit cri, il avait dû la pincer. Elle avait honte.

— C'est difficile en ce moment, Rodney, a-t-elle dit, mon mec m'a quittée et…

— Pas étonnant qu'il se soit barré ! Pourquoi resterait-il avec une fille avec un cul pareil ?

Il parlait en levant les bras en l'air et Kayla faisait la grimace en regardant ses pieds.

J'ai croisé les bras.

— Tu trouves que tu es bien placé pour nous donner des conseils en matière de régime ? ai-je déclaré en fixant son énorme ventre.

Rodney m'a lancé un sourire narquois.

— Ce n'est pas moi qui remue ma peau marbrée de vergetures devant les clients, alors pas de commentaires. C'est grâce à vos seins et à votre cul que vous valez quelque chose, donc faites l'effort de garder la ligne, a-t-il dit avec méchanceté avant de se tourner vers Kayla. Tu as un mois pour perdre du poids ou tu devras te trouver un autre club. Encore faudra-t-il qu'on t'accepte ailleurs. Et toi, Crystal, arrête de faire la garce avec les clients. Les hommes veulent des femmes chaleureuses et sensuelles, pas la reine des glaces. Allez, foutez-moi le camp !

Kayla s'est dirigée vers moi, découragée. Debout sur le seuil de la porte, j'avais l'estomac retourné et une rage impuissante bouillonnait en moi. *Les hommes veulent des femmes chaleureuses et sensuelles, pas la reine des glaces.* Rodney avait tort. Les hommes se fichaient pas mal de mon image tant que je les laissais me tripoter. J'ai croisé le regard de Kayla et je lui ai adressé un petit signe. Vu mon expression, elle a dû comprendre que j'avais envie d'en coller une à Rodney. *Sale enfoiré.* J'envisageais de revenir à l'attaque mais je savais que ça ne ferait qu'empirer la situation de Kayla et la mienne. J'avais besoin de ce travail minable. Alors j'ai décidé de ne pas la ramener et nous sommes reparties dans notre loge. J'ai fermé la porte en grognant et j'ai balancé un coup de pied dans la petite corbeille près de la porte. Elle a fait un drôle de bruit en cognant le mur puis elle est retombée par terre à l'endroit, comme si c'était là qu'on l'avait posée. Je n'avais fait que la déplacer.

— Tu te sens mieux ? a demandé Kayla, la voix sarcastique en s'installant dans le fauteuil.

— Non mais quel connard ! Ça va, toi ?

Elle a poussé un soupir.

— Oui. De toute façon, il a raison. J'ai pris du poids. Je n'arrête pas de m'enfiler des calories depuis que Wayne est parti. Hier, je suis restée au lit avec un gros paquet de chips et une boîte de donuts ; j'ai regardé des vieux DVD jusqu'à quinze heures. Je pensais que c'était l'homme de ma vie. Je suis tellement bête. Je pensais qu'on allait se marier, qu'on aurait des enfants, a-t-elle ajouté avant de marquer une pause, les larmes aux yeux. Maintenant, je… je suis toute seule.

J'ai eu un pincement au cœur.

— Oh, Kayla… Promets-moi de m'appeler quand tu passes une sale journée comme ça. Je viendrai manger des chips avec toi.

— Non, je ne partage mes chips avec personne.

J'ai ri et elle a esquissé un sourire hésitant.

— Si on arrive encore à rire, c'est que ça ne va pas si mal, non ?

— Ça pourrait être pire. Mais est-ce que ça vaut encore le coup de garder espoir ?

Un silence s'est installé entre nous pendant quelques instants. L'abattement qui se lisait sur le visage de Kayla me brisait le cœur. C'était l'une des seules filles du club que je considérais comme une véritable amie. Elle n'était jamais mesquine, jamais superficielle et n'avait pas l'esprit de compétition comme d'autres. J'avais envie de lui dire qu'on pouvait encore y croire, que la vie réservait des moments de bonheur à des filles comme nous. Mais j'avais abandonné tout espoir depuis longtemps. J'avais découvert très tôt que ce n'était qu'un sentiment cruel et dangereux.

— Je ne sais pas, Kayla, ai-je répondu en toute sincérité. Mais je suis d'accord pour dire que ça ne va pas si mal. C'est mieux que de se sentir vraiment misérable ou à moitié morte. Et j'ai déjà vécu ça.

Je lui ai adressé un petit sourire qu'elle m'a rendu, l'air triste. J'ai ramassé ma brosse et j'ai commencé à démêler mes longs cheveux.

— Après tout, a-t-elle ajouté en soupirant, Rodney a peut-être raison, tu sais. Qu'est-ce que valent des filles comme nous sans leurs seins et leur

cul ? Et que ferons-nous quand la loi de la gravité aura remporté la bataille ? Qui voudra bien de nous ?

Personne.

— Et, poursuivit-elle, si on tombe malade ? Qui s'occupera de nous ? Que fera-t-on ? On va mourir seules sous un pont ?

Qu'est-ce que je vais faire à présent ? Seigneur, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?

C'était exactement ce qu'avait dit ma mère. Elle avait vécu *la même chose*. La vie me réservait-elle le même sort ? Une terrible sensation de peur m'a alors envahie et j'ai lâché ma brosse qui est tombée bruyamment par terre. Je me suis baissée pour la ramasser, la main tremblante.

— Tout va bien ? a demandé Kayla.

Je lui ai jeté un coup d'œil dans le miroir, son visage était marqué par l'inquiétude.

— Oui, ai-je répondu dans un souffle, la voix si faible que j'ai dû répéter un « Oui » plus distinct.

Puis j'ai posé la brosse et je me suis tournée vers Kayla.

— Un jour, je suis tombée enceinte. Je t'en ai parlé ?

J'ai fait non de la tête.

— Wayne m'a forcée à avorter, a-t-elle poursuivi, les larmes aux yeux. Moi, je le voulais, mais il disait qu'il n'était pas prêt à avoir des enfants et qu'il ne resterait pas si je décidais de le garder. Alors j'ai préféré avorter.

J'en avais mal au ventre.

—Oh, ma Kayla, je suis tellement désolée.

Tu m'avais dit que tu avais avorté… Je ne voulais pas d'elle il y a sept ans et ça n'a pas changé.

Une larme a coulé sur sa joue.

— Tout est de ma faute. Je l'ai écouté. J'ai fait ce qu'il voulait. Je l'ai choisi lui plutôt que mon bébé. Et regarde où ça m'a menée, il m'a quand même quittée. Je me déteste d'avoir fait ça, je ne me le pardonnerai jamais. Cet enfant aurait déjà cinq ans aujourd'hui.

Je me suis assise à côté d'elle sur le canapé et j'ai pris ses mains dans les miennes.

— Tu es quelqu'un de bien, Kayla.

Je ne savais pas quoi dire d'autre, alors je me suis tue, me contentant de serrer ses doigts. J'étais sincère, elle était vraiment une bonne personne. Si seulement je pouvais lui expliquer ce qu'il fallait faire pour se pardonner à soi-même. Mais de toute évidence, je n'avais pas la réponse, vu la situation dans laquelle je me trouvais. J'ai poussé un soupir, serrant encore ses mains avant de les lâcher.

— Arrêtons d'être aussi dures envers nous-mêmes, Kay. C'est exactement ce que Rodney souhaite que nous fassions : ressasser toutes les choses dont nous devrions avoir honte. Ne lui donnons pas ce pouvoir. Tu oublies les chips et tu m'appelles quand tu as besoin, d'accord ? Et quant à la loi de gravité, je pense qu'on a encore largement le temps avant de perdre nos atouts.

J'ai posé mes mains sur mes seins pour les faire pigeonner et je lui ai adressé un clin d'œil, feignant la décontraction. Je voulais lui remonter le moral, même un tout petit peu. Pourtant, je me sentais moi-même très fragile, comme si j'étais susceptible de m'effondrer au moindre regard de travers.

Kayla a souri.

— Tu as raison. Dis, c'est ce soir que tu as rendez-vous avec ton petit ami ?

J'ai haussé les sourcils.

— Mon petit ami ? Certainement pas. Ce n'est qu'un client comme les autres.

— Je n'en suis pas si sûre. Il y avait quelque chose de différent dans le ton de ta voix quand tu m'as parlé de lui dans la voiture.

J'ai levé les yeux au ciel en me dirigeant vers le miroir pour essuyer une trace de fard qui avait coulé.

— Il est simplement généreux.

Dès le lendemain, j'allais pouvoir payer la réparation de ma voiture.

— Hum… Peut-être que ce sera lui qui te sauvera. Tu n'aimerais pas ça ? Avoir quelqu'un qui prend soin de toi ?

— Kay, ça ne fonctionne pas comme ça. Et je n'ai besoin de personne.

Je me suis tournée vers elle, le cœur curieusement serré. En vérité, je pensais assez régulièrement à Gabriel Dalton, bien plus que de raison, depuis notre dernière rencontre. Dès mon réveil, je pensais à la gentillesse qui émanait de son regard, à la courbe de ses lèvres quand il souriait et aussi à la façon dont il avait paniqué quand je m'étais approchée de lui. On aurait dit que la pointe d'un objet tranchant appuyait sur une blessure interne ancienne. Ça m'avait vraiment fait mal de le voir réagir ainsi. Ce n'était pas de la compassion, du moins pas seulement. Non, ça me faisait presque physiquement souffrir. Je m'étais sentie nerveuse et agitée. C'était *lui* qui provoquait ça en moi.

C'est pour ça que j'ai besoin de ton aide. Pour rester.

J'avais envie de chasser ces mots de ma mémoire. Ils m'avaient embarrassée quand il les avait prononcés alors que je venais de lui proposer de l'aider à oublier son corps pour supporter l'intimité avec une autre personne. J'avais révélé beaucoup de moi en disant cela, alors que ce n'était pas du tout mon intention, et maintenant il en savait bien trop.

Quelqu'un a frappé à la porte. Anthony a passé la tête par l'entrebâillement.

— Crystal, Gabriel est là.

— Quand on parle du loup…, a dit Kayla en riant.

Le loup ? Non, il s'agissait plutôt d'un ange. C'était ce que j'avais pensé de lui la première fois. Les anges n'ont pas leur place en enfer. Qu'avait-il répondu d'ailleurs ? *C'est drôle, j'ai pensé exactement la même chose de toi.* Que voulait-il dire ? J'avais toute ma place ici. En tout cas, je n'avais nulle part où aller. *Nulle part*.

J'avais envie de hurler. Bon sang, il fallait vraiment que je me tire de cette… *déprime ridicule*.

— Merci Anthony, j'arrive.

Il a hoché la tête et a tiré la porte derrière lui. Kayla s'est relevée.

— J’ai une danse dans quinze minutes. Il faut que je répète. Merci de m’avoir parlé, a-t-elle dit en me prenant dans ses bras.

— Pas de problème, ai-je murmuré.

Kayla est partie en refermant la porte derrière elle. Je suis restée là pendant quelques instants, à essayer de retrouver mon équilibre, de reformer autour de moi cette carapace protectrice. Des souvenirs de ma mère, ravivés par les sensations inhabituelles que Gabriel me faisait éprouver, me donnaient l’impression d’être écorchée vive. J’avais une envie folle de pleurer. *Pleurer.* Ça m’a choquée. Depuis quand cela ne m’était pas arrivé ? Je ne m’en souvenais plus. Ce n’était pas mon genre. Ça ne résolvait rien. Pourquoi devenir comme *elle* ? Ma mère était morte à force de pleurer. Elle le faisait tout le temps, et qu’est-ce qu’elle avait obtenu ? Rien. Absolument rien.

J’ai attrapé mon sweat, que j’ai enfilé par-dessus ma tenue de scène, puis j’ai pris une profonde inspiration et je me suis dirigée vers la pièce des danses privées. Quand j’ai ouvert la porte, Gabriel était debout, près du canapé. Il portait un tee-shirt au lieu d’une chemise, comme les deux premières fois. J’ai regardé brièvement ses bras bronzés, ses muscles fermes, ses épaules larges, pas celles d’un accro à la musculation mais celles d’un homme au corps mince et sculpté par un travail physique. J’étais étonnée de remarquer tout cela. J’avais tendance à trouver les corps des hommes tous identiques maintenant. Gros, maigres, bien fichus… Qu’est-ce que ça pouvait bien faire ? Ils l’utilisaient tous de la même façon : pour infliger de la souffrance aux autres et pour prendre du plaisir.

Mon entrée a légèrement fait sursauter Gabriel. Il m’a ensuite adressé un sourire franc et chaleureux qui m’a désarçonnée. Mais il s’est vite effacé quand il a observé mon visage.

— Tout va bien ?

Je me suis rendu compte que je fronçais les sourcils. Je me suis vite forcée à sourire.

— Bien sûr.

Il m’a alors tendu un bouquet de fleurs blanches.

— C’est pour toi.

Je les ai contemplées pendant un moment.

— Ce n’est pas la peine de m’offrir des fleurs, chéri. Tu paies assez cher comme ça.

Son sourire a disparu et il a grimacé en posant une main sur sa nuque.

— C’est un peu idiot, je sais. Mais je suis passé devant un fleuriste et j’ai pensé à toi.

— Tu as pensé à moi en voyant des fleurs ? On ne me l’avait encore jamais faite, celle-là.

Il a piqué un fard. Je savais que je venais de le blesser, de le mettre mal à l’aise et une toute petite partie de moi, mon côté méchant, s’en est réjouie. Les remords m’ont vite envahie, malgré moi. J’ai détourné le regard pour qu’il ne puisse pas lire le regret dans mes yeux. Quand j’ai relevé la tête, il déposait les fleurs sur le canapé. Comme un cadeau dont on s’était débarrassé.

— Tu es prêt ? ai-je dit d’une voix qui me semblait artificielle.

Il a marqué une pause, les sourcils froncés.

— Oui. Ne pourrait-on pas discuter un peu ?

Je me suis assise sur le canapé et il m’a imitée, nous redonnant ainsi les mêmes places que la fois précédente.

Il s’est tourné vers moi en souriant, les paumes à plat sur ses genoux. J’ai étudié ses mains pendant un moment. Elles étaient belles pour un homme, avec de longs doigts fins, une peau douce et bronzée.

— Comment s’est passée ta journée ?

— Tip top.

J’ai croisé les jambes et ses yeux ont suivi le mouvement. Il a dégluti lentement, les joues rosies.

— Et toi, mon chéri ? Tu as passé une bonne journée ?

Il m’a scrutée pendant un moment, comme s’il voulait connaître mes secrets les plus enfouis. Une sensation de désespoir s’est creusée dans mon ventre.

— Plutôt bien, a-t-il finalement murmuré, mais là ça va beaucoup mieux. Je suis content de te voir.

J'ai éclaté d'un rire nerveux.

— Si c'est avec moi que tu passes le meilleur moment de ta journée, alors elle n'a pas dû être très exaltante, mon chou.

Il a encore froncé les sourcils et il a incliné la tête avant de demander :

— Pourquoi tu dis ça ?

J'ai haussé les épaules en examinant mes ongles.

— Tu veux commencer ou pas ? Je n'aime pas te faire perdre du temps dans ta thérapie.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je t'en prie, dis-le-moi.

— Tout va bien, ai-je dit d'une voix un peu trop aiguë qui sonnait terriblement faux. Est-ce qu'on peut commencer, Gab ? Je suis là pour t'aider.

Il m'a de nouveau étudiée, avec une grande compassion qui a renforcé mon sentiment de vulnérabilité. De manque. Pourquoi me regardait-il ainsi ? Je ne savais pas comment réagir. J'avais envie de m'enfuir en courant, de filer en douce, loin de cette pièce.

— Je veux t'aider moi aussi.

J'ai éclaté d'un rire qui sonnait amer et glacial, même à mes propres oreilles.

— Mais je ne t'ai rien demandé, *Gab*.

— Non, c'est vrai. Mais j'aimerais être ton ami. On pourrait aller prendre un café et discuter. Ailleurs qu'ici.

J'ai secoué la tête.

— Tu ne peux pas être mon ami. Tu es un client. Et tu me paies.

Mes mains se sont mises à trembler, alors je les ai posées sur le canapé en cuir, de part et d'autre de mes cuisses.

Son regard est remonté de mes mains à mes yeux et il a esquissé un petit sourire.

— Alors c'est toi qui m'offriras un café un jour. Je prendrai peut-être une part de tarte aussi. C'est toi qui inviteras.

Il m’a jeté un regard implorant, cherchant gentiment à me séduire. Je lui ai rendu son regard, le cœur tout affolé dans ma poitrine. Il n’avait même pas conscience de son charme.

— Un café ? La plupart des hommes me proposent un plan à trois. La dernière fois que je suis sortie avec un mec que j’avais rencontré ici, il s’est pointé au restaurant avec un ami et ils m’ont demandé s’ils pouvaient coucher avec moi à tour de rôle dans les toilettes. C’était leur fantasme, tu vois.

Sur le coup, il a semblé choqué, puis son visage s’est teinté de tristesse. Tout ce que je cherchais à faire, c’était à le repousser et à le dégoûter. Pas à le rendre triste. J’ai détourné le regard.

— Je ne suis pas comme les autres hommes.

Non, c’est sûr. Il ne pouvait pas me tenir la main sans paniquer. C’était peut-être l’homme le moins dangereux du monde. Alors, pourquoi me sentais-je aussi peu en confiance avec lui ? J’ai commencé à me mordiller un ongle. Quand j’ai reposé mes yeux sur lui, il m’observait avec intensité et affichait toujours la même expression.

— Tu te fais des idées, Gab.

— Qui t’a fait ça ? a-t-il demandé en montrant du doigt ma pommette.

J’avais essayé de recouvrir le bleu avec du maquillage mais depuis quelques jours, il était devenu violet. Gabriel l’avait remarqué. J’ai posé délicatement les doigts dessus.

— Ce sont les risques du métier. Je me suis cognée contre la barre.

Il a hoché lentement la tête, mais il n’avait pas l’air convaincu.

— Est-ce qu’on peut commencer, s’il te plaît ? ai-je demandé.

— Oui, bien sûr.

Je me suis rapprochée de lui et il s’est immédiatement pétrifié. L’expression de son visage s’est légèrement modifiée, mais il n’a pas cherché à reculer. J’ai encore réduit la distance entre nous, sans le quitter du regard. Lorsque nos cuisses se sont touchées, il a retenu son souffle. Les battements de mon cœur s’accéléraient et je sentais que je rougissais. Comme la dernière fois. Je n’aimais pas ça. Mon regard se promenait sur

son menton, sur sa fossette, sur sa mâchoire, sur sa barbe légère. Elle était brune avec quelques touches dorées. S'il la laissait pousser, elle deviendrait encore plus soyeuse que ses cheveux…

— Ne me quitte pas, a-t-il chuchoté.

J'ai fixé sa bouche quand il a cessé de parler.

— Je n'avais pas l'intention de partir, ai-je murmuré, déconcertée.

Pourquoi a-t-il dit ça ?

— Non, a-t-il dit, la main sous mon menton pour pouvoir me regarder bien dans les yeux. Reste là, avec moi. J'ai besoin de toi.

J'ai cligné des paupières sans le quitter du regard. La puissance de notre alchimie me bouleversait. On aurait dit qu'il avait touché quelque chose de profond en moi. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je n'avais encore jamais éprouvé ça. Ses yeux s'accrochaient aux miens. Il savait que j'étais ailleurs dans ma tête. *Il le savait*. Le désespoir logé au creux de mon ventre a lentement gagné ma poitrine, puis ma gorge, et j'ai enfin arraché mon regard au sien dans un petit hoquet.

— Quel est ton prénom ? a-t-il demandé doucement.

Reste là, avec moi. J'ai failli perdre l'équilibre en me levant. Il m'a alors imitée. J'étais au bord de la crise de panique. Il voulait simplement connaître mon prénom mais j'avais l'impression qu'il voulait sonder mon âme. Non, *non*.

Il en demandait trop et j'avais si peu à donner. Je ne pouvais pas faire ça. C'était impossible.

— On ne va pas y arriver.

Je me suis redressée, essayant d'échapper aux puissantes émotions qui menaçaient de m'engloutir, de fuir ce tourment incompréhensible qui courait dans mes veines.

— Je… Je ne pense pas être celle dont tu as besoin. Je suis désolée. Je sais que j'ai accepté, mais…

Il s'est avancé d'un pas. Un seul.

— C'est toi que je veux et personne d'autre. Tu es la fille qu'il me faut. Je t'en prie…

Il essayait de me regarder dans les yeux mais j'évitais son regard. *Je ne peux pas… Je ne supporte pas ça. Ce truc que je ne comprends pas. C'est trop.* La tension était palpable, le silence pesant. J'avais envie de me boucher les oreilles. *Seigneur, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Pourquoi je ressentais tout ça ?*

— Non, je suis désolée, je ne peux pas, ai-je dit en secouant la tête.

— Donne-moi une dernière chance. On peut y aller encore plus doucement, je…

Non. Cette situation. Lui. C'était trop. Et ça ne servait à rien parce que je ne pouvais pas l'aider. Il avait besoin de quelqu'un de chaleureux et de bienveillant, quelqu'un qui s'occuperait de lui et l'aiderait à se remettre de ses blessures, quelqu'un qui le regarderait dans les yeux et lui apporterait l'apaisement. Je n'étais pas cette personne, je n'étais même pas capable de me remettre de mes propres blessures, très anciennes. J'ai secoué la tête.

— Non.

Sa déception était… *palpable*. J'avais envie de m'enfuir. Il a poussé un soupir et a glissé sa main dans sa poche pour attraper son portefeuille. Il a compté les billets avant de me les tendre. J'ai failli refuser. Je ne méritais pas cet argent. Il a dû sentir ma réticence alors il a avancé sa main.

— Si, j'insiste.

J'ai pris les billets et je les ai glissés dans mon soutien-gorge en me forçant à sourire et à le regarder dans les yeux.

— Je suis désolée que ça ne puisse pas marcher. Je… Je ne voulais pas te faire perdre ton temps ou ton argent. Je peux te recommander plusieurs filles qui pourraient me remplacer…

— Non, je te remercie.

— Bon, d'accord. Bonne chance alors.

Il a hoché la tête et il est passé devant moi. J'ai entendu le petit bruit que faisait la porte en se refermant derrière lui. On aurait dit celui du verrou d'une cellule.

CHAPITRE 7

« Ne baisse pas les bras. Tout est possible quand on est entouré des bons amis. »

Shadow, le baron de l'os à souhait

Gabriel

— Merde, ai-je marmonné en reposant le petit oiseau sculpté.

J'avais accidentellement arraché son bec. J'ai pris un autre morceau de marbre que j'ai fixé pendant de longues minutes. Puis je suis allé chercher mon marteau et mon burin. J'ai commencé à façonner les contours de la sculpture, réussissant à me focaliser quelque temps uniquement sur mon travail. Mais son visage ne cessait de revenir hanter mes pensées. J'ai posé mes outils et retiré mes gants.

J'étais trop distrait pour continuer. La sculpture du marbre nécessitait beaucoup de concentration. J'ai attrapé une bouteille d'eau dans le petit frigo de mon atelier et j'en ai bu la moitié d'un trait.

Je ne pense pas être la personne dont tu as besoin.

Pourquoi pensait-elle cela ? Et pourquoi n'arrêtais-je pas de penser à elle ? À son regard ? Il me poursuivait jusque dans mes rêves depuis que je l'avais vue. *Son affolement*. J'étais certain qu'elle avait plus besoin de moi que moi d'elle. J'ai reposé la bouteille et enfoui les doigts dans mes cheveux. *Crystal… Crystal.* Je n'arrêtais pas de me remémorer la façon dont nous nous étions dévisagés la dernière fois, la vulnérabilité de son regard, son air perdu et effrayé, son côté désespérément solitaire. Le temps d'un instant, les murs qu'elle avait construits autour d'elle étaient tombés. La grâce qu'elle avait alors révélée m'avait sidéré.

J'avais ressenti la même chose que le jour où George m'avait apporté une géode quand j'étais petit. De l'extérieur, elle ressemblait à une pierre ordinaire, mais quand il l'avait ouverte, elle avait révélé de merveilleux cristaux violets. J'avais été surpris et enchanté de découvrir autant de beauté cachée dans une pierre.

Je n'arrêtais pas de songer à cette géode dès que je pensais à Crystal. Son prénom lui allait comme un gant. Peut-être étais-je aussi tout bêtement sous le charme de la première belle femme que j'avais eu l'occasion de toucher. Et puis, je n'avais fait que l'effleurer. Son rejet m'avait profondément blessé et depuis, elle n'avait pas dû m'accorder une seule pensée. Alors que j'étais littéralement accablé à l'idée que je ne la reverrais probablement jamais. Que je n'aurais jamais l'opportunité d'apprendre à la connaître.

Elle ne veut plus avoir affaire à toi, Gabriel.

Qu'est-ce qui avait changé ? Dès que quelque chose de fort était passé entre nous, et c'était indéniable, elle m'avait repoussé. *Pourquoi ?* Elle m'avait dit qu'elle m'apprendrait à repousser tout sentiment quand je me sentais mal à l'aise ; peut-être que de ce fait, elle n'avait jamais su comment créer un véritable lien avec une autre personne. *Elle ne savait pas comment rester là.* Peut-être que nous n'étions pas si différents que ça. Vu l'endroit où elle travaillait, il était normal pour elle de fixer des limites. Et j'avais tenté de les faire reculer. J'avais sans doute eu tort, même si je la rémunérais. Mais ça ne signifiait pas qu'on ne pouvait pas devenir amis. La main posée sur ma nuque, j'ai commencé à faire les cent pas dans mon atelier.

Sois vraiment honnête, tu aimerais être bien plus que son ami.

Une strip-teaseuse. Bon sang, qu'est-ce qui me prenait ?

Et toi Gabriel ? Que diraient les gens de toi, eux qui te connaissent si peu ? S'ils ne te rencontraient qu'une seule fois, s'ils ne faisaient que lire les articles des journaux, que diraient-ils de toi ?

Que tu es blessé ?

Détruit ?

Une victime ?

Parfois, nous nous affublons d'étiquettes blessantes et restrictives. Je m'étais senti blessé et détruit à une époque, mais c'était du passé. J'avais encore du chemin à parcourir mais je n'étais pas une victime. J'étais un *survivant*.

Et Crystal était bien plus qu'une strip-teaseuse. Bien plus qu'une fille qui se déshabille pour des hommes. Je le *savais*. Je l'avais lu dans ses yeux.

Pour autant, ça ne voulait pas dire qu'elle souhaitait avoir affaire à moi.

J'étais perdu. Mes pensées tournaient en boucle, me faisant douter. J'ai pensé à ce que mon père me disait : « Quand tu ne sais pas quelle voie choisir, *Champion*, il faut suivre ton instinct. Tu te tromperas, mais tu ne regretteras jamais d'avoir suivi ton cœur, surtout un cœur aussi pur que le tien ». J'ai arrêté mes va-et-vient, je savais ce que j'allais faire : suivre mon instinct. Et il me commandait de tenter ma chance encore une fois avec Crystal. J'avais le sentiment qu'elle en *avait besoin*. Si jamais je me trompais, ce ne serait pas la fin du monde. J'avais l'impression que personne n'avait jamais fait l'effort d'*essayer* avec elle. À commencer peut-être par elle-même.

J'ai éteint la lumière de mon atelier, fermé la porte à clé et je suis sorti dans la chaleur de ce soir d'été.

La carrière était fermée pour la nuit, tous les ouvriers étaient partis. J'appréciais le silence qui m'entourait. Un faucon a poussé un cri qui a résonné dans le canyon ; le bourdonnement des insectes s'élevait puis retombait. Une brise légère s'est mise à souffler et je me suis retourné pour qu'elle caresse mon visage. Dieu que c'était bon après la chaleur étouffante qui avait sévi ces derniers jours ! Le vent apportait l'odeur des pins et de la terre.

— Hé, tu rentres à la maison ?

Je me suis tourné vers Dominic. Il s'approchait de la salle d'exposition.

— Ah, salut. Je pensais que tu étais déjà parti.

— Mon dernier rendez-vous a duré plus longtemps que prévu. Un couple indécis, ils étaient incapables de se mettre d'accord. J'avais l'impression d'assister à un match de tennis. Du coup, j'ai besoin d'une bière. Ça te dirait d'aller boire un verre ? m'a-t-il demandé en jetant un coup d'œil.

— Je sors ce soir.

— Alors je peux venir avec toi.

— Merci Dom, mais j'ai rendez-vous avec quelqu'un.

Nous nous sommes arrêtés devant mon pick-up et il a haussé les sourcils avant de m'adresser un petit sourire.

— Qui est-ce ?

— Une fille que j'ai rencontrée récemment.

Je me suis senti coupable, j'avais l'impression de le trahir.

— Bon sang, mais pourquoi tu ne m'as rien dit ? Ce n'est pas à son frère qu'on annonce des choses pareilles, normalement ? Je savais bien que tu manigançais quelque chose.

— Non ! me suis-je exclamé en riant. Il n'y a rien pour l'instant, mais… j'espère que ça se concrétisera un jour.

Un grand sourire s'est épanoui sur le visage de Dominic.

— Si tu as besoin de conseils, tu sais vers qui te tourner.

J'ai arqué les sourcils en montant dans ma voiture. Dominic tenait la portière ouverte.

— Et Chloé ?

Chloé. Mince, j'avais presque oublié qu'elle m'avait envoyé un mail pour me remercier d'avoir accepté l'entretien. Je devais lui répondre.

— Chloé va venir me voir pour sa thèse, Dom. Je ne l'ai même pas encore rencontrée.

— Oui, mais je croyais que tu espérais…

— Je n'espérais rien du tout.

Encore un mensonge, même si je ne savais plus vraiment quelle était la vérité.

— D’accord, j’ai compris. Je vois bien que tu as l’esprit ailleurs, a-t-il dit en souriant, sincèrement heureux. C’est bien, frérot. Amuse-toi mais ne fais pas de bêtises.

Comme si c’était possible.

— Bonne nuit, Dom.

J’ai ri et fermé la portière, puis je me suis mis en route. Cap sur le Platinum Pearl. Cap sur Crystal.

*

* *

J’ai regardé quelques numéros. Comme Crystal n’arrivait pas, j’ai demandé à la serveuse si elle travaillait. La fille a confirmé qu’elle était là, mais elle avait déjà dansé et allait bientôt commencer le service en salle. Même si je n’avais pas fini la première bière, j’en ai commandé une autre, accompagnée d’un plat de frites au fromage, pour ne pas mécontenter la serveuse.

Quinze minutes plus tard, mon cœur a fait un bond lorsque j’ai vu Crystal passer la porte avec des plateaux dans les mains. Elle portait la même tenue que la première fois où je lui avais parlé, un petit short et un haut à rayures, lacé au niveau de la poitrine. J’ai pris le temps de l’observer discrètement; son corps se déplaçait avec fluidité de table en table. Elle se sentait visiblement bien dans sa peau, on lui avait sans doute beaucoup répété qu’elle était belle. Pourtant, même à cette distance, je distinguais le même regard lointain, la même moue cynique sur son visage.

Elle est allée porter des bières à une table occupée par plusieurs hommes. L’un d’eux en a profité pour lui poser la main sur les fesses. Le temps d’une seconde, une expression de dégoût profond est apparue sur son visage, juste avant un sourire forcé. Elle a ensuite prononcé quelques paroles qui ont fait rire les gars. *Elle les déteste. Elle déteste tout ça.* Cela ne faisait aucun doute. Mon Dieu, elle devait probablement aussi me haïr. Un homme de plus qui cherchait à profiter d’elle. La même culpabilité que

j'avais ressentie lors de notre rencontre m'a saisi. J'ai avalé une grande gorgée de bière. Qu'est-ce que je faisais là? C'est alors qu'elle m'a aperçu. Elle est restée figée pendant une demi-seconde, les yeux écarquillés. Puis elle a tourné les talons avant de passer à travers les portes battantes noires près du bar. Elles conduisaient probablement en cuisine. J'ai expiré longuement, relâchant enfin l'air que j'avais bloqué dans mes poumons.

Quelques minutes plus tard, elle est ressortie et s'est dirigée tout droit vers ma table. Elle a déposé le plat de frites et m'a souri poliment.

— Il te faut autre chose ?

— Oui, ai-je dit en lui souriant, même si j'avais l'air hésitant et que je rougissais. Un café, mais coulé à l'ancienne, dans une cafetière, pas un expresso. Je n'en ai jamais bu et ça fait longtemps que j'en rêve. Je me disais que tu pourrais m'en offrir un.

— C'est un drôle de rêve.

J'ai fait un grand sourire.

— J'en ai d'autres, je parie que toi aussi.

— C'est ça mon rêve, mon chéri, a-t-elle dit en désignant l'intérieur du club faiblement éclairé. Le rêve de toute fille qui se respecte, n'est-ce pas ?

— Crystal…

Elle s'est penchée et a posé une main sur la table, l'autre tenant son plateau.

— Arrête de venir, Gabriel. Cet endroit n'est pas fait pour toi. Tu n'es pas à ta place ici.

— Toi non plus.

— Bon sang, *arrête* ! Je suis désolée de ne pas avoir pu t'aider. Je ne suis pas la fille qu'il te faut. Mais je ne comprends pas pourquoi tu penses que je n'ai pas ma place ici. C'est totalement faux.

— Tu détestes cet endroit.

— Et alors ? Tu comptes sauver toutes les strip-teaseuses du monde entier ? Je dois bien gagner ma vie, Gab.

J'ai fermé les yeux, frustré de sa réaction mais surtout déçu de mon attitude. Je faisais n'importe quoi.

— Un café, ça ira.

Je veux juste te voir sourire.

— Non, ça n'ira pas, parce que tu veux me sauver de cette vie soi-disant insoutenable et misérable, a-t-elle dit en posant sa main sur sa poitrine, mimant la souffrance. Je ne suis pas un *projet d'étude* et je n'ai pas besoin d'être *réparée*.

— Je ne suis pas là pour t'aider. Je veux juste…

— Que veux-tu ?

J'ai passé la main dans mes cheveux, en soupirant.

— Je veux juste te parler. Je t'aime bien.

Bon sang, je n'aurais pas pu trouver quelque chose d'encore plus pathétique ? Je me dégoûtais moi-même tellement j'étais nul à la faire changer d'avis.

Elle m'a dévisagé pendant un moment avec une lueur dans les yeux que je ne parvenais pas à identifier. Une chose était sûre, elle luttait. Son rictus sarcastique a refait son apparition, mais il semblait bien moins assuré.

— Comme tous les autres, a-t-elle rétorqué en se redressant, puis elle a poussé un soupir las. Ce n'est que de l'attirance sexuelle, Gab. Tu t'en remettras.

Elle ne disait pas cela pour être méchante. Elle ne faisait qu'exprimer un fait qu'elle avait compris depuis le début et cela m'attristait profondément. Elle a fini par tourner les talons.

— Je n'abandonnerai pas, tu sais. Je vais revenir.

Elle a alors haussé ses épaules délicates.

— C'est un pays libre. Tu fais ce que tu veux. Mais je te conseille de chercher la fille qu'il te faut ailleurs qu'ici.

— Et si je continuais de penser que tu es celle qu'il me faut ?

— Alors tu te trompes.

Elle s'est éloignée.

Merde alors !

J’ai passé les vingt minutes suivantes à faire tourner la bouteille de bière entre mes mains pendant que j’analysais ce qu’elle m’avait dit. Étais-je là pour la *réparer* ? Était-ce encore pire que de lui demander de *me* réparer ?

Elle n’est pas revenue à ma table. Elle avait assez de travail comme ça, mais je savais bien qu’elle m’évitait. Je ne pouvais même pas lui en vouloir. Elle est retournée en cuisine et n’est pas revenue. Au bout de dix minutes d’attente, j’ai payé ma note. Je m’apprêtais à partir quand j’ai eu une idée soudaine. Muni du stylo glissé dans l’étui de l’addition, j’ai écrit mon numéro de téléphone sur une serviette, puis je l’ai pliée en deux et j’ai marqué « Crystal » dessus. J’ai hésité un instant, j’avais envie de la déchirer. Elle ne la trouverait peut-être jamais et si c’était le cas, elle allait probablement la jeter à la poubelle. En définitive, je l’ai posée sur la table puis je me suis dirigé vers la porte.

Sur le trajet du retour, je me suis fait la promesse de ne plus y retourner. Ça ne servait à rien. *Passe à autre chose, Gabriel. Laisse-la tranquille et fais ce qu’elle te demande. Trouve quelqu’un d’autre.*

*
*   *

Le jour suivant, j’ai aidé George à gérer les machines et les camions qui découpaient et transportaient la pierre. C’était une occupation très absorbante qui m’obligeait à monter et descendre dans la gorge. Cela m’a empêché de ruminer. L’équipe n’avait pas nécessairement besoin de mon aide, mais il y avait toujours quelque chose à faire dans la carrière et j’aimais m’adonner à un travail physique, au moins deux fois par semaine. Le lendemain, j’avais généralement un regain de créativité parce que l’activité physique me vidait l’esprit. C’était une sorte de thérapie. Tout comme la sculpture.

Alors que je remontais du fond du canyon, George m’a rejoint.

— Merci de nous aider aujourd’hui. On dirait que tu es préoccupé.

Il me regardait en souriant. George n'était pas du genre à se mêler des affaires des autres, il était peu loquace. Je ne discutais pas souvent de choses personnelles avec lui. Il ne m'avait jamais demandé ce que j'avais vécu dans cette cave où j'avais été retenu prisonnier pendant de nombreuses années. Au fond de moi, je savais que si je l'avais voulu, il m'aurait écouté, mais je ne le souhaitais pas et j'appréciais qu'il respecte mes limites. Alors il a été plutôt surpris quand je me suis arrêté et que je me suis tourné vers lui pour lui demander :

— George, comment fait-on pour renoncer à quelqu'un ?

Il a marqué une pause, regardant au loin, par-dessus mon épaule, avant de reporter son attention sur moi.

— Tu veux parler d'une fille ?

— Oui, peut-être, ai-je dit en riant doucement.

— Peut-être… te donne-t-elle des raisons de t'entêter ?

J'ai poussé un soupir.

— Non, pas vraiment. Mais j'ai le sentiment que…

Je n'ai pas su finir ma phrase. Le sentiment que quoi ? *Qu'elle est à moi.* Ces mots ont surgi dans ma tête avec une telle force que j'ai failli trébucher.

— Le sentiment que… ai-je encore murmuré, perplexe mais soudain plein d'espoir.

George me dévisageait d'un air inquiet.

— Hum…

Il s'est interrompu, comme pour peser ses mots.

— Eh bien, mon garçon, je pense qu'il n'y a pas vraiment de réponse à ta question. Je pense qu'il faut suivre ton instinct.

J'ai souri.

— C'est ce que disait papa.

— Oui, ça lui ressemble, a-t-il ajouté, l'air ému à l'évocation de mon père.

— Je pense qu'il faut que tu te fasses confiance, Gabriel. Tu trouveras toujours les réponses là, a-t-il dit en désignant son cœur, et quoi que tu

décides, je te fais confiance. Quand on agit par bonté d'âme ou par amour, on ne regrette rien ; c'est plutôt ce qu'on n'a pas fait alors qui pousse à s'en vouloir. Sois honnête sur tes intentions et suis ce que te dit ton cœur. Peu importent les résultats, au moins tu n'auras pas de regret.

— Merci George. Quelque part, j'avais besoin de ce regain de confiance.

— Je ne me fais pas de souci pour toi, Gabriel.

Il m'a fait un clin d'œil puis il est reparti vers son bureau.

Une fois à la maison, j'ai pris une douche. Les paroles de George et, quelque part, celles de mon père, résonnaient dans ma tête. *Suis ton instinct.* Mon *instinct* me disait de ne pas abandonner Crystal.

Sans me donner le temps d'y réfléchir davantage, je suis monté dans mon pick-up et je suis allé au Platinum Pearl. Je lui avais bien dit que je ne renoncerais pas. *Je l'avais dit.* Peut-être que je n'aurais pas dû, mais c'était ce que j'avais fait. Je ne comptais pas pour autant me ridiculiser pour toute l'éternité. Si elle ne montrait aucun signe d'intérêt de son côté, je ne pourrais pas continuer éternellement ainsi. Mais j'étais prêt à ravaler mon amour-propre pour prouver à Crystal que mes paroles n'étaient pas vaines. J'étais intimement convaincu qu'elle s'y connaissait en vaines paroles.

Cette fois, je me suis assis à une table différente, loin de la scène. Toutes celles de devant étaient prises par des hommes agglutinés, impatients de voir les danseuses de près. Une brève étincelle de jalousie m'a traversé en imaginant tous ces hommes, la langue pendante devant Crystal. Mais j'ai résolument chassé cette idée. Je n'arrivais même pas à lui faire accepter de prendre un café avec moi. Je n'avais pas le droit d'être jaloux.

J'espérais être arrivé après sa danse mais avant que son service au bar ne commence. J'avais manifestement visé juste. Vingt minutes plus tard, Crystal est apparue, vêtue de sa tenue de serveuse. Elle s'est arrêtée sur le seuil de la porte, un plateau vide à la main. Mon cœur a fait un bond. Elle portait une tresse lâche qui retombait sur son épaule ; des mèches s'en

échappaient déjà, encadrant son visage lourdement maquillé. Elle avait l'air à la fois innocent et lointain, mais aussi bien trop lucide. L'incarnation de la contradiction.

En l'observant depuis la salle bondée, j'avais l'impression d'être un anonyme, assis là où elle ne s'attendait pas à me trouver. Je ne m'étais pas installé là pour l'épier en douce, mais c'était ce qui arrivait. J'ai eu la sensation qu'elle s'efforçait de ne pas regarder en direction de la table où je m'asseyais habituellement, mais j'ai quand même remarqué qu'en avançant dans la pièce, elle jetait de brefs coups d'œil aux hommes qui y étaient attablés. Quelque chose de désespéré est apparu dans son regard, une forme de résignation, comme si elle s'était dit que je ne viendrais pas et que cela confirmait ses attentes. *Mais cela avait été si fugace, peut-être me faisais-je des idées.*

Fais-toi confiance. Suis ton instinct.

Elle s'est alors tournée dans ma direction et nos regards se sont croisés. Elle n'a pu réprimer un mouvement de surprise. Il avait été léger mais j'étais sûr de l'avoir vu. Elle a cligné des yeux puis elle s'est approchée de ma table d'une démarche ondulante. Je voulais me lever mais je n'avais aucune raison de le faire, alors je l'ai regardée, timide et gêné, sachant parfaitement qu'en revenant, je m'exposais à ses moqueries. Mais je n'avais pas pu résister. Mon retour ici était à la fois irrationnel, illogique, ridicule et, pourtant, *la seule chose à faire.*

— Tu es revenu, a-t-elle platement constaté.

J'ai essayé de lui adresser un sourire charmeur mais j'avais l'impression que c'était plutôt un rictus embarrassé.

— Oui.

— Je ne suis toujours pas la fille dont tu as besoin.

— Et moi, je ne suis toujours pas d'accord.

Elle a poussé un soupir puis elle s'est mise à considérer ses ongles, comme si j'étais la personne la plus ennuyeuse de la Terre.

— Les autres filles me posent des questions sur toi, tu sais. Elles aimeraient t'avoir comme client. Tu as l'embarras du choix.

J'ai froncé les sourcils.

— Mon choix est fait. C'est toi que je veux.

— Ça n'a pas marché.

— Si, ça a marché. C'est justement ça qui te fait peur. Pourquoi ?

Les yeux plissés, elle a répondu :

— J'avais besoin d'argent pour réparer ma voiture. J'ai eu ce que je voulais et maintenant c'est fini. Et puis, j'ai trouvé ça… déplaisant.

J'ai senti la douleur courir le long de mon échine et j'ai grimacé. Elle m'observait, le visage impassible, mais plus pâle qu'auparavant.

— Va-t'en, s'il te plaît.

Elle a prononcé le dernier mot d'une voix étranglée, avant de tourner brusquement les talons.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai passé la main dans mes cheveux. Je me sentais triste et ridicule. *Crystal.*

Je l'ai regardée servir quelques tables, le sourire encore moins naturel que d'habitude, son rire plus forcé. *Tu n'es qu'un imbécile, Gabriel. Elle t'a dit de partir. Va-t'en.*

J'ai fini ma bière, payé l'addition puis j'ai rejoint le couloir où Anthony était posté, assis sur un tabouret. C'était mon dernier essai, après je laisserais tomber. Il m'a salué d'un petit signe de tête.

— Tu peux dire à Crystal que je suis là ?

— Elle ne m'a pas dit qu'elle te voyait ce soir, mec.

— Tu veux bien lui dire quand même ?

Anthony m'a observé avant d'acquiescer. J'étais étonné de voir de la sympathie dans son regard. Il avait sans doute dû gérer ce genre de situation des centaines de fois, avec des pauvres types qui venaient au club, tombaient amoureux d'une fille et étaient éconduits. *Classique*, semblait dire son regard. Triste mais classique.

— D'accord, mon pote, a-t-il dit en se relevant et en marchant dans le couloir d'un pas nonchalant. Les mains dans les poches, j'ai attendu.

Lorsqu'il est revenu, deux minutes plus tard, il a fait un geste dans ma direction.

— Tu peux venir.

J’ai sursauté, choqué. Je m’étais préparé à remercier Anthony et à retourner à mon pick-up. J’ai senti l’espoir monter en flèche dans ma poitrine. Je l’ai suivi dans la pièce aux rideaux de velours où j’avais rencontré Crystal pour la première fois. Je l’ai remercié d’un sourire quand il a poussé la porte pour moi, puis il l’a refermée après un dernier signe de tête.

J’ai frotté mes mains, la nervosité venant ternir un peu mon espoir. Crystal me donnait une autre chance et je ne voulais surtout pas la gâcher. Sinon, c’était définitivement terminé. Je me comportais déjà comme un mec *insistant* et je n’étais pas loin de passer du côté des *harceleurs*. Je n’en étais vraiment pas loin. *Seigneur.* J’ai poussé un grognement qui a résonné dans le silence de la pièce, puis j’ai entendu frapper à la porte. J’ai froncé les sourcils. Crystal ne faisait jamais ça.

— Entrez.

Le battant s’est ouvert révélant une femme aux cheveux courts hérissés en pointes rouge écarlate, vêtue d’un body en cuir noir et de bas résille.

— Salut, beau gosse.

Les lèvres rouges, elle souriait, révélant des dents blanches un peu de travers.

— Salut, euh… Je suis désolé, mais j’attendais Crystal.

Elle s’est approchée de la sono et a appuyé sur le bouton avant de se retourner. Une musique au rythme sensuel a envahi la pièce.

— Crystal n’est pas disponible. Elle m’a dit de venir. Je m’appelle Rita.

— C’est elle qui t’a demandé ça ?

Pourquoi faisait-elle ça ? Elle savait que je ne voulais personne d’autre, qu’il m’était impossible de tolérer quelqu’un d’autre. C’était d’ailleurs précisément pour cette raison qu’elle avait pris cette décision. Je n’aurais pas dû me sentir blessé, pourtant, c’est ce que je ressentais. Un terrible sentiment de trahison.

— Ouais.

Elle s'est rapidement approchée de moi avant de me pousser sur le canapé. Je me suis assis, le souffle coupé. Je réalisais lentement ce qui arrivait : elle s'installait à califourchon sur moi. Je n'avais plus les idées très claires, un voyant rouge clignotait furieusement devant mes yeux. Elle s'est penchée, frottant ses seins contre mon visage. Je sentais son parfum doux et écœurant, mélangé à l'odeur de sa peau sale. Elle sentait… mauvais.

Il sentait mauvais.

Je ne peux plus respirer.

Mon cœur s'est mis à battre la chamade et j'ai détourné la tête. Je sentais l'angoisse monter à mesure qu'elle me touchait. *Cours ! Bats-toi !*

Je l'ai repoussée de toutes mes forces et elle est tombée lourdement en criant. J'ai sauté sur mes pieds, haletant.

— Je suis désolé. Vraiment désolé.

Elle m'a fusillé du regard.

— C'est quoi ton problème ? Tu n'aimes pas les filles ou quoi ?

J'ai passé la main dans mes cheveux, luttant pour retrouver mon souffle.

— Ce n'est pas toi, ce n'est pas…

Je devais partir. Je transpirais, je tremblais, j'avais la nausée.

— Je suis désolé, ai-je répété en me ruant vers la porte.

Je l'ai ouverte et je me suis précipité dans le couloir. Anthony a levé les yeux, les sourcils froncés, en me voyant débouler. Il a détourné le regard, sans rien dire, puis il m'a laissé passer.

Alors que je me dirigeais vers la sortie, Crystal est apparue à ma droite, dans sa tenue de serveuse. Elle tenait un plateau de boissons. Elle s'est arrêtée net, ses yeux écarquillés fixés sur moi. Elle semblait accablée de honte mais cela ne m'apportait aucun réconfort. Elle a tourné la tête puis a fixé le sol.

Je suis passé devant elle sans la regarder et j'ai ouvert la porte pour me précipiter sur le parking.

De l'air.

De l’espace.
La liberté.

CHAPITRE 8

« Tu es dans le pétrin, comme jamais, maintenant. Sauras-tu améliorer la situation ? Ou bien va-t-elle empirer ? »

Gambit, le duc des truands

Crystal

Je n'avais jamais imaginé pouvoir me détester à ce point. Mais quand j'ai vu Gabriel quitter le Platinum Pearl comme s'il avait le diable aux trousses, j'ai compris mon erreur. C'était de ma faute. C'est moi qui avais permis que se réalise son pire cauchemar. Après tout ce qu'il avait vécu, j'avais été cruelle et égoïste. Une salope sans cœur. Si quelqu'un méritait de souffrir, c'était moi.

Mais il ne cessait de revenir, de me harceler. *Arrête de te trouver des excuses. Arrête !* En vérité, ses visites régulières me redonnaient un espoir auquel j'avais renoncé depuis très longtemps. Cela faisait ressurgir des rêves oubliés. Je n'avais pas ressenti une telle douleur depuis longtemps. Les attouchements, les regards insistants, l'exploitation, les rejets, rien n'était aussi pénible que ce moment où Gabriel Dalton m'avait demandé de prendre un café avec lui. *Pourquoi ?* C'était comme s'il me faisait miroiter quelque chose qui restait hors de ma portée alors que j'en crevais d'envie. Il m'y faisait penser sans cesse et c'était une véritable torture. Cela menaçait le seul morceau encore intact de mon cœur. *Je connaissais cette envie. Je l'avais réprimée pendant tant d'années.* À présent, je désirais des choses que je ne pourrais jamais obtenir. Bon sang, j'étais épuisée. Tellement fatiguée de cette vie dénuée de sens.

Assise au sommet de l'escalier, j'attendais Kayla. Ma voiture se trouvait encore au garage. Comme j'avais payé toutes mes factures

précédentes, elle était en cours de réparation. Par chance, la pièce qu'il fallait changer n'était pas trop chère. Mais je devrais quand même m'acquitter de deux cent cinquante dollars que je n'avais pas. Je pensais pouvoir malgré tout rassembler la somme en retardant le paiement de mon loyer. La perspective de trouver un avis d'expulsion sur ma porte me retournait l'estomac.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire maintenant ? Seigneur, qu'est-ce que je vais faire ?

Le souvenir que m'évoquaient ces mots m'accablait comme une lourde couverture humide. J'essayais de m'en débarrasser, en vain. Pas aujourd'hui, pas tant que le désespoir de Gabriel était encore gravé dans ma mémoire.

Mon appartement se trouvait au dernier étage d'une grande maison sur trois niveaux qui appartenait auparavant à une famille. J'y accédais par un escalier extérieur en bois aux marches inégales, situé à l'arrière de l'édifice. J'ai jeté un coup d'œil en bas, en direction de la cour bétonnée. Le petit parking adjacent avait sans doute été une pelouse, autrefois, quand des enfants jouaient ici. Il avait plu la veille et des flaques d'eau s'étaient formées sur le ciment. Un autre souvenir revint à ma mémoire.

Madame Hollyfield me tenait par la main et je sautais, en riant, d'une flaque à une autre en l'éclaboussant d'eau boueuse. J'ai fermé les yeux un long moment, essayant de bloquer le flot d'émotions qui montait en moi. Mais pourquoi tous ces souvenirs ? Pourquoi tous ces *mots* me passaient soudain par la tête ? Je les avais repoussés tellement loin, pendant si longtemps et là, pour une raison inexpliquée, tous revenaient en même temps frapper à la porte de ma mémoire comme s'ils voulaient que je les laisse émerger, que je les considère même si je n'en avais aucune envie.

Le souvenir des flaques persistait. J'avais vraiment l'impression de sentir l'eau froide s'infiltrer par les semelles trouées de mes bottes achetées d'occasion, et la joie qui était montée en moi quand Madame Hollyfield s'était mise à me gronder en riant et qu'elle m'avait attirée contre elle pour m'embrasser sur le front. Je me souvenais avoir poussé

des cris de surprise en découvrant des arcs-en-ciel se refléter dans les flaques, comme par magie. Madame Hollyfield l’avait d’ailleurs confirmé ; elle avait dit qu’il y avait de la magie partout autour de nous, qu’il suffisait d’ouvrir les yeux. J’avais appris plus tard que ces arcs-en-ciel n’étaient que des résidus d’huile flottant à la surface de l’eau. Et j’avais eu le sentiment d’avoir été dupée. Ce qui semblait magique n’était que de la crasse. Une sorte de métaphore sur la direction qu’avait prise ma vie, mais j’étais trop fatiguée pour tenter de le comprendre.

Assise là, j’ai senti toute la tristesse que le décès de Madame Hollyfield avait générée en moi. Je me demandais si ma vie aurait été différente si elle avait survécu. Sauf qu’elle était morte. C’était ce qui arrivait aux gens. Ils mouraient, ils vous quittaient sans dire adieu ; ils finissaient tous par partir. S’attacher, espérer de l’amour, c’était stupide. On en payait ensuite les conséquences.

La voiture de Kayla est entrée sur le parking, me tirant de mes sombres pensées. Je me suis levée, puis j’ai descendu les marches.

— Salut, ai-je dit en m’asseyant sur le siège passager de sa vieille Chevrolet blanche.

Sa voiture était dans un piteux état, pire que la mienne, ce qui n’était pas peu dire. J’ai posé mon bras sur la portière puisque la vitre était ouverte. La voiture a démarré en trombe et nous sommes sorties du parking.

— Dieu merci, il fait plus frais, a dit Kayla.

L’air s’engouffrait par les fenêtres tandis qu’elle accélérait. Je me suis contentée d’acquiescer.

Après plusieurs minutes de silence, Kayla m’a demandé si j’allais bien.

J’ai répondu en souriant :

— Oui, ça va. Je pense que j’ai juste besoin d’une pause. Heureusement que c’est mon dernier soir de travail avant quelques jours de repos. Je me sens… je ne sais pas… lessivée.

Kayla a poussé un soupir.

— Comme tout le monde, non ?

— Oui, j'imagine.

Une fois arrivées au Platinum Pearl, nous nous sommes rendues dans nos loges pour nous changer et nous maquiller. Je me sentais à moitié engourdie, me préparant sans y penser, ce qui n'avait rien de nouveau. Mais je me sentais un peu secouée et surtout très fatiguée.

— Salut Crystal.

Rita rentrait dans notre loge. Kayla était déjà partie. Je détestais les nuits où nous devions partager à trois cet espace exigu. J'avais l'impression que je ne pouvais être naturelle nulle part, ne serait-ce que quelques minutes. Certains soirs, ces instants de solitude étaient précieux. Ils m'aidaient à garder mon sourire factice réglementaire et à ne pas me comporter comme la garce que Rodney m'accusait d'être.

— Salut Rita.

J'ai continué à me poudrer le visage après avoir appliqué mon fond de teint.

— Tu crois que mon copain reviendra ce soir pour me donner une seconde chance ?

Rita affichait un sourire narquois. Un éclair de fureur m'a traversée mais je suis restée impassible. De toute façon, j'étais surtout en colère contre moi-même.

— J'en doute.

— Qu'est-ce qui cloche chez lui ? Un homme aussi beau que lui qui n'aime pas les filles ? C'est vraiment dommage, tu ne trouves pas ?

— Qui a dit qu'il n'aimait pas les filles ?

— Il a semblé terrifié que je le touche. Il s'est mis à souffler comme un dingue. Au départ, je n'arrivais pas à savoir s'il avait peur ou s'il était excité.

La honte m'accablait. J'ai fait semblant de me concentrer sur la pose de mes faux cils, penchée au-dessus du miroir. Seulement, mes mains se sont mises à trembler et je les ai laissés tomber. Bonne à rien. Ils ont atterri sur la table. On aurait dit une araignée morte.

— Tu ne devais pas être son genre, ai-je lancé, l'air de rien.

Rita m'a jeté un coup d'œil en enfilant son string. Elle s'est ensuite tournée pour inspecter ses fesses dans le miroir. J'ai détourné le regard tandis qu'elle ajustait la ficelle. Puis elle a donné une claque à son derrière ferme et parfait.

— Non, ce n'est pas possible, a-t-elle rétorqué en riant. Je suis prête à lui donner une seconde chance, histoire qu'il prenne son courage à deux mains et profite de la marchandise. Les hommes comme lui méritent bien ça. Il est si grand, si athlétique. Avec ses grandes mains, ses grands pieds… Mmh !.

Elle m'a fait un clin d'œil, me donnant littéralement envie de la virer de la loge.

— Ça suffit, Rita, ai-je dit d'une voix hostile qui révélait sans doute exactement ce que je ressentais.

Rita m'a jeté un regard sévère.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est toi qui me l'as envoyé.

— Je ne te l'ai pas envoyé, ai-je répondu brusquement en ramassant la bande de faux cils, il ne m'appartient pas.

— Hum, a-t-elle dit en me regardant avec insistance tandis que j'essayais à nouveau d'appliquer les faux cils, avec plus de succès cette fois.

— Tu m'as l'air en colère, Crystal. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mais rien ! C'est juste que ce type m'énerve. Je suis contente qu'il ne revienne plus.

Elle s'est mise à rire.

— D'accord, c'est toi qui vois. Mais sache que quelqu'un d'autre lui mettra vite le grappin dessus.

C'était vrai. Et c'était ce que je voulais. D'ailleurs, c'était ce dont il avait besoin, même s'il ne s'en rendait pas compte. Je me suis sentie un peu mieux. J'ai terminé de coller les faux cils puis je me suis relevée pour m'habiller.

Rita s'est assise sur le canapé pour attacher ses chaussures à talons.

— En tout cas, il me disait quelque chose ce type. Je pense qu'il était dans la même école que ma petite sœur, ils ont eu une histoire au collège.

Non, il n'est pas allé au collège. Il était enfermé dans une cave. En y pensant, j'avais la gorge serrée mais j'ai fait mine d'acquiescer.

— Tu n'aurais pas vu mes chaussures à talons blancs ? ai-je murmuré en regardant autour de moi.

Je voulais changer de sujet. Ne plus parler de Gabriel Dalton. Je ne voulais plus jamais penser à lui.

— Elles sont près de la porte.

— Merci.

Je les ai ramassées et nous avons commencé à parler des chansons que nous allions utiliser dans la soirée. Cinq minutes plus tard, elle est sortie pour son premier numéro. J'ai utilisé les quinze minutes de solitude avant le mien pour reprendre mes esprits. J'essayais de ne plus penser à Gabriel ou à la honte que je ressentais encore. Je ne voulais plus songer à ses sourires timides ni à son expression choquée l'autre soir. Mais ça ne marchait pas. Pas du tout.

*

* *

Il ne me restait plus qu'une heure avant la fin de mon service quand j'ai approché la table de trois jeunes hommes aux airs d'étudiants. Ils étaient du genre qui plaisait aux femmes. Ils étaient sportifs et ils faisaient en sorte que ça ne passe pas inaperçu : ils portaient des tee-shirts moulants qui dévoilaient leurs biceps. J'ai déposé des serviettes en papier sur la table.

— Qu'est-ce que je vous sers, les gars ?

— Toi, a lancé celui qui avait les cheveux bruns et une mâchoire très carrée en me reluquant.

Plutôt mourir.

— Pareil pour moi, a dit le blond à la courte barbe, les yeux rivés sur mes seins. Je vais prendre une *très grande* portion.

Le regard trouble, il avait manifestement déjà trop bu.

J'ai esquissé un sourire narquois.

— Là, je suis très occupée, mais si vous revenez dans trois jours, je vous réserve une danse privée, rien que pour tous les deux, ai-je dit en leur faisant un clin d'œil.

Le troisième type, celui aux cheveux relevés en petits pics et qui se balançait négligemment sur sa chaise, s'est mis à rire en se penchant en avant.

— Je veux participer moi aussi.

Il m'a fait un sourire qu'il croyait charmant.

— Et si on ne voulait pas attendre ? Et si on te voulait ce soir ? a fait le brun en posant sa main sur mes fesses.

J'ai grincé des dents. *Dieu que c'était pénible*.

— Je suis désolée, le club ferme dans une heure, trésor, mais vous avez encore le temps de commander une dernière tournée. Qu'est-ce que vous voulez ?

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi en essayant de dissimuler ma colère.

— Alors, on va se servir directement, a dit le blond en m'obligeant à m'asseoir sur ses cuisses et en commençant à palper mes seins. Tu aimes ça, cochonne ? a-t-il chuchoté, la bouche contre mon cou, son souffle humide sur ma peau, avant de poursuivre : Je vois bien que tu aimes ça.

J'ai poussé un cri, luttant pour me redresser. *Où était passé Anthony ?* Le type me retenait sur lui. J'ai senti son érection sous mes fesses, il soulevait les hanches pour la plaquer contre moi. *Il se frotte contre moi, me serre contre lui, me touche, me pelote.* Comme tous les autres avant lui. Et tous ceux qui suivront… sauf Gabriel Dalton. Pourquoi son sourire sincère me revenait-il en tête ? Sa main *hésitante,* le ton *respectueux* de sa voix… Je n'en avais aucune idée. J'étais habituée à ce genre de situation. *C'était classique.* Pourtant, le contraste entre Gabriel et cet homme a fait éclater la rage en moi.

Je regardais les trois hommes qui riaient. Celui sur qui j'étais assise prenait toutes les libertés possibles. Soudain, prise d'une haine incontrôlable, d'un dégoût infini, j'ai levé la main et je l'ai frappé au visage de toutes mes forces, projetant sa tête en arrière. Il m'a relâchée, me permettant de me remettre debout, les jambes vacillantes, choquée par ma propre réaction. Je n'avais jamais frappé personne. Ses amis ont commencé à rire comme des fous, en pointant du doigt l'homme que j'avais giflé.

— Espèce de connasse, a-t-il sifflé entre ses dents en se frottant la joue.

— Que se passe-t-il messieurs ?

Anthony. Je me suis brusquement tournée vers lui.

— Où étais-tu ? ai-je demandé d'une voix paniquée.

— J'étais aux toilettes. Désolé, ma belle, a-t-il dit, puis il s'est tourné vers les trois hommes. Dégagez ! Ne me poussez pas à vous foutre à la porte moi-même.

Le brun m'a montré du doigt, les yeux brillants d'humiliation.

— Cette salope m'a giflé.

— Ça suffit, a dit Anthony en attrapant le type par le col de son tee-shirt.

— D'accord, d'accord, a dit le blond en se levant, titubant légèrement. On allait partir. Calmez-vous.

Préférant m'éloigner de la scène, je suis retournée en cuisine. J'ai posé mon plateau et j'ai pris appui contre le comptoir pendant quelques minutes pour reprendre mon souffle. J'essayais de maîtriser ma colère.

— Ça va, Crys ? a demandé Janet en posant sa main sur mon épaule. Ce sont vraiment des enfoirés.

— Oui, ça va. Et oui, tu as raison sur ces raclures.

— Oublie tout ça, ma belle. C'est toujours la même histoire.

— Merci Janet.

J'ai pris une profonde inspiration, j'étais épuisée. J'avais envie de me laisser tomber par terre. J'avais à nouveau cette sensation d'étouffer,

j’avais juste envie de rentrer chez moi.

— Au fait, j’ai failli oublier, comme je ne travaillais pas hier : j’ai trouvé ça sur l’une des tables il y a deux jours. J’allais le jeter pour t’épargner de le faire, mais je me suis souvenue qu’il était vraiment craquant.

Elle m’a souri en m’adressant un clin d’œil et m’a tendu une serviette pliée.

Je lui ai adressé un petit sourire et j’ai pris ce qu’elle me donnait en la regardant s’éloigner. J’ai déplié la serviette et le nom de Gabriel et son numéro de téléphone sont apparus. J’ai senti mon cœur se serrer, un étrange mélange de désir et de remords m’envahissait. Je l’ai froissée en boule et glissée dans la petite poche de mon tablier, à l’endroit où je gardais les pièces pour rendre la monnaie.

Quand je suis retournée en salle, les hommes qui m’avaient malmenée étaient partis, sans doute retrouver leurs copines respectives qui les attendaient à la maison. Janet avait raison. C’était toujours la même histoire.

Pendant la dernière demi-heure, j’ai servi quelques boissons à des hommes qui savaient se tenir. À la fin de mon service, je me suis occupée de la caisse. Hésitante, j’ai sorti la serviette froissée de ma poche. Je l’ai gardée serrée dans mon poing : j’avais la ferme intention de la jeter, puis je suis partie à la recherche de Kayla qui venait de terminer sa danse.

— Tu es prête ?

J’ai enfilé mon sweat par-dessus ma tenue de serveuse. Je n’avais pas envie de me changer. Je prendrais une longue douche chaude pour laver le désespoir qui me collait à la peau, ainsi que les traces que les doigts de ces abrutis qui m’avaient maltraitée avaient laissées.

Kayla était en train de se déshabiller.

— Oui, donne-moi cinq minutes. J’ai entendu ce qui s’est passé en salle. Tu vas bien ? a-t-elle demandé en se tournant vers moi.

— Oui.

J'ai secoué la main comme si ce n'était rien. Mais en réalité, il s'était vraiment passé quelque chose de grave. Cela s'était déjà produit et ça recommencerait un jour ou l'autre.

— Ça va aller. Je te retrouve à la sortie.

— D'accord, je récupérerai Anthony au passage.

J'ai acquiescé d'un signe de tête avant de refermer la porte de la loge. Puis j'ai attrapé mon sac dans mon casier et je me suis dirigée vers la sortie principale. Un bruit sourd a attiré mon attention. Anthony était en train de s'interposer entre deux filles. *Bon sang !* Ça n'en finirait donc jamais ?

Le règlement du club stipulait que le videur devait toutes nous escorter jusqu'à nos voitures. En temps normal, j'aurais attendu qu'Anthony termine de gérer la bagarre. Mais ce soir-là… J'étais accablée de fatigue. Je me suis dirigée seule vers la sortie et je me suis retrouvée dans la tiédeur de la nuit d'été où se mêlaient des odeurs d'asphalte et de pluie. J'ai avancé vers la voiture de Kayla, je ne pouvais pas rester dans le Platinum Pearl une seconde de plus.

— Hé, salope.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. J'ai fait volte-face en direction de la voix. L'homme que j'avais giflé est alors sorti de l'obscurité, ses amis juste derrière lui. Ils avaient l'air nerveux mais aussi excité et ils étaient visiblement encore ivres. J'ai pris une courte inspiration, les jambes soudain flageolantes. J'ai jeté un coup d'œil à la voiture de Kayla, puis à la porte. La voiture était plus près, mais je n'avais pas les clés. *Merde !*

— Tu fais moins la maligne, maintenant !

J'ai reporté mon attention sur lui. J'ai serré les poings et j'ai senti ma paume se refermer sur la serviette en papier. Debout, seule face à cet homme, j'ai senti que le peu de volonté qu'il me restait s'évanouissait dans l'air de la nuit. Je me fichais de ce qu'il allait me faire. Vraiment, je m'en contrefichais. J'ai serré encore plus fort le bout de papier dans mon poing. Dans ma tête, je pensais à des yeux d'ange. J'avais honte mais je me sentais aussi en paix. Je méritais ce que ces types allaient me faire.

Complètement. Ils feraient bien ce qu'ils voudraient mais, avant, j'allais leur dire ce que je pensais d'eux. Submergée par le calme, je les ai regardés, l'air un peu perplexe.

— Tu sais ce que je pense de toi ? ai-je lancé.

— Je m'en fous.

— Ça, je m'en doute. Je me demande simplement si tu en as conscience. Si tu es capable de l'imaginer, même.

Il a éclaté d'un rire irritant.

— La seule chose qui m'importe, c'est que tu t'excuses… en me suçant.

Je me suis contentée de sourire à nouveau. Tout me semblait irréel, comme si j'observais mon double en train de parler à ma place. L'habituelle torpeur qui me gagnait quand je dansais était en train de m'envahir. *Plus rien* n'avait d'importance. Je ne pouvais pas les empêcher de faire ce qu'ils souhaitaient. Si ce n'était pas eux, ce serait quelqu'un d'autre la semaine suivante ou encore celle d'après. Dans les coulisses du club, dans un camion qui s'arrête au bord de la route, dans un lit ou derrière une benne à ordures. Ils n'arrêteraient jamais de se servir de moi. *Jamais.*

— Tu es répugnant, ai-je fini par dire. Tous les trois, vous êtes ignobles. Je ne vous autorise à me regarder que parce que vous payez pour ça. Vous n'êtes même pas de vrais hommes, vous êtes monstrueux, on dirait des animaux répugnants. Même votre odeur me donne envie de vomir.

J'ai craché par terre puis mes lèvres se sont étirées en un sourire

— Sale pute, a dit lentement le blond avec une pointe de doute dans la voix, comme s'il n'arrivait pas à concevoir que je puisse l'insulter.

— Une pute intelligente, ai-je rétorqué. Non, mais regardez-vous : moches *et* débiles par-dessus le marché.

Le type aux cheveux bruns a titubé un peu avant de reprendre son équilibre en rigolant.

— Allez, les mecs, on s'en va. Cette conne n'en vaut pas la peine.

Le temps d'une seconde, j'ai cru qu'ils allaient partir. J'ai un peu relâché mes épaules. C'est là que le châtain a poussé un grognement et qu'il s'est rué sur moi si vite que je n'ai pas eu le temps de réagir. Il m'a attrapée, posant sa main sur ma bouche, et il m'a tirée vers l'arrière.

— Rien à foutre. Elle l'a cherché, a-t-il grommelé.

Elle l'a cherché, elle l'a bien cherché…

Instinctivement, j'ai essayé de le mordre, mais la paume de sa main était posée à plat sur ma bouche et je n'arrivais pas à l'atteindre. J'ai tenté de lui donner des coups, mais le blond m'a saisie par les jambes. Ils m'ont traînée rapidement derrière la benne à ordures et celui qui me tenait le haut du corps m'a forcée à me mettre à genoux, plaquant mon visage sur son entrejambe. Dans cette posture, mes dents pouvaient m'être utiles, alors j'ai mordu de toutes mes forces. Ma bouche était surtout remplie de son jean mais j'avais aussi réussi à atteindre la chair puisqu'il s'est mis à hurler de douleur. On m'a tirée vers l'arrière et j'ai reçu un coup de poing en plein visage.

— Putain de *merde !* s'égosillait celui que j'avais mordu.

Les coups de pied ou de genou ont commencé à pleuvoir et je suis tombée par terre en hurlant.

— Hé, attendez les gars…

Le mec brun essayait de raisonner ses copains, mais en vain. Ils avaient trop bu ou avaient trop d'orgueil. Quelqu'un m'a retournée et avant que je ne puisse distinguer quoi que ce soit, j'ai reçu un nouveau coup. Tout s'est alors mis à tourner, le monde explosant en une myriade de couleurs. Cela allait très vite. Ils étaient partout, me maintenaient au sol, m'attaquaient. L'un d'eux s'est allongé sur moi pendant qu'un autre bloquait mes jambes pour m'empêcher de me débattre.

Mais il a fini par me lâcher et j'ai senti qu'on soulevait mon sweat. J'en ai profité pour frapper à l'aveuglette. L'un d'eux s'est mis à hurler de douleur. En grognant, il a réussi à immobiliser à nouveau mes jambes. J'ai essayé de crier, mais on m'a enfoncé du tissu dans la bouche, manquant de me faire vomir. Puis j'ai reçu de nouveaux coups avant que l'un d'eux

ne fasse glisser mon short le long de mes jambes. Je me débattais mais ils étaient deux et ils étaient beaucoup plus forts. Je ne savais pas où était le troisième mais il ne m'aidait pas. Il attendait peut-être son tour. Tout est devenu sombre et cette fois, j'ai laissé faire. Je flottais loin, loin, loin, là où la douleur n'existait pas, là où tout était paisible.

Quand j'ai repris conscience, j'ai vaguement vu des gyrophares clignoter et entendu des sirènes. Autour de moi, des voix, des cris, des exclamations de panique retentissaient. Il y avait tellement de bruit. Les étoiles brillaient au-dessus de ma tête. Je ressentais beaucoup de mouvements, je voyais des lumières et j'entendais de doux murmures dans mes oreilles.

Soudain, j'ai senti qu'on me déplaçait. J'ai plissé les yeux, les lumières étaient bien trop vives, comme si je me rapprochais des étoiles. Des gens en blanc se tenaient autour de moi, tout était flou, confus. Une personne était penchée sur moi, elle me tenait la main tandis que l'on me transportait, sa respiration était saccadée et bruyante juste au-dessus de mon visage. Est-ce que je flottais vraiment ? J'ai lentement tourné la tête en direction de cette personne et j'ai reconnu son regard angélique. *Gabriel.* J'en avais le souffle coupé. *Ces yeux magnifiques.* Seulement, son regard était rempli de chagrin. *Quoi ?* Tout allait bien, j'étais au paradis, dans cet endroit où les rues étaient pavées d'or. Il caressait mes cheveux.

— Oh, ma chérie, je suis tellement…

Il s'est tu, comme si les mots étaient bloqués dans sa gorge.

— Ça va aller. Ne bouge plus.

Les lumières scintillaient. Un halo doré encadrait sa tête. Il était tellement beau. C'était l'homme le plus beau du monde. J'ai tenté de sourire mais mon visage ne répondait plus.

— Je savais que tu étais un ange, ai-je murmuré, je le savais.

J'ai posé ma main sur sa joue pour essuyer une larme à l'aide de mon pouce.

— Ne pleure pas, mon ange. Ne pleure pas. Pas pour moi.

Jamais pour moi.

Parler m’épuisait. Les yeux fermés, j’ai laissé les ténèbres m’emporter.

CHAPITRE 9

« Chut, mon cœur. Je sais que ça fait mal, mais ton corps saura guérir. Et ton cœur aussi. »

Lemon Fair, la reine de la meringue

Gabriel

J'étais seul dans la paisible salle d'attente peu éclairée de l'hôpital. Je me suis assis sur une chaise en vinyle inconfortable. Le dos appuyé contre la cloison, je me suis perdu dans la contemplation du plafond. La télé accrochée au mur diffusait un dessin animé dont le son était réglé si bas qu'il ne faisait qu'un bruit de fond.

En entendant une porte s'ouvrir dans le couloir, je me suis redressé, les yeux fixés sur la porte de la salle d'attente. Un claquement de talons sur le sol a annoncé l'arrivée d'une femme qui est entrée quelques secondes plus tard. Je l'avais déjà aperçue au Platinum Pearl ; elle s'appelait Kayla. Elle m'a dévisagé, les yeux écarquillés.

— Désolée, j'ai mis du temps à arriver. Il y a du nouveau ?

J'ai secoué la tête.

— Non, pas pour l'instant. Je pense qu'ils l'examinent encore.

Mon cœur s'est douloureusement serré à nouveau. J'ai machinalement frotté mon torse, comme si cela pouvait soulager ma souffrance. Je n'arrivais pas à oublier son visage tuméfié. Quand on l'avait conduite jusqu'à la salle des radios, elle m'avait aperçu et ses lèvres gonflées et ensanglantées s'étaient étirées en un petit sourire. Quand elle m'avait caressé la joue, je n'avais presque rien senti tellement j'étais malade de la voir ainsi. *Elle m'avait appelé « mon ange ».* C'était absolument terrible de la voir dans cet état. Je ne m'en remettais pas et je me sentais aussi triste

que rempli de rage. Quand Kayla m'avait appelé, elle m'avait dit que les hommes qui avaient attaqué Crystal s'étaient déjà enfuis quand Anthony était sorti du club. Il avait essayé de les rattraper mais il avait préféré secourir Crystal. Cela avait dû être un terrible dilemme pour lui, mais j'étais heureux qu'il ait fait ce choix. Il lui avait peut-être sauvé la vie ainsi. J'ai relâché l'air bloqué dans mes poumons.

— Merci de m'avoir appelé, Kayla.

Elle a hoché la tête en se mordillant les lèvres.

— Je ne sais pas si c'était ce qu'il fallait faire, mais j'ai attendu l'ambulance, assise à côté d'elle. Elle n'était pas inconsciente, mais elle serrait dans son poing cette serviette avec ton numéro, a-t-elle dit en secouant tristement la tête. Tout le temps où ces hommes l'agressaient, elle ne l'a pas lâchée. Elle s'y est accrochée. Ça voulait sûrement dire quelque chose, n'est-ce pas ? Je me suis dit… Bon, Crystal n'a pas beaucoup d'amis. Si jamais elle ne veut pas te voir, elle te le dira. Elle peut être très cash.

— Oui, j'ai remarqué, ai-je répondu en rigolant.

Kayla s'est laissée aller sur la chaise. Je m'étais précipité à l'hôpital dès que j'avais reçu son appel. J'étais arrivé une demi-heure après Crystal. Je n'avais pas beaucoup d'informations sur ce qui s'était passé hormis ce que m'en avait dit Kayla au téléphone.

— C'est horrible, vraiment horrible, a-t-elle dit, la voix étranglée par les larmes. Pauvre Crystal…

Je lui ai jeté un coup d'œil. Je me demandais si cette fille, qui semblait être une amie de Crystal, connaissait son vrai prénom. Mais je n'ai pas posé la question.

— Est-ce que quelqu'un connaissait ces hommes ?

Elle a secoué la tête.

— On ne connaît pas leurs noms mais quelques filles ont pu donner suffisamment d'informations à la police pour les aider dans leur enquête. Et Anthony a pu fournir une description de leur voiture, même s'il n'a pas vu la plaque d'immatriculation.

Heureusement qu'Anthony était sorti au bon moment.

Le médecin qui était auprès du brancard de Crystal à mon arrivée a alors fait irruption dans la salle d'attente. Je me suis levé d'un bond, le cœur battant. Kayla en a fait de même en observant le médecin qui venait vers nous.

— Je suis le docteur Beckstrom.

— Bonjour Docteur, je m'appelle Gabriel Dalton.

Il m'a dévisagé pendant un moment, comme s'il me reconnaissait. C'était peut-être à cause de mon nom. Mais il s'est contenté de hocher la tête avant de se tourner vers Kayla, qui s'est présentée à son tour.

— Vous faites partie de la famille ?

— Nous sommes des amis, ai-je répondu en secouant la tête.

Je n'étais même pas vraiment son ami.

— Je vois. Est-ce que nous attendons un membre de sa famille ?

J'ai regardé Kayla qui, à son tour, a secoué la tête.

— Crystal n'a pas de famille, pas à ma connaissance en tout cas.

Le médecin a esquissé une petite grimace de sympathie.

— Connaissez-vous son nom de famille ?

— Tout le monde l'appelle Crystal.

— Bon, d'accord, je peux vous renseigner sur son état de santé. Si vous parvenez à contacter quelqu'un de sa famille, vous pourrez leur faire passer l'information.

Une boule d'angoisse s'est logée au fond de ma gorge. Je n'étais pas sûr de vouloir entendre ce qu'il avait à nous dire.

— Elle va bien ? ai-je balbutié.

— Pas pour l'instant. Mais ses jours ne sont pas en danger.

J'ai poussé un grand soupir en passant une main dans mes cheveux. Le docteur a poursuivi :

— Elle a plusieurs côtes cassées et une fracture à la jambe. Nous sommes en train de la plâtrer. Ce sont les blessures les plus graves. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y a pas d'hémorragie interne. Les contusions sur son visage ne laisseront pas de cicatrices visibles. Elle aura mal

pendant quelque temps et elle ne pourra pas marcher normalement avant plusieurs semaines. L'agression a été d'une rare violence.

À ces mots, Kayla a poussé un petit cri étranglé.

— Docteur, est-ce qu'elle… Je veux dire… Son short a été enlevé et…

En entendant cela, une sensation glaciale m'a envahi. J'étais terrifié en attendant la réponse du médecin.

— Il semblerait qu'elle n'ait pas été agressée sexuellement. Mais ces hommes projetaient sans doute de la violer. Ils ont néanmoins été interrompus à temps.

On pouvait lire toute sa compassion dans son regard. Cet homme avait l'habitude d'annoncer des nouvelles très difficiles à entendre. J'ai pris une courte inspiration, soulagé de savoir qu'elle avait au moins échappé au viol.

— Si vous le souhaitez, vous pouvez lui rendre visite. Mais elle dort, et c'est vraiment ce dont elle a le plus besoin en ce moment, alors je vous prie de ne pas faire de bruit.

— Oui, nous serions ravis de la voir, Docteur. Merci, a dit Kayla en me jetant un coup d'œil.

J'ai pris une autre inspiration. Depuis l'appel de Kayla, j'avais l'impression que je n'arrivais plus à faire entrer assez d'oxygène dans mes poumons.

Le médecin nous a guidés dans des couloirs silencieux. Je me souvenais avoir été dans un hôpital similaire à celui-ci. Je me rappelais des regards des infirmières, des chuchotements, des yeux effarés des médecins qui m'examinaient, des questions, tellement de questions alors que tout ce que je voulais, c'était voir mes parents. J'ai immédiatement chassé ces souvenirs. Ce n'était pas le moment de m'apitoyer sur mon sort.

Le médecin nous a fait entrer dans une chambre faiblement éclairée, où le seul bruit était celui du moniteur cardiaque. À mesure que nous nous rapprochions, j'avais le cœur de plus en plus lourd. Elle avait meilleure mine qu'à son arrivée, mais on voyait bien qu'elle avait été battue.

Kayla pleurait silencieusement en caressant du bout du doigt la main de Crystal, la seule partie de son corps qui semblait épargnée. Nous sommes restés quelques minutes à l'observer, puis je me suis retourné. J'avais besoin de me ressaisir et j'avais envie de la laisser dormir pour qu'elle récupère. *Comment avait-on pu lui faire du mal comme ça ?* Trois hommes qui s'attaquaient à une femme. *Ce n'est pas possible.*

Je suis sorti discrètement de la pièce, suivi de près par Kayla.

— Je vais rentrer chez moi dormir un peu. Je reviendrai demain matin. Et toi ? a-t-elle demandé.

— Oui, je reviendrai demain aussi.

Kayla m'a fait un dernier petit signe de tête en m'adressant un sourire triste puis elle s'est dirigée vers l'ascenseur. Je l'ai regardée s'éloigner avant de m'écrouler sur la chaise en plastique devant la chambre de Crystal. Elle m'aurait sans doute demandé de partir, mais si jamais elle se réveillait dans la nuit ou avant le retour de Kayla, je ne voulais pas qu'elle soit seule. Je savais très bien ce que c'était que de reprendre conscience, seul et terrifié. Je ne supportais pas l'idée que quelqu'un vive la même chose que moi, surtout si je pouvais l'éviter.

J'avais failli aller au Platinum Pearl ce soir et je regrettais profondément de ne pas avoir suivi mon impulsion. C'était ce rêve… Je n'arrivais pas à l'oublier. Je m'étais couché tôt, sans aucune envie de revenir à Havenfield : j'avais tout tenté avec Crystal mais j'avais échoué, il fallait que je l'admette. Dans la nuit, j'avais rêvé de mes parents, comme il y avait si longtemps ; un rêve plus vrai que nature, celui qui m'avait décidé à tout mettre en œuvre pour sortir de cette cave.

Mais cette fois, au lieu de me regarder avec bienveillance, ma mère m'avait tendu une géode. Les cristaux à l'intérieur étincelaient de mille feux dans la lumière et des arcs-en-ciel chatoyaient tout autour. Je me suis réveillé en sursaut et je n'avais qu'une idée en tête : retrouver Crystal. Mais j'étais resté allongé, sans bouger. Plus je réfléchissais, plus je me sentais ridicule. *Que ferais-je en arrivant ?* Lui expliquer que je devais encore essayer une dernière fois malgré son refus catégorique ? Une

dernière tentative désespérée pour la faire changer d'avis ? À cause d'un *rêve* ? Seigneur… Elle allait sans doute se dire que j'étais bon à être interné. Alors je m'étais forcé à me rendormir. Si seulement j'avais choisi de suivre mon instinct au lieu de préserver mon amour-propre…

Puis j'ai repensé à la seconde fois où je me suis réveillé parce que mon téléphone sonnait.

J'ai d'abord entendu le mugissement strident d'une sirène. J'ai cligné des yeux pour chasser les dernières brumes de sommeil en me redressant sur les coudes. J'ai immédiatement eu peur, même si tout était encore très confus.

— Allô ?

Au bout du fil, personne ne répondait. J'ai répété « Allô », en pressant le téléphone contre mon oreille.

J'ai fini par entendre un bruissement, puis des pleurs.

— Je m'appelle Kayla. Je sais que tu ne me connais pas, mais Crystal a été agressée… Je pense qu'elle a besoin de toi.

Je pense qu'elle a besoin de toi.

— Monsieur, vous voulez un oreiller ? Vous serez sans doute plus à l'aise.

J'ai ouvert les yeux, arraché aux souvenirs de la nuit passée par une infirmière avenante.

— Oui, ce serait vraiment gentil, ai-je répondu en souriant.

— Pas de problème. Ce n'est plus l'heure des visites, vous savez, mais je pense que personne ne vous mettra à la porte, a-t-elle ajouté en me faisant un clin d'œil. Je reviens dans quelques instants.

J'ai souri de nouveau, très reconnaissant. Une fois seul, j'ai pris mon téléphone, j'ai envoyé un petit message à Dominic pour le prévenir que je ne rentrerais que le lendemain et lui dire de ne pas s'inquiéter. Je comptais tout lui expliquer à mon retour. J'ai éteint mon téléphone sans attendre sa réponse. De toute façon, il devait déjà être couché.

On n'entendait plus que le bruit étouffé de la télévision dans le bureau des infirmières. J'ai tendu l'oreille en entendant le nom de Wyatt Geller prononcé d'une voix grave et monotone par le présentateur. *Toujours pas*

de nouvelles le concernant. Le cœur serré, je me suis tassé sur la chaise. *Bon sang.* Les mains dans mes poches, j'ai étiré les jambes devant moi en m'adossant au mur.

Dans la chambre derrière moi, une fille brisée, dans tous les sens du terme, dormait, et ailleurs, un petit garçon endurait ce que la plupart des gens ne pouvaient même pas concevoir. Sauf moi.

*

*   *

Je me suis réveillé en sursaut dès que j'ai entendu des voix et des pas qui s'approchaient. Je me suis redressé et je me suis frotté les yeux, reprenant peu à peu mes marques. C'était le matin et les infirmières de jour venaient de prendre leur service. Une fois debout, j'ai étiré mes muscles endoloris. Une infirmière est entrée dans la chambre de Crystal et je l'ai suivie pour jeter un coup d'œil. Crystal dormait encore, les mains dans la même position que la veille. Elle n'avait pas bougé du tout. Puis j'ai pris la direction des toilettes pour hommes afin de me rafraîchir un peu.

Quand je suis revenu dans la chambre de Crystal, l'infirmière était partie. Je me suis assis sur la chaise au pied de son lit. Il y avait des magazines posés sur une étagère, mais je savais que je ne parviendrais pas à me concentrer sur ma lecture.

La lumière du jour était de plus en plus vive dans la chambre. Pendant un moment, je me suis perdu dans la contemplation des rais lumineux qui filtraient à travers les stores.

De la lumière, de l'espoir.

Quand j'ai reporté mon attention sur Crystal, elle était en train de cligner des yeux. J'en ai eu le souffle coupé. Je me suis levé et j'ai rejoint le lit. Elle me dévisageait, déconcertée, le regard confus. J'ai réussi à esquisser un petit sourire, même si j'avais le cœur serré en découvrant les nombreuses contusions qui meurtrissaient son visage.

— Bonjour, ai-je chuchoté.

Elle a secoué un peu la tête, comme pour tenter de sortir d'un rêve. Elle était encore vaseuse, sous l'effet des médicaments.

— Où… ?

— Tu es à l'hôpital. Tu te souviens de… ?

Elle a écarquillé les yeux ; tout lui revenait. L'expression de son visage est passée successivement de la confusion à la réalisation de ce qui s'était passé, et enfin à la peur. Ses yeux se sont posés sur moi, s'agitant follement, à la recherche d'explications.

— Ça va aller. Tes blessures sont relativement superficielles.

La crainte dans son regard a légèrement diminué.

M'emparant de la carafe d'eau sur la table de chevet, j'ai rapidement rempli un verre avant de me tourner vers elle et de le soulever dans sa direction pour lui demander si elle voulait boire. Elle a pris une courte inspiration et a hoché la tête. J'ai approché la paille de ses lèvres et elle a pris plusieurs gorgées avant de détourner la tête.

J'ai reposé le verre sur la table de chevet. Elle me fixait avec attention, toujours inquiète et méfiante, mais plus calme aussi.

— Tu es revenu, a-t-elle chuchoté d'une voix rauque.

— Comme tu peux le voir, ai-je répondu en riant doucement, tout heureux qu'elle puisse parler.

— Je ne suis toujours pas celle qu'il te faut.

— Et moi, je ne suis toujours pas d'accord avec toi.

Son regard s'est radouci, sa bouche tuméfiée semblait esquisser un sourire. Mon cœur a fait un bond.

— Comment… ?

— Kayla m'a appelé.

Elle avait l'air étonné mais pas en colère. J'allais tout lui expliquer quand la porte s'est ouverte. C'était le même docteur que la veille. Je n'avais pas retenu son nom.

— Bonjour, a-t-il dit en souriant. Je suis content de voir que vous êtes réveillée.

Une infirmière est entrée après lui, un sourire aux lèvres. Elle nous a salués d'un hochement de tête.

Le docteur s'est posté au pied du lit de Crystal et a appuyé sur un bouton pour redresser le matelas.

— Je vais vous examiner pour voir comment vous allez ce matin. Ensuite, Alison s'occupera de vos pansements.

Crystal m'a regardé et je me suis raclé la gorge.

— Je vais patienter dehors, ai-je dit en adressant un petit sourire à Crystal avant de sortir.

J'ai refermé délicatement la porte derrière moi. Au même moment, j'ai entendu des pas précipités qui se rapprochaient. En relevant la tête, j'ai vu qu'il s'agissait de Kayla.

— Elle est réveillée ?

— Oui, il y a peu. Le médecin est avec elle.

Kayla a entrouvert la porte en lançant :

— Je peux entrer ?

Je n'ai pas entendu la réponse, mais elle s'est tournée vers moi pour me préciser qu'elle reviendrait quand ils auraient terminé.

J'ai repris ma place sur la chaise où j'avais passé la nuit. J'ai allumé mon téléphone et j'ai vu que Dominic m'avait envoyé un message une heure plus tôt pour me demander de le rappeler au plus vite. Au lieu de ça, je me suis mis à faire les cent pas dans le couloir. J'ai fini par appeler George. Quand il a décroché, j'ai entendu le bruit des machines. Il était déjà à la carrière.

— Gabriel ?

— Bonjour George.

— Tout va bien ?

J'ai poussé un soupir avant de passer la main dans mes cheveux hirsutes, les yeux fixés sur le paysage visible derrière la fenêtre au bout du couloir.

— Oui, plus ou moins. Je t'expliquerai plus tard. En fait, je ne peux pas venir travailler aujourd'hui.

Il a semblé hésiter un instant.

— Étant donné que c'est la première fois que tu prends un congé maladie, ça doit être grave. Tu es sûr que tout va bien ? m'a-t-il demandé, l'air plutôt inquiet.

— Oui, ça ira. Je te le promets. Je t'expliquerai.

— D'accord. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

— Merci. Est-ce que tu pourrais prévenir Dom ? Sinon il me posera un tas de question et je ne peux pas vraiment y répondre pour le moment.

— Bien sûr.

— Merci, c'est gentil.

— Pas de problème, Gabriel. Comme je te l'ai dit, n'hésite pas à me contacter si besoin.

— D'accord.

Nous nous sommes dit au revoir, puis j'ai raccroché. Je me sentais si fatigué, tourmenté par tellement d'émotions. J'avais mal pour Crystal. *Tellement mal.*

Je suis resté planté devant la fenêtre encore quelques instants, à contempler la cour presque vide en contrebas. Quelques membres du personnel soignant se hâtaient, pour commencer leur journée de travail ou pour répondre à une urgence. Puis j'ai repris ma place sur la chaise devant la chambre de Crystal. La porte était entrouverte et j'entendais des bribes de conversation.

Le docteur expliquait à Crystal ce qu'il nous avait déjà dit la nuit précédente à propos de sa jambe, en lui donnant plus de détails sur son plâtre. Il précisait notamment combien de temps elle allait devoir le porter.

— J'ai déjà eu deux fractures, a-t-elle dit. Je sais comment ça se passe.

Le docteur a marqué une pause.

— La fracture d'un os de la jambe est particulièrement invalidante, pour des raisons évidentes.

— Est-ce que je risque de boiter toute ma vie ?

— Non, rien ne l'indique. Vous risquez simplement de claudiquer plusieurs mois après le retrait du plâtre.

— Je… je vois.

Elle avait parlé sur un ton accablé. Elle pensait à son travail au Platinum Pearl.

— Ne t'en fais pas ma chérie, s'est exclamé Kayla. Rodney te laissera faire le service ou autre chose le temps que tu ailles mieux.

Crystal se taisait. Rodney était probablement son patron, mais je me suis demandé si Kayla croyait vraiment à ce qu'elle venait de dire ou si elle cherchait juste à rassurer Crystal. Il la laisserait peut-être faire le service au bout d'un certain temps, mais tant qu'elle aurait un plâtre, elle ne pourrait *rien* faire. Elle n'allait pas pouvoir se débrouiller toute seule.

— Vous habitez avec quelqu'un ? a demandé le docteur.

— Non, je vis seule.

Il y eut un silence, puis :

— Ça risque de poser un problème. Vous allez avoir besoin d'aide. Est-ce que quelqu'un de votre famille pourrait s'occuper temporairement de vous ?

— Non.

Crystal avait répondu du tac au tac, d'une voix monocorde. *Résignée.*

— Mais comment vas-tu faire pour monter toutes les marches de ton appartement, ma belle ? a lancé Kayla. Trois étages ? C'est impossible. Tu sais bien que si je ne vivais pas chez Marcia, je t'aurais proposé de venir chez moi. Mais il n'y a pas de place…

— Ça ira, Kayla, je vais me débrouiller.

Puis ils ont parlé de ses blessures, le docteur poursuivant son examen. Il a ensuite indiqué à Crystal qu'il reviendrait la voir le lendemain. Elle pourrait alors quitter l'hôpital si son état continuait de s'améliorer.

Une fois le docteur et l'infirmière partis, j'ai frappé doucement à la porte de la chambre.

— Entrez, a lancé Kayla.

Crystal était allongée dans le lit et semblait avoir retrouvé ses esprits. Kayla était assise auprès d'elle sur une chaise.

— J'ai entendu le docteur dire qu'ils te laisseraient sortir demain.

Crystal a acquiescé en tournant la tête vers la fenêtre.

Les rideaux étaient ouverts et le soleil brillait.

— Nous étions justement en train de réfléchir à la façon de nous organiser quand elle serait rentrée.

— Kayla, a averti Crystal.

— Mais, ma chérie, tu as toutes ces marches, et puis tu vas avoir besoin d'aide pour faire ta toilette et…

— Je vais me débrouiller ! a-t-elle crié, le regard noir comme pour intimer le silence à Kayla.

Mais cette dernière ne semblait pas comprendre.

— Je sais que tu aimes ton indépendance, Crys, mais il y des choses que tu…

— Elle peut venir chez moi, ai-je alors lancé.

J'avais parlé avec une détermination qui m'étonna. C'était sorti tout seul. Mais j'étais sûr d'une chose : je voulais vraiment m'occuper d'elle. Soudain, tout semblait clair et évident. Je ne savais pas pourquoi, mais j'en étais persuadé.

— Non, a répondu Crystal. Je ne peux pas faire ça. Kayla n'aurait pas dû t'appeler, a-t-elle dit en jetant un regard noir à Kayla avant d'ajouter : Tu n'as rien à faire ici.

— Eh bien, je suis là et tu peux très bien venir chez moi. Je vis dans une maison de plain-pied. Il n'y a pas d'escaliers et j'ai une chambre d'amis. Mon frère vit avec moi, mais il y a vraiment beaucoup de place. Ce ne serait que temporaire, jusqu'à ce que tu puisses te débrouiller toute seule. Je peux travailler depuis chez moi pendant la journée pour t'aider si besoin. C'est la meilleure solution.

— Je ne te connais même pas.

— C'est vrai, mais tu sais déjà que je ne te ferais jamais de mal.

Elle a froncé les sourcils, baissé les yeux et s'est mise à se ronger les ongles.

— Je pourrais t'aider à t'installer et te rendre régulièrement visite, a dit Kayla, manifestement d'accord avec cette solution.

— Je…

Le regard toujours baissé, les sourcils encore plus froncés, Crystal s'est interrompue.

— À moins que quelqu'un de ta famille puisse t'aider, tu n'as pas vraiment le choix. Je t'en prie, accepte ma proposition. Cela ne t'engage à rien du tout.

— Les gens demandent toujours quelque chose en retour, a-t-elle lancé en levant brusquement le regard vers moi.

— Pas moi.

— D'accord, a-t-elle murmuré à voix basse en regardant de nouveau par la fenêtre.

Ce simple mot semblait avoir pompé toute son énergie. Elle s'est laissée aller sur l'oreiller et s'est tournée vers moi.

— D'accord.

Puis elle a fermé les yeux, comme si elle venait de s'endormir, comme si accepter de venir chez moi l'épuisait tellement qu'elle ne pouvait plus rester éveillée une seconde de plus. C'était la réaction d'une femme qui luttait depuis trop longtemps et qui avait enfin baissé la garde.

*
*   *

— Dom ? ai-je crié en refermant la porte d'entrée et en déposant les clés dans le vide-poches.

Mon frère est sorti de la cuisine, une bière à la main.

— J'étais inquiet ! Que se passe-t-il ? Où étais-tu ?

— Laisse-moi d'abord prendre une bière et je te raconte, ai-je murmuré.

Je me suis dirigé vers la cuisine, Dominic sur les talons. J'ai pris une bière dont j'ai avalé immédiatement une grande gorgée.

— Ce n'est pas souvent que tu bois avant le dîner. Allez, crache le morceau.

J'ai reposé ma bière après avoir bu une nouvelle gorgée et j'ai pris appui sur l'îlot central.

— J'ai rencontré une fille.

Dominic a esquissé un grand sourire.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Et alors ? Tu couches avec elle ? C'est chez elle que tu as passé la nuit ?

J'ai froncé les sourcils. Je me doutais que Dominic allait me poser ce genre de question. Et je savais aussi que jamais je n'accepterais de lui donner de détails sur mes relations sexuelles.

— Non, je l'ai rencontrée au Platinum Pearl.

Dominic m'a scruté longuement, le visage déformé par une grimace de dégoût.

— Le club de strip-tease à Havenfield ?

— Oui, c'est là qu'elle travaille.

— Elle travaille là-bas ? Elle est… serveuse ou quoi ? Qu'est-ce que tu fichais dans un endroit pareil, Gab ? Ça alors ! Si tu voulais voir des nichons, j'ai toute une collection de DVD…

— Je n'y suis pas allé pour voir des nichons, Dom, ai-je répondu avant de boire un peu de bière. Je voulais trouver une fille qui m'aiderait à supporter la proximité d'une autre personne.

Il a fermé les yeux brièvement, le visage livide.

— Bon sang, Gabriel…

J'ai levé la main pour l'interrompre. Je savais que mon aveu le troublerait. Je n'avais jamais expliqué pourquoi je n'étais jamais sorti avec une fille. Dom était mon frère, pas mon psy. Je lui avais laissé croire que ma timidité et mon côté casanier étaient les raisons qui m'empêchaient de fréquenter des femmes.

— Je ne cherche pas à susciter ta pitié. Je te dis ça parce que je veux que tu comprennes que j'y suis allé de mon plein gré, et que c'est moi qui ai cherché à faire sa connaissance.

Dominic a poussé un soupir, il avait toujours l'air aussi affligé.

— D'accord, mais quel est le rapport ?

— Elle va venir vivre ici.

Dominic m'a regardé, les yeux ronds.

— Elle va venir vivre *ici* ? C'est quoi, ce délire ? C'est une blague ? Mais enfin, Gabriel ! Nous devons en parler avant. Tu ne peux pas proposer à une… *strip-teaseuse*… à une fille *de ce genre* de s'installer chez nous et espérer que…

— Ce n'est *absolument* pas une fille *de ce genre*, ai-je sifflé entre mes dents. Elle va mal et elle n'a personne. Je te demande juste de faire preuve d'un minimum de tolérance et de me faire confiance. Elle a été agressée et elle a besoin d'aide. Il faut quelqu'un pour s'occuper d'elle et j'ai envie de le faire.

Dom a enfoui la main dans ses cheveux, luttant visiblement pour garder son calme. Quand il m'a de nouveau fait face, il m'a regardé, la mâchoire contractée.

— Ne fais pas ça.

— Trop tard. Je suis désolé que tu n'apprécies pas ma décision, mais c'est ma maison et elle a déjà accepté ma proposition.

J'ai jeté ma bière dans la poubelle avant de prendre la direction de ma chambre, un Dominic furieux sur mes talons.

— Mais c'est n'importe quoi ! Écoute, je sais que tu n'as pas beaucoup d'expérience avec les femmes, alors tu ne comprends pas que tu te fais avoir. Mais crois-moi, cette fille t'utilise. Et puis, c'est sans doute une junkie. Comme toutes ces filles.

— Tu ne la connais pas, ai-je rétorqué sans me retourner.

— Mais je sais que je ne veux pas vivre avec elle. Elle t'a mis le grappin dessus mais tu vaux bien mieux que ça. Bon sang, Gabriel, une *strip-teaseuse*, vraiment ?

Je me suis retourné pour lui faire face. Je savais ce qu'il voulait dire. C'était facile pour les gens, même pour moi, de juger ainsi les filles qui font du strip-tease.

Junkie.

Superficielle.

Sans éducation.

Crystal ne présentait aucun signe d'addiction. Elle n'était pas superficielle même si elle faisait semblant de l'être. Je n'avais aucune idée des études qu'elle avait pu faire, mais elle était loin d'être bête. Son intelligence était évidente dans son regard et dans sa façon de s'exprimer. C'était même une partie de son charme.

— Crystal est strip-teaseuse, Dom, mais j'espère que tes préjugés ne t'aveugleront pas.

— Crystal ? C'est la fille qui t'a appelé au travail ? s'est-il exclamé en secouant la tête. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Je ne veux pas que cette salope vienne vivre ici, un point c'est tout !

Il la jugeait sans la connaître.

— Putain, Dom, fais-moi confiance !

La mâchoire serrée, j'ai lutté pour contrôler ma colère.

— Écoute, si tu n'es pas d'accord, tu peux déménager. J'espère que tu ne le feras pas, que tu respecteras ma décision et que tu seras tolérant.

— Je ne te laisserai pas faire ça, Gabriel.

— Je ne te demande pas la permission.

J'ai alors regagné ma chambre et claqué la porte au nez de mon frère, qui me foudroyait d'un regard hostile.

CHAPITRE 10

« Regarde ! Les fleurs sont en train d'éclore. Elles sont belles, n'est-ce pas ? Les vois-tu ? Observe-les avec ton cœur. »

Lady Éloïse à la jonquille

Crystal

Après le départ de Gabriel, j'ai dormi toute la journée tellement j'avais mal et j'étais fatiguée.

Quand un policier est venu le lendemain pour me poser des questions sur les hommes qui m'avaient agressée, je lui ai confié ce dont je me souvenais en essayant de les décrire le mieux possible. J'avais la sensation étrange que tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

Mais mon corps en gardait bien le souvenir, j'avais été rouée de coups, j'étais amorphe et déprimée. Comment avais-je fait pour en arriver là ? Comment avais-je pu me perdre au point de me retrouver obligée d'aller vivre chez un homme que je connaissais à peine ? Un homme que je ne comprenais pas, qui m'apportait de la sérénité mais qui m'effrayait aussi tellement son regard semblait me percer à jour. Je devais également admettre que je lui avais accordé ma confiance alors que je ne le faisais jamais avec aucun homme. Jamais. C'était trop. Je ne voulais plus y réfléchir, je n'aspirais qu'à dormir.

Le docteur m'a examinée dans l'après-midi et dans la foulée, il a signé mon autorisation de sortie. Je n'avais pas d'assurance maladie, j'allais me retrouver enfouie sous une montagne de dettes. J'aurais dû réfléchir plutôt que de défier les trois ordures qui m'avaient attaquée. Je ne savais pas ce qui m'avait pris, qui était la personne que j'étais ce jour-là, aussi courageuse que stupide J'avais l'impression d'être l'ombre de moi-même.

Kayla m'avait rendu visite dans la matinée et, au moment où l'on me sortait de ma chambre dans un fauteuil roulant, elle m'avait envoyé un texto pour me dire qu'elle devait se rendre plus tôt que prévu au travail mais que Gabriel viendrait me chercher.

Gabriel.

Pourquoi faisait-il ça ? Pourquoi acceptait-il de m'accueillir chez lui alors que j'avais été si détestable ? Je repensais au moment où j'avais repris conscience, dans ce couloir, son visage penché sur moi. J'avais cru que j'étais au paradis, face à un ange. Mais même à la lumière du jour, il dégageait quelque chose de… *solide.* Quelque chose de sûr, de stable, malgré les faiblesses qu'il avouait lui-même. Il était déconcertant, un paradoxe vivant. Gabriel était beau, avec son sourire timide et ses difficultés relationnelles, comme lorsqu'il m'avait offert ce bouquet de fleurs et qu'il avait rougi parce que je les refusais. Puis, avec un regain d'assurance, il m'avait offert l'hospitalité. Qui était-il ? Que voulait-il ? Il valait peut-être mieux ne pas le savoir.

Et s'il avait changé d'avis ? Et s'il ne venait pas ? Ce ne serait pas grave. Je… Que ferais-je ?

Tu pourrais appeler ton père.

Non !

Mon Dieu, non. Jamais.

Il était peut-être déjà mort.

— Prête ? m'a demandé l'infirmière en orientant le fauteuil vers l'ascenseur.

— Oui, ai-je murmuré.

— Qui vient vous chercher ?

— Euh… Un ami. Enfin, je crois.

— Alors, on va l'attendre près de l'ascenseur. Voulez-vous l'appeler pour être sûre qu'il n'a pas eu un empêchement ?

Mince, je n'avais même plus son numéro de téléphone. Il faudrait que j'appelle Kayla pour l'obtenir. Et puis quoi ? Lui demander où il était ? Le forcer à me dire directement qu'il avait changé d'avis ?

— Non.

— Bon, d'accord.

Nous avons attendu en silence. Le tic-tac de l'horloge accrochée au mur résonnait dans ma tête. Chaque minute me rapprochait du moment où j'allais devoir me rendre à l'évidence qu'il ne viendrait pas. Je le souhaitais presque. Si seulement je n'étais pas aussi impuissante. L'effet des analgésiques commençait à s'estomper et je me suis agitée dans mon fauteuil pour essayer de dissiper les élancements douloureux ; l'horloge continuait de tourner, mon cœur semblant se régler sur le même rythme.

— Peut-être que…, a commencé à dire l'infirmière, pile quand l'ascenseur s'est ouvert et que Gabriel en est sorti précipitamment.

Il avait les cheveux brossés en arrière comme s'il venait de sortir de la douche et qu'il les avait coiffés avec les doigts avant de prendre la voiture.

Dès qu'il m'a vue, il a souri.

— Désolé, je suis en retard.

— Non, vous n'êtes pas en retard, a dit l'infirmière. Vous êtes arrivé au bon moment.

Arrivé au bon moment.

Ces mots prenaient un sens bien particulier pour moi.

— Bon, a dit Gabriel en me souriant, tu es prête ?

Je savais que je le regardais avec hostilité, mais je n'arrivais pas à sourire. Je me sentais brisée, humiliée, impuissante. Et puis je devais avoir une tête à faire peur. D'habitude, je pouvais au moins compter sur mon physique. Là, je n'avais plus rien.

— Ouais.

L'infirmière nous a accompagnés dans l'ascenseur puis jusqu'à la voiture. Il s'était garé devant la porte principale, sur le parking réservé à la prise en charge des patients. L'infirmière a reculé le siège passager pour me permettre de loger mon plâtre, et elle m'a aidée à me hisser dans la voiture pendant qu'il ramenait la chaise roulante à l'intérieur. Cinq minutes plus tard, nous quittions le parking.

— Comment te sens-tu ? m'a-t-il demandé, l'air inquiet.

— Mal, comme tu peux le constater, ai-je murmuré.

— Oui ça se voit, a-t-il ajouté en grimaçant.

Malgré mes côtes douloureuses, j'ai éclaté de rire.

— Tu es censé mentir et dire que je suis canon.

— Si je dis que tu es canon maintenant, tu ne me croiras pas quand je le dirai et que tu le seras vraiment.

J'ai évité de répondre avant de grimacer de douleur lorsque j'ai bougé légèrement. Ma jambe me faisait très mal.

— Ça fait combien de temps que tu as pris ton calmant ?

— Trop longtemps, j'ai besoin d'en reprendre.

— Nous arriverons chez moi dans une vingtaine de minutes. Tu peux tenir ?

— Oui, ai-je soupiré en appuyant la tête contre le siège, accablée par la fatigue avant de demander : Où habites-tu ?

— À quelques kilomètres de la carrière où je travaille.

— Quel genre de travail fait-on dans une carrière ?

— On vend des plaques de granite qui serviront à fabriquer des plans de travail pour les cuisines, des monuments, des escaliers… des tas de choses. Moi, je suis sculpteur. J'utilise plusieurs matériaux, principalement le marbre, et je crée des objets pour les clients.

J'étais surprise, sans trop savoir pourquoi. Était-il un artiste ? Je comprenais mieux à présent. Silencieux, intense, stable. Il fallait sans doute disposer de ces qualités pour tailler de la pierre toute la journée, même si je n'y connaissais rien en sculpture sur marbre ou sur toute autre pierre.

— C'est intéressant.

J'ai aperçu, dans ma vision périphérique, qu'il affichait un petit sourire, mais il n'a pas répondu. Le reste du trajet a été silencieux. J'observais le paysage qui défilait. Nous avions quitté Havenfield et nous nous dirigions vers Morlea ; c'était là que se trouvait la fameuse carrière.

Nous avons quitté l'autoroute pour gagner le centre de la petite ville de Morlea. Puis Gabriel a pris la direction d'une zone forestière à la

périphérie de la ville. Les arbres étaient encore verts et touffus et le sol parsemé de fleurs d'été. Mais l'automne était proche, synonyme de feuillage flamboyant, de températures plus fraîches et… quoi ? Qu'apporterait l'automne pour moi ? De quoi allais-je pouvoir me réjouir ?

Nous avons emprunté une petite route de campagne, puis un chemin de terre qui s'arrêtait devant une élégante maison rustique en bois et en pierre. Une véranda parcourait toute la façade de la maison ; une balancelle s'y trouvait et oscillait doucement dans la brise.

Cette maison était magnifique, la plus belle que j'aie jamais vue.

— À ce que je vois, les sculpteurs de pierre s'en sortent bien dans la vie, ai-je dit sans quitter la demeure des yeux.

— Content que ça te plaise, a dit Gabriel en coupant le moteur.

Il est sorti et s'est dépêché de venir m'ouvrir la porte. Il s'est ensuite figé, le visage révélant son malaise. *Oh…*

— Je peux… Je peux essayer de sortir si tu me tiens juste la main, ai-je dit, ou bien…

— Non, je vais t'aider, m'a-t-il coupée d'un ton pressant.

Il m'a soutenue pour m'aider à sortir péniblement du pick-up. La douleur de mes côtes était si intense que j'en avais le vertige. J'ai dû m'interrompre un instant pour reprendre mes esprits.

Gabriel en a profité pour m'enlacer pour m'empêcher de tomber. Sa posture était un peu raide mais il me maintenait avec fermeté, le visage déterminé. Sa force me réconfortait. Quand son regard noisette a croisé le mien, il a écarquillé les yeux, la mâchoire serrée. Il était évident qu'il prenait sur lui. *Retenait-il son souffle ?* J'étais si triste pour lui que j'en oubliais ma douleur. *Il m'a touchée, il a réussi à me serrer contre lui ; parce que j'avais besoin de lui. Il a m'offert quelque chose de terriblement difficile pour lui.*

De sa main libre, il a attrapé les béquilles de l'hôpital, encore dans la voiture. Puis, cahin-caha, j'ai pris la direction de la maison. Gabriel se tenait à mes côtés. Arrivés au pied des deux grosses marches du perron, il m'a aidée à les gravir avant de me guider vers une grande porte en bois.

Une fois dans le hall, j'ai regardé autour de moi. Il n'y avait pas de cloison. L'immense espace était dominé par un plafond cathédrale qui reposait sur d'énormes poutres sombres. Juste en face de moi se trouvait le coin salon, séparé de ce qui semblait être la cuisine par une grande cheminée. Des portes vitrées donnaient sur la salle à manger à ma droite, laissant pénétrer la lumière dans ce grand espace aéré.

Je n'avais jamais mis les pieds dans une maison aussi belle. La totalité de mon appartement tenait dans le salon et la salle à manger. J'aurais volontiers poursuivi ma visite et admiré plus longuement tous les détails de cette magnifique pièce, mais mon corps se rappelait à moi. J'avais juste envie de m'allonger.

— Où est ton frère ?

— Il est parti pêcher.

J'ai remarqué quelque chose d'étrange dans le ton de sa voix mais je n'ai pas cherché à comprendre.

Gabriel m'a fait traverser le salon pour atteindre un petit couloir sur la gauche, puis il a ouvert une porte à l'aide de son pied. Je claudiquais derrière lui. Quand il s'est tourné vers moi, il a dû voir que la distance parcourue entre la voiture et la chambre m'avait totalement épuisée. Il m'a rapidement guidée jusqu'au lit, où étaient posés une couverture qui semblait faite main et des coussins. Il m'a ensuite aidée à m'y installer. J'ai réprimé un gémissement tellement ma poitrine me faisait mal. J'avais l'impression que mes poumons n'avaient plus la capacité de se remplir d'oxygène.

— Où sont tes médicaments ?

— Dans mon sac à main, ai-je marmonné, les yeux clos. Je l'ai laissé dans la voiture.

Merde.

Il a quitté la pièce et j'en ai profité pour regarder autour de moi. En plus du lit, il y avait une commode bleue, digne d'une chambre d'enfant ; le tiroir du bas était décoré d'autocollants de super-héros. Il y avait aussi une table de nuit en bois avec une lampe de chevet et un réveil, ainsi

qu'un fauteuil à bascule dans un coin. La porte à côté du fauteuil devait conduire à une salle de bains.

Les rideaux étaient tirés, il faisait sombre et frais dans cette chambre confortable. Au plafond, un ventilateur ronronnait doucement, produisant une légère brise. Les draps sentaient la lessive, ils avaient été récemment lavés. *C'est lui qui a fait ça pour moi ?* Ce n'était pas grand-chose, mais personne n'avait encore eu ce genre d'attention à mon égard, mis à part ma mère, il y avait très longtemps. Je n'arrivais pas à comprendre ce que je ressentais exactement ; c'était agréable et triste à la fois.

Gabriel est revenu quelques minutes plus tard, un verre d'eau et des cachets à la main. Il s'est assis au bord du lit et j'ai tout avalé avant de m'allonger en priant pour que les médicaments fassent rapidement effet. J'étais de nouveau dans un état lamentable, j'avais mal, j'avais peur et j'étais dépendante d'une personne alors que je m'étais promis que cela n'arriverait plus jamais. Je détestais cette situation au plus profond de moi-même.

— Me voilà donc ici, sous ton contrôle, comme tu le voulais, ai-je marmonné.

Le profond silence qui a suivi mes mots m'a fait rouvrir les yeux. Gabriel me regardait d'une telle façon que j'ai eu l'impression d'être foudroyée. *Il était choqué, blessé.*

— Jamais je n'essaierai de te contrôler, Crystal.

Mon Dieu. Sa voix. Elle révélait toute sa souffrance. J'avais envie de me détourner mais j'ai résisté. Il a repris, le visage encore plus ravagé qu'avant :

— Je sais ce que c'est, jamais je n'imposerai ça à quelqu'un d'autre. Je veux juste t'aider. Si tu préfères aller ailleurs, dans un endroit où tu te sentiras plus en sécurité, il suffit que tu me le dises et je t'y emmènerai, quelle que soit la distance. Si tu te sens prisonnière, dis-le moi. Je ne pourrais pas supporter de savoir que tu ressens ça.

Crystal. C'était la première fois qu'il m'avait appelée par ce prénom et je n'avais pas aimé. Surtout maintenant, alors qu'il faisait preuve d'une

telle gentillesse et que je ne lui avais même pas accordé le bénéfice du doute. J'avais été encore cruelle avec lui, au contraire. Honteuse, j'ai fermé les yeux. Avant de les rouvrir quand je l'ai senti se lever. Alors j'ai dit :

— Éloïse.

Il s'est immobilisé, la main sur la poignée de la porte. Puis il s'est tourné vers moi, interloqué.

— Comment ?

— Je m'appelle Éloïse.

Il continuait de me dévisager, le désarroi laissant peu à peu la place à… la surprise. Seulement parce que je lui avais confié mon véritable prénom ?

— Éloïse, a-t-il chuchoté en inclinant la tête, ce qui a fait retomber ses cheveux sur son front.

J'ai poussé un soupir, refermant les yeux. Les médicaments commençaient à faire effet et je voulais simplement dormir, me laisser emporter.

— Je sais que c'est un peu vieillot, tu ne t'y attendais sans doute pas. C'était le prénom de ma grand-mère. On m'appelait surtout Ellie.

Il y a très longtemps.

— Tu peux m'appeler Ellie, si tu veux.

Le silence s'était fait. Sombrant rapidement dans le sommeil, j'ai entendu la porte se refermer. Il m'avait tant offert, il faisait tant de sacrifices et je ne lui avais rien donné en retour.

Je ne pouvais que lui confier mon prénom. La seule chose qu'il me restait.

CHAPITRE 11

« Contente-toi de ce que tu as, même si ce n’est pas grand-chose. »
Champion, le chevalier des oiseaux

Ellie

Pendant toute une semaine, j'ai vécu dans un brouillard de sommeil, de douleur et de rêves étranges, très réalistes. Je me réveillais en sursaut, trempée de sueur. Je rêvais que je courais dans une allée sombre et sinueuse. Plus j'avançais, plus le chemin se rétrécissait, devenant toujours plus étroit, jusqu'à me forcer à ralentir, les bras agrippés aux parois. Je me déplaçais à tâtons vers des profondeurs lugubres. Je criais d'effroi, les murs se resserraient de plus en plus, j'avais l'impression qu'ils allaient m'écraser. Je regardais par-dessus mon épaule, mais les ténèbres étaient aussi insondables. Je me laissais alors tomber par terre, en larmes, les bras autour des genoux. J'étais seule et terrifiée.

— Tu vas dans le mauvais sens. Il faut rebrousser chemin, ma puce. Il t'attend.

Maman ?

— Qui m'attend, maman ?

J'ai rouvert brusquement les yeux, sur le point de la supplier de me répondre.

— Chut… C'est la fièvre, Ellie.

Ellie.

Mes yeux se sont enfin accoutumés à la lumière, mon rêve se dissipant comme une brume et laissant place à la réalité. *Ce n'était qu'un rêve.*

Gabriel essuyait mon front à l'aide d'une serviette fraîche et humide. La sensation était divine. *Gabriel.* Comme l'ange. J'ai souri.

— Tiens, bois ça, a-t-il dit en appuyant le rebord froid d'un verre contre mes lèvres.

J'ai soulevé la tête comme je pouvais et j'ai bu avidement plusieurs gorgées d'eau glacée. Quelques gouttes ont coulé sur mon menton et Gabriel les a essuyées.

— Rendors-toi, ma chérie, a-t-il dit. Tu es en train de guérir.

Oui, je guérissais. *Rendors-toi, ma chérie.*

Je me suis réveillée à nouveau en sentant qu'on bandait étroitement mes côtes. En jetant un coup d'œil, j'ai découvert, dans un brouillard confus, des mains d'homme sur un fond blanc, comme une œuvre d'art sur une toile. Tout autour, le reste était brouillé, seules les mains étaient parfaitement claires. *Les mains de Gabriel.* Elles étaient incroyablement belles et, malgré mon épuisement, je n'ai pas pu me retenir de les toucher, de suivre les lignes élégantes de ses doigts, de sentir ses ongles lisses et durs, puis de remonter jusqu'aux poils blonds qui parsemaient sa peau bronzée et de parcourir chaque veine, d'effleurer chaque jointure. Pendant que je les explorais, ses mains ne bougeaient pas, inertes. J'ai fini par comprendre qu'elles n'étaient pas réelles. Gabriel ne m'aurait pas laissé le toucher de cette façon. Non, ce n'était qu'un *souvenir* de ses mains… juste un… Les paupières lourdes, j'ai replongé dans les ténèbres.

La fièvre a fini par tomber. C'était normal, le docteur l'avait dit à Gabriel, il ne fallait simplement pas dépasser une température trop élevée. Mais en milieu de semaine, j'ai mal réagi à l'un de mes médicaments. Je ne cessais de vomir ; j'avais l'impression qu'on m'écrasait les côtes à l'aide d'un instrument de torture et que j'allais mourir.

Gabriel est resté tout le temps calme, imperturbable, mais je sentais son corps se crisper chaque fois qu'il devait s'approcher de moi. Il se forçait à m'aider, du moins sur le plan physique. Malgré tous les efforts que je faisais pour rester indifférente, je sentais que je développais une sorte d'affection à son égard.

Il me faisait à manger et m’apportait mes repas au lit, il me nourrissait même parfois à la cuillère quand j’étais trop faible pour m’alimenter seule. Il restait en contact avec mon médecin et se rendait à la pharmacie. Il me réveillait dans la nuit pour que je prenne les cachets qui me soulageaient mais qui me laissaient dans un état comateux. J’étais ailleurs. Quand je n’ai plus souffert de nausées, il m’a aidée à me doucher. Il quittait la salle de bains une fois que j’étais installée. J’avais du mal à me déshabiller seule et à mettre la protection en plastique pour mon plâtre posée sur le lavabo. Il avait dû la demander à l’hôpital, avec la chaise médicalisée munie de poignées qui se trouvait dans la douche. J’avais l’impression d’avoir quatre-vingt-dix ans. En fait, ça faisait déjà longtemps que je me sentais aussi vieille dans ma tête, avec ou sans chaise médicalisée. Mon âme était lasse, comme celle d’une très vieille personne. Et désormais, mon corps avait le même âge que mon âme. Génial.

En début de semaine, Kayla m’avait apporté une valise remplie de vêtements et d’accessoires récupérés dans mon appartement. C’était le jour où j’avais été le plus malade, alors elle n’était pas restée longtemps afin de me laisser dormir.

En milieu de semaine, Gabriel avait frappé à ma porte pour m’annoncer qu’un policier souhaitait me parler. Paniquée, j’avais saisi mes béquilles et suivi Gabriel jusque dans le salon où le flic m’attendait. C’était le même qui était venu à l’hôpital pour recueillir ma déposition.

— Inspecteur Blair, ai-je lancé d’une voix hésitante en lui serrant la main.

— Bonjour Éloïse. Vous avez l’air de bien vous rétablir.

J’ai répondu par un hochement de tête. Je ne pensais pas avoir tant changé depuis notre dernière rencontre. En tout cas, je me sentais dans un état toujours aussi épouvantable. Le seul point positif, c’était que je n’étais plus bloquée à l’horizontale dans un lit d’hôpital. C’était déjà une petite amélioration.

— Je vous en prie, asseyez-vous, a dit Gabriel en désignant les canapés.

Il me regardait avec inquiétude. Je lui ai adressé un sourire fragile puis nous nous sommes tous assis.

— Nous avons arrêté les trois hommes qui vous ont agressée.

Surprise, j'ai cligné des yeux. J'étais un peu assommée. J'ai jeté un coup d'œil à Gabriel qui se tenait très droit, le regard vissé sur le policier. Il semblait aussi étonné que moi.

— Comment… ? ai-je demandé d'une voix rauque avant de me racler la gorge.

— L'un des hommes s'est présenté au commissariat et a dénoncé les deux autres.

— Oh…

Je me suis alors souvenue de l'hésitation dont avait fait preuve l'homme aux cheveux bruns. Il avait essayé de s'interposer, sans trop insister. J'étais certaine que c'était lui qui avait dénoncé les autres.

— Je suis venu avec l'officier Sherman qui aimerait vous montrer les photos des suspects. Vous êtes d'accord ?

J'ai acquiescé, déglutissant péniblement. Je ne me sentais pas très bien.

— Ça ne prendra que quelques minutes. Monsieur Dalton, je vais vous demander de quitter la pièce le temps que Mademoiselle Cates regarde les clichés.

Gabriel m'a regardée d'un air interrogateur mais j'ai hoché la tête. L'inspecteur a ensuite fait entrer un policier en uniforme. Nous nous sommes salués, puis l'officier a étalé devant moi plusieurs photos tirées d'un dossier. J'ai pris une profonde inspiration et j'ai observé avec soin les visages sur les clichés.

On va se servir de ce que l'on veut.

Hé, salope.

— Ces trois-là, ai-je soufflé en posant mon index sur trois photos.

J'ai serré mes bras autour de moi, secouée par un frisson glacial. J'étais surprise d'avoir pu les identifier aussi facilement. J'étais toujours très forte pour oublier les visages des hommes que je servais au Platinum

Pearl. Pourtant, je me souvenais encore très bien de ces trois-là. Peut-être que la colère que j'avais ressentie à leur égard, d'une intensité inégalée, avait définitivement gravé leurs visages dans ma mémoire. Ou peut-être que la violence que j'avais endurée serait inoubliable.

— Merci, a dit l'officier d'une voix douce, en rassemblant les photos.

Après le départ des policiers, Gabriel m'a aidée à m'allonger dans mon lit.

— Tu es en sécurité, m'a-t-il dit gentiment.

J'ai alors réalisé que je tremblais un peu. J'ai hoché la tête en souriant. En effet, je me sentais en sécurité dans sa maison, mais je n'oubliais pas qu'un jour, j'allais devoir partir.

À la fin de la semaine, je me suis réveillée tôt. J'avais laissé les rideaux ouverts toute la nuit. Le soleil commençait à poindre à l'horizon, la pièce était baignée de tons dorés et pâles. Je me suis étirée avec précaution et j'ai remarqué que, malgré la douleur, je me sentais un peu mieux pour la première fois depuis longtemps. Je me suis levée prudemment, j'ai attrapé mes béquilles et j'ai claudiqué jusqu'à la salle de bains.

J'ai fait une rapide toilette, je me suis lavé les dents et j'ai relevé mes cheveux dans un chignon flou. Avant, je me coiffais volontairement comme ça, mais là je n'avais plus le choix : ma chevelure ressemblait à un nid d'oiseaux.

Mon visage était moins gonflé qu'avant mais mes contusions formaient une sorte d'arc-en-ciel. Je les ai palpées délicatement du bout des doigts pour constater les dégâts avant de m'éloigner du miroir en soupirant. J'ai ouvert la porte de ma chambre sans faire de bruit pour ne pas réveiller Gabriel.

J'ai senti l'odeur du café alors que j'étais encore dans le couloir. J'ai inspiré profondément. Ça faisait une semaine que je n'en avais pas bu. Je n'avais pas eu d'envies particulières, hormis que la douleur cesse. Mais maintenant, cette odeur me faisait saliver.

La machine à café posée sur le comptoir était à moitié pleine. J'ai ouvert le placard du dessus et j'ai trouvé des tasses ainsi qu'un mug de

voyage. Je me suis généreusement servi en sucre puis j'ai refermé le mug et j'ai pris une gorgée. J'ai poussé un gémissement de plaisir quand la riche saveur est venue stimuler mes papilles.

En passant devant la porte-fenêtre, mon café serré contre moi, j'ai perçu des mouvements dehors. Gabriel était assis à la table de la terrasse. Il se balançait sur sa chaise, les doigts croisés derrière la tête et une tasse de café posée devant lui.

J'ai hésité un instant avant de le rejoindre. Dès qu'il a entendu la porte, il s'est retourné, surpris et ravi de me voir là. Il s'est immédiatement levé pour prendre mon mug.

— Bonjour. Comment te sens-tu ?

J'ai posé mes béquilles et je me suis assise avec précaution sur la chaise près de la sienne. Il a posé le mug devant moi avant de m'aider à trouver la meilleure position. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien et quand nos regards se sont croisés, il a écarquillé les yeux, haletant légèrement. J'ai pris une grande inspiration, me gorgeant de son odeur si familière : un savon pour homme au parfum subtil qui évoquait des forêts en hiver, avec des notes fraîches et résineuses. Je savais que j'associerais toujours cette odeur à la sensation de bien-être que je ressentais maintenant… Celle d'être choyée, de sentir le contact de mains qui apaisaient ma douleur.

Cette pensée me déconcertait. J'avais l'impression d'être transparente, même s'il ne pouvait évidemment pas lire mes pensées, alors j'ai détourné le regard, loin de ces yeux noisette observateurs qui m'hypnotisaient. Gabriel a eu l'air de retomber sur Terre et est retourné à sa place.

J'ai pris le temps de répondre à sa question de tout à l'heure, admirant d'abord le soleil à l'horizon, qui brillait à travers les branches.

— Je me sens mieux ce matin, ai-je dit, rompant la tension étrange qui s'était installée entre nous.

— Super. En tout cas, tu as l'air d'aller mieux.

— Ah oui, je suis resplendissante, ai-je répliqué ironiquement en sirotant mon café.

Il s'est contenté de m'adresser un petit sourire.

— Comment se fait-il que tu sois déjà debout ?

— Je me lève toujours très tôt. C'est le matin que je suis le plus efficace.

— Tu travailles en ce moment ?

— Oui, dans le garage.

— Ah.

J'avais totalement oublié qu'il avait un métier. Il avait dit qu'il était sculpteur.

— Tu voudras bien… me montrer ce que tu fais plus tard ?

— Bien sûr.

J'ai hoché la tête pour le remercier en prenant une gorgée de café. Cela me faisait un bien fou. C'était la première fois que je me sentais vraiment exister depuis la nuit de mon agression. J'avais envie de chasser ces souvenirs mais j'ai repensé à ce qui s'était passé juste avant. Pourquoi avais-je ressenti autant de haine à mon égard ? J'avais blessé Gabriel et je m'en voulais. Puis j'avais délibérément provoqué ces hommes avant de finir… ici. Avec Gabriel. C'était paradoxal. Une blague à mourir de rire orchestrée par le destin.

— Quoi ? a demandé Gabriel en me jetant un bref coup d'œil, avant de reporter son attention sur le soleil en train de se lever.

J'ai étudié son profil pendant un moment : sa mâchoire carrée et sa barbe naissante. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours, sans doute parce qu'il n'avait pas quitté la maison. Ça me plaisait.

— Pourquoi es-tu venu quand Kayla t'a appelé ? Malgré ce que je t'avais fait ?

Je faisais allusion à l'épisode avec Rita. J'ai évité, dans un premier temps, de le regarder, mais quand nos regards se sont finalement croisés, le sien n'exprimait aucune colère ; il était simplement songeur. Il a pris son temps pour me répondre :

— J'aurais voulu arriver plus tôt. J'avais justement rêvé de toi.

Je l’ai dévisagé, sur le point de me mettre à rire. Il semblait très sérieux.

— Un rêve ? Alors comme ça, tu es une sorte de médium ?

Un sourire est venu illuminer son visage de cette façon si singulière qui lui était propre. C’était magnifique mais un peu pénible aussi, comme quand on allume la lumière dans une pièce plongée dans le noir. J’ai détourné le regard, je n’aimais pas l’effet qu’avait ce sourire sur moi, comme s’il remuait quelque chose au plus profond de moi. Mais quoi ? Étonnamment, cette sensation ne me faisait pas mal aux côtes.

— Je ne dirais pas que je suis médium. Mais je pense que certaines choses sont inexplicables. Tu ne crois pas ?

Tu vas dans le mauvais sens. Il faut rebrousser chemin, ma puce.

J’ai chassé le souvenir de mon propre rêve. Ce n’était qu’un rêve justement.

— Des choses inexplicables ? Je ne te le fais pas dire. Pour moi, par exemple, je ne sais pas comment je vais payer la facture de mon passage à l’hôpital. Et si je ne suis pas expulsée de mon appartement, ce sera aussi inexplicable. Le monde est très mystérieux, Gabriel.

Il s’est esclaffé, ce que je n’avais pas prévu.

— C’est vrai. Par contre, certains mystères sont meilleurs que d’autres, a-t-il répliqué, un sourire amusé, qui m’énervait furieusement, flottant encore sur ses lèvres.

J’ai pris une gorgée de mon café en fusillant l’horizon du regard, comme si le soleil m’avait lui aussi agacée.

— Qui sait ? Peut-être que ce rêve était surnaturel. Ou peut-être qu’il me disait simplement ce que je savais déjà mais que je n’avais pas le courage d’admettre. J’aurais sans doute ignoré ce message de mon inconscient pendant la journée, dans ces moments où l’on écoute davantage sa raison. Peut-être que je m’en suis servi d’excuse pour venir quand Kayla m’a appelé. Ou peut-être que c’était un pur hasard que je réponde au téléphone à ce moment-là. Ça pourrait aussi ne pas être un

heureux hasard. Peut-être considères-tu que te retrouver ici est ce qui pouvait arriver de pire ?

Non. J'étais sûre de cela mais pourtant, je n'ai rien dit. Au lieu de ça, je me suis mise à me masser les tempes.

— Ce que je sais, c'est que toutes ces hypothèses me font mal au crâne.

Il avait l'air content, comme si nous étions arrivés ensemble à la bonne conclusion.

Le silence s'est installé et j'ai enfin pris le temps de regarder autour de moi. La terrasse était pavée de grosses dalles et la pergola qui la protégeait était recouverte de roses blanches. Dans les coins, il y avait de grosses jardinières de fleurs colorées et des herbes aromatiques dans des pots plus petits. Le mobilier était simple et robuste, comme la table de jardin à laquelle nous étions assis. Sur notre droite, il y avait un petit salon d'extérieur. La terrasse faisait face à une grande pelouse entourée d'une clôture en bois et au-delà, une prairie de fleurs sauvages s'étendait jusqu'à la lisière de la forêt, au-dessus de laquelle le soleil brillait.

— C'est vraiment magnifique.

C'était peut-être l'endroit le plus paisible que j'aie jamais vu. Je comprenais mieux maintenant pourquoi je m'étais dit qu'il n'avait rien à faire au Platinum Pearl. Gabriel appartenait à des endroits comme celui-ci, qui n'étaient que beauté et sérénité.

À quelques mètres de la terrasse, un grand arbre pourvu d'une mangeoire à oiseaux se balançait doucement au gré du vent. Un merle bleu avait volé jusqu'à une petite flaque au-dessous de l'arbre et jouait dans l'eau. Je l'ai observé pendant quelques instants danser, remuer les plumes de sa queue et piailler gaiement. Ses mimiques et le plaisir qu'il y prenait m'ont fait rire. Gabriel me regardait, un sourire aux lèvres, l'air de se réjouir de me voir si détendue. Il s'est brusquement détourné. Le merle s'est envolé en jacassant et en projetant des gouttelettes autour de lui.

Gabriel s'est de nouveau mis à se balancer sur sa chaise, les mains derrière la nuque, soulevant ainsi un peu son tee-shirt, révélant la peau

bronzée juste au-dessus de la ceinture de son jean. Quand je me suis rendu compte que mon regard s'attardait sur cette partie de son corps, j'ai rougi et j'ai vite levé les yeux sur son visage. Heureusement, il n'avait rien remarqué.

— Quand j'étais enfermé dans cette cave, il y avait une toute petite fenêtre en hauteur. Elle avait des barreaux et il était impossible de passer à travers. Et puis, la vitre était teintée. Mais il y avait une petite égratignure sur le revêtement et elle était exposée à l'est. Tous les matins, des rayons de lumière dorés s'infiltraient par cette minuscule griffure. Au fil des heures, ils devenaient de plus en plus lumineux. Ça me donnait de l'espoir, j'avais l'impression que même dans un endroit pareil, on m'observait peut-être depuis les cieux. Je me disais que si un jour je parvenais à m'échapper, j'assisterais tous les matins au lever du soleil.

J'ai senti mon cœur chavirer. Je l'avais accusé de vouloir me contrôler. J'avais été si insensible, si cruelle. *J'ai déjà subi ça et jamais je ne le ferai vivre à quelqu'un d'autre*. Non. Jamais il ne ferait une chose pareille. Gabriel dégageait quelque chose de paisible, une force tranquille qui me remplissait d'un désir que je n'arrivais pas à comprendre. C'était peut-être cette image dans ma tête, cette petite égratignure sur la fenêtre de sa prison. Parfois, l'espoir ne tient qu'à ça, quelques rayons de lumière.

— Tu as réussi à t'échapper, ai-je murmuré, après avoir éclairci ma voix.

— Oui, j'ai réussi, a-t-il répondu en souriant, avant de prendre une gorgée de café et de se relever. Tu veux aller faire un tour dans mon atelier provisoire, Ellie ?

Ellie.

Tu es une petite fille tellement sage et intelligente, Ellie.

J'ai frissonné, mes veines parcourues par une sensation évanescente et tiède. Il m'avait appelée Ellie quand j'avais encore de la fièvre. Je ne me souvenais même pas lui avoir confié mon vrai prénom. Je pensais ne plus pouvoir supporter qu'on m'appelle ainsi. Et pourtant, dans la bouche de Gabriel, mon nom semblait en *lieu sûr*.

— Oui, avec plaisir, ai-je répondu en lui souriant.

*
*   *

Le garage était grand et quasi vide, avec un sol noir tacheté de gris et des portes en bois restées ouvertes pour laisser pénétrer la lumière.

À droite, un plan de travail fixé au mur était occupé par divers outils, notamment de jardinage ; juste à côté, un gros morceau de pierre blanche était posé sur une table.

J'ai suivi Gabriel en boitillant, et je me suis arrêtée devant ce qui semblait être un gros morceau de marbre. Il était encore recouvert d'éclats de pierre. Je n'arrivais pas à déceler ce qu'il représentait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien pour l'instant. Mais bientôt, ce sera un ange. Une commande pour la façade d'un musée en construction en France, a-t-il répondu en riant.

— Un musée en France ? Vraiment ? C'est impressionnant !

Il n'a pas répondu, se contentant de faire tourner le plateau sur lequel était posée la sculpture. Les sourcils froncés, il s'est perdu dans la contemplation du marbre, soudain distrait et nerveux. Il a jeté des coups d'œil aux outils posés juste à côté.

— Tu dois te remettre au travail ?

Il a cligné des yeux, me regardant avec un air un peu perdu, puis il a secoué la tête en souriant.

— Excuse-moi, parfois, quand je commence un nouveau projet, j'ai l'impression qu'il est coincé à l'intérieur de moi, qu'il n'attend qu'à…

Il a passé une main dans ses cheveux, l'air subitement gêné.

— À être libéré ? ai-je complété.

— Voilà.

Ses mains exploraient la pierre, ses doigts suivaient toutes les bosses, tous les creux. Une fois de plus, j'ai été frappée par la beauté de ses mains, puissantes et douces à la fois. Ses doigts étaient longs et minces ; sa peau,

dorée par le soleil, contrastait avec le marbre blanc. J'ai alors repensé au rêve que j'avais fait quand j'avais de la fièvre, je touchais ses mains, explorais toutes leurs lignes. J'ai frissonné malgré la température du garage.

Il palpait la pierre avec une sorte de tendresse, comme s'il déchiffrait du braille, non pas fait de lettres mais de… possibilités.

— Tes mains créent la beauté, ai-je murmuré.

J'avais parlé sans réfléchir. Et je réalisais à quel point ces mots sonnaient juste.

Gabriel a levé les yeux sur moi, ce regard noisette plein de chaleur, de douceur et de complicité.

— Je ne crée pas la beauté, Éloïse, je ne fais que révéler ce qui est déjà là.

Je l'ai dévisagé pendant un long moment, cette alchimie qui nous enveloppait vibrant intensément entre nous. Qu'essayait-il de faire avec moi ? Révéler une beauté imaginée ? Tailler toutes les pointes, tous les morceaux rugueux jusqu'à voir ce qu'il y avait à l'intérieur de moi ? Ce qu'il *espérait* que je sois ?

Je me suis brusquement détournée. C'était trop bouleversant. Je ne voulais pas qu'il s'échine à chercher ce qui n'existait pas. La pression était trop forte et puis il se trompait. Il n'y avait rien de caché à l'intérieur. Pas de beauté à révéler. Les pointes n'étaient pas là par hasard, je les aimais bien. Elles me protégeaient. Plutôt mourir que de me les faire enlever.

— Gabriel…

Soudain, nous avons entendu une voiture qui approchait et nous nous sommes tournés vers la porte du garage. Un pick-up rouge venait de s'arrêter à côté de celui de Gabriel. Je lui ai jeté un coup d'œil interrogateur auquel il a répondu par un sourire.

Un homme d'un certain âge aux cheveux poivre et sel est sorti de la voiture puis s'est dirigé vers nous.

— Salut George, a dit Gabriel en avançant vers moi.

— Salut, a dit l'inconnu. J'étais en route pour la carrière et j'ai eu envie de m'arrêter pour voir si tout allait bien. Tu dois être Éloïse, a-t-il ajouté en m'adressant un sourire et en me tendant la main.

J'ai hésité brièvement avant de saisir sa grosse main rugueuse dans la mienne. Il l'a serrée légèrement avant de la relâcher.

— Vous pouvez m'appeler Ellie.

Je me demandais ce que Gabriel avait bien pu raconter sur moi à cet homme. Surtout, je me demandais qui il était. J'étais mal à l'aise, simplement vêtue d'un petit short en coton et d'un tee-shirt basique, le visage en vrac, les cheveux dans tous les sens et, pour couronner le tout, appuyée sur des béquilles.

— D'accord, Ellie. Je suis George et tous les amis de Gabriel sont mes amis, a-t-il dit avant de jeter un coup d'œil à mon plâtre. Comment te sens-tu ? J'ai entendu dire que tu avais malencontreusement rencontré un groupe de sauvages.

Je me suis esclaffée. Cet homme me plaisait déjà.

— On peut dire ça comme ça.

— Je sais que c'est un euphémisme, Ellie, mais je préfère ne pas être grossier en présence d'une demoiselle.

Il a souri de nouveau. *Une demoiselle.* On ne me l'avait encore jamais faite, celle-là !

— Comment avance-t-elle ? a demandé George en se tournant vers le bloc de pierre.

— Pourquoi penses-tu que c'est une fille ?

— Je n'en sais rien, c'est toi qui verras, a répliqué George, hilare.

Ils se sont avancés vers la sculpture, me laissant seule derrière eux. Je les ai observés discuter. *George.* L'article que j'avais lu sur Gabriel mentionnait un associé de son père qui avait recueilli son frère à la mort de leurs parents. Ce devait être cet homme.

— Quand Dom revient-il ? a demandé George.

Il semblait inquiet, ce qui m'a intriguée. Ses mots n'étaient pas aussi neutres qu'ils le paraissaient.

— Je ne sais pas. À la fin de la semaine peut-être ? Il a pris deux semaines de vacances, c'est ça ?

— Oui. Mais je ne savais pas qu'il comptait partir en vadrouille.

Gabriel a haussé les épaules, fixant de nouveau son attention sur la pierre devant lui.

— Je ferais mieux de repartir au travail.

— Merci d'être passé, je t'appellerai demain.

George a hoché la tête. Il s'apprêtait à tourner les talons quand Gabriel a ajouté :

— Au fait, est-ce qu'il y a des nouvelles de ce petit garçon qui a disparu ? Wyatt Geller ?

— Non, je n'ai rien entendu, a répondu George en fronçant les sourcils.

Gabriel semblait profondément triste, catastrophé même. Il a glissé les mains dans ses poches en inclinant la tête. *Cette posture était sa marque de fabrique.* J'avais entendu parler de cet enfant disparu à la télé quand j'étais à l'hôpital. Je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention ; le reportage était passé pendant qu'une infirmière me prenait la tension. Cet enfant devait rappeler à Gabriel le temps où il était le petit garçon qui faisait la une des journaux. Comment aurait-il pu en être autrement ?

— Je consulte le journal local sur Internet tous les matins, a-t-il dit. Je n'ai rien vu de nouveau mais je me suis dit que tu avais peut-être eu d'autres informations en ville, qui n'auraient pas encore été publiées…

— J'aurais aimé pouvoir t'annoncer une bonne nouvelle…

— Oui, moi aussi.

Gabriel a poussé un soupir, l'air distrait. George l'a dévisagé un moment encore avant de se tourner vers moi et de me sourire chaleureusement.

— Prends soin de toi, Ellie. À bientôt.

— Ravie d'avoir fait votre connaissance, ai-je répondu en lui faisant un petit signe de tête.

George a démarré et s’est éloigné, laissant derrière lui un nuage de poussière.

— J’ai entendu parler de Wyatt Geller quand j’étais à l’hôpital.

Gabriel a hoché la tête, le corps apparemment très crispé.

— Je suis sûre que ça… te rappelle des choses, ai-je ajouté, en cherchant mes mots.

— C’est vrai, a-t-il dit avant de se tourner vers l’ange encore brut.

CHAPITRE 12

« Sois patient. Un jour le soleil brillera pour toi aussi. »
Shadow, le baron de l'os à souhait

Gabriel

À la suite de ce premier café, c'était devenu un rituel de passer la matinée ensemble. Elle me retrouvait sur la terrasse, s'installait précautionneusement sur la même chaise, une tasse de café à la main, pour célébrer le lever du jour. Je la regardais du coin de l'œil tandis qu'elle observait les éclats de lumière dorée qui caressaient l'horizon. J'adorais alors l'expression de son visage, une sorte d'admiration circonspecte, comme si elle appréhendait de tomber amoureuse de quelque chose de beau, même du soleil.

Parfois, ça me faisait du mal de la regarder, de la savoir si solitaire, tellement persuadée que ce monde était dangereux pour elle. J'avais vraiment envie de lui montrer qu'elle n'avait pas besoin d'avoir peur, mais pour l'instant, je me contentais de lui offrir le lever du soleil et un endroit sûr pour le contempler. Je priais pour qu'elle se rende compte un jour qu'elle méritait toute cette beauté.

Je redoutais un peu d'aimer autant passer ces matinées avec elle, parce que je savais que tout ça aurait une fin. Son état s'améliorait de jour en jour. Bientôt, elle partirait. Évidemment, j'espérais qu'elle voudrait revenir, au moins un peu.

Pendant cinq jours, elle avait été totalement dépendante de moi. Si faible qu'elle me permettait de lui donner à manger et à boire et qu'elle ne protestait pas quand je l'assistais pendant qu'elle vomissait. Elle était si

fragile, alors que j'avais imaginé une fille dure et résiliente qui n'avait besoin de rien ni de personne. Bizarrement, sentir qu'elle avait *besoin* de moi était presque cathartique.

Pendant douze ans, on m'avait traité avec beaucoup de précaution. Personne n'avait *besoin* de moi. Contrairement à Ellie. Et c'était vraiment… agréable. Si elle avait une apparence froide et agressive, elle avait une âme pure et sensible. Elle ne l'aurait reconnu pour rien au monde, pas plus que toutes les choses qu'elle m'avait dévoilées alors qu'elle délirait sous l'effet des médicaments et de la fièvre.

Un matin, j'avais changé les pansements sur ses côtes et elle s'était mise à effleurer mes mains, mes doigts. J'avais commencé à paniquer mais plus elle me touchait, plus le désir montait en moi, avec une telle force que j'en avais le souffle coupé. C'était la première fois que je *supportais* le contact d'une personne depuis que j'étais enfant. Même si j'avais peur, je ne voulais pas que ça s'arrête. *Je veux qu'elle me touche encore. Qu'elle reste. Si elle partait, je voudrais qu'elle revienne. Pour moi.* Ou pour admirer le lever du soleil…

Arrête de te mentir, Gabriel. Tu es en train de tomber amoureux d'elle. Peut-être que tu l'es déjà.

Était-ce le cas ? Était-ce ce que l'on ressentait quand on était amoureux ? Une sorte de bonheur déchirant ? Ou bien était-ce simplement que je savais que ce serait bien plus compliqué avec Éloïse, mais que j'avais décidé de ne pas m'arrêter à cela ?

Éloïse.

Bon sang, j'ai cru que j'allais défaillir quand elle m'a révélé son prénom. Comment était-ce possible ?

Et cette étrange alchimie qui me donnait l'impression que nous étions faits l'un pour l'autre ? Étais-je devenu fou ? Si oui, avais-je envie même de guérir ? Non. Bizarrement, être fou d'Ellie, ça valait la peine. Même cette douleur me rappelait que j'étais vivant. Mieux encore, j'avais une vie. Je tentais ma chance, je suivais ce que mon cœur me conseillait, j'étais

prêt à risquer d'être blessé par une fille elle-même détruite par la vie. Une fille qui pensait n'avoir droit à rien, surtout pas à moi.

Elle va te faire souffrir, Gabriel. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Oui, je le savais. Pourtant, j'allais tenter ma chance.

Quelques jours après la visite de George, j'ai retrouvé dans le grenier les décorations préférées de ma mère et, dans la soirée, je les ai accrochées dans la chambre d'Ellie. Je savais qu'elle dormait avec les rideaux ouverts pour que les premières lueurs de l'aube l'éveillent. Le lendemain matin, dès qu'un rayon de soleil s'est mis à briller au-dessus de l'horizon, au lieu de m'installer sur la terrasse, je me suis approché de sa chambre. J'ai frappé doucement à la porte.

— Entrez.

Elle était debout au milieu de la pièce, appuyée sur ses béquilles. Elle semblait émerveillée par le kaléidoscope de couleurs qui chatoyaient sur les murs. Son regard a croisé le mien.

— Comment as-tu fait ça ? a-t-elle dit d'une voix douce, légèrement essoufflée.

J'ai souri en pointant du doigt le cristal qui pendait à la fenêtre.

— C'est un prisme. Ma mère l'avait accroché dans notre cuisine, ai-je dit en m'appuyant contre le cadre de la porte, les bras croisés, captivé par son émerveillement. Les jours où tu avais de la fièvre, tu parlais souvent d'arcs-en-ciel. J'ai pensé que… tu pourrais aimer ça.

— Comment ça marche ? a-t-elle demandé en inclinant la tête.

J'étais surpris qu'elle ne sache pas ce qu'était un prisme. Je m'apprêtais à lui expliquer le principe de la réfraction de la lumière, mais une réponse moins compliquée aurait l'avantage de conserver un peu plus de magie.

— Avec les rayons du soleil.

Elle m'a dévisagé ; son expression révélait qu'elle avait parfaitement compris que mon explication était incomplète.

— Les rayons du soleil, a-t-elle répété avec une pointe de nostalgie.

Après un dernier coup d'œil dans ma direction, elle a fixé son attention sur la pièce et s'est dirigée en boitillant vers le mur. Elle a déposé ses béquilles sur le lit et a placé ses mains en coupe comme si elle recueillait un arc-en-ciel. Elle m'a alors regardé et un merveilleux sourire a étiré ses lèvres, plus lumineux que l'arc-en-ciel au creux de ses paumes.

Seigneur… *Le sourire d'Ellie.* Il me coupait le souffle.

Il s'est lentement effacé mais son regard en a conservé une partie. Elle s'est tournée pour ramasser ses béquilles.

— Merci.

— Je t'en prie.

Après avoir préparé le café, nous nous sommes installés à nos places habituelles sur la terrasse. Elle a soupiré d'aise en étendant sa jambe plâtrée sur l'une des chaises. C'était bon signe, elle était en voie de guérison et ne souffrait plus autant qu'avant. Son expression semblait plus paisible que les matins précédents. Les blessures de son visage avaient l'air de s'effacer au fil des jours, laissant éclater sa beauté. Il ne restait plus qu'une marque jaunâtre sur sa pommette droite et une croûte sur sa mâchoire. J'adorais la voir sans maquillage ! J'aimais ses traits purs, sa grâce délicate. Elle était naturelle, sans produits censés mettre en valeur des traits qui n'en avaient nul besoin. Éloïse serait toujours belle au saut du lit, baignée par la douce lueur de l'aube, le regard vulnérable, encore peuplé de rêves. Mon sang s'échauffait un peu à cette idée, mais j'ai préféré l'ignorer… De telles pensées n'apporteraient rien de bon, ni pour elle, ni pour moi.

— C'est l'heure d'aller bosser ? a-t-elle demandé.

— Tu veux dire que c'est l'heure de venir me regarder travailler ?

L'insouciance qu'elle affichait jusqu'alors s'est évaporée.

— J'aimerais bien pouvoir me rendre plus utile…

— Je sais, Ellie. Je ne faisais que plaisanter. Tu es ici pour guérir, rien de plus.

Elle avait l'air d'hésiter à présent et j'ai regretté de l'avoir troublée. En fait, j'aimais bien qu'elle me tienne compagnie pendant que je travaillais.

La sculpture était une activité solitaire. Je me laissais absorber très souvent dans ma tâche mais, lorsque mon travail ne nécessitait pas trop d'attention, j'adorais pouvoir lui parler. Pour l'instant, nous avions surtout discuté de ce que je faisais, des outils que j'utilisais. Mais j'espérais que ce temps passé ensemble permettrait à Ellie de s'ouvrir un peu plus à moi.

J'avais installé une chaise longue au garage et c'est là qu'elle s'asseyait pendant que je travaillais, une couverture sur les jambes. Elle n'était pas complètement rétablie et ses côtes la faisaient encore souffrir. *Elle ne se plaignait pourtant pas.* J'essayais de faire en sorte qu'elle se sente le mieux possible. Au bout de quelques heures, elle repartait se coucher et elle dormait tout l'après-midi, ne se réveillant que pour le dîner et parfois pour regarder une émission de télé. Elle dormait beaucoup, ce qui indiquait que son corps avait besoin de cela pour récupérer.

En l'aidant à s'allonger sur la chaise longue, j'ai repensé à tout ce qu'elle m'avait dit quand elle avait tant de fièvre et prenait ces médicaments. Elle appelait beaucoup sa mère, mais aussi une certaine Madame Hollyfield, elle parlait de glaces à l'eau, d'arcs-en-ciel. Elle les appelait la nuit, dans son sommeil, la voix épouvantée. Ces personnes avaient dû disparaître il y a longtemps déjà, et elle les pleurait encore.

— J'ai commencé à travailler la pierre pour sculpter l'ange. Je pense que ce sera un garçon, ai-je dit en caressant la pierre qui prenait forme.

— Oui, je pense aussi. Comment pourrait-on l'appeler ?

— Je n'ai pas l'habitude de donner des prénoms à mes sculptures.

— Ah bon ? Pourquoi ?

J'ai haussé les épaules, soudain mal à l'aise. Ce n'était pas vrai. Il m'était arrivé de donner des prénoms à une œuvre… Mais je n'avais jamais recommencé. De toute façon, c'était différent.

— Je n'y avais jamais pensé. Quel prénom choisirais-tu ?

Je l'ai vue se mordiller les lèvres. Cela a suffi pour me faire frissonner et raidir mes muscles. J'ai essayé de penser à autre chose pour échapper à cette tentation.

— William.

— William ? Pourquoi ?

Elle a haussé les épaules, l'air un peu gênée.

— Je ne sais pas, j'ai toujours aimé ce prénom.

— Alors va pour William. Que penses-tu de ton prénom, Will ? ai-je demandé, faisant mine de me pencher vers lui pour écouter sa réponse. C'est bon, il aime bien.

— Tant mieux, a-t-elle répondu en pouffant de rire.

Nous avons discuté longtemps pendant que je faisais naître le corps potelé de William et que je lissais son petit ventre tout rond. Je jetais parfois des coups d'œil à Ellie, elle paraissait sereine, un bras passé sous sa tête, son plâtre dépassant de la couverture. Son visage était de profil, elle regardait par la porte ouverte du garage, la contusion jaune sur sa pommette mise en évidence par le soleil. Elle ressemblait à une déesse déchue. Si j'avais su peindre, j'aurais aimé faire son portrait, capturer toutes ses zones d'ombre et de lumière.

— Tu n'as jamais pensé au mannequinat ? ai-je demandé. Tu as tout pour réussir dans cette branche.

— Avant de devenir strip-teaseuse, j'avais répondu à une annonce pour devenir mannequin.

Elle s'est tue pendant un moment, le regard perdu au loin, avant de poursuivre :

— Je me suis rendue au studio et le type m'a dit que pour travailler comme mannequin, il me fallait un book. Il m'a demandé mille dollars pour quelques photos et a ajouté que si je n'avais pas assez d'argent, on pourrait s'arranger.

Je comprenais très bien de quel type d'arrangement il s'agissait. *Quel salopard.*

— Je suppose que tu penses que je suis partie, hein ?

Elle me regardait droit dans les yeux, pleine de défi. *Oh, non… Ellie…*

J'ai continué à m'affairer, déplaçant mes mains sur la pierre comme je l'avais déjà fait des milliers de fois, à la recherche des défauts à lisser. J'avais mal jusqu'au plus profond de moi.

— Je n'ai jamais eu mes photos. J'ai exigé qu'il me les donne mais il m'a rétorqué que si je n'étais pas contente, je n'avais qu'à l'attaquer en justice.

Elle a éclaté d'un rire qui exprimait autant son mépris que son impuissance d'alors. Je la comprenais, même si j'aurais préféré l'inverse.

— Comme si c'était possible, a-t-elle murmuré en enveloppant délicatement ses côtes cassées de ses bras.

Elle a semblé vouloir reprendre la parole mais elle s'est tue, les sourcils froncés comme si elle ne savait pas trop quoi dire. Puis elle a à nouveau détourné le regard.

— Je suis désolé que tu aies vécu ça, ai-je fini par dire. Tu sais, en enfer, il y a un endroit spécialement conçu pour les gens qui profitent des autres.

Elle a soupiré.

— Ouais… L'enfer doit être vraiment immense.

— Il y a plus de gens bien que de gens mauvais sur Terre.

— Vraiment ? Tu le crois vraiment ?

— Oui.

Elle me dévisageait. Un grand nombre d'émotions défilaient sur son visage : l'incrédulité, la colère, la surprise et une minuscule étincelle… d'espoir. J'ai juste eu le temps de la voir avant que son masque d'indifférence ne reprenne sa place. Elle a haussé les épaules.

— Chacun ses opinions.

La déception m'a serré le cœur, mais au moins, Ellie s'exprimait. C'était déjà ça. Elle ne s'était jamais autant confiée depuis que nous nous connaissions, alors j'ai préféré ne pas insister. *Aide-moi à te comprendre, Ellie. Laisse sortir toute la souffrance que tu gardes en toi. Je ne te ferai pas de mal, je te le jure.* Je ne pouvais pas lui dire ces choses-là parce qu'elle ne me croirait pas. La seule chose que je pouvais faire pour Ellie, c'était lui *montrer*. Je lui offrirais des arcs-en-ciel tous les jours rien que pour revoir le sourire qui avait illuminé son visage ce matin et ses yeux émerveillés.

Parfois, j'avais le sentiment que nous nous trouvions chacun à l'extrémité d'une corde raide et que l'on marchait l'un vers l'autre. Un seul faux pas suffirait pour que nous tombions tous les deux au fond du gouffre.

J'ai jeté un coup d'œil à sa jambe, sans trop savoir si ce que j'allais lui demander était raisonnable, mais j'ai décidé de tenter le tout pour le tout et de risquer la chute.

— Tu as dit au médecin que tu avais déjà eu des fractures. C'est arrivé quand tu étais enfant ?

Elle m'a dévisagé, les yeux étrécis.

— Mon père avait la main leste (elle m'a jeté un autre regard de défi), du moins, quand il se souvenait de mon existence. Plusieurs fois, quand il était saoul, il n'a pas su maîtriser sa force.

Elle a haussé négligemment les épaules comme si elle venait de me dire que la météo annonçait de la pluie.

Merde.

J'ai senti une nouvelle vague de colère déferler en moi. Ellie avait vécu l'enfer sur Terre. Moi aussi, mais d'une autre façon. Soudain, j'ai réalisé à quel point nous nous ressemblions. Ellie est restée silencieuse, elle me regardait travailler, différentes expressions passaient sur son visage. Évidemment, elle revivait certains souvenirs dans sa tête. Une lueur de désespoir a teinté son regard.

— Tu ne pourras pas me réparer, tu sais.

Elle avait dit quelque chose de similaire au Platinum Pearl et ça m'avait fait réfléchir sur mes intentions. Mais maintenant, je savais que ce n'était pas mon but. Je voulais qu'elle entame une vraie *guérison* et j'espérais pouvoir l'accompagner. Je savais très bien qu'on ne pouvait pas réparer les autres ; on pouvait uniquement se réparer soi-même.

— Non, tu as raison, je ne peux pas te réparer.

Je peux simplement t'aimer. Et j'ai vraiment envie d'essayer.

Elle a relevé le menton dans un petit mouvement de défi. Soudain, la résignation a eu l'air de s'abattre sur elle comme un voile pesant. Elle s'est

relevée.

— Je suis fatiguée aujourd'hui.

J'ai posé mes outils et j'ai retiré mes gants pour l'aider, attrapant ses béquilles au passage.

— Ellie, je suis désolé si mes questions étaient trop indiscrètes… Je ne voulais pas te…

Elle m'a fait taire d'un geste de la main, comme si notre conversation n'avait aucun impact sur elle.

— Ce n'est rien, c'est juste que… j'ai mal à la tête, a-t-elle dit en posant la main sur son front.

— D'accord, ai-je dit doucement. Je passerai te voir un peu plus tard.

Elle a acquiescé puis s'est éloignée en claudiquant. Je suis revenu vers William et j'ai posé les mains à plat sur la table en grognant.

Merde alors.

Je suppose que tu penses que je suis partie ?

Mon père avait la main leste.

Seigneur.

Je me sentais vidé mais j'ai remis mes gants, j'ai ramassé mes outils et j'ai recommencé à tailler jusqu'à ce que mon téléphone sonne. J'ai extirpé l'appareil de ma poche et j'ai retiré un gant pour décrocher.

— Allô ?

— Gabriel ? Bonjour, c'est Chloé.

Elle parlait d'une voix légère et joyeuse qui m'a fait sourire.

— Salut, Chloé. Comment vas-tu ?

— Très bien, merci. Je t'appelais pour confirmer que j'arrive bien vendredi à Morlea. J'ai réservé une chambre au Maple Tree Inn.

Mince, ça ne m'allait plus du tout. Mais je m'étais engagé. Elle avait répondu avec beaucoup d'enthousiasme à mon dernier mail et m'avait proposé des dates. Je lui avais dit que je me rendrais disponible le jour de son choix. À l'époque, je n'avais aucune idée que la situation évoluerait ainsi avec Ellie. Sauf que je ne pouvais plus faire machine arrière avec Chloé.

— D’accord, très bien. J’ai entendu beaucoup de bien du Maple Tree Inn. C’est un Bed & Breakfast, n’est-ce pas ?

— Oui, c’est ça. Tu sais, même s’il s’agit d’un déplacement professionnel, je ne te cache pas que je suis ravie de cette escapade à Morlea qui m’a l’air d’être une petite ville charmante.

J’ai glissé mes doigts dans mes cheveux, puis j’ai avancé jusqu’à la porte du garage pour admirer les arbres et la route au loin.

— Oui, c’est vrai. C’est une très jolie région. J’ai hâte de te rencontrer.

— Moi aussi, Gabriel. Encore merci de te rendre disponible pour moi. C’est très gentil de ta part.

— Pas de problème. Est-ce qu’il faut que je prépare quelque chose ?

— Non. J’ai juste besoin de toi, a-t-elle dit avant de s’esclaffer. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Alors ça ne devrait pas poser trop de problèmes. Est-ce qu’on ne devrait pas déjà décider d’un horaire ?

— Oui, c’est d’ailleurs la raison de mon appel. Je te propose de m’indiquer les heures qui te conviendraient le mieux.

— D’accord, je m’en occupe. Il se trouve qu’en ce moment, j’héberge une amie qui ne peut pas se déplacer facilement. Ça ne te dérange pas si on se retrouve chez moi ?

— Non pas du tout. C’est parfait. Je m’en fiche, tant que tu te sens à l’aise. Et puis… ce sera l’occasion de voir ta maison.

— Merci, Chloé. Bon, je t’envoie mes disponibilités à partir de vendredi.

— Super. À vendredi. Encore merci, Gabriel.

Je l’ai saluée puis j’ai raccroché. Je me suis perdu dans la contemplation des arbres pendant quelques minutes encore. Je pensais à Chloé et à tout ce qui avait changé depuis que j’avais accepté cet entretien.

Chloé.

Ellie.

D’une certaine façon, elles m’avaient toutes les deux poussé à changer. *Chloé* m’avait permis de rêver à une rencontre, à un amour, à une famille comme celle que j’avais eue. Je ne savais pas si Chloé était le type de femme dont je pouvais tomber amoureux, ou si elle allait être attirée par moi. Je voulais me présenter à elle en tant qu’homme et pas comme un lapin apeuré qui bondissait dès que quelqu’un s’approchait d’un peu trop près. Voilà pourquoi je m’étais rendu au Platinum Pearl. Et que j’avais fini dans une pièce avec… Ellie. J’ai poussé un soupir. La vie ne réservait-elle pas toujours des surprises ?

Nous allions bientôt le savoir.

CHAPITRE 13

« Qui s'occupe les mains est vif d'esprit. »

Gambit, le duc des truands

Ellie

Je ne comprenais pas vraiment pourquoi je racontais à Gabriel des fragments de mon histoire. Et j'étais d'autant plus déconcertée que cela ne changeait pas son regard sur moi. J'essayais de le choquer en lui révélant qui j'étais vraiment. Mais il revenait toujours vers moi avec la même sérénité, la même tendresse dans les yeux, comme si rien de ce que je disais ne pouvait le décevoir. Que voulait-il de moi ? Je refusais de prétendre être quelqu'un d'autre, comme j'avais pu le faire dans le passé avec des hommes qui m'avaient tous quittée à la fin. Non, Gabriel continuait de s'occuper de moi, jour après jour. Pourquoi ? Pourquoi étais-je toujours là, dans sa belle maison ? Pourquoi était-il aux petits soins ? Pourquoi m'offrait-il des arcs-en-ciel, comme si j'étais quelqu'un de spécial ?

Ce n'était pas mon corps qui l'intéressait, il ne me demandait aucune faveur en retour, du moins pas pour l'instant. Dès qu'il s'approchait de moi, il se raidissait, mais cette réaction s'atténuait un peu plus chaque jour. Il y avait donc autre chose, mais quoi ? Ses motivations m'échappaient et j'étais un peu perdue, il me faisait presque peur. Il menaçait quelque chose de vital en moi, mais je ne parvenais pas à comprendre quoi.

Je ne crée pas la beauté, Éloïse, je ne fais que révéler ce qui est déjà là.

Le lendemain de mes révélations sur mon père, j'ai décidé de ne pas le rejoindre sur la terrasse. Il était trop tôt. Pourtant, quand les premiers rayons du soleil ont éclairé ma chambre et qu'une centaine de spectres lumineux se sont mis à briller, je me suis levée. Je n'ai pas pu résister. Je me suis dit que c'était à cause de l'odeur du café, de l'air frais et de la sensation de paix que je ressentais en contemplant le ciel passer de l'aube au jour, mais je savais que je n'étais pas tout à fait honnête avec moi-même. En vérité, c'était Gabriel qui me donnait envie de me rendre sur la terrasse. Avec son visage magnifique, ses yeux encore embués de sommeil, ses épaules larges et ses belles mains d'artiste, il semblait à la fois viril et doux.

Je pensais qu'il serait surpris de me voir après notre conversation de la veille. Or, il m'a souri et m'a saluée comme les autres fois et nous avons bu notre café ensemble, en contemplant les arbres que le vent secouait doucement et le ciel qui rosissait.

Les deux jours suivants se sont déroulés de la même façon. Je le regardais pendant plusieurs heures se consacrer à William. Il révélait peu à peu les traits du petit visage de l'ange. Le martèlement de son burin me servait de musique de fond, la poussière dansait autour de lui avant de disparaître dans les airs. J'étais fascinée d'assister à la naissance de William. Cela me coupait presque le souffle.

— Comment sais-tu ?

— Quoi ?

— À quoi il ressemble ?

— Je ne sais pas. Il me le dit au fur et à mesure, a-t-il répondu avant de marquer une pause. En fait, j'ai une idée générale de son apparence et je l'utilise pour tracer les grandes lignes, mais je ne sais pas exactement à quoi ressemblera son visage, a-t-il ajouté avant de reprendre sa besogne. Je pense que tous les artistes créent de cette manière. Les écrivains… Les peintres… On commence par une vision globale vague, puis les détails émergent progressivement. Plus j'avance dans mon travail, plus je fais

confiance à mes mains. Ce sont elles qui me guident dans la bonne direction.

J'aimais ça. J'aimais l'assurance avec laquelle il travaillait, la confiance qu'il avait dans son talent. Et j'étais jalouse. Que ressentait-on quand on possédait un tel don ? Quand on était capable de dévoiler la beauté des choses avec ses mains ? Je n'en avais aucun, moi. Sauf celui de danser autour d'une barre, si toutefois on pouvait parler de talent dans ce cas-là. J'ai croisé les bras sur mes côtes encore sensibles. Je me sentais bonne à rien.

— Il a les cheveux bouclés, a dit Gabriel, ce qui m'a tirée de mes pensées.

Je l'ai regardé se servir du burin et du marteau pour créer des ondulations sur le front de William. La tendresse a alors remplacé la tristesse qui menaçait de m'engloutir. Je me sentais presque attachée à William, comme si le fait d'assister à sa naissance me rendait d'une certaine façon responsable de lui.

J'ai vu William émerger d'un bloc de pierre. C'était désormais un petit bonhomme gras, adorable, aux yeux rieurs et au sourire doux. Je ressentais de l'amour pour lui. *C'est stupide ! Vraiment ridicule ! On ne peut pas aimer une statue.* J'ai presque ri de moi, mais je ne voulais pas faire un bruit qui pourrait attirer les questions de Gabriel. *Non seulement je suis cassée à l'intérieur et inutile, mais en plus je suis folle. J'aime ce petit ange que tu as créé, ça faisait très longtemps que je n'avais pas aimé de la sorte.*

— Ellie, je voulais te faire part de quelque chose.

J'ai repris mes esprits en entendant le ton sérieux de sa voix.

— Oui ?

— Avant que tu ne viennes ici, j'avais accepté d'accorder un entretien à une doctorante de l'université du Vermont qui fait une thèse. Elle arrive demain à Morlea.

— Une thèse sur quoi ? ai-je demandé en fronçant les sourcils.

— Sur les enfants kidnappés qui ont réussi à s'échapper ou qui ont été retrouvés.

— Ah… Eh bien, ça doit être… dur ? ai-je dit en déglutissant péniblement. Enfin, ce sera dur pour toi, non ?

J'ai frissonné en imaginant ce que ça pourrait me faire de répondre à des questions sur les pires moments ma vie. J'ai toujours préféré ignorer les choses qui m'avaient fait souffrir.

Il s'est interrompu pendant un moment, comme pour prendre le temps de vraiment réfléchir à ma question.

— Non, je ne crois pas. Je ne parle pas souvent de ce qui m'est arrivé, mais ça ne m'affecte plus.

J'ai froncé les sourcils à nouveau, sans le quitter des yeux. Comment était-il parvenu à ne plus être affecté après avoir été enfermé dans une cave pendant six ans et avoir été torturé de la pire des manières ? Comment était-ce possible ?

Ses beaux yeux sensibles ont croisé les miens.

— C'est la proximité physique qui me pose encore problème. Comme tu le sais.

— Ah oui, ai-je dit avec douceur.

Je me sentais honorée ; j'étais sans doute la seule femme sur Terre qui le savait. C'était comme une sorte de… secret, un détail personnel, privé, que j'étais la seule à connaître. Sa confiance en moi me touchait profondément. Et pourtant, je l'avais trahie quand, au club, j'avais envoyé Rita à ma place. Maintenant, j'en avais honte et j'étais dévorée par les remords.

— Gabriel…

— Qu'y a-t-il ? m'a-t-il demandé, l'air inquiet.

J'ai cherché mes mots, qui venaient bien trop tard, en me rongeant les ongles.

— Je suis désolée, ai-je murmuré d'une voix rauque, en levant les yeux sur lui. Je suis désolée de ce que j'ai fait au club.

Il a étudié mon visage, puis il a baissé les yeux sur mes mains que je tordais sans cesse avant de les relever vers les miens.

— Je te pardonne.

— Pourquoi ? ai-je chuchoté.

Il a eu un petit sourire triste.

— Parce que ça m'a fait du mal… mais je pense que toi aussi tu en as souffert.

Ce qu'il venait de dire m'a ébranlée profondément. Et c'était parfaitement vrai. Comment le savait-il ? J'avais délibérément cherché à lui faire du mal. Si j'en avais souffert, ce n'était que justice. J'ai secoué la tête ; je ne savais plus si j'étais heureuse qu'il me pardonne ou pas. Il valait mieux changer de sujet, revenir à ce dont nous parlions avant. Son rendez-vous avec la doctorante.

— En tout cas, c'est gentil de ta part d'accorder cet entretien à cette jeune femme. On dirait que c'est pour une bonne cause. Une contribution à… euh… au monde universitaire.

Il m'a dévisagée pendant quelques secondes avant d'esquisser un petit sourire. Puis il s'est tourné vers William et a posé sa main sur ses boucles d'ange.

— Je t'en parle parce que nous avons rendez-vous ici, à la maison, comme ça, je serai là si tu as besoin de moi.

— Oh, mais ce n'était pas la…

— C'est réglé. Je voulais juste t'en parler pour que tu sois au courant.

— Merci.

C'était sa maison, il ne me devait rien. Je savais que je perturbais sa vie, pourtant il était toujours aussi gentil et serviable. Pourquoi ? C'était la question que je n'arrêtais pas de me poser. Mais je n'osais pas lui demander tellement je craignais la réponse.

— Je pense que d'ici quelques jours, je pourrai repartir…

Gabriel s'est arrêté net.

— Mais pourquoi ? Tu veux vraiment retourner dans ton appartement vide, avec trois étages à monter et personne pour t'aider en cas de besoin ? Tu es encore convalescente. Ça ne fait même pas deux semaines.

— Je ne veux pas dépendre de toi, ai-je marmonné.

— C'est si dur que ça ? a demandé Gabriel en soupirant.

J'allais répondre quand nous avons entendu une voiture approcher. Gabriel a posé ses outils et a lentement retiré ses gants. J'avais l'impression qu'il s'était raidi. Était-ce le fruit de mon imagination ? La voiture s'est arrêtée mais est restée hors de ma vue. Gabriel est sorti pour aller à la rencontre de la personne qui marchait sur les graviers de l'allée.

— Dom, l'ai-je entendu dire.

C'était son frère. Il était rentré.

— Salut, frérot.

— La pêche a été bonne ?

— Miraculeuse. J'ai ramené une glacière pleine. Ça te dit du poisson grillé pour plus tard ?

Ils se sont arrêtés à la porte du garage. Ils étaient auréolés de lumière. Gabriel se tenait à côté d'un homme qui lui ressemblait un peu, mais pas autant que ce que j'avais imaginé. Il avait les cheveux plus bruns, pas aussi épais. Il était séduisant mais sa beauté était loin d'égaler celle de Gabriel. Il s'est figé quand il m'a vue, puis il m'a lancé un regard farouche.

— Dominic, je te présente Ellie, a-t-il dit en le regardant d'un air menaçant, la mâchoire contractée.

Dominic a pris un air étonné.

— Tu m'avais dit qu'elle s'appelait Crystal.

Je les regardais alternativement en essayant de comprendre ce qui se passait. Gabriel avait manifestement parlé de moi à son frère et du fait que je m'installerais ici. Était-ce pour cette raison qu'il était parti ?

— Crystal est mon nom de scène, ai-je déclaré.

J'étais partagée entre l'envie qu'il soit déjà au courant de ce que je faisais dans la vie et celle qu'il ne sache rien du tout.

Il m'a regardée avec un tel mépris que j'ai failli détourner le regard mais j'ai résisté. De toute évidence, il savait tout. Il a fini par marmonner « Ellie », d'une voix hostile.

Entendre prononcer mon vrai prénom sur ce ton me blessait. J'ai plaqué sur mes lèvres mon sourire détaché, celui que je maîtrisais depuis si longtemps, mais pour une fois, ça me coûtait de le faire. J'avais perdu la

main car je n'avais plus été obligée de l'afficher depuis deux semaines. Je me sentais comme à chaque rentrée scolaire quand j'arrivais avec mes vêtements usés et moches, mes chaussures trop petites et parfois une trace de coup que je cachais comme je pouvais. Je me protégeais derrière une expression de froide indifférence. Là, j'avais le sentiment que je l'avais perdue. Je voulais la retrouver. *J'en avais besoin.*

— Ravie de faire ta connaissance, Dominic. Je suis désolée de ne pas pouvoir me lever, ai-je dit en montrant mon plâtre du doigt et en lui adressant un petit sourire.

Il a poussé un grognement puis il s'est tourné vers Gabriel.

— Je vais vider la voiture.

Il est parti sans dire un mot, disparaissant par la porte du garage qui menait à l'intérieur de la maison.

Gabriel a poussé un soupir en passant la main dans ses cheveux, réfléchissant à ce qu'il allait dire.

— Il n'est pas content que je sois là, l'ai-je devancé.

— Dominic… est très protecteur envers moi. Il pense que c'est pour mon bien, a dit Gabriel en poussant un soupir.

— Il n'est pas content que tu passes du temps avec une strip-teaseuse.

Je détestais la honte que je ressentais. Avais-je oublié que c'était bel et bien qui j'étais ? Quelle idiote.

Gabriel s'est assis sur le bord de ma chaise longue. *Près. Très près.* Il a pris une longue inspiration avant de s'emparer de mes mains. J'ai regardé nos doigts entremêlés, le cœur battant. Il tremblait un peu, mais il avait l'air relativement détendu et son regard était déterminé. *Oh, Gabriel.*

— Ellie, il ne comprend pas. Mais ça viendra.

J'ai laissé échapper un rire narquois.

— Quand il connaîtra mieux mon charmant caractère, tu veux dire ?

Les lèvres de Gabriel se sont étirées en un large sourire et mon pauvre cœur a manqué un battement. Si ça continuait comme ça, j'allais bientôt souffrir d'arythmie cardiaque.

— Oui.

Il n'a prononcé qu'un seul mot mais avec beaucoup de conviction.

— Tu es vraiment… Bon sang ! Je ne sais même pas quoi dire, ai-je dit en me surprenant à rire. Je ne devrais pas être ici si ça dérange ton frère. C'est sa maison.

Il a gentiment serré mes mains.

— Non, ici, c'est chez moi. Cette maison m'appartient. Et depuis quelque temps, je me demande si nous ne devrions pas nous éloigner un peu l'un de l'autre.

— Je ne veux pas être la cause de cet éloignement.

— Bien sûr que non. Mais le fait qu'il n'accepte pas mes invités prouve que j'ai raison.

Il a relâché mes mains et s'est relevé. La chaleur de son corps et ses mains douces me manquaient déjà. Il s'est remis au travail, reportant toute son attention sur William. Mais son visage révélait clairement qu'il était préoccupé.

*

* *

Le lendemain, Chloé Bryant est arrivée. La veille, je m'étais couchée tôt afin de permettre à Dom et à Gabriel de passer du temps ensemble sans moi. J'étais de plus en plus à l'aise dans la maison de Gabriel avant le retour de Dom. Mais maintenant, je ressentais comme une gêne, comme si je n'étais pas à ma place. *C'était le cas, d'ailleurs ça ne le serait jamais.* Malgré tous les efforts que Gabriel déployait pour me mettre à l'aise, j'étais d'accord avec Dom. Il n'avait pas besoin d'une fille comme moi dans sa vie. Moi, la strip-teaseuse qui n'avait rien à offrir. Moi, la fille qui prenait sans rien donner en retour.

J'ai passé le début de la matinée avec Gabriel, comme nous en avions l'habitude. Dominic était parti au travail pendant que je prenais ma douche. J'étais contente de ne le revoir que ce soir. J'allais peut-être réussir à l'éviter jusqu'à ce que je sois suffisamment rétablie pour rentrer chez moi.

Je sortais de ma chambre en boitillant quand la sonnette a retenti. Gabriel est apparu sur le seuil de la cuisine et m'a adressé un petit sourire en allant ouvrir la porte. Une jeune fille se tenait sur le seuil, l'air radieux.

— Gabriel ?

— Oui. Salut Chloé.

Il a fait un pas de côté pour la laisser passer et elle est entrée d'un bond. Petite et jolie, elle avait des boucles châtains et une fossette creusait chacune de ses joues.

— Je suis tellement heureuse de faire enfin ta connaissance.

Son sourire s'est encore élargi, ce qui paraissait presque impossible pourtant.

— J'adore cette région. Et ta maison…

Elle a regardé autour d'elle tandis que Gabriel refermait la porte.

— C'est époustouflant.

Son regard a fini par se poser sur moi. J'étais presque cachée derrière une lampe.

— Ah, bonjour, a-t-elle dit jovialement en avançant dans ma direction. Je suis désolée, je ne t'avais pas vue.

J'ai claudiqué vers elle en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop misérable.

— Chloé, voici Ellie, a dit Gabriel derrière elle.

En se rapprochant de moi, son sourire s'est évanoui.

— Mon Dieu, mais tu as eu un accident ? Ma pauvre… Que s'est-il passé ? Tu vas bien ?

Cette fille était un véritable cyclone.

— Ça va, je te remercie. Oui, j'ai eu un accident.

J'ai toussoté, mal à l'aise. J'espérais qu'elle ne me poserait pas d'autres questions.

— Oh, c'est affreux. Laisse-moi t'aider à t'asseoir sur une chaise.

— Non, ça va. Ne t'en fais pas. J'ai été assise toute la matinée. Je sais que Gabriel et toi avez beaucoup à faire. Je vais me préparer quelque chose à manger, puis je vous laisserai tranquilles.

Gabriel s’est posté à côté de Chloé, un sourire détendu aux lèvres.

— Tu penses que ça ira pendant qu’on discutera avec Chloé ?

— Oui, bien sûr.

Soudain, on a entendu quelqu’un frapper à la porte.

— Je me demande qui ça peut bien être, a murmuré Gabriel. Je vous prie de m’excuser.

Il a ouvert la porte et Kayla est apparue. Elle portait un short minuscule, un haut moulant qui laissait entrevoir son soutien-gorge et des chaussures à talons roses. Elle était aux antipodes de la gentille fille qui était arrivée quelques minutes plus tôt, vêtue d’une robe d’été jaune et de sandales bleu marine à petits talons.

— Salut Gabriel, a dit Kayla.

J’ai boitillé dans sa direction et elle s’est tournée vers moi.

— Salut Crystal.

Elle souriait mais quand je me suis rapprochée, j’ai remarqué qu’elle avait l’air exténué et qu’elle avait perdu du poids.

— Salut Kayla, ai-je lancé, avant de poursuivre en regardant Gabriel : On va aller dans ma chambre pour ne pas vous déranger.

Il a acquiescé. Puis j’ai entraîné Kayla, prenant juste la peine d’adresser un petit sourire à Chloé en passant. Elle avait l’air un peu surpris mais m’a souri en retour.

La dernière chose que j’ai entendue avant de fermer la porte de ma chambre était Gabriel qui demandait à Chloé si elle voulait boire quelque chose.

J’ai déposé mes béquilles contre le mur et je me suis assise sur le lit. Kayla s’est installée au bout, une jambe repliée sous elle.

— Je suis désolée de ne pas être venue plus souvent. C’est la folie en ce moment. On doit travailler plus que d’habitude depuis que tu es partie.

— Ne t’inquiète pas. C’est déjà sympa d’avoir amené mes affaires. Comment ça va ?

— Oh, tu sais, comme d’habitude. Ma voiture a crevé, j’ai dû faire changer le pneu.

En l'entendant parler de sa voiture, je me suis souvenue que la mienne était toujours au garage. La réparation devait être terminée mais n'avait pas été réglée. Il fallait que j'appelle Ricky. J'avais oublié ma vraie vie depuis que j'étais chez Gabriel. Je ne voulais pas y penser, je ne voulais surtout pas me remémorer tous les problèmes que j'allais devoir affronter une fois guérie.

— Au moins, j'ai réussi à perdre quelques kilos.

— J'ai remarqué. Tu as l'air en forme. Mais il faut prendre soin de toi, Kayla.

— Oui, je sais.

J'ai entendu Chloé rire dans le salon, bientôt imitée par Gabriel. Mon ventre s'est bizarrement contracté et j'ai réajusté ma position sur le lit. Ça alors ! *J'étais jalouse ?* Mon Dieu, oui. J'enviais la conversation détendue de Gabriel et Chloé dans l'autre pièce. J'entendais Gabriel parler, sa voix passant des graves aux aigus avec un enthousiasme que je ne lui connaissais pas. Sans doute parce que passer du temps avec moi le rendait triste et morose. Je ne tenais que des conversations plates et insipides ou alors je me lançais dans des confessions gênantes. *Seigneur.*

— Ça va ma chérie ?

Mes pensées devaient se lire sur mon visage parce que Kayla me regardait avec inquiétude.

— Oui, ça va. C'est juste que… tu sais, j'ai mal parfois, ai-je soupiré.

J'ai passé une main sur mes côtes, comme si c'était ce qui me faisait souffrir.

Kayla a hoché la tête en signe de sympathie.

— J'ai été tellement soulagée d'apprendre que ces types ont été arrêtés. Les flics ont appelé Rodney et il nous l'a dit. Certaines filles avaient peur qu'ils reviennent.

— Non, ils en avaient juste après moi.

— J'ai entendu qu'ils ont déjà été relâchés. Ça t'inquiète ?

J'ai croisé son regard. Par politesse, l'inspecteur avait appelé pour m'annoncer que les trois hommes avaient réussi à se faire libérer sous

caution. La nouvelle m’avait laissée de marbre. Le policier m’avait rassurée en m’expliquant qu’ils avaient tout intérêt à bien se conduire. J’allais devoir témoigner au tribunal lors du procès, mais je n’avais pas envie d’y penser.

— Si j’ai peur qu’ils essaient de me retrouver ? Non. Je n’y ai même pas songé. Ici, je me sens… *en sécurité,* ai-je dit en me mordillant les lèvres.

— Je comprends. La maison est magnifique, je n’avais jamais vu ça. Et puis, il n’y a aucune raison qu’ils viennent t’embêter ici. Même s’ils le voulaient, ça ne ferait qu’aggraver leur cas.

— Oui.

Les gloussements de Chloé se sont à nouveau élevés dans la pièce voisine et je me suis perdue dans la contemplation de mes ongles.

— Il s’occupe bien de toi, Crys ?

— Oui, oui. Il est très gentil. Bien plus qu’il ne le devrait.

— Non, c’est justement un mec comme ça que tu mérites, a-t-elle repris en souriant.

Je n’ai rien dit, même si je n’étais pas vraiment d’accord.

Kayla est restée plus d’une heure. Nous avons discuté du Platinum Pearl, de sa vie, échangé quelques potins sur des filles du club. Je l’écoutais d’une oreille et de l’autre, je me concentrais sur ce qui se passait dans la pièce d’à côté. Le bourdonnement de la conversation de Gabriel et de Chloé continuait. Je me demandais de quoi ils parlaient, si elle avait commencé à lui poser des questions précises ou s’ils étaient encore en train de bavarder pour apprendre à se connaître. D’après ce que j’entendais, la conversation était décontractée. J’étais contente que Kayla soit arrivée à ce moment-là. Sinon, j’aurais passé mon temps l’oreille collée à la porte pour les épier.

J’ai ramassé mes béquilles puis j’ai marché, ou plutôt boitillé, jusqu’au salon pour raccompagner Kayla. Chloé était debout, prête à prendre congé elle aussi. Elle était radieuse et écoutait Gabriel qui parlait encore, le

visage joyeux. Une nouvelle bouffée de jalousie m'a envahie. J'ai essayé de la réprimer de toutes mes forces. *Il n'était pas à moi.*

Kayla les a salués en passant puis, sur le perron, je l'ai prise dans mes bras pour lui dire au revoir. Quand je suis rentrée, Chloé s'est avancée vers moi.

— Ellie, c'était un vrai plaisir de te rencontrer. À demain.

— Ah, d'accord. Je… Euh… À demain. Ravie d'avoir fait ta connaissance.

— Au revoir Gabriel.

Elle lui a adressé un sourire affectueux. J'ai détourné le regard, j'avais l'impression d'être de trop.

— Salut Chloé, à demain.

Il lui a tenu la porte quand elle est sortie et elle s'est retournée pour nous saluer une dernière fois avant que Gabriel ne referme le battant derrière elle. Pendant quelques instants embarrassants, nous sommes restés face à face, puis Gabriel m'a souri timidement.

— On dirait que ça s'est bien passé, ai-je remarqué.

— Oui, c'est vrai, a-t-il dit d'un ton joyeux.

Quelque chose s'est brisé en moi.

— Tant mieux, ai-je dit en toussotant pour éclaircir ma voix soudain enrouée. Je… Euh… Je vais prendre mes médicaments et ensuite j'irai faire la sieste.

— D'accord. Tout va bien ? Ça t'a fait plaisir de voir Kayla ?

— Oui, c'était bien.

J'ai tourné les talons et j'ai pris la direction de ma chambre. J'avais envie d'être seule, de couper le flot de toutes ces émotions qui m'étourdissaient car je ne les comprenais pas. Gabriel Dalton était trop bien pour moi ; une relation durable avec un homme comme lui était impossible. Ce genre de type finissait avec des filles respectables comme Chloé Bryant. *Et celles comme moi finissaient seules.*

*
*   *

Je me suis réveillée dans la maison complètement silencieuse, les joues maculées de larmes. Affolée, j'ai essayé de percer l'obscurité qui m'entourait pour me repérer.

Tu vas dans le mauvais sens. Il faut rebrousser chemin, ma puce.

Ces paroles résonnaient dans ma tête et ces réminiscences de la voix de ma mère m'attristaient autant qu'elles me réjouissaient. Je pleurais tellement que je hoquetais. Je me suis assise sur mon lit.

Pourquoi ne cessais-je d'entendre sa voix ? Pourquoi faisais-je toujours ce rêve ? Je me sentais si seule et désespérée…

Je me suis levée pour aller dans la salle de bains. J'avais toujours le hoquet. Il fallait que je boive. Le réveil sur la table de nuit indiquait vingt-deux heures. J'ai ouvert la porte le plus discrètement possible, mais la maison était complètement silencieuse. Gabriel et Dominic étaient-ils déjà au lit ? J'allais aller aussi vite que possible à la cuisine et me recoucher tout de suite après. Jusqu'à présent, j'avais réussi à éviter Dominic et je souhaitais continuer ainsi.

L'eau du robinet était fraîche, j'ai bu mon verre d'un coup et j'ai senti mon diaphragme se détendre. J'ai déposé le verre dans le lave-vaisselle puis je me suis dirigée de nouveau vers ma chambre. J'ai jeté un coup d'œil en passant dans le salon et j'ai remarqué quelque chose sur la cheminée. À côté d'une plante, il y avait une sculpture en marbre d'un petit oiseau. Je l'ai caressé du bout des doigts, penchant la tête pour l'admirer dans les moindres détails : les plumes des ailes, les minuscules yeux qui étaient malgré tout très expressifs, le bec ouvert comme s'il était en train de chanter.

J'ai entendu le parquet grincer derrière moi. J'ai fait volte-face brusquement. Gabriel se tenait là, les yeux écarquillés. Il ne m'avait pas vue non plus.

Il ne portait qu'un boxer.

J’ai dégluti péniblement. Ma bouche est brutalement devenue toute sèche à la vue de la perfection de ce corps nu. Il était… tout simplement divin. Voilà le mot qui me venait immédiatement à l’esprit. *Divin et angélique.*

J’ai observé ses larges épaules, les muscles fermes de son torse et ses tablettes de chocolat. J’étais comme hypnotisée. Mes yeux ont ensuite parcouru ses cuisses musclées, ses mollets bien définis puis sont remontés vers son boxer. Son anatomie se devinait sous le fin tissu.

Une délicieuse crispation a fait mouiller mon sexe. De surprise, j’ai battu des cils. Ce n’était vraiment pas ma réaction habituelle à la vue d’un corps masculin. J’avais à la fois envie de partir en courant et de me rapprocher de lui pour passer mes doigts sur son torse, comme je venais de le faire avec l’oiseau en marbre.

— C’est mon père qui l’a fait.

— Quoi ? ai-je dit, le souffle court.

— L’oiseau.

Il a croisé les bras sur son torse, visiblement gêné d’être à moitié nu devant moi. Puis il a fait un rapide signe de tête pour désigner son boxer.

— Désolé, je ne pensais pas que tu serais debout.

Une fois de plus, j’ai contemplé son torse. Une ligne de poils allait de son nombril à l’élastique de son boxer. J’ai très vite relevé les yeux sur son visage en émettant une espèce de couinement qu’il a parfaitement perçu puisqu’il s’est mis à froncer les sourcils.

J’ai tourné la tête, le cœur battant si fort dans mes oreilles qu’il devait l’entendre.

— Au moins, on est quitte, ai-je murmuré.

— Pourquoi ?

— Chacun aura vu l’autre à moitié nu.

Gabriel a incliné la tête. Il m’observait, le regard mystérieux. Soudain, il a tourné les talons et a pris la direction de sa chambre. Je suis restée plantée là, déconcertée, puis il est revenu aussi vite qu’il était parti, en

enfilant un tee-shirt. Il s'est arrêté pile devant moi, il semblait à la fois timide et effronté.

— J'espère… qu'un jour on se reverra nus mais que ce ne sera ni pour le travail ni à cause d'un accident. Que ce sera parce qu'on en a envie tous les deux et que c'est important pour nous.

Quoi ?

Des images se sont mises à défiler dans ma tête, impossibles à contrôler : des jambes et des bras emmêlés, des draps en désordre. J'ai senti le sang s'échauffer dans mes veines et des palpitations entre mes jambes. C'était trop. Je ne contrôlais plus rien et ça me faisait peur. Je ne voulais pas penser à Gabriel de cette façon, *je ne pouvais pas.* En réalité, je n'avais jamais pensé à un homme de cette manière.

— Tu veux quelque chose d'important pour nous ? ai-je chuchoté.

Il a acquiescé, le regard franc et grave. Il a lentement levé sa main pour toucher mes cheveux, écartant une mèche de mon front. Ses doigts se sont attardés sur mon visage, caressant doucement mes pommettes. Je retenais mon souffle. Ses lèvres pleines se sont légèrement entrouvertes, ses yeux d'ange ont parcouru mes traits comme s'il essayait de les mémoriser, ou peut-être était-ce cet instant qu'il voulait graver dans ses souvenirs. J'étais totalement envoûtée par son regard. Personne ne m'avait jamais regardée de cette façon.

— Oui, s'est-il contenté de dire.

À moi d'essayer de comprendre ce qu'il entendait par là.

D'habitude, la nudité impliquait toujours quelque chose pour moi : ce pouvait être le moyen de s'acquitter d'une dette, d'obtenir de l'argent, de contraindre quelqu'un à quelque chose… Seulement, je savais que pour Gabriel, ce n'était absolument pas cela. Je refusais de penser à ce que cela signifierait si je me mettais nue devant Gabriel. Cette idée me terrifiait et faisait naître en moi un désir aigu. Mais plus que tout, j'étais terrifiée.

Je me suis tournée vers l'oiseau d'un mouvement brusque, les béquilles à la main.

— Ton… ton père était sculpteur lui aussi ?

— Éloïse.

J'ai fermé les yeux, refusant de lui faire face.

— Il devait être très talentueux.

Gabriel a poussé un petit soupir. Je n'aurais su dire s'il était déçu.

— Oui, il avait du talent.

Il a tendu la main pour attraper l'oiseau, effleurant mon épaule au passage. J'ai senti ma peau s'embraser à son contact et j'ai dû me retenir de toucher cet endroit. *Je ne pouvais pas.* Je me suis tournée vers lui, il examinait l'oiseau en souriant.

— Quand j'avais huit ans, on m'a envoyé en camp de vacances. J'appréhendais de dormir loin de la maison. Chez moi, il y avait un arbre devant la fenêtre de ma chambre et des oiseaux s'y perchaient pour chanter. Mon père m'avait fait cette sculpture pour que je puisse emmener les oiseaux et emporter ainsi un petit morceau de la maison pour me tenir compagnie.

Je l'observais parler. Son visage exprimait une sorte de bonheur nostalgique et je me demandais quel genre de souvenirs pouvaient faire naître de telles émotions. C'étaient des souvenirs qui apportaient de la joie plutôt que de la peur, de la solitude et de la tristesse. Quel désespoir Gabriel avait dû ressentir quand il était enfin rentré à la maison après des années d'enfermement et qu'il avait dû à nouveau faire une croix sur le bonheur…

— Ton père avait l'air d'être quelqu'un de bien, ai-je murmuré.

— Oui, c'était le meilleur des pères, a-t-il ajouté en croisant mon regard.

Son visage exprimait tout l'amour qu'il avait pour son père. Cela me touchait beaucoup. Pendant un moment, j'ai eu peur pour lui : il était si vulnérable et son cœur si pur. J'avais peur que le monde lui fasse du mal. Mais c'était insensé. Il avait déjà tout perdu, de la manière la plus abjecte qui soit. Alors, comment faisait-il pour conserver cette gentillesse ? Pour avoir un cœur aussi tendre ? Pourquoi choisissait-il d'être ainsi ? Je ne comprenais pas.

Le silence s'est installé entre nous, gênant, comme si nous attendions que l'un de nous deux le brise. Finalement, j'ai lancé :

— Bonne nuit, Gabriel.

Et j'ai commencé à m'éloigner. Mais il a fait un pas en avant.

— Tu n'as pas faim ? Tu n'as pas dîné. Je peux te préparer quelque chose.

J'ai secoué la tête.

— Non, je te remercie. Je suis juste… fatiguée aujourd'hui.

Cette fois, j'ai pris la direction de ma chambre sans me retourner. Je n'étais pas vraiment fatiguée, j'étais juste perdue et effrayée. Dévorée d'inquiétude même. Je me demandais si je n'étais pas en train de tomber amoureuse de Gabriel. *Oh Ellie, quelle idiote tu fais !*

Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé de couloirs sombres qui rétrécissaient, mais d'un clair de lune qui illuminait une peau nue, de mains qui me caressaient, d'une bouche qui explorait tous les recoins secrets de mon corps et d'un regard d'ange dans le noir. Je me suis réveillée en sueur, essoufflée, un cri de plaisir au bord des lèvres, tendant la main vers quelqu'un qui n'était pas là.

CHAPITRE 14

« Ne cesse jamais de rêver. Ce sont les rêves qui maintiennent nos cœurs en vie. »

Lemon Fair, la reine de la meringue

Ellie

Le lendemain matin, j'ai fait la grasse matinée. J'avais passé la nuit à me retourner, n'arrivant pas à retrouver le sommeil après à mon rêve érotique. Je ne me suis pas réveillée à l'aube comme d'habitude. Quand j'ai enfin quitté ma chambre, après une douche rapide, je me suis dirigée vers le garage où j'entendais Gabriel travailler.

— Bonjour.

— Bonjour, a-t-il répondu en me regardant par-dessus son épaule, un large sourire aux lèvres.

J'ai avancé lentement jusqu'à la table où était posé William, je me sentais un peu mal à l'aise. Gabriel repensait-il à ce qui s'était passé hier soir ? Pouvait-il lire sur mon visage que j'avais rêvé de lui cette nuit ? Se rendait-il compte que je me sentais extrêmement vulnérable et un peu perdue ? Que j'étais tellement *obnubilée* par lui, que mes joues me brûlaient ? Pourtant, malgré toutes ces causes de malaise, je ressentais aussi une excitation que je n'arrivais pas définir. *Savait-il ?* Son visage était impassible, alors je me suis tournée vers William.

— Il a des oreilles.

Je me suis penchée pour jeter un coup d'œil de chaque côté de la statue. Ses deux petites oreilles frôlaient la perfection.

Gabriel s'est mis à rire.

— Il a même des sourcils maintenant. Par contre, il faut que j'aille chercher quelques outils dans mon atelier à la carrière pour pouvoir le terminer. Tu veux venir avec moi ?

— À la carrière ? Euh… oui, d'accord.

— Laisse-moi aller chercher mes clés. La carrière n'est qu'à trois minutes d'ici en voiture. Au retour, on pourrait s'arrêter pour prendre le petit déjeuner et boire un café ?

J'ai acquiescé et pendant que Gabriel filait vers la maison, j'ai effleuré la tête de William, caressant du bout des doigts ses nouvelles oreilles. Pour moi, il avait tout d'un miracle. Je n'arrivais toujours pas à croire qu'il avait été créé à partir de rien. Mais il était là, posé devant moi.

— Salut, mon petit bonhomme, ai-je murmuré en me moquant de ma niaiserie.

Je me suis vite reculée quand j'ai entendu Gabriel revenir. Puis nous avons pris la direction de la carrière.

Gabriel semblait moins stressé que la première fois quand il m'a aidée à m'installer dans le pick-up. Beaucoup de petits signes prouvaient qu'il était de plus en plus à l'aise en ma présence. J'avais peut-être un effet thérapeutique à mon insu. Ça me plaisait. Je me sentais un peu moins inutile, un peu moins… redevable.

Nous nous sommes garés sur un parking surplombé par un gros panneau où était inscrit « *Carrière Dalton & Morgan* ». À droite, il y avait beaucoup d'arbres et à gauche, un autre bâtiment plus petit. Au-delà, j'apercevais le début d'une immense gorge. C'était là que devait se trouver la carrière.

Gabriel m'a donné mes béquilles posées sur la banquette arrière avant de m'aider à descendre en me tenant la main. Les températures avaient baissé au cours des dernières semaines. L'automne s'annonçait mais le soleil était encore chaud. Gabriel m'a conduite jusqu'à la porte d'entrée de ce qui semblait être la salle d'exposition et les bureaux. Puis nous avons emprunté un petit chemin qui contournait le bâtiment. Au loin,

j'entendais le vrombissement des machines et les cris des hommes qui travaillaient dans la carrière.

Gabriel a ouvert une porte située de l'autre côté du magasin et je l'ai suivi à l'intérieur, dans un grand espace bordé de tables. Une large fenêtre ouvrait sur l'espace boisé.

J'ai déambulé dans la pièce en admirant les sculptures exposées. Certaines étaient placées sur les tables, d'autres appuyées contre le mur, d'autres encore rangées sur de grandes étagères. Elles étaient achevées ou en cours de finalisation. Leur beauté me coupait le souffle. Gabriel était… Waouh ! Je n'avais pas du tout pris la mesure de son talent.

Je me suis arrêtée devant une pierre plate qui représentait le visage d'un petit garçon, les yeux clos. Il avait l'air de vouloir sortir de la pierre, comme s'il avait hâte d'être révélé. Il ressemblait à Gabriel plus jeune, et je me demandais si ce n'était pas une sorte d'autoportrait. Très émue, j'ai touché délicatement la joue du petit garçon du bout des doigts, puis je suis passée à la statue d'un chien miniature à qui il manquait une oreille et, enfin, à celle d'une rose qui semblait avoir perdu sa tige.

— J'ai fait la plupart de ces sculptures quand j'étais plus jeune… et que j'apprenais encore, a dit Gabriel, derrière moi, me faisant sursauter.

J'avais presque oublié qu'il était là. Je lui ai lancé un bref regard. Il était appuyé contre une table, les mains dans les poches de son jean. Il m'observait pendant que j'admirais ses œuvres.

— C'est beau.

Magnifique, incroyable, magique.

— Tu es…

J'ai failli lui dire qu'il était beau lui aussi mais je me suis interrompue, laissant les mots s'évanouir dans l'air. Je savais très bien ce que j'allais lui dire. *Tu es beau.* Découvrir le talent de Gabriel me donnait l'impression d'être fragile, presque ridicule. Que pouvait-il bien voir en moi ? Il avait le don d'animer la pierre et de l'embellir tandis que moi… je me déshabillais et montrais mes seins aux hommes. Gabriel était un artiste talentueux, alors que j'étais une fille de petite vertu, sans aucun talent.

J'ai fait volte-face, surprenant Gabriel qui a sursauté. Il s'est redressé.

— Tu as récupéré ce qu'il te fallait ? ai-je demandé d'un ton glacial.

J'ai grimacé intérieurement. Gabriel m'a jeté un coup d'œil pensif puis m'a souri.

— Oui. J'ai suffisamment taillé William. Maintenant, je vais commencer à le polir et à le peaufiner.

— Ah ?

— Pour qu'il devienne comme ça.

Il a désigné le petit chien. Malgré l'oreille manquante, il était totalement lisse alors que William était encore rugueux aux endroits où il avait martelé et ciselé sa création.

— D'accord. Bon, on y va ?

— Suis-moi. Je vais rapidement te montrer le magasin. Je t'aurais bien fait visiter la carrière, mais le sentier est trop abrupt pour des béquilles. On pourrait y aller en voiture, mais je préfère attendre que tu puisses t'approcher jusqu'au bord. Pour te faire une meilleure idée de la taille.

Gabriel a refermé son atelier, il a ensuite ramassé le grand sac en toile qu'il avait dû poser devant la porte pendant que je visitais la pièce. Je lui ai emboîté le pas jusqu'au magasin dont il m'a tenu la porte. La climatisation rafraîchissait l'atmosphère. De la musique classique s'élevait des enceintes accrochées au mur. À ma gauche, de l'eau cascadait d'une fontaine sur un panneau de verre, renforçant l'impression de sérénité dans la salle.

Tout l'intérieur était fait de pierre, du sol au plafond. Sur les grands comptoirs en granite étaient posés des échantillons et des catalogues. Un couple était assis sur des tabourets à l'un des comptoirs. Il semblait avoir du mal à faire son choix entre plusieurs échantillons.

Les portes situées à ma droite devaient donner sur des bureaux. L'une d'entre elles s'est ouverte et Dominic est sorti, vêtu d'un pantalon beige, d'une chemise et d'une cravate. Dès qu'il m'a vue, son expression est passée de la sympathie au dégoût. Il m'a adressé un bref hochement de tête. J'ai gigoté sur mes béquilles, je me sentais encore plus ridicule et

inutile que dans l'atelier de Gabriel. Je n'avais rien à opposer au dégoût qu'éprouvait Dominic à mon égard.

Le téléphone a sonné et Gabriel a tendu la main par-dessus le comptoir pour décrocher, tout en saluant Dominic d'un signe de tête.

— Carrière Dalton & Morgan, que puis-je faire pour vous ?

Pendant sa conversation téléphonique, je me suis efforcée de ne pas regarder dans la direction de Dominic. Gabriel terminait en déclarant que la carrière fermait à dix-sept heures et qu'il valait mieux prendre rendez-vous.

La clochette de la porte a alors retenti. C'était l'homme que j'avais rencontré plus tôt dans la semaine, George. Son visage s'est épanoui quand il nous a aperçus, Gabriel et moi.

— D'accord, je le note…

Gabriel a fait le tour du bureau pour attraper un stylo, puis il a repris le combiné. J'ai salué George le temps que Gabriel termine son coup de fil et nous rejoigne.

— Je vois que tu fais visiter les lieux à Ellie.

Gabriel a acquiescé en s'appuyant contre le comptoir, de cette façon si singulière et virile qui lui était propre.

— J'avais besoin de récupérer quelques outils pour terminer la commande du musée français. Ce sera fait dans quelques jours.

J'ai senti mon cœur se serrer en entendant que William serait bientôt achevé. Il serait envoyé en France. Disparu. *Arrête un peu, Ellie.* Je me suis légèrement agitée, attirant l'attention de Gabriel.

— Je pense que ça suffit pour aujourd'hui, a-t-il dit en s'approchant de moi.

Dominic a émis un petit bruit de dégoût et a levé les yeux au ciel. J'ai rougi sous le coup de l'humiliation et je me suis éloignée de Gabriel.

— Ça va, ne t'inquiète pas, ai-je murmuré en essayant de me tenir le plus droit possible sans me faire mal aux côtes.

Le regard de George est passé alternativement de Dominic à moi ; il a pincé les lèvres et froncé les sourcils. Mais quand ses yeux se sont reposés

sur moi, il s'est détendu.

— Il faut que je retourne à la carrière, mais on se voit ce soir pour dîner ?

— Pour dîner ?

— Oui, a lancé Gabriel. Chloé a proposé de préparer un repas pour nous tous. Elle a beaucoup insisté. Elle est… Disons qu'elle est très enthousiaste.

Il a éclaté de rire mais il m'a semblé distinguer une lueur chaleureuse dans son regard ; j'ai acquiescé en détournant les yeux.

— Oui, à ce soir.

Dominic m'a encore fusillée du regard. Nous avons ensuite repris le pick-up pour rentrer à la maison.

À la maison.

Non, Ellie. Ne commence pas à imaginer que tu es chez toi. Ce serait vraiment stupide. Ne fais pas ça.

Pourtant, j'y pensais déjà.

*
* *

Pendant que Chloé et Gabriel avaient de nouveau un entretien de plusieurs heures, j'ai essayé de m'occuper dans ma chambre.

J'ai appelé le garage pour vérifier que ma voiture était réparée. Ricky avait appris que j'avais été hospitalisée et il a gentiment proposé de la garder jusqu'à ce que je puisse payer. C'était un véritable soulagement, étant donné que je n'avais plus d'argent. De toute façon, je n'allais pas pouvoir conduire pendant au moins un mois.

J'ai appelé la propriétaire de mon appartement et je lui ai fait part de ma mésaventure. Même si ça semblait la contrarier, elle a accepté de m'accorder un délai de plus pour payer mon loyer. J'avais trente jours pour régler les deux mensualités que je lui devais. J'ai poussé un soupir. Comment allais-je réunir cette somme ? Je préférais y penser le moment

venu. J’avais l’habitude de jongler avec mes finances. J’avais fait ça toute ma vie.

Je n’avais toujours pas appelé Rodney pour savoir où en était mon travail, mais ça pouvait attendre un autre jour. Il était parfaitement au courant de ma situation. Pourtant, je n’avais même pas reçu une carte de prompt rétablissement. Il était sans doute en colère parce que mon agression sur le parking n’avait pas été bonne pour les affaires. La police et les médias locaux avaient afflué autour du club. Les hommes qui fréquentaient ce genre de lieu n’appréciaient généralement pas d’avoir les caméras braquées sur eux.

En pensant aux clients du Platinum Pearl, j’ai senti l’angoisse monter en moi. Tôt ou tard, j’allais devoir reprendre le travail. Je me demandais si Kayla avait raison… Si Rodney m’autoriserait à ne faire que le service. Pas seulement pour un temps, mais de façon permanente. Il me suffisait d’apprendre à faire des cocktails et j’en étais tout à fait capable. *N’est-ce pas ?*

À travers la porte de ma chambre, j’entendais le bourdonnement des voix de Gabriel et Chloé. Cette fois, ils ne riaient pas, la conversation avait l’air intime et sérieuse. Je les imaginais, leur tête proche l’une de l’autre, et Gabriel révélant ses plus lourds secrets à Chloé. Je me représentais les yeux expressifs de Gabriel scrutant le joli visage de Chloé. Je suis allée lancer la bruyante ventilation de la salle de bains en prenant bien soin de laisser la porte ouverte. Je ne voulais pas les entendre. Savoir que quelqu’un d’autre que moi recueillait les confessions de Gabriel me brisait le cœur.

Tu pourrais lui demander, Ellie. Si tu étais assez courageuse, tu lui demanderais de t’en parler aussi.

Mais il voudra aussi que tu partages tes secrets, a renchéri une petite voix.

Un peu avant dix-sept heures, quelqu’un a frappé à ma porte. C’était Chloé, toujours aussi radieuse.

— Salut Chloé.

— Je ne sais pas si Gabriel t'en a parlé, mais je vais préparer à manger pour ce soir.

— Oui, je suis au courant. C'est très gentil de ta part.

— Ça me fait plaisir, j'avais prévu de tous vous inviter au restaurant, mais je veux que tu sois le plus à l'aise possible, alors je me suis dit qu'un repas à la maison conviendrait mieux.

— Tu es adorable…

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être me tenir compagnie ? J'aimerais vraiment que l'on fasse connaissance. Pas besoin de m'aider si ça ne te dit rien. Tu pourrais t'installer sur une chaise si c'est trop dur de rester debout.

— Oh, euh…

Pourquoi voulait-elle faire ma connaissance ?

Elle m'implorait du regard.

— D'accord.

— Super, a-t-elle dit, son grand sourire de retour.

Je me suis assise sur l'un des tabourets de l'îlot central de la cuisine pendant que Chloé déballait son sac de courses.

Gabriel est entré dans la cuisine, nous a dévisagées en s'attardant un peu plus longtemps sur moi, puis s'est tourné vers Chloé.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ? On pourrait tout aussi bien commander des plats à emporter.

— Mais non ! Ça me fait vraiment plaisir de cuisiner pour vous. Sincèrement, Gabriel, après tout ce que tu fais pour moi, c'est le moins que je puisse faire. Laisse-moi te remercier à ma façon.

— Eh bien merci, a-t-il dit en riant, puis il m'a regardée : Ça va ?

Il m'observait avec douceur tout en vérifiant la façon dont j'avais posé ma jambe cassée. Son regard me réchauffait comme un rayon de soleil.

— Oui, ça va.

— Très bien. Je vais aller travailler dans le jardin pendant que vous cuisinez. Ça fait longtemps que je ne m'en suis pas occupé et les mauvaises herbes ont tout envahi.

— Ce sera prêt à dix-neuf heures, a lancé Chloé quand il a tourné les talons.

— Je serai là, a-t-il rétorqué.

Chloé s'est alors tournée vers moi.

— Il est tellement… Mon Dieu, il est tout simplement extraordinaire, n'est-ce pas ?

Extraordinaire. En effet. J'ai hoché la tête.

— Oui, ai-je murmuré.

Chloé m'a observée quelques instants.

— Je dois dire que la première fois que je lui ai parlé au téléphone, j'étais vraiment curieuse de savoir s'il était célibataire.

Oh. Une sensation de vide s'est creusée dans mon ventre.

— Mais quand je vois la façon dont il te regarde…

J'ai brusquement levé les yeux sur elle.

— Non, non. Il est… Enfin, on est juste amis.

Sauf si on se recroise à moitié nus…

À cette simple idée, j'ai piqué un fard. Chloé a secoué la tête en esquissant un sourire.

— Mais non, Ellie. Il te regarde d'une façon qui n'a rien à voir avec l'amitié. Il a des sentiments pour toi. Et cela signifie que tu dois vraiment être quelqu'un d'extraordinaire, a-t-elle poursuivi, un sourire rayonnant aux lèvres.

Quand elle avait parlé des sentiments de Gabriel à mon égard, une petite vague de bonheur m'avait submergée. Mais aussitôt, elle a reflué, remplacée par mon habituelle insécurité et mon pessimisme. J'ai eu un petit rire sans joie.

— Crois-moi, je n'ai rien d'extraordinaire.

Chloé a déposé sur le comptoir une poignée de légumes qu'elle venait de sortir du réfrigérateur. Puis, le regard inquiet, elle s'est penchée vers moi pour me saisir les mains. J'ai sursauté.

— Ellie, je ne te connais pas, mais je sais que ce n'est pas vrai.

Elle m'a adressé un dernier sourire avant de me relâcher. Son compliment m'a fait rougir. Jamais une fille n'avait été aussi gentille avec moi et, bizarrement, cela m'intimidait. Elle était tout ce que je n'étais pas : aimable et extravertie, elle souriait tout le temps et elle riait facilement. *Elle était pure. Douce.*

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Et voilà. Elle fouillait dans les placards. Elle a sorti une planche à découper et l'a déposée sur le comptoir.

— Je suis strip-teaseuse.

Je me suis pétrifiée, en attente de sa réaction.

Elle a levé des yeux écarquillés vers moi.

— Ah bon ? C'est l'un de mes fantasmes secrets. Ça doit être libérateur de se sentir aussi bien dans son corps.

Elle a attrapé un oignon et elle a commencé à l'émincer.

— Non, pas tant que ça. Je n'ai jamais vécu ça comme ça. En fait, je n'y prends aucun plaisir. J'ai simplement… commencé un beau jour. Pas parce que je n'avais pas le choix, car on l'a toujours, n'est-ce pas ?

Chloé a levé les yeux sur moi, elle avait arrêté de couper les légumes.

— Le choix, c'est un bien grand mot.

— C'est vrai.

Il faudrait que je réfléchisse à cette conversation plus tard.

— Puisque tu n'aimes pas ce que tu fais, peut-être pourrais-tu envisager ton accident comme un signe du destin, comme un mal pour un bien. Tu sais, une épreuve qui te fait changer de vie.

Tu vas dans le mauvais sens. Il faut rebrousser chemin, ma puce.

Je dévisageais Chloé, frappée par son assurance et ses conclusions apparemment si évidentes. *Si tu n'es pas heureuse, il suffit de changer. C'est simple. Aucun problème.* C'était ce que pensaient ceux qui n'avaient jamais eu une vie vraiment difficile, qui ne savaient pas que ce n'était pas forcément la violence qui détruisait les gens mais la vie elle-même. Elle ne connaissait pas l'incommensurable agonie qu'une perte, un abandon, la terreur, le rejet et les abus provoquaient. Elle ne se rendait pas compte

que les douleurs morales pouvaient être telles qu'on avait qu'une seule envie : se replier sur soi éternellement. Mais je ne lui en voulais pas. Au contraire, je l'enviais.

— Ce n'était pas vraiment un accident. En fait, trois hommes m'ont agressée.

Chloé a lâché son couteau, qui est tombé sur le comptoir.

— Ellie ! Mais c'est affreux. Ils ont été arrêtés ?

— Oui.

Elle a eu l'air soulagée.

— Tant mieux, a-t-elle dit en secouant la tête, l'air compatissant. Bon sang, tu en as bavé. Je suis vraiment désolée.

Elle a repris son couteau et l'a soulevé comme si c'était une arme.

— J'aimerais bien qu'on me laisse en tête à tête avec ces trois ordures. Je les saignerais.

Elle a agité la lame dans les airs. D'abord surprise, j'ai fini par éclater de rire. C'était tellement étrange de voir cette fille si douce, si lumineuse, brandir un couteau de chef comme Zorro, son épée.

Elle s'est arrêtée et a vite perdu son air menaçant pour se mettre à rire avec moi. J'avais trouvé cela si drôle que j'étais pliée en deux, la main posée sur mes côtes douloureuses. Impossible de m'arrêter.

Au bout de quelques minutes, nous avons réussi à nous calmer et Chloé a repris son découpage. Parfois, un gloussement nous échappait encore.

— Est-ce qu'il y a une autre planche à découper ?

— Oui !

Chloé a saisi la seconde planche qu'elle a placée devant moi avec un panier de champignons. Je me suis mise au travail, moi aussi.

— Gabriel m'a dit que tu faisais une thèse sur les enfants kidnappés qui rentraient chez eux, c'est bien ça ? ai-je demandé au bout d'une minute.

— Je m'intéresse surtout aux effets psychologiques à long terme, a-t-elle répondu. Pour l'instant, mes recherches étaient limitées à des études

de cas, j’ai donc eu vraiment de la chance que Gabriel accepte de répondre à mes questions.

Elle s’est tournée vers la plaque de cuisson et a jeté les oignons émincés dans une poêle avant de s’essuyer les mains sur du papier absorbant.

— Je dois dire que je m’attendais à quelqu’un de… différent. Pas aussi équilibré, aussi…

— Solide, ai-je complété.

Nos regards se sont croisés et elle a souri.

— Oui, c’est ça. Solide. C’est un mot qui le définit parfaitement. Il y a quelque chose d’incroyablement robuste chez lui. C’est remarquable.

Pendant une minute, nous avons continué à cuisiner en silence.

— Je suis fascinée par le fait que certaines personnes ne se remettent jamais de certains traumatismes alors que d’autres poursuivent une vie épanouie malgré une exposition à des violences similaires. La psychologie humaine est absolument captivante : les variables sont tellement complexes et différentes selon les individus. Je pourrais en parler pendant des heures.

— Tu veux donc devenir psychologue ?

Elle a répondu en éclatant de rire :

— Tu dois sans doute te demander, comme mon père, si je suis capable de me taire assez longtemps pour laisser quelqu’un me parler de ses problèmes ?

— Non, pas du tout.

Elle s’est esclaffée une nouvelle fois.

— Tu devrais pourtant. J’adore parler, mais j’aime aussi beaucoup écouter, a-t-elle dit en souriant. Si jamais tu as besoin de te confier à quelqu’un, n’hésite pas. Tu peux compter sur moi comme une amie.

Je me suis contentée de lui sourire avant de me remettre à découper les champignons. Nous avons continué à discuter pendant qu’elle cuisinait et que je lui donnais un coup de main depuis mon tabouret.

Gabriel est arrivé pile au moment où Chloé se hissait sur la pointe des pieds pour attraper un plat destiné au poulet marsala qui sentait divinement bon. Il venait de se doucher, il avait encore les cheveux un peu humides et il s'était changé. Il s'est approché en souriant et a attrapé le plat. Chloé lui a lancé un regard plein d'affection.

— Merci.

— Ça va ? a demandé doucement Gabriel en se tournant vers moi.

J'ai hoché la tête puis j'ai jeté un coup d'œil à Chloé qui nous observait, un léger sourire aux lèvres.

Gabriel et moi avons mis la table dans la salle à manger pour cinq personnes pendant que Chloé terminait la préparation du dîner. La porte d'entrée s'est alors ouverte et Dominic a fait irruption. Il nous a salués rapidement avant d'annoncer qu'il allait se changer dans sa chambre. Il m'a lancé un regard glacial avant de s'éloigner. La petite bulle de bonheur dans laquelle je flottais a subitement éclaté. J'avais envie de me réfugier dans ma chambre et de m'y cacher toute la soirée. Mais j'ai pris une profonde inspiration pour me calmer ; je ne voulais pas gâcher le dîner que Chloé avait pris tant de peine à préparer, et j'ai continué à mettre la table.

Puis la sonnette a retenti annonçant George, que Gabriel est allé accueillir. Il est entré, un large sourire aux lèvres.

Nous sommes passés à table et pendant les dix premières minutes du repas, la conversation est allée bon train parmi les convives, tout le monde félicitant Chloé pour son plat savoureux. C'était le premier dîner de famille auquel j'assistais et même si je savais que Dominic pensait que je n'étais pas la bienvenue, je me suis laissée prendre au jeu. J'observais les convives rire, profiter de la compagnie des autres. À un moment, j'ai jeté un coup d'œil à Gabriel. Il était assis à côté de moi, l'air décontracté, le bras sur le dos de ma chaise. Il discutait avec animation et quand il a remarqué que je le regardais, il m'a souri et j'ai détourné le regard, les joues rosies. J'avais le sentiment d'avoir été prise en flagrant délit.

Il a des sentiments pour toi. Et cela signifie que tu dois vraiment être quelqu'un d'extraordinaire.

Je me demandais pourquoi il prenait soin de moi, *pourquoi* il m'aimait bien. Étais-je en mesure de l'accepter ? Était-ce vraiment aussi simple que ça ? Voyait-il en moi des choses dont j'ignorais l'existence ? Des choses qui faisaient qu'on pouvait m'aimer ?

Tu es une petite fille tellement sage et intelligente, Ellie. Ne l'oublie jamais, d'accord ?

Tout cela me surprenait, me titillait, ravivait en moi quelque chose que je pensais mort depuis longtemps. J'avais l'impression qu'il y avait un objet brillant et magnifique qui se balançait devant moi et que je n'avais qu'à tendre la main pour m'en emparer.

Le bourdonnement de la conversation se prolongeait, ponctué par le rire de Chloé. Je saisissais quelques bribes mais je préférais les observer, étudier l'aisance de leurs interactions.

George et Dominic souriaient à Chloé, captivés par son charme. Je me demandais à quoi ressemblait la vie de quelqu'un tellement enthousiaste, qui riait si facilement. Ça devait être agréable de profiter des regards chaleureux et amusés des hommes. Sa personnalité lumineuse me faisait du bien. Et je me suis mise à rire quand elle a raconté une anecdote à propos de l'un de ses professeurs.

La main de Gabriel est venue prendre la mienne sous la table avec cette douceur et cette fermeté qui le caractérisaient. Ma peau s'est hérissée de chair de poule. *Oh*, mon cœur s'emballait ! Nos mains étaient liées, comme si nous ne faisions qu'un, comme si chaque partie de son corps m'accueillait et que j'étais la seule à pouvoir y prendre place. *Comme si nous avions été sculptés en pensant à l'autre.* Quelle drôle d'idée. Mais je n'avais pas envie de le repousser, c'était trop agréable. J'étais inondée de bonheur parce que pour la première fois depuis des lustres, j'avais l'impression d'être là où je devais être. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas ressenti ça.

J'ai jeté un coup d'œil à Gabriel et j'ai découvert qu'il m'observait, le sourire aux lèvres.

— Ça va ta jambe, Ellie ?

En entendant mon nom, j'ai subitement repris mes esprits. Je me suis tournée vers Dominic qui venait de me poser cette question. Il a levé sa bière puis il a pris une longue gorgée. Deux bouteilles vides étaient déjà posées à côté de lui sur la table. Il avait aussi les yeux brillants et sa voix traînait un peu. *Je savais très bien ce que ça signifiait.* Il était saoul ou pas loin de l'être.

— Ça va mieux, ai-je rétorqué avec méfiance.

Une lueur de méchanceté a brillé dans son regard. Je reconnaissais cette expression, j'en avais fait les frais toute ma vie. C'était comme la barre de strip-tease qui glissait tous les soirs entre mes mains : familière mais non désirée. Je me suis préparée aux propos désagréables qui allaient probablement suivre.

— Tant mieux. Pas facile de se lancer dans une *lap dance* avec la jambe dans le plâtre, non ? Ou peut-être que certains aiment ça ? Dis-moi.

J'ai senti mon sang se glacer et j'ai baissé les yeux sur mon assiette, l'appétit coupé. Le silence s'était fait autour de la table.

— Dominic, a grondé Gabriel en guise d'avertissement.

— Quoi ? a demandé l'intéressé en prenant une autre gorgée de bière. Elle est bien *strip-teaseuse*, non ? Je suis désolé mais ce n'est pas un secret, si ? J'aimerais simplement savoir si elle peut encore travailler. Il faudra bien qu'elle y retourne un jour, non ?

— Dominic, ça suffit. Tu dépasses les bornes et tu le sais très bien, a dit George.

Je sais qu'il essayait d'être gentil avec moi, mais ça me gênait. Dominic avait tenté de m'humilier alors que quelques instants plus tôt, j'avais eu l'impression d'avoir enfin trouvé ma place. Je me sentais de nouveau mise à l'écart ; mes stigmates étaient exposés aux yeux de tous, prêts à être discutés.

— Ne vous inquiétez pas, George, ai-je dit doucement, sans quitter Dominic des yeux. Il a raison, je ne peux pas danser avec une seule jambe valide.

J'ai lâché la main de Gabriel et j'ai croisé les miennes sous la table. Chloé était silencieuse et j'ai remarqué qu'elle nous dévisageait à tour de rôle. Elle semblait consternée et pour une fois, elle ne souriait pas.

— Désolé, je ne voulais pas te vexer, Ellie. Je te prie de m'excuser si je t'ai mise mal à l'aise, a lancé Dominic.

J'ai soutenu son regard pendant quelques secondes avant de détourner le mien, mais j'ai eu le temps d'apercevoir la lueur victorieuse qui brillait dans ses yeux. Il ne regrettait rien, bien au contraire. Il venait de me faire comprendre que je n'avais rien à faire ici. Je me sentais bête comme s'il avait réussi à lire mes espoirs insensés et m'avait immédiatement démontré à quel point j'étais stupide d'avoir pu seulement y songer. J'avais baissé ma garde et il en avait profité. Pourquoi s'en étonner ? Simplement parce que je me sentais… en sécurité. *Moins seule.*

— J'espère que vous avez encore de la place pour le dessert, a dit Chloé de sa voix chaleureuse, cherchant visiblement à alléger l'atmosphère. Ellie et moi avons préparé de bonnes choses.

— Décidément, Ellie a beaucoup de talents cachés, a fait remarquer Dominic.

Il avait parlé en souriant largement comme s'il cherchait à se rattraper de sa maladresse précédente en me complimentant. Mais j'étais très consciente de l'ironie de ses propos. Il savait très bien que je n'avais aucun talent particulier et il ne voulait surtout pas que je l'oublie, ainsi que toutes les personnes autour de la table. Je me suis agitée sur ma chaise, me forçant à lui adresser un sourire.

Chloé a apporté les glaces aux brownies que nous avions préparées et tout le monde a eu l'air de se régaler. J'avais perdu l'appétit et j'avais hâte que le repas se termine. Je me suis levée d'un bond dès que possible et j'ai commencé à débarrasser.

— Ellie, reste assise, s'est exclamée Chloé.

— Je peux aider tout de même, ai-je répliqué en me dirigeant vers la cuisine avec mes béquilles.

Je n'avais pas besoin de me sentir inutile en plus, même si « l'aide » que je pouvais apporter était limitée.

— Puisque les femmes ont cuisiné ce soir, ce sont les hommes qui vont tout ranger, est intervenu Gabriel.

— Très bonne idée, a dit Chloé en riant. Et si on passait au salon, Ellie ?

Gabriel m'a pris les serviettes des mains, cherchant à croiser mon regard alors que je faisais tout mon possible pour l'éviter.

— D'accord. Je vais d'abord aux toilettes puis je te retrouve au salon, ai-je dit à Chloé.

J'avais besoin de quelques minutes de solitude pour me calmer.

— Ellie…

J'ai fait semblant de ne pas entendre Gabriel et je me suis éloignée dans la direction opposée.

Une fois dans ma chambre, assise sur le lit, j'ai pris une grande inspiration. Pourquoi me sentais-je ainsi ? Je m'étais brièvement bercée d'espoirs et j'avais été brutalement ramenée sur Terre. Finalement, c'était une bonne chose. À force de me faire des films, je m'étais mise en danger. Dominic avait eu la gentillesse de me le rappeler. Au bout de quelques minutes, j'ai repris la direction du salon.

Je me suis arrêtée sur le seuil. De là, je pouvais apercevoir la cuisine. Je me suis appuyée contre le mur, observant Gabriel qui riait à une remarque que quelqu'un venait de faire. Puis il a pris une assiette pour la placer dans le lave-vaisselle.

J'entendais les voix de George et de Chloé. Ils rangeaient et nettoyaient. *Pas seulement entre hommes, mais entre personnes qui avaient leur place ici. La scène était parfaite, exactement comme il fallait.* Gabriel a de nouveau éclaté de rire, renversant la tête en arrière. Il était à sa place parmi eux, c'est là qu'il était calme, heureux et en confiance.

Cette scène m'a arraché un sourire qui s'est vite évanoui quand Dominic est sorti de la salle de bains et s'est arrêté à côté de moi. Il s'est mis lui aussi à observer Gabriel.

— Il n'a pas toujours été aussi heureux.

J'étais comme pétrifiée. Gabriel s'est légèrement déplacé, se soustrayant partiellement à mon regard.

— Juste après son retour, il était si… nerveux. Nous étions tellement heureux qu'il soit revenu, mais il avait changé. Avant, il réussissait tout, le sport, l'école. Tout le monde l'aimait, tu sais. Il avait ce… je-ne-sais-quoi qui fascinait les gens, une assurance qui était rare chez un jeune garçon, encore plus chez un enfant. Ça ne fait que quelques années qu'il est redevenu comme avant. Hors de question que tu le prives de cette assurance, Crystal. Il a assez souffert comme ça et il mérite ce qu'il y a de mieux dans la vie, une existence qui lui *correspond.* Ce n'est pas parce qu'il n'a jamais su résister à secourir les chats de gouttière que je vais te laisser en profiter. Compris ?

Crystal.

Il pensait m'insulter en utilisant ce prénom mais, au contraire, ça me redonnait des forces, ça me rappelait que je savais me protéger.

J'ai adressé à Dominic mon sourire le plus hypocrite et dragueur. Il a tout d'abord eu l'air étonné, puis il a plissé les yeux, scrutant ma bouche.

L'air songeur, il a passé un pouce sur sa lèvre inférieure.

— Je vois ce qu'il aime chez toi. Je te l'accorde, tu possèdes ce genre de beauté qui rend les hommes fous, les pousse à faire des erreurs, à perdre le contrôle.

— Tu m'as l'air d'en connaître un rayon en matière d'erreurs, trésor.

Il a balayé mon corps du regard, les yeux plissés par la colère.

— La différence, Crystal, c'est que je peux me permettre de faire des erreurs. Pas Gabriel, a-t-il dit avant de marquer une pause. Tu sais bien pourquoi il est allé dans le club de strip-tease où tu travailles, n'est-ce pas ?

J’ai détourné le regard, refusant de lui répondre et de lui montrer ma vulnérabilité.

— Il voulait Chloé, mais il manquait trop d’assurance pour pouvoir faire quoi que ce soit. Il regardait sa photo pendant des heures, il lui parlait au téléphone, il rêvassait. Tu devais lui permettre de s’entraîner, Crystal. C’est *elle* qu’il voulait. Et puis il y a eu ton agression et il a volé à ton secours.

J’ai senti mon cœur se déchirer mais je me suis concentrée pour garder un visage impassible et pour contrôler ma respiration. Je ne voulais pas lui montrer combien ses paroles me faisaient mal. C’était comme des poignards qu’on m’enfonçait dans les tripes. Je savais que Dominic disait vrai.

Tu peux m’aider à m’habituer au toucher de quelqu’un.

Gabriel me l’avait dit lui-même. Sauf qu’il ne s’agissait pas d’une femme comme une autre. C’était pour Chloé. Chloé et son joli visage. Chloé, pleine de vie. *Bien sûr que c’était elle qu’il voulait.*

Pas moi. Il ne voulait pas de moi et il n’en avait jamais eu l’intention. Peut-être qu’il ne se sentait simplement pas encore à l’aise avec une femme, qu’il n’était pas prêt à prendre les devants avec une fille aussi innocente et douce que Chloé. C’était donc la situation idéale : je lui permettais de s’entraîner à la maison. J’étais celle dont il pouvait se rapprocher à l’abri des regards, sous la table. Il était plus à l’aise avec moi parce que ça ne comptait pas. J’allais retourner au Platinum Pearl et sa relation avec Chloé se développerait et…

— Ne t’inquiète pas, Dom. Je n’ai jamais eu l’intention de profiter de lui, ai-je lancé en lui souriant.

Il a émis un son, à mi-chemin entre l’acquiescement et le dégoût. Il m’examinait, comme s’il essayait de me percer à jour. Il a chancelé avant de se rattraper en posant la main sur le mur à côté de ma tête. J’étais prisonnière, alors je l’ai regardé dans les yeux, refusant de détourner le regard, de lui montrer que j’étais blessée ou que sa proximité me perturbait. Il a parcouru ma joue du bout des doigts, comme l’avait fait

Gabriel. Seulement, cette fois, c'était une caresse glaciale, méprisante, que j'avais envie de chasser d'un revers de main. J'ai relevé le menton.

— Tu es si belle que… ça donne aux hommes envie de faire des erreurs, beaucoup d'erreurs…

Il a été si rapide que je n'ai pas pu anticiper son geste. Il a plaqué sa bouche contre la mienne et j'ai poussé un cri étouffé. Sa langue s'est immiscée entre mes lèvres et il m'a collée contre le mur, pressant son entrejambe contre mon ventre. J'ai failli le frapper avec une de mes béquilles mais le poids de ses paroles m'écrasait au moins autant que son corps.

Il avait besoin de toi pour s'entraîner…

Tu peux m'aider à m'habituer au toucher de quelqu'un.

Je me suis immobilisée, l'autorisant à m'embrasser, à enfoncer sa langue dans ma bouche et à plaquer ses hanches contre moi. Je m'en fichais. De tout. Ou plutôt, c'est ce que j'avais envie de croire. J'ai repéré une fissure au plafond et je me suis concentrée sur ça… l'esprit ailleurs.

Soudain, Dominic a relâché son étreinte, comme si on l'arrachait de moi, et j'ai repris mon souffle, ramenée brutalement à l'instant présent, le dos pressé contre le mur. J'ai tourné la tête, les yeux fermés, m'attendant plus ou moins à un coup.

— Mais qu'est-ce que tu *fous* ?

La voix de Gabriel était furieuse. J'ai ouvert les yeux et tenté de répondre. *Qu'est-ce que… ? Qu'est-ce que je… ?*

— Ça va, calme-toi.

Dominic a reculé en titubant. Gabriel se tenait droit derrière lui, le poing serré, prêt à frapper de nouveau. De l'autre main, il tenait son frère par son col de chemise. Dominic a alors trébuché vers l'avant.

— J'essayais de comprendre ce qui la rend aussi attirante.

J'ai compris alors que Gabriel s'était adressé à Dominic et non à moi.

Gabriel était essoufflé. Je n'ai pas eu le temps de me redresser totalement avant qu'il n'abatte son poing sur le nez de son frère.

J'ai entendu une voix féminine qui criait. Chloé venait de faire irruption dans le couloir, George sur les talons. Dominic a basculé en arrière et s'est écrasé contre le mur en poussant un juron. Du sang jaillissait de son nez.

— Fous le camp de chez moi, a hurlé Gabriel.

Dominic a levé les yeux sur lui, visiblement profondément choqué.

— Tu ne vois pas qu'elle nous fait du mal ? a-t-il crié.

— C'est *toi* qui nous fais du mal, a rétorqué Gabriel.

— Bon sang, Dom, a murmuré George en tirant Dominic vers la cuisine.

Chloé nous regardait à tour de rôle, Gabriel et moi. Elle semblait abasourdie et choquée ; impuissante aussi. Elle a finalement décidé de nous laisser seuls et a pris la direction de la cuisine.

Mon cœur battait la chamade, mes oreilles sifflaient. *Mon Dieu, comment ai-je pu en arriver là ?* Gabriel s'est tourné vers moi, le regard préoccupé. Il a fermé les yeux pendant quelques instants avant de les rouvrir.

— Éloïse…

C'est sa voix qui m'a tirée de ma torpeur. Je me suis redressée. Je prenais enfin conscience de la situation et c'était terrible. *Seigneur. Seigneur.*

— Éloïse… a répété Gabriel d'une voix rauque qui reflétait sa peine.

Il serrait encore son poing maculé de sang. *Un ange exterminateur.* Mon cœur battait de plus en plus fort dans ma poitrine. J'avais si mal que j'ai cru que j'allais me mettre à pleurer.

Je devais partir, m'éloigner de ce regard tourmenté, de ce désespoir déchirant qui se répandait dans mon corps à l'idée de ce que j'étais et serais toujours.

— Je t'en prie, ai-je balbutié.

Je ne savais même pas pourquoi je le suppliais. Je voulais du temps ? De l'espace ? *De l'aide* ? Tout à la fois ?

J’ai tourné les talons et j’ai boité aussi vite que je le pouvais en direction de ma chambre. Gabriel a tendu une main vers moi mais je me suis écartée. Il a alors baissé la tête. J’ai refermé la porte derrière moi et je me suis effondrée. Je voulais disparaître, me dissoudre dans l’air.

J’ai saisi mon téléphone sur la table de chevet et j’ai envoyé un message de cinq mots à Kayla :

Tu peux venir me chercher ?

CHAPITRE 15

« Ne pensons plus à rien. Essayons juste de trouver de la force en nous. »

Lady Éloïse à la jonquille

Ellie

Le Platinum Pearl paraissait défraîchi et vétuste à la lumière du matin. J'ai ouvert la portière de la voiture de Kayla puis j'ai attrapé mes béquilles. J'avais dû m'installer sur la banquette arrière parce que le siège passager était cassé et qu'on ne pouvait pas le reculer suffisamment pour mon plâtre. Je devais le garder encore trois semaines mais je sentais que l'os était déjà ressoudé. Je n'avais plus pris d'antalgiques depuis deux jours et je ne ressentais qu'une légère douleur au niveau des côtes.

— Tu as besoin d'aide ? a demandé Kayla en claquant sa portière puis en contournant la voiture pour me rejoindre.

— Non, ça va, je me débrouille très bien maintenant.

J'ai levé une béquille en l'air et j'ai boitillé vers elle.

Quand nous sommes passées devant la poubelle, j'ai détourné la tête. Je ne voulais pas penser à ce qui s'était passé à cet endroit. Cette nuit-là me semblait si loin maintenant. J'étais surprise de réaliser que ce n'était pas le souvenir de l'agression qui me tourmentait, mais celui du visage de Gabriel au-dessus de moi, dans le couloir de l'hôpital. Il était si beau.

Gabriel…

Je me suis forcée à penser à autre chose. Me souvenir de lui me faisait du mal. Après ce qui s'était passé la veille, il était évident que je devais reprendre ma vie et mon travail. J'allais mettre du temps à recoller les morceaux, mais je ne pouvais plus me cacher du monde en restant chez

lui. Ce n'était bon pour personne. De toute façon, je n'étais plus la bienvenue. Je devais dégoûter Gabriel ; je me dégoûtais moi-même.

Quand Kayla était venue me chercher, j'avais été étonnée de trouver la maison vide. Mais j'avais été soulagée aussi. Je me sentais encore trop fragile et humiliée pour voir quiconque. J'avais ensuite passé la nuit sur le canapé de l'appartement de la colocataire de Kayla, sans fermer l'œil.

Kayla m'a tenu la porte du club avant de me dire au revoir.

— Tu es sûre que ça va aller ? Je suis désolée de ne pas pouvoir rester.

— Non, ça va, ne t'inquiète pas. Je t'attendrai ici le temps que tu reviennes, ai-je dit avec un sourire forcé.

J'espérais surtout utiliser ce moment pour apprendre à faire des cocktails ou, si Rodney était d'accord, me familiariser avec le bar.

— D'accord. Je t'envoie un message avant d'arriver.

— Merci, Kay.

Dès la porte franchie, je me suis dirigée vers le bureau de Rodney. Traverser le club suffisait à me donner un goût amer dans la bouche. Je ne pouvais m'empêcher de comparer cet endroit sale et mal éclairé à la belle maison de Gabriel, lumineuse et pleine de vie. Me trouver là me procurait un profond sentiment de malaise que je n'avais jamais éprouvé auparavant. Je l'ai chassé résolument.

J'ai frappé quelques coups discrets à la porte du bureau de Rodney, auxquels il a répondu par un tonitruant « Entrez ! ».

J'ai poussé le battant avec l'une de mes béquilles et il a levé les yeux des papiers étalés sur son bureau. Son visage empâté affichait une expression de surprise. Il s'est redressé dans son fauteuil, me regardant boitiller jusqu'à lui.

— Salut Rodney.

— Bonjour Crystal.

Il m'a observée m'installer sur la chaise en face de son bureau.

— Comment vas-tu ?

— Super, ai-je répondu sans conviction.

Merci d'avoir pris de mes nouvelles. C'était tellement réconfortant de voir que tu t'inquiétais pour moi.

— Tu n'as pas du tout l'air dans ton assiette.

— Merci Rodney. Ça fait plaisir.

— Je ne fais que dire la vérité.

— Comme tu peux le voir, je ne peux pas danser pour l'instant. Mais j'espérais pouvoir faire le service en attendant de m'y remettre, ai-je lancé en m'humectant les lèvres.

— Je n'ai pas besoin d'une serveuse.

— Mais je dois reprendre le travail. J'ai besoin d'argent.

— Ce n'est pas mon problème.

Je l'ai regardée, bouche bée.

— J'ai été agressée par trois clients en sortant de ton club.

— Le règlement de l'établissement stipule qu'il faut toujours être escorté par l'agent de sécurité pour rejoindre sa voiture. Tu n'as pas suivi le règlement.

J'ai pris une longue inspiration, me répétant encore et encore de ne pas m'énerver.

— Je suis consciente que je n'ai pas respecté le règlement, mais tu ne peux pas dire que c'est de ma faute.

— Ce n'est peut-être pas de ta faute mais je n'ai pas besoin d'une serveuse. Et puis, même si j'en avais besoin, personne ne veut se faire servir par une éclopée. Ça jette un froid, a-t-il dit avant de baisser son regard sur ma poitrine. Même si l'éclopée a de beaux seins.

J'ai failli éclater de rire en entendant de telles absurdités mais la colère a fini par prendre le dessus.

— Tu n'es vraiment qu'un salopard, hein ?

— Je suis un homme d'affaires, ma chérie. Les affaires se foutent pas mal de tes petits problèmes.

— Je dois bien pouvoir faire quelque chose en attendant d'être de nouveau sur pieds pour danser ?

Rodney a saisi ce qui devait être un cure-dent déjà utilisé sur son bureau et l'a glissé entre ses dents tout en m'observant.

— Dans ton état, tu n'es même pas capable de faire le ménage. Je n'ai vraiment rien pour toi. Tu n'as qu'à prendre un ou deux mois de congé et revenir quand tu ne ressembleras plus à un mannequin de crash-test, a-t-il rigolé avant de reprendre : Je verrai si je peux te trouver un créneau.

— Dans un mois ou deux, ai-je craché. Tu *verras* ? (Cette fois, la colère prenait le dessus.) Je n'ai jamais été malade ! J'ai toujours travaillé, j'ai toléré tes abus, je t'ai laissé te gratter le cul en prétendant que ça ne me dégoûtait pas, j'ai ri à tes blagues débiles. Et tu ne peux pas me trouver quelque chose à faire en attendant que je me rétablisse ?

Le visage de Rodney s'est durci et il a contracté sa mâchoire.

— Fous le camp !

Je me suis levée et j'ai attrapé mes béquilles. J'aurais voulu me raccrocher à ma rage mais je me sentais anéantie. Tout glissait entre mes doigts. De toute façon, que pouvais-je faire ? Supplier Rodney ? Plutôt mourir. J'ai tourné les talons et je suis sortie comme j'ai pu de son bureau.

Arrivée à la porte, j'ai subitement repensé à mon casier. Je ne l'avais pas vidé mais il ne contenait que des affaires nécessaires à mon boulot au club : du maquillage, des costumes, des talons aiguilles. J'ai décidé de tout laisser et je suis sortie dans la brillante lumière du matin.

Vidée de toute l'énergie que j'avais avant d'arriver au Platinum Pearl, je me suis assise dans un coin et j'ai pris mon téléphone. Je l'ai regardé pendant un moment, puis je l'ai remis dans ma poche. Je n'avais personne à appeler. Kayla reviendrait plus tard ; elle déménageait ses affaires chez une autre amie. La fille chez qui elle logeait lui avait demandé de partir parce qu'elle devait héberger sa sœur.

Nous n'étions que des nomades à moitié nues qui nous déplacions au gré des opportunités, toujours temporaires. C'était épuisant. Et désolant.

Une camionnette s'est arrêtée à ma hauteur, bloquant le soleil. J'ai cligné des yeux en reconnaissant le chauffeur. *George.* Le souffle coupé, je me suis levée et j'ai avancé jusqu'à la fenêtre côté passager.

— Je ne m’attendais pas à te voir ici, George.

— Je crois que tu ne t’attends plus à grand-chose, non ? a-t-il rétorqué.

J’ai poussé un soupir, repoussant ainsi des mèches qui s’étaient échappées de ma queue-de-cheval. Mon regard s’est perdu à l’horizon. Je n’avais plus de force, plus de filtre. Je ne pouvais qu’être sincère.

— Effectivement.

C’est comme ça depuis toujours. L’espoir est trop dangereux.

— J’ai le sentiment que ça s’est mal passé là-dedans, n’est-ce pas ?

— Oui.

George est resté silencieux pendant quelques secondes, le regard perdu devant lui, puis il s’est tourné vers moi.

— Dominic est venu vivre chez moi pour un temps.

— Ah bon.

Je ne savais pas quoi en penser et je n’avais pas envie d’évoquer Dominic.

— Tu veux que je te ramène ?

— Où ça ?

— À la maison.

Je l’ai longuement dévisagé, puis j’ai fait oui de la tête.

— Tu as besoin d’aide pour monter ?

— Non, je peux y arriver toute seule.

J’ai posé mes béquilles sur la banquette arrière et je me suis aidée de la petite marche pour grimper sur le siège passager. En quittant le parking, j’ai regardé par-dessus mon épaule. Le Platinum Pearl rétrécissait à vue d’œil. J’avais la vague sensation que c’était peut-être la dernière fois que je voyais cet endroit. Je ne savais pas si c’était bien ou pas. Je n’avais aucune autre opportunité de travail et je ne savais rien faire hormis du strip-tease. J’ai appuyé ma tête contre le siège et j’ai laissé George décider quelle route menait « à la maison ».

Il conduisait en silence. Ça m’arrangeait, je me sentais terriblement fatiguée. La nuit précédente, je n’avais dormi qu’une demi-heure, j’ai donc

profité du trajet pour me laisser bercer par le ronron du moteur. J’étais vidée, incapable de réfléchir, et j’appréciais ce moment de répit, de ne plus m’inquiéter de la perte de mon travail… pour l’instant. Je savais que cela n’allait pas durer, alors j’ai profité du calme, tant que c’était possible.

Nous nous sommes arrêtés devant une petite maison de plain-pied dans une rue résidentielle de Morlea. J’ai regardé George, déconcertée. Il a désigné la maison de la tête.

— Viens. On n’entrera pas dans la maison, juste dans le garage, et je le laisserai grand ouvert. Dominic est au travail de toute façon.

— Qu’est-ce qu’on fait là ?

— Suis-moi et tu verras.

Je suis descendue de la camionnette avec hésitation. J’ai attrapé mes béquilles puis j’ai regardé autour de moi. La rue était calme et bordée d’arbres. Une femme en survêtement promenait un petit beagle. Elle nous a souri et George et elle se sont salués.

Il est entré dans le garage et m’a appelée. Je me suis approchée lentement. Il était plus petit que celui de Gabriel mais il y avait le même plan de travail contre le mur et un vieux réfrigérateur au fond. Au milieu, un sac de frappe pendait du plafond.

— George, qu’est-ce qui se passe ?

— Je vais t’apprendre à te défendre.

— De qui ? De Dominic ?

George avait commencé à donner des coups légers dans le sac mais il s’est interrompu. Il m’a regardée avec une lueur de déception, ou de regret peut-être, dans les yeux.

— Dominic n’est pas méchant, Ellie, pas vraiment, mais oui, il faudra apprendre à te protéger de lui aussi, a-t-il dit en soupirant, l’air soudain plus vieux. Les hommes ne souhaitent pas tous profiter de toi dès qu’une occasion se présente, mais tu dois apprendre à repérer les mauvaises personnes et à garder tes distances. Tu as fréquenté trop de crétins, ma petite Ellie.

— Toute la vie, j'ai fréquenté les mauvaises personnes, ai-je répliqué avec une pointe de sarcasme.

— Je n'en doute pas. Mais la vie t'a aussi apporté Gabriel.

Il m'a regardée pendant quelques secondes, semblant me percer à jour mieux qu'il n'aurait dû.

— Maintenant que tu en prends conscience, éloigne-toi d'eux, a-t-il dit avant de marquer une pause. Bien sûr, on a parfois des surprises sur le chemin (*Oui, comme Dominic),* c'est pour cette raison que tu dois apprendre à les mettre hors d'état de nuire pour qu'ils ne recommencent plus.

— Vous voulez m'apprendre à me battre ? ai-je demandé en arquant les sourcils.

— Oui.

— Mais qu'est-ce que ça va changer, George ?

— Ça t'aidera à ne plus subir. Je pense, ma petite Ellie, que tu subis trop de choses depuis longtemps. Je me trompe ?

— Avais-je vraiment le choix ?

Je ne savais pas quoi penser de cet homme.

— Peut-être pas. Mais je vais faire en sorte que tu puisses l'avoir à l'avenir. Viens là.

Il s'est penché pour ramasser quelque chose qu'il m'a ensuite lancé. J'ai saisi d'une seule main les gants de boxe qui avaient atterri contre mon torse. Tout cela n'avait aucun sens.

— Je te rappelle que j'ai des béquilles.

— Tu devrais pouvoir t'appuyer un peu plus sur ta jambe plâtrée maintenant, non ?

Le médecin avait dit que je pouvais commencer à le faire mais je n'osais pas. Je m'y risquais seulement quand j'avais besoin d'équilibre, comme maintenant.

— Un peu, ai-je concédé.

— Pose tes béquilles pour le moment. Tu pourras te raccrocher au sac si besoin. Allez, enfile-les, a-t-il lancé en désignant les gants. Le secret

pour donner un bon coup de poing, c'est de baisser le menton pour allonger les bras le plus droit possible. Allez !

J'ai lentement enfilé les gants, puis j'ai claudiqué jusqu'au sac que George tenait des deux mains. J'ai posé mes béquilles par terre et je me suis redressée, appuyée sur ma jambe valide et sur les orteils de ma jambe plâtrée. Prudemment, j'ai donné un petit coup au sac.

— Je parie que c'est vous qui avez appris à Gabriel à donner des coups de poing.

Je repensais au nez ensanglanté de Dominic, à son regard ahuri, à sa douleur. Ce souvenir que j'essayais d'effacer de ma mémoire a surgi soudain, me faisant grimacer.

— Oui, j'ai appris ça à Gabriel et à Dominic. Et je leur ai expliqué qu'on ne se servait de ses poings que dans deux cas de figure : si on est attaqué ou pour protéger une femme.

Ah… J'ai frappé le sac un peu plus fort.

— C'est ça ! Défoule-toi, Ellie. Montre-moi ce que tu as dans le ventre.

Je me suis esclaffée et je me suis exécutée. Il a passé les dix minutes suivantes à me pousser à frapper plus fort, toujours plus fort, tout en faisant attention à mes côtes, à ce que je ne me blesse pas davantage. Plus je cognais, plus la satisfaction montait en moi. Je me sentais… forte. En tout cas, je pensais que je pouvais le devenir.

George a fini par immobiliser le sac, un large sourire aux lèvres.

— Pas mal pour un début. Si tu reviens une fois par semaine, tu seras bientôt championne de boxe.

— D'accord, George, ai-je rigolé en retirant mes gants.

— Bon, a-t-il dit en m'observant attentivement, maintenant, il faut te trouver du travail.

— Vous avez du boulot pour moi ?

— Rien de très intéressant, mais tu as dû remarquer que nous avons besoin d'une hôtesse d'accueil à la carrière. Pour le moment, nous décrochons le téléphone seulement quand nous sommes dans les parages, sinon les gens laissent des messages, mais ça ne fonctionne pas très bien.

Nous avions quelqu'un qui s'en chargeait il y a encore quelques mois, mais elle est partie pour s'occuper de ses petits-enfants à plein temps. Je n'ai retrouvé personne pour le moment. On pourrait donc se rendre mutuellement service, si tu supportes la part d'ennui inhérente à ce genre de travail.

— Je n'ai aucune expérience de standardiste.

— Tu peux apprendre.

Tu peux apprendre. J'avais le cœur serré. Pourtant, c'était agréable de voir qu'on me faisait confiance. Est-ce que ça m'était déjà arrivé ? Impossible de m'en souvenir. J'aimais vraiment ça. J'ai hoché la tête.

— Merci George.

Il a semblé ravi et nous avons pris la direction de sa camionnette.

— Bon, alors tu pourrais commencer lundi à neuf heures. Qu'en dis-tu ?

— Oui, c'est parfait.

Je me suis hissée à l'intérieur puis j'ai brusquement tourné la tête vers lui.

— Mais George, Dominic travaille à la carrière et…

— Tu n'auras plus jamais de problème avec Dominic, a déclaré George, la mâchoire serrée, puis il m'a regardée fixement. C'est compris ?

J'ai acquiescé.

J'ai contemplé son profil viril, sa peau très bronzée striée de marques blanches, là où son sourire avait laissé des rides. Il souriait sûrement souvent et largement. Ses cheveux gris étaient épais et ses yeux d'un bleu éclatant. C'était un bel homme. Un homme bon. Comme celui que j'avais imaginé quand ma mère avait frappé à la porte de l'horrible petite maison.

— Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ? ai-je demandé sans réfléchir.

Il m'a jeté coup d'œil avant de fixer de nouveau la route.

— Parce que je fais confiance à Gabriel. Il mérite d'être heureux.

J'ai réfléchi quelques secondes. *Oui, il mérite d'être heureux. S*a réponse suggérait donc que mon bonheur était lié à celui de Gabriel. Je ne savais pas si c'était vrai ni si c'était ce que je souhaitais. C'était une grande responsabilité et je n'étais pas convaincue qu'il fallait me faire confiance.

— Sa maison n'est pas la tienne. Tu peux t'en aller à nouveau, si tu le souhaites. C'est ton droit, mais préviens-le alors. Il mérite mieux que ça.

J'ai hoché la tête. Je regardais mes mains posées sur ma cuisse et je triturais mes ongles.

— Je sais.

Nous avons pris la direction de la maison de Gabriel. Plus nous approchions, plus je me sentais nerveuse. Je me suis mise à triturer l'ourlet de mon tee-shirt. Comment allait-il réagir ? Je ne lui avais même pas dit au revoir, j'avais simplement disparu. George avait raison, Gabriel méritait mieux que ça. Mieux que moi. Pourtant, j'étais profondément blessée de ce que Dominic avait dit à propos de Chloé. Gabriel avait été l'ami que je n'avais jamais eu. Peut-être qu'il valait mieux me concentrer sur cette amitié. *Il voulait Chloé, bien sûr. Elle était visiblement attirée par lui, elle l'adorait.* Et si j'avais des sentiments amoureux pour Gabriel ? J'étais parfaitement capable de les ignorer. J'en étais sûre. Je me suis répété cela pendant tout le trajet, espérant que je finirais par m'en convaincre.

CHAPITRE 16

« Sois courageux, même avec tes mots. »

Champion, le chevalier des oiseaux

Gabriel

J'ai entendu la camionnette de George avant même de la voir et je suis sorti de mon garage en retirant mes gants. Mon cœur battait la chamade. *Seigneur, faites qu'elle soit avec lui.* J'ai scruté le véhicule qui approchait, discernant deux silhouettes à l'avant. Un soulagement indicible m'a alors submergé.

La camionnette s'est arrêtée et George en est sorti. Il m'a adressé un petit signe de tête et un sourire avant d'aller aider Ellie à descendre. Elle m'a lancé un regard nerveux en prenant appui sur ses béquilles.

Avant de remonter sur son siège, George nous a rapidement salués.

— Merci George, ai-je dit, espérant communiquer toute ma reconnaissance dans ces simples mots.

Puis je me suis tournée vers Ellie qui se tenait toute raide devant moi, le regard incertain.

— Salut.

— Salut, a-t-elle répondu en se mordillant les lèvres, ce qui m'a donné envie de l'embrasser et de la rassurer en même temps.

— Tu veux bien t'asseoir avec moi ? ai-je demandé en désignant la balancelle d'un petit geste du menton.

— Oui.

Je l'ai aidée à gravir les deux marches du perron, même si elle se servait désormais parfaitement de ses béquilles, puis nous nous sommes

assis. Nous étions mal à l'aise tous les deux. Le porche était très ombragé et la menthe qui poussait non loin embaumait.

J'avais la sensation d'être un gamin à mon premier rendez-vous, doutant sérieusement que la fille ait envie d'être là. Je sentais aussi que j'étais un homme qui devait présenter des excuses et qui ne savait pas par où commencer. Il fallait juste que je me lance.

— Je suis désolé, Ellie.

— Tu n'as pas à être désolé, a-t-elle dit en me regardant.

— Après tout ce que tu as… Je n'ai pas su te protéger…

— Ce n'est pas ta faute, a-t-elle dit en baissant les yeux. En réalité, c'est moi qui ai provoqué Dominic. Je l'ai encouragé à faire ce qu'il a fait.

Elle me regardait, l'air coupable. J'en ai eu le cœur serré, même si je n'ai pas pu repousser une pointe de jalousie, brûlante et désagréable. Cela me mettait en colère et ça me donnait envie de frapper quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Mon frère avait embrassé Ellie *avant moi.*

— Tu voulais l'embrasser ?

— Non.

Je l'ai observée en me mordillant les lèvres. Je me demandais pourquoi elle l'avait laissé faire. Elle n'en avait probablement aucune idée.

— Je pense que l'on peut considérer que c'était surtout la faute de Dominic et en rester là. Qu'en dis-tu ?

Elle m'a souri puis a hoché la tête.

— Je ne veux surtout pas m'interposer entre ton frère et toi. Ce ne serait pas bien.

J'ai regardé les arbres au loin, par-dessus son épaule. Le soleil brillait. Je repensais au désespoir que j'avais ressenti quand j'avais vu Dominic collé à Ellie dans ce couloir, le visage penché sur le sien.

J'ai brièvement fermé les yeux, essayant de chasser cette image de mon esprit.

— Comme je te l'ai dit, Dominic et moi avions besoin de prendre nos distances. Notre relation est compliquée, Ellie, et ça n'a rien à voir avec toi.

J'avais compris depuis longtemps, sans doute des années. Dominic voulait me protéger. J'étouffais littéralement, même si je n'en avais pas eu conscience tout de suite. Il était à l'université quand j'avais acheté la maison et je lui avais proposé de vivre avec moi quelques mois, qui s'étaient transformés en années. Il y avait bien longtemps que j'aurais dû mettre fin à cette situation.

Nous avions besoin de prendre nos distances. Ce qui s'était passé avec Ellie avait fait déborder, voire exploser, le vase. J'avais mis Dominic à la porte à cause de ce qu'il avait fait à Ellie. Mais j'aurais dû lui demander de partir bien avant cet épisode. Cela aurait été mieux pour nous deux.

Ellie m'a regardé avec méfiance pendant une minute avant de hocher la tête.

— George m'a proposé un travail à la carrière. Je… Je peux rentrer chez moi maintenant. Je peux me déplacer beaucoup plus facilement et ma voiture est réparée…

Elle a froncé les sourcils puis elle a détourné le regard, comme si elle était troublée malgré ce qu'elle venait d'affirmer.

— Tu peux rester, ai-je proposé.

J'avais parlé avec beaucoup de gravité, je m'en rendais compte. Elle m'a regardé avec inquiétude, alors j'ai repris :

— Tu ne seras qu'à quelques minutes de la carrière. Je peux t'y conduire le matin et aller te chercher le soir. Tu ne vas tout de même pas faire une heure de voiture tous les jours avec un plâtre !

— Ce serait possible… mais ce n'est sans doute pas la meilleure des solutions.

— Non.

Nous nous sommes tus pendant une minute. Ellie se rongeait les ongles, j'avais remarqué qu'elle faisait souvent ça quand elle était nerveuse.

— Gabriel… Dominic m'a dit pourquoi tu étais venu au Platinum Pearl la première fois. Pour Chloé…

Oh non. Je me suis appuyé contre le dossier de la balancelle et j'ai poussé un soupir. J'étais encore plus en colère contre mon frère. Il avait tout fait pour éloigner Ellie de moi. Il fallait qu'il contrôle tout. Du bout des pieds, j'ai commencé à balancer le siège.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu rêvais d'elle… Que tu étais venu chercher au Platinum Pearl de l'aide pour être prêt pour *elle*. Que… c'était mon rôle. Et maintenant qu'elle est là…

— C'est en partie vrai, ai-je grogné avant de pousser un autre soupir.

Mes mots l'ont fait sursauter et j'ai senti mon cœur se serrer.

— Quand Chloé m'a contacté, je me suis imaginé… des choses. Mais la vérité, Ellie, c'est que Chloé m'a juste permis de prendre conscience que c'était la dernière chose qui me manquait pour redevenir celui que j'étais : avoir une relation avec une femme. Elle a simplement été *l'élément déclencheur* qui m'a conduit au Platinum Pearl le soir de notre rencontre… (J'ai marqué une pause, repensant à Ellie ce soir-là, assise en face de moi, maquillée à l'excès, perchée sur de trop hauts talons.) Et c'est là que je t'ai trouvée, Éloïse. Je ne m'y attendais pas, mais tu étais là. Et c'est de *toi* que je suis tombé amoureux.

Elle a cligné des yeux et l'espoir timide que j'ai lu dans son regard m'a touché en plein cœur. Mais ce fut de courte durée, l'espoir a vite été remplacé par de l'incertitude et même un peu de panique.

— Non, Gabriel.

— Non, quoi ?

— Tu ne devrais pas m'aimer.

— C'est trop tard. Je t'aime déjà. Je ne peux plus revenir en arrière.

Elle scrutait mon visage à la recherche d'une preuve que je mentais, que je cherchais à la duper. L'espoir est brièvement réapparu avant de disparaître à nouveau. *Ellie.*

Je pensais sérieusement qu'elle éprouvait quelque chose pour moi, même si elle n'était pas prête à en parler, ni même à se l'avouer. C'était ce que j'avais pensé la nuit où elle avait trouvé l'oiseau sculpté sur la

cheminée. J’avais perçu un désir identique au mien dans ses yeux. Elle rougissait quand je la touchais, elle se rapprochait de moi au lieu de s’éloigner. Et le soir du dîner, j’avais remarqué qu’elle observait tout le monde d’un air timide, mais elle semblait profondément heureuse et plus sur la défensive. J’avais pris sa main sous la table et elle en avait eu la chair de poule.

Elle m’avait regardé et souri de la même façon que le jour où elle avait fait semblant de prendre dans ses mains cet arc-en-ciel. Ce sourire qui illuminait son visage et la rendait resplendissante. J’en avais eu le souffle coupé. Je savais alors que j’étais amoureux d’elle. C’était effrayant, mais stimulant aussi ; je la désirais follement. J’avais envie de la *toucher*, de la connaître et de l’aimer de toutes les façons possibles. Je voulais qu’elle éprouve la même chose pour moi.

Tomber amoureux d’elle avait déjà commencé à guérir cette partie de moi qui n’avait pas encore cicatrisé. Alors, j’étais prêt à attendre. J’attendrais Ellie aussi longtemps qu’elle en aurait besoin.

— Je… a-t-elle commencé avant de s’interrompre.

— Ne t’inquiète pas. Tu n’es pas obligée de dire quoi que ce soit avant d’être totalement prête. Moi, j’ai appris à ne jamais manquer une occasion de dire aux gens que je les aime. Ça définit ma philosophie personnelle.

Je lui ai souri à nouveau et elle m’a répondu de la même façon. Les yeux fixés sur sa bouche, j’ai lutté contre l’envie irrépressible de l’embrasser. Je préférais attendre. Ce que mon frère avait fait était encore trop frais.

Elle a détourné le regard vers la route pendant un instant avant de poser de nouveau les yeux sur moi.

— Je suis désolée d’être partie sans rien dire. Je… La fuite, c’est ma spécialité.

— Ça ne me dérange pas de te courir après, Ellie. Laisse-moi juste t’attraper de temps en temps.

*
*   *

Nous avons repris la routine que nous avions établie. Nous assistions au lever du soleil ensemble. Ellie discutait avec moi tandis que je sculptais William. Depuis que je lui avais fait part de mes sentiments, il y avait une tension entre nous, quelque chose dans l'air que nous ne reconnaissions ni l'un ni l'autre. Elle savait ce que j'éprouvais, maintenant j'attendais qu'elle fasse de même. *Je l'espérais du moins.* Je la voyais, assise seule sur la terrasse les après-midi, les bras posés sur ses genoux. Elle regardait les arbres. Je la laissais réfléchir, en espérant que j'occupais un peu ses pensées.

La nuit, je restais allongé sur mon lit à penser à elle, incapable de contrôler les fantasmes qui me hantaient. J'imaginais la sensation de sa peau sous mes mains, la saveur de sa bouche, ce que je ressentirais lorsque j'unirais mon corps au sien. Être intime avec une femme ne m'effrayait plus autant, justement parce que c'était elle. Il ne s'agissait plus d'un corps ou d'un visage anonyme, mais d'elle. Que j'aimais. J'imaginais Ellie.

Chloé est revenue à la maison à deux reprises et nous avons facilement discuté, comme au début. Même si nous parlions d'un sujet très personnel, Chloé savait me mettre à l'aise. Ce serait une très bonne psychologue. Elle était chaleureuse et intuitive. J'espérais pouvoir garder un contact avec elle quand elle aurait fini sa thèse.

Je me demandais parfois quelle tournure aurait pris ma vie si je n'avais pas rencontré Ellie, si Chloé s'était présentée la première et que je m'étais senti prêt à vivre quelque chose avec elle. Chloé était vive, jolie et facile à vivre. Je l'aimais bien et peut-être que dans d'autres circonstances, j'aurais pu tomber amoureux d'elle. Cela aurait été une relation confortable, paisible. Rien à voir avec mes sentiments explosifs pour Ellie. Chloé ne m'émouvait pas autant, ne me faisait pas ressentir un millier d'émotions à la fois. J'en avais l'absolue certitude, la même que celle que

j'éprouvais quand je touchais la pierre ou que je maniais mon burin pour tailler un arrondi plutôt qu'un angle, ou quelle pression il fallait que j'exerce pour sculpter sans briser le marbre. *Parce qu'Ellie était à moi.* Pas comme une possession, mais comme l'objet de mon amour.

Peut-être que j'avais discerné dans ses yeux la même souffrance que la mienne. Peut-être parce qu'elle parlait autant à mon cœur qu'à mon âme, comme tout ce que j'aimais. Et peut-être qu'il n'y avait rien à expliquer.

Mon amour pour Ellie était comme un souffle de vie.

Je trouvais bizarre de confier des détails aussi intimes de ma vie à une femme alors que celle que j'aimais se trouvait dans la pièce juste à côté.

Après le départ de Chloé, j'ai trouvé Ellie assise sur la terrasse. Elle m'a accueilli en souriant.

— Je réfléchissais.

— Très bien !

— Quel est ton dessert préféré ?

J'ai froncé les sourcils, étonné par sa question.

— Euh… La tarte au citron meringuée.

— Ah.

— Ce n'était pas la bonne réponse ?

— Ce n'est pas ça, a-t-elle rétorqué en se mordillant les lèvres. C'est juste que ce n'est pas facile à faire.

— Tu veux me faire un gâteau ?

— Oui, j'aimerais bien préparer un repas, si tu es d'accord.

— Très bonne idée.

— Tu veux bien aller faire quelques courses avec moi ?

J'ai éclaté de rire, plein d'espoir. Elle allait préparer le dîner et me faire un gâteau, c'était tellement… normal.

— Bien sûr, ai-je répondu, ravi.

Nous nous sommes rendus au supermarché de Morlea. Je poussais le chariot dans les allées tandis qu'elle lisait la liste des ingrédients sur son téléphone. Elle avait dû trouver une recette. J'essayais de ne pas sourire bêtement en permanence mais je n'arrivais pas à m'en empêcher. Le

simple fait de voir Ellie déambuler dans un supermarché, même avec ses béquilles, me rendait heureux. Presque trop. J'aimais l'idée que nous avions l'air d'un couple. Je me sentais bien quand elle était à mes côtés ; je n'éprouvais plus le besoin de m'écarter d'elle quand nos bras s'effleuraient, bien au contraire.

À la caisse, les gens se sont comportés comme d'habitude avec moi : ils m'observaient, chuchotaient. Ellie semblait l'avoir remarqué également, mais elle a continué à poser tranquillement les produits sur le tapis roulant. Elle avait l'air gêné pour moi, et ça a fini par gâcher notre sortie à mes yeux. Quelque chose semblait la préoccuper, je ne savais pas quoi, mais ça m'inquiétait.

Puis j'ai posé les yeux sur le stand des journaux et j'ai aperçu un article sur l'affaire Wyatt Geller. Il ne faisait même plus la une des journaux. Mon cœur s'est serré. Je consultais le journal en ligne tous les matins, mais j'avais réussi à garder un certain recul. Je ne pouvais rien faire, seulement espérer et prier pour que la police trouve une piste. Me laisser obséder par cette affaire n'aiderait personne, surtout pas moi.

Ellie est restée silencieuse pendant le trajet du retour mais quand nous sommes arrivés à la maison, elle ne semblait plus aussi préoccupée. Je l'ai aidée à vider les sacs puis je suis retourné travailler dans le jardin.

Au bout d'une heure, la porte d'entrée s'est ouverte à la volée. Agenouillé au milieu d'un parterre des fleurs, je me suis redressé d'un bond en découvrant Ellie, le tee-shirt maculé d'une grosse tache verte et le visage couvert de farine. Elle avait la même substance verte dans les cheveux et avait l'air catastrophé.

— Ellie, ça va ?

Si je me fiais à son apparence, quelque chose avait dû mal tourner en cuisine, mais je ne comprenais pas pourquoi elle semblait aussi effondrée.

Elle s'est dirigée vers moi en boitillant. Elle s'est arrêtée face à moi et a poussé un long soupir tremblant. Elle a repoussé une mèche de cheveux toute verte. La souffrance dans ses yeux semblait indicible. Je suis resté silencieux, le cœur brisé par tant de douleur.

Que se passait-il ?

— Quand j'avais douze ans, l'un des amis de mon père est entré dans ma chambre une nuit, quand je dormais.

Oh non. Seigneur. Non.

J'ai continué à la fixer, incapable de la quitter des yeux.

C'était sa réaction après avoir raté le dîner ? *Pourquoi ?* Pourquoi un simple échec avait-il fait remonter tant de douleur en elle ? Essayait-elle encore de susciter en moi du dégoût pour que je la rejette ? Voulait-elle que je la déteste comme elle se détestait elle-même ? *Dis-moi tout, ma belle. Je saurai y faire face.*

Elle a pris une longue inspiration qui a secoué tout son corps.

— Nous étions ensemble.

Elle a haussé le menton, comme pour se préparer à ma réaction. Je suis resté totalement impassible. *On t'a violée, Ellie. Pourquoi n'emploies-tu pas ce mot ?* Elle a été à nouveau secouée par des tremblements, ses épaules se sont raidies et elle a fermé les yeux un instant.

— Il me donnait des bonbons, puis il riait et il disait que j'étais sa ch-ch… chérie…

Nom de Dieu. J'avais l'impression qu'on serrait mon ventre dans un étau. Cet homme aurait pu être son père, et elle n'était qu'une enfant.

Elle a de nouveau pris une grande inspiration tremblante. Je me suis retenu de toutes mes forces de la prendre dans mes bras. Je savais que si je la réconfortais, elle allait arrêter de parler. Et il fallait qu'elle me dise tout.

— Mon père nous a surpris un jour et je pensais… je pensais que… En fait, il s'en fichait. Il n'en avait rien à faire de moi. Ça a duré un an, puis il a commencé à sortir avec une autre femme et il a arrêté de venir chez mon père. Ce n'était pas bien, je crois, mais quand il a arrêté de venir, je suis allée chez lui et je l'ai supplié de revenir. Je l'ai *supplié* ! a-t-elle craché comme si elle vomissait du poison. Je pensais qu'il m'aimait, alors je l'ai supplié de ne pas me quitter. Évidemment, c'est ce qui est arrivé,

mais pas avant d'avoir couché une dernière fois avec moi, histoire que je garde quelques souvenirs.

Elle a poussé un cri ; ce n'était pas un gémissement, ni un sanglot, mais plutôt une plainte désespérée restée bloquée dans sa gorge depuis trop longtemps.

Je sentais mon corps, *mon âme,* irradier de souffrance Elle m'a regardé, l'air choqué, comme si elle sortait d'un épais brouillard, puis elle a tourné les talons et elle s'est éloignée à toute vitesse, comme si la douleur de sa jambe était le cadet de ses soucis.

Mon Dieu. Maintenant qu'elle n'était plus là, j'ai poussé un cri moi aussi, pour évacuer la douleur de cette confession. Elle s'était totalement mise à nu devant moi. Elle avait été abusée, de la plus horrible des manières, et elle se détestait d'avoir confondu ça avec de l'amour. *Ma pauvre Éloïse.* Je connaissais ce type de souffrance, je savais ce que c'était que de manquer d'affection à un tel point qu'on était prêt à la trouver n'importe où. À la *créer* s'il le fallait. Mais la différence entre elle moi, c'était que je n'avais jamais été maltraité ou abandonné par les gens qui étaient censés m'aimer et me protéger. Mon cœur saignait pour elle. Je comprenais combien elle était fragile ; son incommensurable besoin d'amour l'avait poussée à le trouver auprès des pires personnes qui soient.

Ellie, mon Ellie.

J'éprouvais un puissant besoin de la protéger et de la réconforter. C'était profond, ça faisait mal. Mais mon amour pour elle était encore plus grand, plus *puissant* que mes angoisses. Je n'avais pas besoin de *m'entraîner.* J'avais simplement besoin d'amour et d'en remplir totalement mon cœur pour qu'il n'y ait plus de place pour autre chose.

J'ai posé les mains sur ma nuque et j'ai renversé la tête pour observer le ciel d'automne. Je priais pour avoir assez d'amour pour nous deux.

CHAPITRE 17

« On t'a fait vivre cette souffrance parce que tu étais suffisamment fort pour l'endurer. »

Shadow, le baron de l'os à souhait

Ellie

Je tremblais tellement que je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. Mon Dieu, qu'avais-je fait ? Et pourquoi ? Je n'avais pas les idées claires. Mon âme débordait de douleur et d'horreur.

J'avais simplement voulu préparer un dîner et un dessert pour Gabriel. Je pensais pouvoir faire ce que Chloé avait réussi si facilement. Je n'avais jamais vraiment cuisiné ; j'utilisais beaucoup le micro-ondes, en fait. Mais je m'étais dit que ça ne pouvait pas être si compliqué que ça. Un repas et un gâteau. Mais tout était allé de travers. J'avais commencé par la tarte. La crème au citron était trop liquide et je n'arrivais pas à préparer la meringue. Je m'étais donc rabattue sur la préparation du plat principal. Seulement, j'avais brûlé les pâtes. Je ne savais même pas qu'il était possible de rater les pâtes. Et enfin, la sauce au pesto que je mélangeais dans le mixeur m'avait explosé à la figure.

J'avais poussé un hurlement et senti une boule se former dans ma gorge. Je n'arrivais à rien. *Jamais*. J'étais tellement nulle. Gabriel m'avait dit qu'il m'aimait, mais je ne le méritais pas. Chloé avait réussi à préparer son repas, ça semblait si facile à faire mais trop compliqué pour moi.

Lorsque nous faisions les courses, tous les gens me regardaient avec dédain. Je me suis souvenue de ce que Dominic avait dit à propos de Gabriel, qu'il devait vivre la vie qu'il méritait. Visiblement, les habitants de la ville considéraient que je ne devais pas partager sa vie. J'avais fait

semblant de ne pas y prêter attention mais la tarte, le repas et tous les mauvais choix qui avaient émaillé ma vie, ces erreurs continuelles, ces échecs constants, tout était remonté en moi et puis…

— Hé, a fait une voix douce.

J'ai regardé par-dessus mon épaule, arrachée au flot désordonné de mes pensées. Gabriel me souriait d'un air triste et il a refermé les portes vitrées de la terrasse. Je lui ai tourné le dos, sans trop savoir que faire ni que dire. Je savais pertinemment qu'il allait me demander de partir, qu'il ne m'aimait plus. Il le dirait gentiment, parce que c'était quelqu'un de bien. Il allait sans doute me proposer de me ramener, de ne pas m'inquiéter pour tout le désordre dans la cuisine. Et ça me ferait mal, Dieu que ça me ferait mal, mais…

Il s'est approché par-derrière, je sentais son grand corps à quelques centimètres du mien. Sa chaleur venait réchauffer la glace qui coulait dans mes veines. J'ai frissonné. Il s'est encore rapproché et j'ai retenu mon souffle. Puis il a passé ses bras autour de moi et m'a attirée à lui pour poser sa joue contre ma tempe. J'étais pétrifiée. *Oh, Gabriel.* Il était tellement solide, si plein d'assurance. Même si l'horreur que j'avais confessée me rendait malade, je me réjouissais d'avoir franchi ce cap. Il me tenait dans ses bras. Nous étions pressés l'un contre l'autre et je ne sentais aucune hésitation dans son étreinte. J'ai fermé les yeux. Cet instant était si fort que des larmes me sont montées aux yeux et ont coulé sur mes joues.

— J'ai raté le repas, ai-je chuchoté.

J'ai senti qu'il souriait au-dessus de mon oreille.

— Oui, j'ai vu.

— Même la tarte.

— J'ai vu ça aussi.

— Ah.

Nous sommes restés silencieux pendant un moment. Bercé par Gabriel, mon corps a peu à peu cessé de trembler. Il a continué à me serrer dans ses bras et ma respiration s'est apaisée.

— Je dois t'épuiser, ai-je dit avec une pointe de désespoir.

Je devais lui offrir une porte de sortie, même si ça me faisait trop mal. Il avait dit qu'il m'aimait, qu'il voulait de moi mais sans doute pas de ça. Il ne pouvait pas vouloir ça. *Moi.*

— Pas du tout. Tu penses que tu as terminé pour aujourd'hui en cuisine ou tu peux faire encore pire ?

Il souriait. Il me taquinait. Il ne semblait pas horrifié par la situation. *Comment était-ce possible ?*

— Euh… oui, c'est fini pour aujourd'hui, ai-je dit en tournant légèrement la tête, trop gênée pour croiser son regard.

Je me sentais vidée et à fleur de peau.

Il s'est mis à rire doucement et cette fois, j'ai frissonné de plaisir en entendant ce son doux et viril dans mon oreille, tout contre ma peau.

Gabriel. Comme l'ange. Mon ange. Je veux qu'il devienne mon ange. J'ai fermé les yeux et j'ai imaginé que ses bras étaient deux grandes ailes drapées autour de moi pour me protéger du monde. Cette image m'a fait sourire.

En fait, je venais de lui avouer le *pire.* Ce dont j'avais le plus honte dans ma vie. Une maladie secrète, tapie au fond de moi. Je n'avais encore jamais partagé ça avec quelqu'un.

— Je t'aime, Éloïse. Ça ne changera pas.

J'ai ouvert les yeux. Gabriel était le seul élément stable que j'avais eu dans ma vie. Je me suis blottie contre lui et un son étranglé est monté dans ma gorge.

— Pourquoi as-tu si peur ?

— Parce que j'ai… peur que tu me reprennes tout.

— Tu penses vraiment que je suis capable d'aimer sur un coup de tête ?

— Non, ai-je murmuré.

Gabriel ne faisait jamais rien sur un coup de tête.

— Je ne te reprendrai rien, a-t-il dit avec détermination et conviction, comme si c'était tout à fait inconcevable.

Je voulais y croire. Mon Dieu, je voulais tellement y croire mais je ne savais pas comment faire.

— Je peux te dire quelque chose ? a-t-il murmuré.

J'étais troublée, terrorisée, épuisée. Je ne comprenais pas pourquoi Gabriel m'aimait encore ni même comment il était tombé amoureux de moi.

— D'acc… D'accord.

Il m'a prise par la main, puis il a ramassé mes béquilles avant de me les tendre. Nous avons traversé la cuisine qui ressemblait à un terrain de paintball.

— Je peux aller changer de tee-shirt ?

— Si tu veux.

J'ai disparu dans ma chambre pour enfiler un tee-shirt et pour m'essuyer le visage et les cheveux. Une fois propre, j'ai rejoint Gabriel qui patientait dans le vestibule et nous nous sommes dirigés vers son pick-up.

— Où va-t-on ?

— Au lieu de nettoyer la cuisine, je te propose d'aller faire un tour.

J'ai éclaté de rire, ce qui a fait sourire Gabriel. Le trajet a été silencieux. Mon cœur battait toujours la chamade et j'avais le plus grand mal à me calmer. J'étais encore gênée et incertaine, mais j'avais aussi l'impression que cette chose qui gonflait en moi depuis si longtemps avait fini par exploser. J'éprouvais une sensation de légèreté que j'avais du mal à expliquer.

Gabriel m'a jeté un coup d'œil en me souriant tendrement, puis il a pris ma main dans la sienne jusqu'à ce que nous nous engagions sur une petite route. J'ai repensé à ce chemin sur lequel j'avais récemment été entraînée, à la façon dont Tommy avait essayé de profiter de moi, soi-disant parce qu'il avait accepté de me prendre au bord de la route, avant de me frapper. La colère remontait en moi à ces souvenirs. Je regrettais de ne pas avoir lutté davantage ; j'aurais dû le frapper comme George me l'avait appris. Ou mieux encore, je n'aurais pas dû monter dans son camion.

Les hommes ne vont pas tous profiter de toi à la moindre occasion, mais tu dois apprendre à les repérer et à garder tes distances.

J'avais vraiment eu du mal à les repérer jusqu'alors. Les profiteurs étaient ceux que je connaissais le mieux. Ils faisaient partie de mon quotidien. Les hommes *bons* ne m'étaient pas familiers. Paradoxalement, c'était de ces hommes-là dont j'avais peur. Ceux comme Gabriel.

Gabriel a tourné plusieurs fois avant d'arrêter la voiture. Il m'a souri puis il est sorti et est venu m'aider à descendre. J'ai jeté un coup d'œil aux alentours ; nous étions entourés d'arbres aux feuilles de toutes les couleurs, des dorées, des rouge écarlate avec quelques éclats de violet.

Un peu plus loin, j'apercevais un pont couvert rouge sombre qui enjambait un petit ruisseau. Quand nous nous sommes approchés du pont, j'ai pris une profonde inspiration. L'air était frais et humide.

— C'est ce que tu voulais me montrer ?

— Oui, on arrive. Ça va ta jambe ?

— Ça va.

J'avais toujours trouvé que les ponts couverts dégageaient un charme désuet et romantique. Mais je n'avais jamais vraiment vécu d'instants romantiques dans ma vie. Pas avant Gabriel.

Il m'a conduite jusqu'à l'entrée du pont, puis il a commencé à marcher le long du rebord extérieur abrité par l'avancée du toit, juste au-dessus de l'eau peu profonde. Je l'ai regardé avec étonnement retirer ses chaussures et relever son jean. Les sourcils froncés, je l'ai imité, retirant mon unique chaussure. Il s'est assis, les pieds dans l'eau, en riant. Son visage ravi me donnait des palpitations. Je me suis assise à côté de lui, faisant attention que mon plâtre ne touche pas l'eau, et j'ai plongé mon autre pied dans le ruisseau.

— Elle est froide ! ai-je dit en m'esclaffant.

C'était agréable, comme une caresse de soie fraîche qui me chatouillait la cheville. Je me sentais vivante.

Gabriel a pointé du doigt le champ de fleurs sauvages de toutes les nuances qui s'étendait devant nous, entouré d'arbres aux teintes

éclatantes. Cette splendeur de couleurs me coupait le souffle. J'avais vécu dans le Vermont toute ma vie et je n'avais jamais pris le temps d'admirer la richesse des paysages. Assise avec Gabriel, j'étais sidérée, bouleversée aussi par tant de beauté.

— On trouve des arcs-en-ciel partout, a alors dit Gabriel.

Ses regards appuyés et notre proximité m'intimidaient. Le vent a fait voler une mèche de cheveux sur mon visage, je l'ai repoussée, les yeux fermés, en inhalant profondément l'odeur des fleurs sauvages qui montait jusqu'à nous.

— Je veux t'offrir tout ça, a-t-il dit doucement.

J'ai ouvert les yeux et j'ai découvert son regard sérieux qui m'observait, comme s'il pouvait voir mon âme. Il semblait déjà tout savoir de moi. Et c'était vrai, il savait tout. Ou presque.

Mon cœur s'est mis à battre frénétiquement et j'ai détourné le regard. Parce qu'il était tout près de moi et qu'il me regardait avec passion, je me suis mise à rougir. Je ne savais pas trop comment réagir, je n'avais jamais vécu une chose pareille. Je remuais doucement le pied, perdue dans la contemplation du paysage. Je sentais aussi la brise qui me caressait le visage et ébouriffait mes cheveux.

— Tu ne peux pas offrir la nature à quelqu'un, Gabriel, ai-je dit calmement en le dévisageant, piégée par son regard.

Il a posé sa main sur ma joue. Mon cœur a fait un bond et je me suis appuyée contre sa paume. Comme sur la terrasse, il n'y avait plus aucune hésitation dans ses gestes, simplement de l'amour.

— Tu ne veux pas me laisser essayer, Éloïse ? Donne-moi une chance.

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Il désirait m'offrir cet instant paisible, la poésie de cet endroit, le charme romantique, les parfums, les bruits et la belle sérénité qui nous entourait. Il voulait me donner de l'amour. Et moi, je mourais d'envie d'accepter. Mais j'avais peur de m'en emparer. Je craignais toujours autant que tout me soit repris. Si on me l'arrachait, ce serait fini. Je ne m'en remettrais pas.

Quelques feuilles sont tombées d'un arbre, virevoltant avec légèreté dans la brise, et j'ai senti que je lâchais prise. Je me demandais comment les arbres faisaient pour se délester des choses dont ils n'avaient plus besoin. Étais-je capable d'en faire autant ?

— Comment fais-tu pour ne plus avoir peur ?

On lui avait fait tellement de mal. Comment avait-il pu aller de l'avant alors que je n'y arrivais pas ? J'étais encore bloquée.

— Peur de quoi ?

— Peur d'aimer.

Son regard triste semblait tout comprendre.

— Ellie… a-t-il dit d'une voix déterminée qui m'a prise au dépourvu. Je *gagne* chaque fois que je me laisse surprendre et que *j'aime.* Je remporte au moins une centaine de victoires par jour, peut-être même *mille.* J'aime le lever du soleil, le vent, la façon dont les gouttes d'eau coulent sur mes fenêtres. (Il s'est interrompu, son pouce caressant ma pommette et mon visage, comme si j'étais une œuvre d'art). Et toi, surtout toi. Cet homme épouvantable n'a pas réussi à m'empêcher d'offrir mon amour à la femme de ma vie. Je te donne mon cœur, Éloïse. Il est pour *toi.* J'espère que tu l'acceptes. Mais même si tu n'en veux pas, je ne regretterai rien. Je ne regretterai jamais de t'aimer parce que ça veut dire que je *gagne.*

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Ses paroles, sa façon de me regarder, avec une telle intensité, me déchiraient, me transperçaient mais me redonnaient la vie aussi. *Oh, Gabriel.*

Son pouce glissait sur ma joue avec une telle tendresse que les larmes me montaient aux yeux. Quand il était venu me voir la première fois au club, il paniquait dès que quelqu'un s'approchait de lui. Mais, là, il me touchait tranquillement, avec assurance. J'étais tellement fière de lui. Surtout, je me sentais profondément privilégiée d'avoir été choisie. Il m'aimait malgré tout ce qu'il avait appris sur moi. C'était extraordinaire.

Gabriel a posé le regard sur ma bouche et il s'y est attardé. Il était sur le point de m'embrasser. Mon ventre s'est noué lorsqu'il s'est penché vers

moi, à la fois sûr de lui et hésitant. C'était l'homme le plus beau que j'avais eu la chance de contempler. Il a entrouvert ses lèvres avant de les poser sur les miennes. Elles étaient douces et tièdes. Un petit gémissement de plaisir m'a échappé quand nos bouches se sont unies. Il s'est collé à moi, ne laissant aucun espace entre nous. J'ai lentement passé mes bras autour de son cou puis j'ai glissé mes mains dans son épaisse chevelure.

J'ai incliné la tête et j'ai ouvert la bouche, le laissant m'explorer. Il a poussé un gémissement qui a attisé mon désir. Il a commencé à caresser ma langue avec la sienne, d'abord avec maladresse, puis il s'est enhardi. Nos langues dansaient, se savouraient.

Quand il a reculé un peu, le souffle haletant, j'ai mis du temps à réaliser où j'étais, tellement je m'étais perdue dans ce baiser. J'ai souri avant même d'ouvrir les yeux. Puis je l'ai découvert ; il m'observait, l'air heureux, un peu étonné. Il avait encore les lèvres entrouvertes, humides et rougies par notre baiser, et les joues roses. Son regard était doux, plein de désir. J'ai réalisé alors que j'étais la première à embrasser cet homme si séduisant. Ses lèvres n'avaient touché que les miennes. Si seulement j'avais pu être dans le même cas. Mais ça l'était d'une certaine façon, car j'avais oublié tous les autres, seul le souvenir de ce baiser restait. Peut-être parce que c'était la première fois que j'embrassais quelqu'un avec mon corps, mais aussi mon cœur et mon âme.

Il a tendu la main et s'est servi de son pouce pour essuyer mes lèvres. Je ne m'étais jamais sentie aussi heureuse de ma vie, émerveillée par la douceur de ce moment, éblouie par lui.

Nous sommes restés assis, les pieds enlacés dans l'eau. Gabriel avait crocheté son pied autour du mien. Nous regardions les arbres qui se dénudaient, des feuilles de toutes les couleurs flottaient jusqu'au sol et nous parlions de tout et de rien, baignant dans le bonheur simple d'être ensemble.

Avais-je un jour rêvé d'une histoire d'amour et d'un chevalier blanc ? Quand j'étais petite, avais-je imaginé qu'un beau prince au cœur d'or tiendrait mon visage entre ses mains et m'embrasserait ? Je ne m'en

souvenais plus. C’était dommage, j’aurais voulu que cette petite fille soit encore cachée au fond de moi et que nous vivions ce moment ensemble. Tous ces rêves que je pensais perdus. *Perdus pour une fille comme moi.*

Nous avons fait sécher nos pieds au soleil avant de rebrousser chemin. Je repensais à cette journée qui avait commencé dans la souffrance, les larmes et un repas raté, et qui s’était achevée par une promenade sous un pont couvert dans le bonheur et dans la paix. *Et surtout, par notre premier baiser. Le plus beau baiser de ma vie.*

CHAPITRE 18

« Nous avons tous des super-pouvoirs. Quel est le tien ? »
Gambit, le duc des truands

Gabriel

Nous avons passé tout le week-end ensemble à contempler le lever du soleil, à nous promener, à visiter les endroits de la région que je préférais, à traverser des villages pleins de charme et à manger dans des petits restaurants.

Nous avions acheté différentes variétés de sirop d'érable et j'avais décidé de lui préparer des pancakes le matin pour tous les goûter. Des gouttes de sirop étaient restées collées à ses lèvres, elle riait pendant que je l'embrassais pour les essuyer, fou de désir pour elle.

Je savourais notre proximité physique. Au départ, je m'étais senti nerveux, mais j'appréciais toutes les sensations qu'elle me faisait découvrir. Non seulement mon amour pour elle m'avait donné très envie d'un rapprochement, mais je m'étais aussi habitué à la toucher au fil des semaines, et ça avait vraiment fait la différence. Ellie continuait à m'approcher avec beaucoup de prudence et ça m'aidait à prendre confiance, à accepter des caresses qu'avant je ne pouvais même pas envisager. Je n'en aurais jamais aucune preuve mais j'avais l'impression que j'avais été conduit à Ellie parce que nous avions traversé des épreuves comparables ; nous étions faits pour nous *guérir* l'un l'autre.

Le dimanche, nous avions pique-niqué sous un grand hêtre aux feuilles jaunes, orange et rouges qui donnaient des reflets dorés aux cheveux d'Ellie. Elle s'était allongée sur la couverture que nous avions

étalée par terre et le soleil qui passait à travers les branches illuminait son visage. Je retenais mon souffle. Elle était tellement belle que ça me faisait mal de la regarder. Elle semblait douce, heureuse, avec dans les yeux une lueur que j'espérais être de l'amour. Penché sur elle, je l'ai embrassée jusqu'à avoir l'impression d'être au bord de la folie. La suite devait venir d'elle. Elle nous guiderait dans cette direction si elle le désirait. Je me suis alors rallongé sur le dos, contemplant le ciel à travers les branches des arbres en essayant de me calmer.

J'avais tellement envie de la toucher, de caresser ses seins, de lécher ses tétons pour les faire se raidir, d'effleurer la chair soyeuse entre ses cuisses. J'ai retenu un grognement de désir.

Je me rendais bien compte du paradoxe de la situation : je m'étais adressé à elle pour apprendre à être à l'aise avec une femme et, à présent, je mourais de frustration de devoir me retenir… pour elle. Je me suis souvenu de la conversation que j'avais eue avec George sur l'instinct ; je savais déjà tout ça : elle avait autant besoin de moi que j'avais besoin d'elle. Et je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'elle sache à quel point elle m'était précieuse.

Elle a posé les mains sur mon torse, un sourire aux lèvres.

— Quoi ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. Je suis juste… heureuse.

J'ai saisi une feuille qui s'était prise dans ses cheveux. Nos regards se sont croisés. Épouse-moi. *Reste avec moi pour toujours.*

— Moi aussi, ai-je murmuré, en repoussant une mèche de ses cheveux.

Nous sommes restés ainsi, allongés sur la couverture, pendant quelques minutes, à écouter le pépiement des oiseaux qui sautillaient de branche en branche au-dessus de nos têtes.

Du bout des doigts, Ellie a commencé à tracer le contour d'un bouton de ma chemise. Ce simple mouvement circulaire avait quelque chose d'érotique pour moi. J'ai dû réprimer un autre gémissement.

— Quand nous étions au supermarché de Morlea, les gens nous regardaient… bizarrement. C'est pour cette raison que nous avons visité

d'autres villages ce week-end ? Pour ne croiser personne que tu connais ?

Elle a jeté un coup d'œil inquiet sur moi. Elle pensait que ces regards lui étaient destinés.

— Ça n'a rien à voir avec toi, Ellie.

— Alors… pourquoi ? Pourquoi te regardent-ils ainsi ? a-t-elle demandé en arrêtant de toucher le bouton de ma chemise.

Après une pause, j'ai repris :

— Parce que je les mets mal à l'aise. Quand je me suis enfui et que je suis retourné chez moi, tout le monde était très content. Tout le monde s'intéressait à moi. J'étais devenu le héros local.

Tout paraissait trop brillant alors, le sol semblait sur le point de se dérober sous mes pieds dès que je sortais de chez moi, comme si rien n'était réel. Comme si j'avais du mal à accepter la réalité, à comprendre que j'avais enfin quitté les ténèbres.

— J'étais très nerveux, très agité…

— C'est normal, a dit calmement Ellie.

— Non seulement j'étais libre, mais je devais aussi affronter la mort de mes parents. Faire mon deuil. Et j'avais du mal à accepter que j'avais tué quelqu'un, ai-je dit avant de jeter un coup d'œil à Ellie, mais son expression n'avait pas changé, ce qui signifiait qu'elle savait comme tout le monde. Tout était très compliqué. Un jour, George nous a amenés à une fête foraine, Dominic et moi. Il pensait que ça me ferait du bien de m'amuser comme tous les autres adolescents. Quand nous sommes arrivés, les lumières, les gens… Je me sentais oppressé et j'ai… je suis devenu fou. J'ai pété les plombs, je me suis jeté au sol comme si c'était la guerre. On a dû m'évacuer.

— Oh, Gab…

— Après cet incident, je ne voulais plus sortir. Je me consacrais uniquement à la sculpture et au plaisir de fréquenter les gens que je connaissais.

Elle a continué à m'écouter parler en silence.

— Puis j'ai recommencé à sortir, mais les gens se méfiaient de moi. Ils ne savaient pas comment se comporter en ma présence, s'ils pouvaient m'approcher ou si… s'il valait mieux me laisser tranquille. Je suppose qu'ils avaient peur que je pète encore les plombs. C'est toujours comme ça aujourd'hui, ai-je ajouté en riant tristement.

Ellie a hoché la tête, les sourcils froncés. Elle comprenait.

— Pourtant, c'était il y a si longtemps… Tu n'étais qu'un adolescent. Les gens devraient… faire un effort.

— Peut-être que je devrais aussi faire des efforts.

— Peut-être.

Il faisait plus frais, je l'ai serrée contre moi pour qu'elle n'ait pas froid. Elle a enroulé sa jambe autour de la mienne.

— Est-ce qu'avoir… tué cet homme te tourmente encore ?

— Non, j'ai trouvé la paix. J'ai détesté ça mais si c'était à refaire, je n'hésiterais pas une seconde. En réalité, c'est ce qui a été le plus facile à accepter, même si c'était ce que tout le monde glorifiait, que j'aie eu le courage de m'échapper dans ces conditions. Les gens abordaient ce sujet sans problème. Mais il y avait tous ces détails dont personne ne voulait entendre parler, que j'étais obligé de garder pour moi comme un secret honteux.

— Mais tu ne ressens plus cette culpabilité.

— Non, plus maintenant.

Nous sommes restés silencieux pendant de longues minutes, sa tête posée sur mon cœur. Je me demandais si elle pensait à ses propres secrets, à toutes ces choses qu'elle avait gardées trop longtemps en elle.

— Tu veux bien me parler de tes parents ? a-t-elle demandé.

— J'avais les meilleurs parents du monde. Mon père ne parlait pas beaucoup, il réfléchissait tout le temps. Et ma mère était une vraie pipelette. Partout où elle allait, elle engageait la conversation avec les gens.

— Quoi d'autre ? a-t-elle demandé d'une voix un peu mélancolique.

— Elle adorait lire. Elle se baladait toujours avec un livre de poche dans son sac. Elle assistait à mes matchs de foot mais souvent, quand je la cherchais dans les gradins, je découvrais qu'elle avait le nez plongé dans un bouquin.

Ce souvenir m'a fait sourire. Je tenais de ma mère mon amour de la lecture.

— Quand tu as appris qu'ils étaient décédés en ton absence, le choc a dû être terrible, a demandé Ellie après une pause.

— Oui.

Je suis resté silencieux quelques instants. Je me souvenais du jour où George m'avait annoncé la nouvelle, dans une pièce impersonnelle du commissariat de police. Mon chagrin avait été insoutenable.

— Mais après… Après, je me suis dit que deux anges gardiens avaient dû veiller sur moi et m'avaient sans doute aidé à m'échapper de cette cave, tu vois ?

Elle m'a jeté un regard troublé. *Pensait-elle à ses propres anges gardiens ? Qui avait-elle perdu ?* Puis elle a baissé les yeux et a posé la tête sur mon torse.

— À quoi penses-tu, Ellie ?

— Je… Rien. C'est juste… une belle idée.

— Et toi ? Tes parents sont encore vivants ?

Je me suis souvenu de ce qu'elle avait dit sur les mauvais traitements que son père lui avait infligés. Immobile, j'ai attendu sa réponse. Ce moment avait été si paisible, je ne voulais pas tout gâcher. Mais j'avais très envie d'en savoir plus sur elle, le bon comme le mauvais. Tout ce qui avait contribué à faire d'elle ce qu'elle était.

— Je suppose que mon père est encore vivant, a-t-elle dit. Je n'en sais rien. Je suis partie de chez lui dès que j'ai eu mon bac et je ne l'ai jamais revu.

Elle n'avait pas parlé de sa mère.

— Je suis désolé.

— Pas la peine d'être désolé. Je suis passée à autre chose.

En es-tu si sûre, Ellie ? Je ne te crois pas et je pense que tu n'y crois pas non plus. J'avais le cœur lourd et nous avions déjà abordé beaucoup de sujets difficiles, j'ai préféré l'installer sur moi, ce qui l'a fait rire. L'atmosphère s'est allégée.

Nous avons fini par nous coucher sur le côté, face à face. J'ai pris une mèche de ses cheveux entre mes doigts, je m'émerveillais de leur texture soyeuse. Sous le soleil, leur couleur devenait un mélange de blond et de roux.

— Je veux que nos enfants aient cette teinte de cheveux, ai-je murmuré. Ils sont tellement beaux, il faut absolument la leur transmettre.

Elle m'a regardé, l'air très étonné.

— Tu me vois moi, en mère ?

Elle a éclaté d'un rire sans joie, secouant ses mèches couleur miel autour de sa tête.

— Pourquoi pas ? Tu ne voudrais pas avoir des enfants ?

— Je… Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

Elle se mordillait les lèvres, le regard inquiet et perdu dans le vague. *Pourquoi ?*

— Je pense que tu serais une très bonne mère, ai-je poursuivi doucement en l'embrassant.

Son cœur débordait d'amour, même si elle ne s'en rendait pas forcément compte. Elle avait des trésors de tendresse en elle. Je le sentais à cet instant précis.

L'expression de son regard a changé et elle a poursuivi en demandant :

— Comment s'est passé ton entretien avec Chloé ? Tu te sens mieux maintenant que c'est fait ?

Je savais très bien qu'elle faisait exprès de changer de sujet, mais ça ne me dérangeait pas. J'avais fini par comprendre qu'Ellie ne se confiait que lorsqu'elle était prête. Jamais avant.

— Oui, ai-je dit, puis j'ai réfléchi un peu plus à sa question. Ça m'a fait du bien de pouvoir parler de ce qui m'est arrivé et de sentir que je suis

passé à autre chose. Certains détails ont fait remonter des souvenirs difficiles, mais l'heure d'après, je me sentais déjà mieux. Avant, je mettais beaucoup plus de temps à me remettre d'un flash-back. Maintenant… j'ai la sensation de contrôler mes émotions à ce sujet.

Elle m'a regardé avec un air qui ressemblait à de la fierté. Cela m'a fait chaud au cœur, je me sentais bien, comme si ma survie était une forme d'accomplissement. Elle a semblé hésiter à poursuivre la conversation, ouvrant puis refermant aussitôt sa bouche.

— Ellie, tu sais que tu peux tout me demander. Ce que j'ai dit à Chloé te concerne aussi. Tout ce que je lui ai dit, tu peux l'entendre.

Elle a esquissé un sourire triste.

— Je ne sais pas vraiment quoi te demander… Enfin… si. *Comment* as-tu fait pour survivre à tout ça ?

J'ai humecté mes lèvres, le regard fixé sur les champs qui s'étendaient derrière elle. Tout cela avait quelque chose de familier. C'était étrange. *Allongé avec Éloïse dans les champs de jonquilles.*

— Quand j'ai été enlevé, j'ai ressenti une terreur insondable, j'étais complètement perdu. Ma première réaction a été de vouloir sortir de là le plus vite possible. Mais au bout d'un moment, c'est l'ennui qui a commencé à me ronger. Je savais que si j'espérais retrouver un jour une vie normale, il fallait que je reste sain d'esprit. Je devais m'occuper, alors je faisais beaucoup de maths dans ma tête, mais ça n'empêchait pas la solitude.

J'ai marqué une pause. Je me souvenais de ces jours de désolation extrême.

— Un jour, alors que je grattais le mur de la cave à l'aide d'une pièce trouvée par terre, j'ai fait tomber un morceau du mur.

— Tu as commencé à creuser un tunnel ? a-t-elle demandé, les yeux écarquillés.

— Non. Jamais je n'aurais pu sortir de cette façon, ai-je répondu en riant.

Elle s’est décomposée, comme dévastée par l’horreur des détails qu’elle imaginait, peut-être pour la première fois depuis qu’elle me connaissait.

— Mon père m’avait appris à sculpter depuis ma plus tendre enfance et j’avais un certain talent ; en tout cas, c’était prometteur. J’avais cette petite pièce, un trombone aussi, je les ai utilisés pour sculpter une ébauche de figurine. J’avais beaucoup de temps devant moi, alors j’ai travaillé pendant des heures. J’avais trouvé d’autres petits ustensiles dans différents endroits : derrière le radiateur, sous des cartons de vieux vêtements, dans des recoins sombres qu’il n’avait pas remarqués. J’avais façonné un groupe de figurines et je leur avais donné le nom des choses et des personnes que j’aimais. J’avais tellement peur d’oublier ce qu’était l’amour. Elles m’aidaient à m’en souvenir. C’était comme une cour royale qui conservait l’espoir autour de moi. C’étaient aussi mes seuls amis. C’est grâce à eux que je ne suis pas devenu fou. Je m’occupais l’esprit et les mains. Je gardais espoir. Ils me rappelaient les oiseaux dans les arbres, les prés de jonquilles et l’amitié. Même si j’étais dans une prison froide et poussiéreuse, l’espoir de revoir toutes ces choses me maintenait en vie.

— Oh, Gabriel, a-t-elle chuchoté en pleurant. Ils ont su t’aider quand tu n’avais rien d’autre à quoi t’accrocher.

— Oui. Peut-être que c’était plus facile d’accepter cet espoir de ces personnages, même si je les avais créés, plutôt que celui qui venait de moi. C’est étrange, mais ça a marché. Ils symbolisaient les gens et les choses que j’aimais. Je me répétais ce que ces personnes m’auraient dit si elles avaient pu me parler.

Une larme a coulé sur sa joue et je l’ai essuyée avec mon pouce.

— Je t’en prie, ne sois pas triste. C’est grâce à ça que j’ai survécu et que j’ai pu me sauver. C’est pour ça que je suis là avec toi aujourd’hui.

— Chloé a mentionné que tu étais un être extraordinaire et je sais exactement pourquoi, a-t-elle dit en m’embrassant.

J’étais content qu’elle ne me demande pas plus de détails pour l’instant. Je pouvais tout lui dire, mais je sentais que ce n’était pas le

moment. Elle aussi, d'une certaine façon, avait été prisonnière d'une cave plongée dans le noir. Elle n'avait pas été séquestrée par un bourreau, mais par la vie. Voilà pourquoi j'avais immédiatement compris qu'elle n'avait pas sa place au Platinum Pearl la première fois que je l'avais rencontrée. Sa vie avait changé, mais je sentais tout de même qu'elle luttait encore pour s'en sortir.

CHAPITRE 19

« Dans la vie, les belles choses arrivent quand on arrête de les attendre. »

Lemon Fair, la reine de la meringue

Ellie

Chloé avait passé le week-end à Morlea pour visiter les environs. Avant de repartir, elle était passée dire au revoir à Gabriel et le remercier du temps qu'il lui avait consacré.

J'ai quitté la pièce pour les laisser quelques minutes en tête à tête et quand je suis revenue dans le salon, ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Chloé me faisait face, je pouvais voir sur son visage toute son affection et sa tristesse. Elle avait fermé les yeux et une pointe de jalousie m'a traversée. Je me trouvais mesquine. J'ai détourné le regard quand ils se sont séparés. Dès que Chloé m'a aperçue, elle s'est ruée vers moi pour me prendre dans ses bras.

— Nous n'avons pas passé assez de temps ensemble, Ellie. Ce sera pour la prochaine fois ?

— Tu reviendras ?

— Bien sûr, je remettrai en main propre à Gabriel une copie de ma thèse dès qu'elle sera terminée, a-t-elle dit, un large sourire aux lèvres. J'espère qu'il en sera fier.

— Sans aucun doute, ai-je confirmé en souriant à mon tour.

Après un instant d'hésitation, elle a repris :

— J'ai parlé à Dominic de son attitude. Je pense qu'il ne se sent pas très bien…

— Ne t'en fais pas, Chloé, ce n'est rien.

— Si, justement, c'est grave. J'aimerais pouvoir… t'aider.

— Tu veux être mon amie, c'est déjà beaucoup.

Elle a esquissé à nouveau ce large sourire, si contagieux.

— Appelle-moi si tu as besoin de parler, d'accord ? Je suis là pour t'écouter. Gab à mon numéro.

Gab.

— C'est noté.

— D'accord. Prends soin de toi.

— Toi aussi.

Puis elle s'est tournée vers Gabriel et s'est hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

— Encore merci, a-t-elle murmuré.

Il y avait tellement d'émotion dans sa voix que je me suis sentie un peu gênée d'être là, comme si j'étais de trop.

Il t'aime, Ellie, me suis-je répété.

Uniquement parce qu'il n'a pas rencontré Chloé en premier, renchérissait ma petite voix intérieure.

Je l'ai ignorée du mieux que je pouvais.

Je n'en voulais pas à Chloé de l'affection qu'elle portait à Gabriel, peut-être même de l'amour qu'elle ressentait pour lui. Elle savait les mêmes choses que moi : il avait survécu à six ans d'enfer en s'entourant d'amour et d'espoir. Il devait forcément avoir une volonté de fer, un cœur merveilleux pour avoir su tenir bon. Il avait misé sur l'amour plutôt que sur la peur à de nombreuses reprises. Bien sûr, il avait eu de la chance d'avoir reçu autant d'amour dans son enfance. Je savais qu'il utilisait la moindre étincelle d'amour et *d'espoir* pour rester fort. Il était ainsi.

Gabriel n'avait pas oublié ce qu'était l'amour alors que moi, j'avais tout fait pour ne plus m'en souvenir.

Nous avons préparé le dîner ensemble ce soir-là : nous avons réchauffé des lasagnes toutes prêtes. C'était impossible à rater même si, toute seule, j'en aurais peut-être été capable. Nous avons mangé sur la

terrasse. Comme les soirées devenaient plus fraîches, Gabriel a allumé une lampe à chaleur qu'il a rapprochée de la table.

Après avoir rangé la cuisine, nous nous sommes installés sur le canapé pour regarder une série, mais je voulais me coucher tôt car le lendemain, je commençais à travailler à la carrière. Je voulais être en forme. J'avais un peu le trac. Et si je n'arrivais pas à m'en sortir avec le téléphone et que je me ridiculisais ?

Je n'avais eu que deux professions dans ma vie. Quand j'ai déménagé de chez mon père, j'ai travaillé pendant plus d'un an dans un cinéma, ce qui me donnait tout juste les moyens de me payer une chambre chez une dame. J'avais trouvé ce boulot dans un journal. Quand j'ai vu la maison pour la première fois, j'ai vite compris pourquoi la chambre était encore disponible. La dame possédait au moins vingt-cinq chats ; l'intérieur sentait le poisson et la litière sale. Je ne pouvais pas me permettre autre chose et c'était mieux que de vivre chez mon père, alors je m'y suis installée.

L'année suivante, j'ai rencontré Kayla par le biais de connaissances communes. C'est elle qui m'a parlé du Platinum Pearl. Je n'avais pas envie de faire du strip-tease, mais j'allais enfin pouvoir m'acheter une voiture, verser un acompte pour un appartement à moi toute seule et quitter la maison des chats.

Ainsi, mes compétences professionnelles se limitaient à la préparation de pop-corn et à des figures acrobatiques, quasi nue, sur une barre de *pole dance*.

Je n'arrivais pas à m'endormir, je me tournais et retournais sans cesse. J'ai fini par me lever et j'ai ouvert la fenêtre pour respirer la fraîcheur de la nuit. Je me suis agenouillée et j'ai posé les bras sur le rebord. La tête levée vers le ciel constellé d'étoiles, j'ai essayé de m'imprégner de la beauté du monde, comme Gabriel le faisait avec tellement d'aisance. Mais la beauté de la nuit ne m'a fait aucun bien et je me suis sentie encore plus anéantie.

J'ai refermé la fenêtre et j'ai décidé de rendre une petite visite à William dans le garage. Il était là, lisse et blanc, et son visage rieur m'a un peu réchauffé le cœur.

J'ai effleuré sa tête du bout des doigts, émerveillée par son évolution. Gabriel lui avait donné la vie en si peu de temps alors qu'au départ, il n'était rien. J'avais l'impression de connaître ce chérubin, comme s'il avait une personnalité propre.

— Et si je n'y arrivais pas demain ? Et si je me ridiculisais ? ai-je soupiré.

William me regardait en souriant et semblait m'encourager du regard.

— Je savais que tu allais dire ça.

Un petit bruit derrière moi m'a fait sursauter. Gabriel se tenait sur le seuil en tee-shirt et jogging, la hanche appuyée contre l'encadrement. Il me dévisageait avec curiosité. J'ai senti que mon cou s'embrasait et j'ai émis un petit rire assez gênant qui ressemblait davantage à un toussotement. Gabriel a souri. J'ai dû me détourner pour cacher mes joues écarlates.

Gabriel s'est alors rapproché de moi. Il a caressé mes bras et m'a embrassée sur le sommet du crâne.

— Ça va bien se passer.

J'ai incliné la tête sans le regarder pour autant.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que tu es intelligente et que tu peux tout apprendre.

Tu es intelligente et tu peux tout apprendre.

Tu es une petite fille tellement sage et intelligente. Ne l'oublie jamais, d'accord ? Jamais.

J'ai eu un pincement au cœur et j'ai chassé ces paroles de mon esprit. Je ne voulais pas y penser, ni aux personnes qui avaient prononcé ces mots, alors que je me sentais aussi vulnérable.

J'ai reposé la main sur la tête de William. Je sentais la force de Gabriel dans mon dos. Je n'ai pas réussi à contenir ma douleur, pas plus que mes paroles.

— Depuis toujours, je fais semblant d'être dure comme la pierre alors que je suis aussi friable que le sable. Je suis toujours sur le point de m'écrouler.

Je ressentais cela depuis tellement longtemps.

Derrière moi, Gabriel a passé ses bras autour de ma taille, comme le jour où j'avais ruiné le repas. Puis il a posé sa main sur la mienne, toujours sur la tête de William.

— Ellie, la pierre n'est composée que de sable compressé. Et elle a eu besoin de temps. C'est tout, mon amour. Juste du sable, de la pression et du temps.

J'ai laissé ces paroles m'imprégner. J'avais tellement envie que son amour m'aide à gagner cette confiance en moi qu'il semblait convaincu que je possédais déjà. Mais je doutais du facteur temps. Combien m'en faudrait-il avant que je puisse me sentir forte et compétente ? Combien de temps faudrait-il avant que j'arrête de faire semblant ?

Gabriel m'avait appris tellement de choses. C'était très important pour moi parce que c'étaient des vérités. Ce n'étaient pas des *paroles en l'air* ou des banalités ; il me faisait part des certitudes acquises à travers sa propre expérience.

Juste du sable, de la pression et du temps.

— J'ai essayé de regarder les étoiles, ai-je murmuré au bout d'un moment.

Je voulais qu'il sache que j'écoutais ce qu'il me disait. Je voulais qu'il comprenne que je l'admirais, même si je n'arrivais pas toujours à mettre ses conseils en pratique.

— J'ai essayé d'apprécier la beauté autour de moi mais je pense que je n'ai pas réussi.

— La gratitude ne soigne pas tous les maux, Ellie. Il faut encore que tu te confrontes à tes émotions. La gratitude permet de mieux supporter les choses. Parfois, elle permet de venir à bout d'une journée difficile, parfois elle nous tombe dessus sans prévenir. C'est tout.

— J'aurais préféré une solution miracle, ai-je dit avec humour.

Il s’est esclaffé en resserrant son étreinte.

Nous sommes restés silencieux pendant un moment.

— Tu as dû penser que j’étais folle en me voyant parler à une statue.

— Pas du tout. Les statues ont une grande capacité d’écoute. Tout comme moi, a-t-il murmuré contre mes cheveux. Pourquoi es-tu si dure envers toi-même ? Ce n’est pas nécessaire.

Je ne savais pas quoi répondre, alors je me suis contentée de lui sourire.

— Merci.

Le regard fixé sur moi, on aurait dit qu’il essayait de lire dans mes pensées. Finalement, il m’a embrassée, puis il m’a prise par la main pour me raccompagner dans ma chambre. Cette fois, je me suis endormie immédiatement.

*
*   *

Le matin suivant, j’ai donc commencé à travailler à la carrière. George s’est contenté de me remettre le manuel d’instructions du standard téléphonique avant de rejoindre son poste, là où les machines et les camions se mettaient en marche.

Gabriel s’est mis à rire en voyant mon désarroi face au manuel.

— Dis-toi que personne ne répond au téléphone en ce moment. Même si tu ne prends que la moitié des appels, ce sera déjà ça.

Je savais qu’il essayait de me remonter le moral. Et ça marchait. Dès qu’il est parti dans son atelier, j’ai ouvert le manuel et j’ai commencé à le lire.

Dominic est arrivé vers neuf heures trente et j’ai senti mon cœur faire un bond, tant j’étais stressée. Il s’est contenté de m’adresser un sourire forcé puis il est entré dans son bureau. Pas d’excuses, rien.

La journée est passée en un éclair. J’apprenais comment fonctionnait le standard, je répondais aux appels. Finalement, je n’en ai raté que quelques-uns et je n’ai raccroché involontairement au nez des gens qu’une

ou deux fois. Gabriel est repassé me voir pour me demander si je souhaitais manger avec lui à midi, et le soir, il est revenu une dernière fois pour me raccompagner à la maison.

— Ça t'a plu ? m'a-t-il demandé dans la voiture.

J'ai acquiescé, heureuse et fière.

La semaine est passée à toute vitesse. Je faisais de mieux en mieux mon travail, j'avais appris à me servir du fax et de la photocopieuse et j'étais passée maître de la programmation de rendez-vous grâce au calendrier en ligne.

La froideur de Dominic douchait un peu mon enthousiasme. Il m'ignorait ostensiblement et faisait exprès de me tourner le dos dès que j'entrais dans la petite salle du personnel pour prendre un café. Il faisait aussi semblant de ne pas m'entendre quand je lui posais une question. Je m'efforçais d'ignorer ces réactions puériles, mais le profond mépris qu'il éprouvait visiblement pour moi m'affectait. Je le vivais très mal. Toutefois, je refusais d'en parler à Gabriel, j'espérais juste que Dominic se fatiguerait tout seul.

Gabriel venait toujours me chercher au bureau avant de rentrer le soir et j'allais lui rendre visite dans son atelier dès que j'avais un moment. J'admirais ses belles mains travailler les blocs de pierre pour révéler leur beauté.

Je frissonnais quand je voyais ses mains caresser la pierre. Que ressentirais-je si c'était mon corps qu'il effleurait ainsi ?

Le soir, après le dîner, nous nous embrassions sur le canapé comme des adolescents et dans ma tête, je l'implorais de glisser sa main sous mon tee-shirt, de toucher ma peau, de faire éclater ce désir qui me consumait. Mais chaque nuit, c'était lui qui mettait fin à nos étreintes, même s'il semblait avoir envie de continuer. J'en concluais qu'il n'était pas prêt.

Le vendredi de cette même semaine, Gabriel m'a conduite à mon rendez-vous médical, dans la soirée. Après m'avoir examinée, le médecin a conclu qu'on pouvait me retirer mon plâtre. Je me suis immédiatement sentie soulagée.

— Liberté ! ai-je crié, et Gabriel m'a souri.

— Maintenant, tu peux vraiment te remettre sur pieds.

Au fond de moi, cependant, j'en doutais.

Sur le trajet du retour, nous avons acheté du champagne pour célébrer mon indépendance retrouvée et nous avons décidé de commander des pizzas pour le dîner.

J'étais soulagée de ne plus avoir à traîner cette jambe deux fois plus lourde que l'autre, mais j'éprouvais aussi une sorte de tristesse. Il avait raison : je serais bientôt guérie. Il n'y avait plus vraiment de raison pour rester chez Gabriel. J'ai décidé de ne plus penser à ça. Je voulais profiter de ce week-end avec lui, même si c'était le dernier.

À peine rentrée, j'ai annoncé à Gabriel que j'allais m'épiler la jambe. Dans le cabinet du médecin, j'avais constaté, horrifiée, que j'avais six semaines de poils à enlever. D'ailleurs, j'avais de quoi faire sur les deux jambes. Cela faisait des semaines que je n'avais pas vraiment pris soin de mon apparence. C'était un soulagement de ne pas avoir à me préparer pour monter sur scène. Mais je n'avais pas non plus envie de penser à ça. Je ne m'épilais pas pour être belle, simplement parce que les poils sur mes jambes ne me plaisaient pas.

— Laisse-moi t'aider, a dit Gabriel.

— À m'épiler ? ai-je demandé en riant.

— Mais oui.

— Si tu veux, ai-je rétorqué en haussant les épaules.

Nous avons d'abord savouré quelques coupes de champagne et mangé les pizzas. Gabriel riait parce que je me levais régulièrement pour trottiner autour de la table. J'avais besoin d'étirer mes muscles. À présent, je comptais être beaucoup plus à l'écoute de mon corps.

Une fois la cuisine rangée, Gabriel m'a prise par la main.

— Allez, viens.

Je l'ai suivi dans sa chambre. Elle était simplement meublée : une étagère remplie de livres, un petit bureau sur lequel était posé un

ordinateur portable, un lit recouvert d'une couette bleu marine et des oreillers empilés contre la tête de lit.

Gabriel m'a conduite dans la salle de bains où trônait une immense baignoire. Il a ouvert le robinet et je me suis assise sur le rebord avant de relever mon legging et de passer les jambes de l'autre côté.

— C'est une grande première pour moi, a dit Gabriel en souriant.

Après avoir relevé l'ourlet de son jean, il est entré dans la baignoire et s'est accroupi. J'ai éclaté de rire.

— Tu vas mouiller ton pantalon !

— Je m'en fiche. Installe-toi confortablement et laisse-moi te dorloter.

Je me suis appuyée contre le mur et je l'ai regardé retirer la protection d'un rasoir neuf, puis couvrir ses mains de mousse. J'ai laissé échapper un soupir. Le simple fait de sentir mes pieds dans l'eau chaude me faisait un bien fou. Il a commencé à étaler la mousse sur l'une de mes jambes ; j'observais ses mains qui glissaient sur ma peau. Cela m'a fait penser à son travail. C'était le même geste qu'il avait avec les chiens, les lapins et les anges qu'il sculptait. Il prenait soin d'eux, il les aimait, les ramenait à la vie. C'était ce que toutes ces fleurs, feuilles et autres plantes grimpantes, autrefois de simples morceaux de pierre, devaient ressentir. Enfin libres. Renouvelées. Rendues belles grâce à ses mains.

J'ai péniblement avalé ma salive. Soudain, cette intimité était terriblement érotique. Ses mains caressaient mes jambes, me massaient avec douceur. J'ai poussé un gémissement. Sa pomme d'Adam a tressauté dans sa gorge. Il paraissait très concentré sur ce qu'il faisait.

Il m'a jeté un coup d'œil en prenant le rasoir. Il avait les pupilles légèrement dilatées. Non seulement c'était la première fois qu'il touchait ma peau, mais c'était aussi la première fois qu'il touchait une femme. Une vague de tendresse a envahi ma poitrine quand il a fait glisser le rasoir le long de ma jambe. J'en avais le souffle coupé.

Ses doigts me caressaient, dans le sillon du rasoir, pour s'assurer qu'il passait partout. Son jean était tout mouillé mais il ne semblait pas s'en préoccuper. La salle de bains était envahie de buée. Je n'avais encore

jamais été touchée de cette façon. Pas une seule fois. Jamais. *Caressée. Aimée.*

Gabriel a rincé le rasoir puis il a fait pivoter ma jambe. Il inspectait son travail, exactement comme quand il sculptait. Il a pris ma cheville dans ses mains, puis il a massé mon pied avec tendresse. C'était si bon que j'ai laissé échapper un autre gémissement, plus long cette fois. Il m'a dévisagée, troublé.

— Tu es tellement belle, Éloïse. Tout est beau chez toi, a-t-il dit en faisant glisser ses doigts sur ma cheville puis dans le creux de mon pied. Une véritable œuvre d'art.

Une œuvre d'art.

On m'avait déjà dit que j'étais belle dans le passé. Que j'étais ravissante, sexy, irrésistible, mais je n'avais jamais accordé d'importance à ces paroles. Ce n'étaient que des… mots. Ils restaient bloqués à la surface de ma peau. Mais ce que venait de dire Gabriel s'infiltrait à travers mes pores, dans mon sang et jusque dans mes os. Filait droit vers mon âme. Ses paroles étaient une sorte de bénédiction.

J'avais des palpitations, mes vêtements semblaient trop serrés, ma peau trop sensible. À chaque mouvement, je sentais le frottement de mon tee-shirt sur les pointes durcies de mes seins, au point de me faire mal. Mon entrejambe pulsait lourdement de désir. Ma culotte était mouillée et m'oppressait.

— Gabriel, ai-je chuchoté.

Je voulais qu'il m'embrasse. Je voulais qu'il se relève et qu'il me couvre de baisers, puis qu'il me prenne dans ses bras et me conduise jusqu'au lit. Mais je ne savais pas comment le demander.

Il avait l'air aussi excité que moi, alors pourquoi ne faisait-il rien ? Il n'avait pas besoin de me demander si je prenais la pilule. Il savait tout puisqu'il s'était occupé de moi pendant que j'étais malade. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Qu'est-ce qui le retenait ? *Voulait-il d'abord s'assurer que je n'avais rien ? Savoir si j'avais couché avec des hommes du club ? Si j'avais*

été contaminée ? J'avais fait beaucoup d'erreurs dans ma vie, mais je m'étais toujours protégée. Devais-je le rassurer ?

Hésitait-il à cause de son manque d'expérience ? Avait-il peur que je dise non ? Craignait-il de ne pas savoir comment s'y prendre ?

Il a posé ses mains pleines de savon sur mon autre jambe, puis il a passé le rasoir. J'avais envie de me cambrer tellement j'étais excitée. Je voulais me laisser glisser dans l'eau et l'embrasser. Pourtant, je suis restée immobile pendant qu'il terminait de me raser. Il a rincé mes jambes et mes pieds, puis il s'est relevé. Il est sorti de la baignoire ; son pantalon gouttait sur le tapis de bain.

Il a attrapé une serviette et m'a essuyé les jambes.

J'observais son visage pendant qu'il me séchait. Son regard était intense, concentré. Je pensais qu'il allait me demander de passer la nuit avec lui ou, au moins, tenter quelque chose. Alors, quand il m'a embrassé sur la joue et qu'il a murmuré « Bonne nuit », je me suis figée sur place.

Il est rapidement sorti de la salle de bains. Je l'ai suivi puis j'ai chuchoté à mon tour « Bonne nuit, Gabriel » en passant devant lui. J'ai hésité un temps, lui offrant ainsi une dernière chance de me retenir. Nous nous sommes regardés pendant quelques secondes avant que je tourne la tête et m'éloigne. Je l'ai entendu soupirer derrière moi.

Une fois dans ma chambre, j'ai pris une douche froide et je me suis glissée dans mon lit. Je me sentais frustrée et perplexe. Allongée dans ma chambre silencieuse, j'ai réalisé que je ne savais pas ce que c'était que de désirer quelqu'un de cette façon. Je n'avais encore jamais vécu ça. Je découvrais ce qu'était le *désir* et j'étais… fascinée. Quelque chose de chaud et de tendre était en train d'éclore en moi. *Oh…* C'était ce que Gabriel me donnait. Cela me rendait un peu folle mais j'avais surtout la sensation d'être forte et vivante.

Je me suis redressée, un sourire aux lèvres et le drap serré contre ma poitrine. Attendait-il que *je* sois prête ? Était-ce un cadeau de plus qu'il m'offrait : me laisser le temps d'éprouver du désir et de me donner à lui plutôt que l'inverse ? N'était-il pas dans la même situation ? J'ai poussé un

grognement. C'était du Gabriel tout craché, il était prêt depuis des semaines et attendait que je le sois aussi.

Je me suis levée, nerveuse et hésitante, mais j'éprouvais surtout un désir si puissant qu'il me coupait presque la respiration.

J'ai ouvert doucement la porte et je suis sortie dans le couloir. Je suis restée plantée devant la porte fermée de sa chambre. Une telle tempête soufflait en moi que j'ai failli faire demi-tour, mais j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai tourné la poignée et je suis entrée.

La pièce était faiblement éclairée par une petite lampe à côté de son lit. Il était allongé sous les draps, torse nu, un livre à la main. Quand il m'a vue, il a froncé les sourcils, le regard inquiet, puis il s'est redressé sur ses coudes.

— Tout va bien, Ellie ?

J'ai hoché la tête, mon cœur battait si fort qu'il résonnait dans mes oreilles.

— Tu étais en train de lire…

— Non, a-t-il dit en secouant la tête, ça fait quinze fois que je relis la même phrase.

— Ah ! ai-je ajouté d'un ton rauque avant de m'éclaircir la voix.

Gabriel est resté immobile, attendant patiemment que je continue.

— J'ai envie de toi, ai-je murmuré d'une traite. Et j'ai pensé que… peut-être… tu me désirais.

J'étais dos à la porte, les mains plaquées sur le battant.

Il m'a regardée avec une telle tendresse que mon cœur a manqué un battement. Je voulais m'imprégner de ce regard, le garder en moi pour toujours.

— Oui, a-t-il dit, j'en ai… très envie aussi.

Un petit sourire tendre et moqueur s'est dessiné sur ses lèvres, me détendant aussitôt.

Il a repoussé sa couette et est sorti du lit. Il ne portait qu'un boxer qui cachait mal une bosse qui grossissait à vue d'œil. J'ai dégluti. Sa beauté

me bouleversait encore plus que la première fois où je l'avais vu à moitié nu. Maintenant… j'allais pouvoir le toucher, et plus encore.

J'espère qu'un jour on se reverra nus, mais que ce ne sera ni pour le travail ni à cause d'un accident. Que ce sera parce qu'on en a envie tous les deux et que c'est important pour nous.

Oui.

Oh oui !

Ses hanches m'ont plaquée encore un peu plus contre la porte et il m'a embrassée passionnément en tenant ma tête entre ses mains. J'ai fondu contre lui. Mon corps épousait le sien, ferme et puissant.

— Notre harmonie est parfaite, tu ne trouves pas ? a-t-il murmuré, et j'ai senti une vague de désir monter en moi.

Il a embrassé mon cou, ses lèvres effleurant ma peau. Il y avait quelque chose de différent chez lui : il était totalement libéré. Il n'y avait plus de réserve dans sa façon de me toucher, plus d'hésitation dans ses baisers. Je m'étais offerte et il avait également l'intention de se donner tout entier.

Il m'a conduite jusqu'au lit et il s'est allongé sur moi.

— Il faudra sans doute que tu me guides un peu. Je ne l'ai jamais fait, a-t-il chuchoté en souriant et avec une pointe de vulnérabilité dans le regard.

J'ai posé une main sur sa joue.

— Moi non plus, je ne l'ai jamais fait. En tout cas, pas comme ça. On verra bien.

Il m'a observée avec beaucoup de sérieux avant de m'embrasser à nouveau.

Nous nous sommes déshabillés très lentement à la faible lueur de la lampe de chevet. Je n'ai ressenti aucune honte alors qu'il admirait ma nudité. Cela m'a surprise et m'a fait hésiter une seconde avant que je comprenne que c'est exactement ça que j'étais censée ressentir ; jusqu'alors, je n'en avais eu aucune idée.

Nous nous sommes caressés et embrassés. J'avais raison de penser que je n'avais encore jamais vécu ça. C'était tendre, généreux, c'était *tout*. Tout ce que je n'avais jamais connu.

J'avais envie de toucher chaque partie de son corps, le connaître aussi bien que son cœur. Explorer un homme de mon propre gré pour la première fois. Je voulais ressentir du plaisir et apprendre à lui faire entièrement confiance.

J'ai commencé par ses pieds ; il a ri un peu quand j'ai caressé ses orteils puis ses mollets. J'ai souri aussi, émerveillée, non pas parce qu'il avait ri mais parce que je ne savais pas que joie et rire pouvaient rimer avec sexe. Tout était nouveau et extraordinaire et j'étais subjuguée. *Moi aussi, je pouvais éprouver ça. Et je ne l'avais jamais su.*

Le rire de Gabriel s'est transformé en gémissement quand j'ai atteint ses cuisses, je massais ses muscles en observant son visage pour m'assurer qu'il consentait à chacune de mes caresses. Son érection devenait plus ferme devant moi et je sentais, en réponse, la moiteur envahir mon sexe.

J'ai continué et j'ai fait glisser mes mains sur son torse ferme, sur ses épaules larges, effleurant du bout des doigts les lignes de ses abdominaux jusqu'à ce qu'il oublie de respirer et qu'il s'empare de ma bouche.

Ensuite, il m'a retournée, caressant ma peau comme s'il s'agissait d'un trésor à découvrir. Ses belles mains d'artiste étaient capables de révéler la beauté cachée des choses. Je me sentais belle, adorée, *aimée*.

Il a touché et embrassé chaque centimètre de mon corps. J'avais la vague sensation qu'on se réparait mutuellement. Nous nous sommes ainsi explorés pendant ce qui m'a semblé durer des heures, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Lui aussi semblait souffrir tellement il grimaçait.

Quand il s'est glissé en moi, nous avons tous les deux retenu notre souffle. Nos regards ne se sont pas quittés. Cette alchimie dont j'avais si peur était toujours là, mais elle était multipliée par mille.

J'essayais de me concentrer sur son visage, sur la façon dont il fermait les yeux, sur ses cils qui dessinaient des croissants sombres sur ses joues. Je regardais ses lèvres s'entrouvrir sous l'intensité de son désir. Son va-et-

vient était lent au début, puis il a trouvé son rythme et il a accéléré. Le plaisir montait en moi comme une vague et j'ai perdu pied quand elle a déferlé, m'arrachant des cris. Ma tête a basculé en arrière et j'ai empoigné les draps.

— Oui, Éloïse, l'ai-je entendu crier. Oui !

Il a poussé un gémissement juste avant que son corps soit parcouru de tremblements intenses et qu'il se laisse tomber sur moi, haletant contre mon cou. Nos deux corps palpitaient encore là où ils avaient fusionné.

Nous sommes restés allongés, dans les bras l'un de l'autre. Il caressait doucement mon bras et j'avais envie de rire tellement j'étais heureuse. Oui, son corps était bien fait pour le mien.

Plus tard, alors que j'écoutais sa respiration lente et profonde en regardant le plafond, j'ai réalisé qu'il m'avait donné ce qu'il avait promis. Dans le creux de mon cou, son souffle m'apaisait. Son sourire était le soleil de ma vie, et ses caresses, des milliers d'arcs-en-ciel qui dansaient sur ma peau. Je l'aimais tellement que mon cœur semblait prêt à exploser.

CHAPITRE 20

« Je serai la couverture d’amour qui te réchauffera. »

Lady Eloïse à la jonquille

Gabriel

J'ai lentement ouvert les yeux et la nuit passée m'est revenue en tête. Une vague d'euphorie encore embrumée de sommeil. Je repensais au moment où Ellie était arrivée dans ma chambre, à mon cœur qui battait en l'apercevant sur le seuil, à ces mots que j'attendais depuis longtemps. *J'ai envie de toi.*

Ellie était désormais assise au bord du lit, elle contemplait les premiers rayons du soleil qui passaient à travers les rideaux. J'observais la courbe de son dos, la finesse de sa taille et la rondeur de ses hanches, et mon sexe se raidissait déjà alors que nous avions passé la nuit à faire l'amour.

— Reste, ai-je dit d'une voix encore ensommeillée.

Elle s'est tournée vers moi, le regard tendre et vulnérable, les lèvres gonflées par nos baisers de la nuit. Elle semblait douce, si douce. Et je ne m'étais pas trompé : elle était très belle au réveil, à la lumière du jour, et surtout après une nuit d'amour.

— Le soleil se lève, a-t-elle dit calmement en repoussant ses cheveux. Je ne veux pas que tu le rates à cause de moi.

— Ouvre les rideaux. On peut le voir depuis le lit.

Après un dernier coup d'œil dans ma direction, elle est allée ouvrir les rideaux. Le soleil venait tout juste de poindre au-dessus de la forêt derrière ma maison. Une lueur pâle et dorée illuminait la pièce et irisait sa

peau nue. Elle est revenue vers moi, s'est glissée sous les draps et elle a souri, écartant les cuisses pour m'inviter en elle alors qu'une nouvelle journée commençait.

*
*   *

Nous avons passé le week-end à explorer nos corps et à découvrir ce qui nous donnait du plaisir. Mon désir pour elle était insatiable, j'étais à la fois comblé et constamment affamé. Le samedi, nous n'avons pas quitté le lit sauf pour manger et nous doucher, mais le dimanche, nous sommes partis nous promener pour qu'Ellie puisse se dégourdir les jambes et marcher enfin sans les béquilles qui la ralentissaient depuis des semaines. Elle boitait encore un peu, mais le docteur avait promis que cela diminuerait avec le temps.

La main dans la main, nous avons exploré les chemins et un autre pont couvert. Nous nous sommes appuyés contre le bois vermoulu et je l'ai prise dans mes bras pour l'embrasser. J'avais l'impression que la Terre avait cessé de tourner et que nous étions seuls au monde.

Au retour de notre excursion, j'ai découvert avec étonnement une voiture que je ne connaissais pas devant chez moi. Nous nous sommes garés ; deux hommes en costume en sont sortis et se sont dirigés vers nous.

— Gabriel Dalton ? a demandé un homme blond en costume bleu marine en me tendant la main.

— Oui, c'est moi, ai-je répondu lui serrant la main.

— Bonjour, je suis l'inspecteur Cotterill.

J'étais perplexe. Que faisaient-ils ici ? Leur présence devait être en lien avec l'agression d'Ellie. Je l'ai présentée à l'inspecteur quand elle m'a rejoint, mais il l'a à peine regardée.

— J'aurais voulu vous poser quelques questions.

L'autre homme a fait le tour de la voiture et s'est présenté à son tour : c'était l'inspecteur Barbosa. Nous nous sommes serré la main.

— Entrez, je vous en prie.

Une fois à l'intérieur, j'ai désigné la salle de séjour.

— Vous désirez boire quelque chose ?

Ils ont poliment décliné et nous nous sommes assis. Ellie avait l'air fébrile.

— C'est en rapport avec l'agression d'Ellie ? ai-je demandé.

L'inspecteur Cotterill a secoué la tête.

— Non. Nous venons au sujet de l'enfant kidnappé.

— Wyatt Geller ?

L'inspecteur Cotterill a regardé son carnet.

— Vous le connaissez ?

— J'en ai entendu parler. Je m'intéresse de près à cette affaire.

Il m'a jeté un regard bizarre.

— Je vois. Vous vous y intéressez pour une raison particulière ?

J'ai froncé les sourcils en regardant les deux hommes à tour de rôle. L'inspecteur Barbosa s'était adossé au canapé, le bras sur le dossier et les jambes croisées.

— Au cas où vous ne seriez pas au courant, j'ai moi-même été kidnappé quand j'étais…

— Oui, nous le savons.

Que se passait-il ?

— Donc, vous comprenez pourquoi je suis cette affaire de près.

Aucun des deux n'a répondu. Au lieu de ça, ils se sont tournés vers Ellie.

— Vous êtes Éloïse Cates ?

— Oui, a-t-elle répondu en se rapprochant de moi.

J'ai posé une main protectrice sur son genou et l'inspecteur Cotterill l'a fixée pendant un moment avant de revenir à mon visage.

— Et vous travaillez au Platinum Pearl, le… euh… club de strip-tease ?

Son regard était désapprobateur et il ne cachait pas tout le mal qu'il pensait de son travail. *Moralisateur de mes deux.* Je sentais la colère

monter.

— J’y travaillais il y a quelque temps, a répondu Ellie.

— Et c’est là que vous avez rencontré Monsieur Dalton ?

— Oui.

— Vous allez souvent au Platinum Pearl, Monsieur Dalton ?

— Je n’y vais plus.

— Hum, a-t-il lâché. Nous avons parlé au gérant, a-t-il ajouté en faisant tourner une page dans son carnet. Rodney Toller. Il raconte que vous étiez totalement obsédé par Mademoiselle Cates et que vous mettiez certaines filles mal à l’aise, au point que vous avez failli être mis dehors à plusieurs reprises.

— Non, ce n’est pas vrai, a dit Ellie en secouant la tête.

— Ce n’est pas du tout ce qui s’est passé. Pardonnez-moi, mais qu’est-ce qui vous amène, Messieurs ?

— Nous avons été frappés par les similitudes qui existent entre votre affaire et celle de Wyatt Geller. Nous essayons simplement de comprendre. Pourriez-vous nous expliquer, Monsieur Dalton ?

— En quoi nos deux affaires sont-elles similaires ?

— Nous ne pouvons pas révéler ce type d’informations pour l’instant. Nous nous demandions si vous n’étiez pas déjà au courant.

— Vous insinuez que je sais quelque chose sur la disparition de ce petit garçon que je n’aurais pas déjà dit à la police ?

— Nous n’avons jamais dit cela, Monsieur Dalton. Votre agresseur est mort. Vous l’avez poignardé, n’est-ce pas ?

Vu l’expression de son visage, il le savait très bien. Quel enfoiré. Méprisant en plus. À côté de lui, l’inspecteur Barbosa se curait les dents.

Les battements de mon cœur s’accéléraient et je m’efforçais de ne pas montrer que cette conversation m’affectait. Être considéré comme un suspect dans cette affaire m’horrifiait.

— Ai-je besoin d’un avocat ?

— Pourquoi pensez-vous avoir besoin d’un avocat ?

— Écoutez, Messieurs, tout ce que je sais sur le petit Wyatt Geller, je l'ai appris dans la presse. Je ne peux pas vous parler des éventuelles similitudes entre nos deux enlèvements puisque je ne les connais pas.

L'inspecteur Cotterill a fermé son carnet et l'a glissé, avec le stylo, dans la poche de sa veste.

— Merci de nous avoir reçus, Monsieur Dalton et Mademoiselle Cates, a-t-il dit en se levant.

C'était tout ? Je me suis levé à mon tour, frottant mes mains sur mes hanches.

L'inspecteur Cotterill m'a observé attentivement, puis a esquissé un petit sourire tendu.

— Si vous pensez à quelque chose qui pourrait nous aider, appelez-nous.

L'inspecteur Barbosa m'a tendu une carte de visite.

Je les ai raccompagnés puis j'ai refermé la porte après les avoir salués froidement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? a demandé Ellie en s'approchant de moi.

— Aucune idée, ai-je dit et je l'ai regardée en essayant de la rassurer par un sourire. Ils doivent sans doute vérifier toutes les pistes.

Mais l'idée que nos enlèvements avaient des points communs me glaçait. Comment ? Pourquoi ? Qu'était-il en train d'endurer ? Seigneur, je ne voulais pas y penser. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

J'étais passé par là.

CHAPITRE 21

« Toi et moi, on forme une équipe. Si tu as mal, j'ai mal. »
Champion, le chevalier des oiseaux

Ellie

Deux semaines ont passé sans que nous ne recevions aucune information de la police. J'en ai déduit qu'ils avaient simplement fait leur travail en interrogeant Gabriel, même si j'avais été choquée par la façon dont ils avaient procédé et par leurs questions sur le Platinum Pearl. J'avais à nouveau ressenti de la honte.

Ils avaient l'air de considérer Gabriel comme un pervers, ce qui était totalement absurde. Même moi j'avais immédiatement compris qu'il n'avait pas sa place dans ce club dès que je l'avais aperçu.

Les inspecteurs avaient transformé la réalité, cela ne correspondait en rien à Gabriel, ce qui m'avait profondément mise en colère. J'avais envie de le défendre mais je ne le pouvais pas.

Il était tout pour moi, j'avais envie de me fondre en lui pour l'éternité. Quand il était en moi, les yeux clos, les lèvres entrouvertes, transporté de plaisir, je me sentais complète. J'étais la seule femme à faire naître cette expression sur son visage. Il était à moi, à moi seule. Le soleil se levait et se couchait dans ses yeux et j'étais tellement amoureuse que je ne souhaitais qu'une chose, passer chaque moment de ma vie dans ses bras. Le seul endroit où je me sentais véritablement en paix.

Pour être heureux, Gabriel avait son travail, l'aube, le vent et les gouttes de pluie contre sa fenêtre ; je n'avais pas besoin de ça. Pour moi, il

était toutes ces choses à la fois ; je n'avais besoin que de *lui* et rien de plus.

Gabriel m'avait demandé de rester chez lui et j'avais accepté. Je savais bien que je retournerais un jour vivre dans mon appartement, mais notre relation ne faisait que commencer, c'était si merveilleux que je ne voulais pas passer une seconde sans lui. Par chance, depuis que nous travaillions ensemble, c'était possible.

Quand je travaillais à la carrière, je lui rendais visite le plus souvent possible. Je portais un casque téléphonique pour répondre aux appels pendant que je le regardais sculpter. Le bruit ne semblait pas le déranger, du moins il ne se plaignait pas. Il se consacrait à un nouveau projet architectural pour une bibliothèque en Allemagne, un rinceau en relief, comme il disait, qui décorerait le bâtiment. C'était magnifique, avec des feuillages et des fleurs qui s'entrecroisaient et des papillons tellement réalistes qu'ils semblaient pouvoir s'envoler à tout moment.

Parfois, Dominic était avec moi dans les bureaux. Je faisais de mon mieux pour l'éviter, mais son attitude était toujours aussi glaciale. En général, il m'ignorait mais, de temps à autre, je me sentais sans défense face à lui. Mon amour pour Gabriel avait révélé ce qu'il y avait de plus tendre chez moi et je me sentais vulnérable, comme si j'étais nue. C'était inattendu. Ou peut-être pas tant que ça… Peut-être que c'était justement pour cette raison que je résistais avec autant de ferveur. Désormais, j'étais comme les œuvres de Gabriel : toutes les pointes avaient été poncées ; ce qui était le plus fragile, ce qui était à l'intérieur de moi, était maintenant parfaitement visible et non plus protégé par une épaisse couche de pierre. Quel paradoxe… Je m'étais longtemps déshabillée pour gagner ma vie mais jamais je ne m'étais sentie aussi nue que maintenant, avec tous mes vêtements. Un simple mauvais regard pouvait me blesser mortellement.

Au fil des années, je m'étais pourtant endurcie face au mépris. Mais l'arrogance de Dominic ravivait toutes mes blessures et je n'avais plus d'armure pour me protéger de ces souvenirs. Chaque fois que Dominic me fusillait du regard, me rabaissant plus bas que terre, toutes les insultes

que j'avais entendues quand j'étais strip-teaseuse résonnaient dans ma tête. *Pétasse, sale pute, salope.* Et d'autres souvenirs remuaient au fin fond de ma mémoire. Je les avais oubliés depuis des années et c'était très bien comme ça.

Chaque fois que Dominic détournait la tête, je me rappelais ma souffrance quand mes camarades de classe recevaient des cartons d'invitation pour un anniversaire et que je n'en avais pas. J'essayais de ne pas y prêter attention, de faire comme si ça n'avait pas d'importance. Mais, secrètement, je désirais plus que tout au monde être invitée. Cela avait laissé des cicatrices indélébiles.

Rien que d'y penser, j'avais de nouveau la sensation d'être une moins que rien. À l'époque, je me demandais si c'était à cause de mes vêtements usés et trop petits, ou si c'était parce que j'étais trop timide et introvertie pour me faire des amies. Ou, pire encore, je pensais que peut-être elles sentaient que personne ne m'aimait, y compris la personne qui était censée le faire inconditionnellement, et qu'elles refusaient de se lier d'amitié avec une fille que même son père rejetait.

Je me souviens que je rêvais qu'on m'invite un jour à une fête. Tout le monde m'aimerait bien ; j'aurais subitement des amis et une vie qui ne serait plus aussi pénible.

Je bâtissais un tas de scénarios dans ma tête en rentrant à pied de l'école, mon imagination étant alors ma seule véritable amie. Mais je m'inquiétais aussi : si j'étais invitée à une fête, pourrais-je acheter un cadeau ? Je ne pouvais pas y aller les mains vides. Alors, une nuit, pendant que mon père dormait sur le canapé, j'avais volé cinq dollars dans son portefeuille pour ensuite acheter une petite palette de maquillage à la parapharmacie. Je la sortais souvent pour la contempler. C'était comme une flamme que je ravivais, le symbole de cet espoir de petite fille qui voulait qu'on l'invite. J'espérais qu'un jour, on m'aimerait.

Et puis Cory, l'ami de mon père, avait fait ce que l'on sait. Juste après, je m'étais levée, le corps meurtri et son odeur de transpiration et de bière collée à moi ; j'avais sorti la petite palette du tiroir où je la conservais et je

m'étais assise devant mon miroir. J'avais arraché le film plastique qui la protégeait encore et j'avais commencé à étaler le maquillage en couche épaisse sur mon visage, mes paupières, mes pommettes et ma bouche. Je voulais avoir l'air de ce clown laid, triste et peinturluré que j'étais à l'intérieur. Je m'étais regardée ainsi pendant longtemps, très longtemps, jusqu'à ce que la fatigue prenne le dessus. Je m'étais alors recouchée, sans me soucier des taches de sang sur mes draps et du maquillage qui s'étalait sur mes oreillers. Je revoyais ce visage et j'avais l'impression qu'on me poignardait. J'avais envie de me laisser tomber à genoux en hurlant. Je voulais oublier tout ça et surtout ne plus ressentir les émotions qui accompagnaient ces souvenirs. Je ne me sentais pas assez solide.

L'envie de me cacher derrière Gabriel était très forte. Il me protégerait de tout cela. Mon chevalier à l'armure étincelante.

Peut-être que c'était ça, l'amour : laisser tomber tous ses murs de protection et exposer ses faiblesses pour mieux les guérir. Mais je ne savais pas comment faire. J'étais toujours aussi écorchée vive.

Un après-midi très frais, je suis allée le rejoindre dans son atelier, emmitouflée dans mon pull. Une bourrasque s'est engouffrée derrière moi et j'ai fermé la porte en riant :

— Qu'est-ce qu'il fait froid !

Gabriel m'a regardée sans cesser de travailler sur la pierre qu'il sculptait.

— On fera un feu de cheminée ce soir.

J'ai acquiescé et je me suis assise sur ma chaise habituelle. Je l'ai observé pendant quelques minutes, admirant ses mains douces et habiles qui modelaient la pierre, des mains qui m'avaient caressée de la même façon.

Désormais, regarder ses doigts était une expérience différente de celle que j'avais vécue lorsqu'il travaillait sur William. Je me demandais alors ce que j'éprouverais si ces mains me touchaient ; maintenant, je le savais et l'observer sculpter me remplissait de joie.

J'ai cherché des yeux William sur l'étagère où il était habituellement posé, mais je ne l'ai pas vu. J'ai froncé les sourcils.

— Gabriel, où est William ?

— Le livreur est venu le chercher ce matin. Le musée est prêt à l'accueillir, les travaux extérieurs sont presque terminés.

Je me suis pétrifiée sous le choc et la douleur.

— Tu ne m'avais rien dit !

Gabriel m'a jeté un regard étonné.

— Tu faisais des courses pour George en ville et… Ellie, ça va ? a-t-il demandé en avançant vers moi.

La sensation de perte était si intense qu'elle me faisait peur. J'ai frileusement noué mes bras autour de moi, essayant de contenir mon émotion. *Mon Dieu, c'est ridicule. Ce n'est qu'une statue… qu'une…*

— Hé, a dit doucement Gabriel en me relevant de ma chaise puis en m'entourant de ses bras. Je suis désolé, je ne pensais pas que ça t'affecterait à ce point. Je suis vraiment désolé.

Je me suis blottie contre lui et j'ai enfoui mon visage contre son torse. Je respirais son odeur, synonyme pour moi de calme et de réconfort.

— Non, c'est moi qui suis désolée, ai-je murmuré. Je ne sais pas pourquoi…

Il a pris un peu de recul pour me regarder dans les yeux. Il me comprenait. *Comme toujours.*

— J'aurais dû te laisser lui dire adieu. Je suis désolé.

— Mais non, je suis ridicule. C'est juste que… je suis tombée amoureuse de toi pendant que William…

Je ne savais pas comment terminer ma phrase. *A vu le jour ? Est né ?* Considérais-je William comme une sorte d'enfant ? Comme la représentation physique de mon amour pour Gabriel ? J'ai pris une longue inspiration.

— Je suis tombée amoureuse de toi pendant que tu créais William. Je me suis attachée à lui.

J'ai ri, cette fois plus naturellement, mais j'avais encore la gorge nouée.

Gabriel m'a souri tendrement.

— Tu m'aimes ? a-t-il demandé avec émerveillement.

— Quoi ? Tu ne le savais pas ?

Il a esquissé un sourire de pur bonheur, mais un peu timide aussi. Mon cœur fondait. Je venais de réaliser que je ne lui avais jamais dit que je l'aimais, malgré toutes ces nuits où il m'avait fait l'amour et serrée dans ses bras.

— C'est ce que… Je l'espérais. Mais c'est tellement bon de l'entendre.

— Oh, Gabriel, je t'aime. Je t'aime si fort, ai-je repris en le serrant dans mes bras.

Je savais maintenant que je l'aimais depuis toujours. Les mots ne semblaient simplement pas à la hauteur de ce que je ressentais. *Je te vénère ? Je t'admire ? J'ai besoin de toi ? Je dépends de toi ?* Comment rassembler tous ces sentiments en trois petits mots ? L'amour n'était-il pas censé rassurer et apaiser ? Au contraire, mon amour pour Gabriel était… désespéré.

Il m'a embrassée. Nous étions entourés de toutes ses sculptures, de ses créations. Je ressentais un mélange de joie et de perte en même temps. En temps normal, l'amour n'était pas désespéré, non ? Mes failles m'empêchaient-elles même d'*aimer* les gens comme il le fallait ?

— Je pense que nous devrions aller rendre visite à William et lui annoncer la nouvelle, a-t-il dit pour me taquiner.

— En France ? ai-je demandé en pleurant et en riant en même temps.

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas. Enfin, oui. On pourrait y aller un jour.

Je voulais que William soit là. Avec moi. Pour le voir quand je voulais.

— De toute façon, je sais qu'il est au courant. Je pense que c'était le premier à savoir.

— Ellie… Je t'aime, a-t-il soufflé.

Nous sommes restés ainsi un moment, jusqu'à ce que je me sente mieux au creux de ses bras.

— En attendant, je vais leur demander de m'envoyer une photo de lui quand il sera installé, d'accord ?

J'ai hoché la tête mais au fond, j'avais encore mal. Je n'avais pas envie d'imaginer William ailleurs. Même si c'était complètement irrationnel, je me demandais s'il se sentait seul.

— Oui, d'accord.

— D'accord, a-t-il répété, puis il s'est penché pour m'embrasser les paupières, le nez et les lèvres, jusqu'à ce que je me mette à rire.

Je me suis ressaisie et quand Gabriel est retourné à sa sculpture, il a levé les yeux sur moi et dit :

— Tous les ans en automne, la ville organise une kermesse avec différentes attractions. Je me demandais si tu avais envie d'y aller. Puis il a marqué une pause avant de reprendre : Tu sais, on avait dit qu'on devrait faire des efforts avec les gens en ville. J'ai pensé que ça pourrait être un bon début.

— C'est une bonne idée, j'aimerais bien y aller.

— Très bien, a-t-il dit, avec un sourire qui manquait de conviction.

Il a marqué une nouvelle pause, les sourcils froncés. Puis il a lancé :

— Il y avait un article sur Wyatt Geller dans le journal, ce matin, qui me cite.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Que j'ai été interrogé et que nos enlèvements se ressemblent.

Il parlait comme si de rien n'était. Je me demandais si l'hostilité de la police à son égard n'était pas liée au Platinum Pearl. À *moi*. Je suis restée silencieuse, en pleine réflexion. Gabriel devait regretter au moins un peu d'avoir mis les pieds dans le club. Notre relation allait-elle lui causer davantage de problèmes ? Ma présence à ses côtés allait-elle détériorer encore plus l'opinion que les gens se faisaient de lui ? Je me rongeais les ongles, les sourcils froncés.

— Arrête, a dit Gabriel.

— Arrête quoi ?

— De penser à tout ça. Ça suffit !

Prise de court, j'ai soufflé, chassant une mèche de cheveux tombée sur mon visage. Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Comment sais-tu que… ?

— Je te connais, Éloïse.

Il y avait tellement d'amour dans sa voix que j'avais du mal à respirer. C'était vrai, il me connaissait par cœur et il m'aimait quand même.

Il a ramassé un outil puis s'est immobilisé.

— Au fait, Chloé va revenir quelques jours ici. Elle doit me faire passer un test pour sa thèse. Au départ, elle ne pensait pas que ce serait nécessaire, mais elle a changé d'avis, a-t-il dit en haussant les épaules.

— Ah bon. Il faut absolument qu'elle se déplace ?

— Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas le faire à distance, a-t-il répondu, avant d'ajouter : Je pense qu'elle aime bien passer du temps par ici. Elle semble attachée à la région.

Je me demandais si ce n'était pas plutôt à une personne en particulier qu'elle était attachée, mais j'ai essayé de contrôler ma jalousie. J'aimais bien Chloé. Je lui faisais confiance.

— Très bien. On montrera donc bientôt aux gens de la ville ton don pour… la pêche aux canards, ai-je dit en souriant. Si tu as réussi à me conquérir, tu n'auras pas de difficultés à mettre tout le monde dans ta poche.

Il s'est mis à rire ; j'avais le cœur plus léger. Mais quand j'ai jeté un coup d'œil à l'endroit où se trouvait William la veille, le sentiment de perte a refait surface, comme si une partie de moi avait disparu.

CHAPITRE 22

« Ne perds pas espoir. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. »

Shadow, le baron de l'os à souhait

Ellie

Le jour de la kermesse d'automne de Morlea s'annonçait frisquet. Je n'avais pas envie de sortir du nid douillet qu'était le lit de Gabriel, mais j'étais un peu anxieuse à l'idée d'aller en ville avec lui. Alors au lieu de rester allongée à me tourmenter l'esprit, je me suis dégagée de son étreinte et je suis allée prendre une douche. Le soleil n'avait pas encore commencé à se lever.

J'avais tout juste rincé le shampooing de ma chevelure quand Gabriel a ouvert la porte vitrée et m'a rejoint sous la douche. J'ai été tellement surprise que j'ai rigolé et failli boire la tasse. Mais bientôt, mon rire s'est transformé en gémissement quand il a commencé à me caresser sous l'eau chaude. C'était le réveil le plus délicieux qui soit.

J'ai enfilé un jean troué et un sweat prune à l'ourlet orné de dentelle, puis je me suis attardée sur mes cheveux, en les séchant à la brosse et en bouclant les pointes. Gabriel aimait bien ça. « Tous ces cheveux, chuchotait-il parfois dans le lit, je pourrais m'y enrouler. » Il me regardait avec un tel désir quand j'avais les cheveux qui cachaient mes seins ; j'avais l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Quand je suis sortie de la salle de bains, le sourire de Gabriel m'a confirmé que j'avais bien fait de soigner mon apparence. Je savais qu'il me trouvait aussi belle avec ou sans maquillage, même s'il me préférait sans doute sans.

— Tu es prête ?

J'ai hoché la tête et nous sommes sortis de la maison en nous tenant la main. Après dix minutes de trajet en voiture, nous nous sommes garés sur un champ faisant office de parking pour la kermesse.

Des couples déambulaient en direction du parc où se tenait la fête. Ils portaient des jeans, des sweats, des écharpes et des vestes légères. Une odeur de pop-corn et de caramel flottait dans l'air. J'ai serré la main de Gabriel. Je ne tenais plus en place, une émotion à la fois lointaine et familière montait en moi, comme si j'avais déjà vécu ça mais que je l'avais oublié. *Je me réjouissais à l'avance*. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas éprouvé cela.

J'ai jeté un coup d'œil à Gabriel qui observait autour de nous les gens qui passaient. Il a surpris mon regard et m'a souri, mais je voyais bien qu'il dissimulait une certaine nervosité. J'ai serré sa main ; je me raccrochais à l'optimisme qui dansait dans mes veines. Peut-être que ça se passerait bien. *Je vous en prie, faites que tout se passe bien.*

Une voix féminine enthousiaste s'est fait entendre et j'ai découvert Chloé qui se précipitait vers nous, un grand sourire aux lèvres. Elle m'a serrée très fort contre elle, puis elle a pris Gabriel dans ses bras.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? a-t-elle déclaré en reculant, les joues rouges et le regard brillant.

Ses boucles lumineuses s'agitaient autour de son visage. Elle portait un jean noir, un pull blanc, des bottes à talons et une écharpe verte, orange et jaune. Elle était belle et chic, comme les mannequins qui font la une des magazines de mode.

J'ai jeté un coup d'œil à ma tenue. Tout à l'heure, elle me semblait parfaite mais là, je la trouvais de mauvais goût. Je n'avais pas pensé à me racheter des vêtements. Je me suis balancée d'un pied sur l'autre, résistant à l'envie de me cacher derrière Gabriel.

— Encore merci de me recevoir ce week-end, Gabriel. Le test ne prendra qu'une heure. Je suis contente que cette kermesse ait lieu

maintenant. C'est fantastique, a-t-elle dit en désignant tous les stands, les gens qui riaient et les citrouilles empilées.

Gabriel s'est mis à rire.

— Pas de problème. Je suis content que tu sois là. Est-ce que tu as croisé George ?

— Oui, il est là-bas avec Dominic.

Elle m'a lancé un regard, l'air inquiet, puis elle a pointé son doigt derrière elle et a fait un signe de la main. J'ai senti mon ventre se nouer en apprenant la présence de Dominic. Gabriel ne m'avait pas prévenue. Au vu de son expression, il n'était pas au courant, d'ailleurs.

— Tu veux bien leur dire qu'on est là ? a-t-il demandé à Chloé. Je vais d'abord commander un *latte* épicé à la citrouille pour ma copine.

— Bien sûr, a confirmé Chloé, ravie.

Elle a posé sa main sur mon bras en me souriant chaleureusement puis elle s'est éloignée.

— Tu savais que Dominic serait là ?

— Non, il n'a rien dit. Mais je pensais que ça s'était arrangé entre vous. Il continue de t'embêter ? a-t-il demandé en fronçant les sourcils.

— Non, c'est juste qu'il ne m'aime pas.

Gabriel a placé un doigt sous mon menton pour que je le regarde dans les yeux.

— Ellie, c'est son problème. Pas le tien. Il finira par passer à autre chose, je te le promets. Ne te prends pas la tête avec ça.

— Je sais, ne t'en fais pas, ai-je menti.

Certaines personnes autour de nous nous dévisageaient.

— Si seulement je m'étais habillée autrement. J'aurais dû acheter quelque chose pour l'occasion.

— Tu es magnifique, a-t-il dit en jetant un coup d'œil à ma tenue.

— Tu me trouves splendide quand je suis en legging, ai-je répliqué dans un rire moqueur et en mordillant l'un de mes ongles.

— Hé, a-t-il soufflé en prenant mes mains dans les siennes pour que j'arrête de me ronger les ongles. Qu'est-ce qui ne va pas ? J'aurais pu

t'acheter de nouveaux vêtements, si tu voulais…

— Je ne veux pas que tu m'achètes des vêtements.

— Mais toi, tu peux. Je voulais simplement dire qu'on aurait pu faire du shopping ensemble.

J'avais l'impression d'être mesquine et capricieuse. Alors je me suis forcée à sourire.

— Je suis désolée. Je voulais vraiment que cette journée se passe bien pour toi. Et voilà que je ramène tout à moi. Ça va, ne t'inquiète pas. J'ai juste besoin d'un café. Ce *latte* à la citrouille dont tu as parlé m'a mis l'eau à la bouche.

Il a souri mais l'inquiétude n'avait pas disparu de son regard.

— Si ma copine a besoin de café, alors je vais tout faire pour en trouver. Suis-moi.

Le *latte* épicé à la citrouille que Gabriel m'a commandé ressemblait plus à un dessert. Pendant que nous faisions la queue, je sentais le regard des gens. J'ai fait de mon mieux pour les ignorer. Gabriel m'avait rassurée, c'était lui qui suscitait cette curiosité. Mais cette attention permanente, et la peur que l'on puisse me juger me mettait de mauvaise humeur ; je me sentais encore plus mal à l'aise.

Nous nous sommes assis sur des bottes de foin pour déguster nos cafés-desserts. Cela m'a fait du bien, je me sentais un peu mieux.

Quelques minutes plus tard, George, que nous avions aperçu avec Chloé au milieu de plusieurs couples, nous a fait signe de les rejoindre. Ils étaient en compagnie de certains ouvriers de la carrière avec leur famille.

— Tu veux qu'on aille leur dire bonjour ? a demandé Gabriel.

— Vas-y, ai-je répondu. Je préfère rester assise ici et laisser la caféine et le sucre faire effet.

Cela ne me dérangeait pas de rester seule. Je pouvais observer ce qui se passait autour de moi et je n'avais pas vraiment envie de faire la conversation.

— Tu es sûre ?

— Oui. Quand tu reviendras, tu me montreras si tu as vraiment un don pour la pêche aux canards.

— Marché conclu, m'a répondu Gabriel en riant.

Il m'a fait un petit signe de la main avant de s'éloigner et j'ai senti mon cœur se serrer. Je l'ai observé rejoindre les autres. J'adorais le voir interagir avec les gens, j'aimais la façon dont il leur témoignait de l'intérêt et la sincérité de ses sourires. Bien que Dominic ait dit que j'étais une mauvaise fréquentation pour son frère, Gabriel avait l'air de se sentir encore mieux dans sa peau depuis que nous nous étions rapprochés.

Je voyais bien quel genre d'enfant il avait été : un petit garçon calme et confiant vers qui tout le monde était attiré. Il aurait grandi ainsi si sa vie n'avait pas été dramatiquement interrompue alors qu'il était encore très jeune. Gabriel serait devenu ce mec qui faisait tourner les têtes des filles dans les couloirs du lycée, qui semblait sorti tout droit d'un film de super-héros, avec ce charme naturel, captivant, fait d'une grande gentillesse et d'une simplicité désarmante. Aurait-il été attiré par moi s'il était devenu cet homme-là ? M'aurait-il remarquée ? Je ne pense pas. Et ça me faisait mal au cœur.

Je regardais Chloé qui lui parlait avec beaucoup de vivacité. Son exubérance me faisait sourire car je la ressentais de ma place.

Gabriel l'a écoutée attentivement puis, au bout de quelques minutes, il a penché la tête en arrière et a éclaté de rire. Elle l'a imité, la main posée sur son épaule. Elle a ajouté quelque chose et ils ont ri de plus belle. Ils étaient si beaux ensemble, joyeux et insouciants. Une boule était en train de se former dans mon ventre.

— Elle est amoureuse de lui, tu sais.

J'ai tourné brusquement la tête. Dominic se tenait là, près de moi, le regard rivé sur Gabriel et sur Chloé. Mon cœur a manqué un battement en l'entendant dire ça, mais il ne semblait pas y avoir de méchanceté dans son regard. Plutôt une sorte de… tristesse. *Pourquoi ?* Je pensais que c'était ce qu'il souhaitait, voir Gabriel et Chloé ensemble. J'ai reporté mon

attention sur eux, en déglutissant péniblement. Ils étaient toujours très proches l'un de l'autre, leurs cheveux presque de la même couleur.

Je voyais bien que Chloé profitait toujours de la moindre occasion pour le toucher. Ses yeux revenaient toujours sur lui, même quand quelqu'un d'autre participait à la conversation. Bien sûr qu'elle était amoureuse de lui. Il était tellement beau qu'il était difficile à décrire, à moins de vraiment bien le connaître. Il était bon, généreux, intelligent et talentueux. Qui ne tomberait pas amoureux de lui ?

— Je sais, ai-je dit calmement.

J'ai levé la tête et découvert que Dominic me regardait pensivement, sans méchanceté. J'étais surprise de ne voir aucune trace d'hostilité dans ses yeux pour la première fois depuis que l'on se connaissait. Il a sursauté comme si je l'arrachais à ses pensées et il s'est redressé, le regard parcourant les alentours.

— Je suis mort de faim, je vais aller voir ce qu'il y a à manger. Tu veux quelque chose ?

— Non, je te remercie, ai-je dit, étonnée qu'il me le propose.

Il s'est alors éloigné, disparaissant dans la foule. Gabriel, Chloé et George étaient toujours en compagnie des familles des ouvriers de la carrière et Gabriel a croisé mon regard. Il m'a souri en m'adressant un petit signe de la main. Je lui ai répondu en soulevant mon gobelet vide.

George lui a alors parlé et cela a détourné son attention. Un couple est passé près d'eux et a lancé des regards curieux vers Gabriel. La femme a souri quand elle a surpris son rire.

Voilà exactement ce dont il avait besoin : que les habitants de la ville le voient au naturel, conversant avec des gens de son entourage en toute décontraction. S'ils découvraient qui il était vraiment, ils finiraient par l'apprécier. Comment pourrait-il en être autrement ?

Quand Gabriel était assis avec moi, on nous lançait de drôles de regards ; les gens de Morlea le reconnaissaient. Depuis que j'étais seule sur la botte de foin, j'étais redevenue anonyme.

J'ai pris le temps d'observer la foule autour de moi, souriant à un bambin qui tenait dans ses bras une citrouille trop grosse pour lui. Il a titubé, manquant de tomber, avant que son père ne prenne la citrouille et l'aide à retrouver son équilibre. Ce geste d'affection paternelle était touchant.

Un groupe bruyant jouait à un stand non loin de moi et quand ils ont poussé un grand cri de liesse, j'ai tourné la tête dans leur direction. Celui qui venait de jouer avait sans doute remporté la partie car ils sautaient tous de joie. Le groupe s'est écarté et j'ai aperçu le dos du gagnant. Il s'est ensuite retourné, un grand sourire aux lèvres. Je connaissais ce sourire. Glacée, j'ai vu défiler les images de mon agression dans ma tête. *C'était l'un d'entre eux.* En liberté provisoire. *Oh non. Mon Dieu.* Je ne connaissais toujours pas son nom, je n'avais jamais cherché à le savoir parce que c'était mieux comme ça.

Je me suis relevée d'un bond mais je n'ai pas eu le temps de m'éloigner avant qu'il ne me repère. *Oh non. Seigneur. J'en avais la nausée.* Le café très sucré que je venais de boire remontait dans ma gorge. J'ai porté la main à ma bouche.

L'instinct me commandait de m'enfuir à toutes jambes mais l'homme a murmuré quelque chose à l'oreille de la fille qui se tenait à côté de lui. Elle s'est alors ruée vers moi. Je suis restée complètement pétrifiée par l'horreur de la situation. *Non, pas ça. Pas ici.*

— Espèce de salope ! a-t-elle hurlé dans ma direction avant de s'arrêter à un mètre de moi.

Le silence s'est installé autour de nous. Tout le monde nous regardait. J'ai jeté un coup d'œil en direction de Gabriel. Il écoutait ce que racontait l'un des hommes qui travaillait à la carrière et n'avait rien remarqué.

J'ai amorcé un geste pour m'éloigner. Peut-être que ça suffirait pour éviter l'incident.

— Ne t'avise pas de fuir, a-t-elle crié. Tu crois que tu peux raconter des mensonges sur mon copain et t'en tirer comme ça ? Juste parce qu'il n'a pas voulu de toi ? Tu l'avais bien cherché.

C'était sa version des faits ? Que je m'étais offerte à lui et qu'il… avait été forcé de me frapper et de me laisser pour morte ? C'était tellement absurde que j'en aurais presque ri si j'en avais eu la force.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine dans un geste de protection. L'homme est venu rejoindre sa copine.

— Allons-y. Je n'ai pas le droit de m'approcher d'elle.

Dieu soit loué. J'ai regardé une autre fois dans la direction de Gabriel mais il n'était plus là. Au même moment, j'ai entendu sa voix juste derrière moi et j'ai sursauté :

— Dégage tout de suite, a-t-il aboyé.

Il y avait tellement d'agressivité dans son ton. Il s'est ensuite placé devant moi.

— Gabriel, ça va, ai-je murmuré.

La copine du type continuait de m'insulter mais je ne l'écoutais plus. Gabriel a fait un pas en avant, l'air menaçant, il semblait prêt à s'en prendre physiquement à ce type. *Oh, non. Mon Dieu. Que faire ?*

— Ne t'approche pas de moi, mec, a dit le type en reculant.

Cette fois, tous ceux qui n'avaient encore rien remarqué se sont tournés vers nous. Un silence pesant s'est installé.

Le type a essayé de s'éloigner en reculant, mais il a trébuché. Reprenant difficilement son équilibre, il a levé les bras en signe de reddition.

— Ce n'est qu'une coïncidence, a-t-il dit, et nous étions sur le point de partir.

Je ne voyais pas le visage de Gabriel, mais sa voix révélait toute sa rage quand il a dit :

— Si ça ne portait pas préjudice à Ellie, je te ferais subir exactement ce que tu lui as fait, espèce d'enfoiré.

J'ai porté mes mains à ma bouche. À ma grande surprise, j'ai senti des larmes couler sur mes doigts, je ne m'étais même pas rendu compte que je pleurais.

— Oh ! Du calme.

George et Dominic avaient accouru, ils ont saisi Gabriel par les bras et l'ont tiré loin du type. Chloé était juste derrière eux et semblait bouleversée.

L'homme paraissait soulagé de voir que Gabriel était maîtrisé. En dépit de ce qu'il avait fait, c'était un lâche. Je le savais déjà mais là, c'était évident.

Je tremblais de peur et de honte. Bientôt, j'allais devoir faire face à ces hommes au tribunal. Comment allais-je faire ? Je ne pensais pas être assez forte. Je n'en serais *jamais* capable.

C'est alors que j'ai pris conscience des chuchotements qui s'élevaient autour de moi :

—… Cela s'est passé il y a longtemps, tu sais, quand il était plus jeune…Tu te souviens, à la fête foraine…

—Il a l'air gentil… mais… un peu violent aussi.

— Parfois les victimes deviennent des bourreaux. Il y a des études qui disent que…

— Tu sais qu'il est suspect dans cette affaire… ?

— Qui est cette fille avec lui ? Tu as entendu de quels noms l'a traitée l'autre fille ?

Garce.

Salope.

Pute.

J'ai secoué la tête dans le but illusoire de chasser toutes ces bribes de conversation.

Gabriel s'est alors arraché aux mains de George et de Dominic quand l'homme, sa copine et leurs amis ont commencé à s'éloigner.

— Si jamais tu t'approches encore d'elle, connard, tu es mort, a crié Gabriel dans leur direction.

La copine du type s'est retournée et lui a fait un doigt d'honneur. Quant à l'homme, il a feint de ne pas entendre Gabriel et il a disparu dans la foule.

— Mon Dieu, mais que s'est-il passé ? a marmonné Chloé. Ça va ?

J'ai hoché la tête. Gabriel est resté encore quelques minutes les yeux rivés sur le groupe qui s'éloignait avant de se tourner vers moi.

— Ellie… Bon sang, je suis désolé. Ça va ?

J'ai regardé frénétiquement tous ces gens qui nous dévisageaient, qui murmuraient, jugeaient sans savoir…

— On peut partir, s'il te plaît ?

— Qui était-ce ? a demandé Dominic à Gabriel.

— L'un des hommes qui ont agressé Ellie.

Mon visage et mon cou s'empourpraient au fur et à mesure que la honte montait en moi. Je me sentais sur le point de m'évanouir. Je n'avais qu'une envie : me cacher dans les bras de Gabriel.

Je refusais de regarder Dominic, je savais ce que je lirais sur son visage. Cette expression qui sous-entendrait que tout était de *ma* faute, que je n'apportais que souffrance et rejet dans la vie de Gabriel.

— On peut partir ? ai-je répété. Je t'en supplie…

— Ellie, a murmuré Gabriel en se rapprochant de moi et en écartant une mèche de ma joue. Si j'avais pu imaginer… je ne t'aurais jamais laissée seule…

— Tu ne pouvais pas savoir. Je n'y avais même pas pensé.

— Et si tu rentrais, Gabriel ? a dit George. Ramène Ellie à la maison, occupe-toi d'elle et essaie d'oublier ce qui vient de se passer, d'accord ?

George me regardait avec compassion, comme si j'étais celle qui paraissait la plus choquée. C'était sûrement vrai.

— D'accord.

Gabriel continuait de me dévisager avec inquiétude en repoussant des mèches derrière mes oreilles.

— Allons-y.

Il a salué George, Dominic et Chloé, puis il m'a pris dans ses bras et nous sommes repartis vers le parking.

Le trajet ne m'a laissé aucun souvenir. Quand nous nous sommes arrêtés devant la maison, j'étais étonnée ; j'avais l'impression d'avoir quitté la kermesse deux minutes auparavant.

Gabriel m'a installée sur le canapé. Je me suis roulée en boule à une extrémité. Il s'est assis à côté de moi et m'a prise dans ses bras avant de déposer un baiser sur mes cheveux.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé. J'aurais dû être plus vigilant.

Il était désolé ? Mais c'est moi qui avais attiré l'attention sur nous de la pire des façons.

— Ne t'en fais pas. Je te remercie de m'avoir défendue.

Une fois de plus.

— Je te défendrai jusqu'à la mort, Ellie.

— Je sais, ai-je dit en me mordillant les lèvres.

Submergée par la culpabilité, j'ai fermé les yeux.

— Je suis vraiment désolée.

— Ellie, arrête de te faire du mal.

— Pourquoi les filles sont si méchantes entre elles ? ai-je murmuré en repensant aux propos haineux de la copine de ce type.

— Elles ne sont pas toutes comme ça. Regarde Chloé.

Oui. Parlons-en de Chloé. Mon cœur a manqué un battement. Je détestais cette jalousie que je ressentais chaque fois que j'entendais son prénom alors qu'elle était toujours gentille avec moi. J'étais tellement mesquine.

— Tu as raison.

Gabriel m'a serrée contre lui et nous sommes restés ainsi en silence pendant un long moment. J'étais perdue dans mes pensées, je repassais les événements de la journée en boucle dans ma tête. J'étais arrivée à la kermesse tellement optimiste. Maintenant, en regardant Gabriel, je me sentais submergée par la tristesse. *Jamais je ne serai assez bien pour lui.*

— Je voulais que cette journée se passe au mieux pour toi. Je voulais…

— Chut. Ce n'est pas grave. Je me fiche de tout ça. Tous ces gens... Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent. C'est *toi* qui comptes pour moi.

— C'est juste que… Dominic a raison. Tu devrais vivre la vie que tu mérites.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Que tu devrais vivre la vie que tu aurais vécue si tu n’avais pas été enlevé.

Il est resté silencieux pendant une minute avant de reprendre :

— Je vis l’existence que j’étais censé mener, Éloïse. Qu’elle soit bonne ou mauvaise. Je pourrais ressasser des journées entières le fait que j’ai été incroyablement floué, mais qu’est-ce ça m’apporterait ? Je vis ma vie, celle que j’ai reçue. Je n’ai pas le choix, de toute façon. Et puis penser le contraire, c’est nier qu’on peut apprendre des souffrances que l’on endure. Certes, ce que j’ai vécu était terrible… Mais peut-être que grâce à moi, l’homme qui m’avait enlevé n’a pas pu faire de mal à quelqu’un d’autre. Je ne sais pas. Je crois juste que je mène la vie que je devais mener et cela suffit à m’apporter la paix.

J’ai éprouvé une telle bouffée d’amour pour lui que j’en ai perdu le souffle quelques instants. Il était tellement bon et optimiste. Capable de trouver la sérénité partout, il semblait pouvoir tout accepter. C’était son véritable don. Son âme débordait d’indulgence et il choisissait toujours le bonheur. Il percevait de faibles rayons de lumière là où les autres ne voyaient que les ténèbres environnantes. Peut-être que Dominic avait raison et qu’il incombait aussi aux gens qui l’entouraient, et qui l’aimaient, de lui donner ce qu’il y avait de plus beau.

CHAPITRE 23

« C’est bien de pleurer. Ton cœur exprime sa peine. »

Gambit, le duc truands

Gabriel

Ellie semblait tellement vulnérable. Beaucoup plus qu'avant et je n'arrivais pas à la rassurer.

Chloé est venue à la maison pour me faire passer le test prévu. Je m'en voulais de lui demander de se dépêcher puisqu'elle avait fait ce long voyage pour moi, mais la façon dont Ellie nous regardait me préoccupait. Je ne savais pas vraiment ce que cela signifiait, mais elle avait l'air tristement déterminée. Je doutais que ce soit bon signe. Pensait-elle que j'avais des sentiments pour Chloé ? Je lui avais dit des centaines de fois que je l'aimais et que je n'aimais qu'elle. Ne le lisait-elle pas dans mes yeux ? À chaque battement de mon cœur ?

— Bonjour, a dit George en entrant dans mon atelier, un carton dans les mains.

— Salut George, ai-je dit en me retournant à demi vers lui.

— Voilà le bloc de pierre que tu voulais.

Il a désigné le carton qu'il avait déposé sur une table près de la porte.

— Merci.

George est venu observer la sculpture que j'avais presque terminée ; il l'a caressée.

— C'est magnifique, on dirait que ces papillons sont vivants.

— J'espère qu'ils aimeront.

— Je suis sûr qu'ils vont adorer, a-t-il rétorqué, puis il a marqué une pause et s'est appuyé sur la table derrière lui et a repris : Comment va Ellie ?

— Tu veux dire depuis la kermesse ?

— Oui, enfin, de façon générale.

— Je ne sais pas, George. Elle a l'air si… fragile, ai-je dit en faisant une légère grimace. Je ne sais pas vraiment comment l'expliquer.

— Tu l'as changée, Gabriel. Elle a du mal à comprendre qui elle est maintenant, a-t-il répondu en me jetant un regard inquiet. Je crains qu'elle ne pense qu'elle n'est plus rien sans toi. Tu es devenu son monde.

J'ai pris une profonde inspiration. Ses paroles ne me plaisaient pas mais je pensais qu'il avait raison.

— D'un côté, j'avais envie d'être son monde, mais de l'autre, je sais que ce n'est peut-être pas bon pour elle. Que faire ?

— Lui apprendre à se battre. Elle se sentirait plus forte. Je lui avais dit de revenir chez moi mais elle ne l'a pas fait. Je suppose qu'elle a été trop absorbée.

Absorbée. Par moi. J'ai souri, mais je me sentais triste. Je me souvenais des leçons de boxe que me donnait George quand j'étais revenu à la maison. J'avais quinze ans et je passais des heures dans ce garage à taper dans le sac, à me défouler sur lui plutôt que sur le reste du monde. Plutôt que sur moi. Et ça m'avait beaucoup aidé. Mais ça n'avait été qu'une petite partie de mon processus de guérison.

— Et quoi d'autre ?

— Ah… Gabriel, si seulement je le savais… Essaie… de te souvenir des années que tu as traversées après ton retour.

Il s'est redressé, le sourire aux lèvres, et a pris la direction de la sortie.

— Merci, George.

Je suis resté assis pendant un long moment à me remémorer cette époque. J'étais très seul alors, j'avais besoin de réapprendre à me faire confiance, de retrouver ma place dans le monde. J'avais douté en être

capable et ça avait été très difficile. Mais je n'avais pas eu le choix, j'avais dû faire ce travail sur moi, personne n'aurait pu le faire à ma place.

Ellie devait faire ce processus de reconstruction toute seule, mais rien ne m'interdisait de l'aimer pendant ce temps. Et c'est ce que j'allais faire. Elle avait besoin de force, je serais son roc. Si elle avait besoin de réconfort, je serais l'épaule sur laquelle elle pourrait se reposer. Je verrais ce dont elle avait besoin. Pourtant, elle devait prendre conscience de sa propre valeur par elle-même, mon amour ne devait pas lui apporter les réponses qu'elle attendait. Elle ne trouverait jamais le bonheur ainsi. Frustré, j'ai machinalement passé mes mains dans mes cheveux.

Tu ne peux pas me réparer, tu sais, avait-elle dit. Non, c'est vrai. *Je peux simplement t'aimer.* J'avais raison. Tout ce que je pouvais faire, c'était l'aimer.

Le lendemain, le temps était gris et pluvieux. Dans mon atelier, je fignolais les derniers détails de la frise pour la bibliothèque en Allemagne. De temps en temps, je faisais une pause pour admirer le paysage digne d'une aquarelle qui se dessinait par la fenêtre. La porte s'est soudain ouverte et Ellie, tout sourire, avec un paquet sous le bras, est apparue. Elle a refermé son parapluie.

— Salut, ai-je dit en souriant.

— Salut. Dominic est allé en ville et il a récupéré ta commande au magasin de bricolage.

— Ah, merci. (Je l'avais complètement oubliée.) Est-ce qu'il t'a donné des nouvelles de Sal ?

— Dominic ? Tu sais, il ne me parle pas beaucoup, a-t-elle répondu, les joues rosies.

Je lui avais déjà demandé comment se comportait Dominic avec elle et elle m'avait déjà dit que tout allait bien, mais je ne la croyais pas. Je la regardais, les lèvres pincées, et elle savait très bien où je voulais en venir.

— Ça va, il est juste… silencieux quand je suis là.

Dominic, silencieux ? Ça ne lui ressemblait pas. J'ai poussé un soupir.

— Ellie, je peux lui parler si tu veux. Tu devrais être parfaitement à l'aise ici.

Elle a souri mais elle semblait peu convaincue.

— Je ne veux pas que tu lui parles. Tout va bien, je te le promets, a-t-elle dit, et son sourire s'est élargi quand elle a ajouté : Tu as bientôt fini !

Elle désignait la sculpture posée devant moi.

— Oui, il ne me reste plus que quelques heures de travail.

Je me suis de nouveau concentré sur la frise tandis qu'Ellie déballait le carton. Absorbé par mon travail, je n'avais pas remarqué qu'elle s'était postée devant l'étagère où se trouvaient certaines de mes œuvres.

Au moment où je me suis redressé sur ma chaise, elle s'est tournée vers moi, l'air très étonné.

— Ce sont les…

J'ai regardé derrière elle et j'ai compris de quoi elle parlait. Je me suis levé et dirigé vers l'étagère. Lentement, j'ai sorti les figurines et je les ai placées une par une sur la table à côté de nous.

Nos regards se sont croisés. Le sien était plein de compassion.

— Ce sont eux, a-t-elle murmuré.

Je les ai dévisagés pendant un moment, saisi par mes souvenirs. J'ai pris la première figurine dans mes mains.

— Voici Champion, le chevalier des oiseaux. Mon père m'avait donné ce surnom lorsque j'avais remporté une course, en CP. Il disait que j'étais l'enfant le plus rapide qu'il connaissait. Alors c'est resté.

Elle était totalement immobile et regardait alternativement les figurines et moi.

— Le chevalier des oiseaux… C'est à cause des oiseaux que tu observais depuis ta fenêtre ?

— Oui, ai-je dit en regardant la figurine, son armure et le petit oiseau perché sur son épaule. Comme tu peux le voir, c'est le plus beau de tous. Pour des raisons évidentes.

Je l'ai regardée en souriant et elle s'est mise à rire.

— Il… te représente ? a-t-elle demandé.

— Oui, je crois, ai-je répondu après un petit moment de réflexion.

J'ai reposé Champion et j'ai attrapé la deuxième figurine au sourire éternel.

— Voici Shadow, le baron de l'os à souhait. Shadow était notre chien.

Je me suis interrompu et je me suis mordillé la lèvre.

— Il adorait enterrer des os dans le jardin. Et à chaque Thanksgiving, ma mère faisait sécher l'os à souhait de la dinde sur le rebord de la fenêtre, puis Dominic et moi tirions dessus en faisant un vœu. C'était un moment important pour moi.

Ce souvenir me faisait sourire. J'ai attrapé la figurine suivante, au sourire taquin et au regard espiègle.

— Ça, c'est Gambit, le duc des truands. Avec mon frère, je collectionnais les BD. Gambit était mon personnage préféré de la série X-Men. Un ancien voleur qui avait le pouvoir de télékinésie ; il était très agile et avait un charme hypnotisant, ai-je dit avant de le reposer.

— J'ai vu un autocollant de Gambit dans la chambre d'amis.

— C'était la commode qui était dans ma chambre quand j'étais petit.

J'ai ramassé une autre figurine, celle au visage sage et maternel.

— Voici Lemon Fair, la reine de la meringue. Lemon Fair est la rivière dans laquelle mon père nous emmenait pêcher quand nous étions petits. Nous campions… pour passer un moment « entre hommes », comme il disait.

Je me suis raclé la gorge, ce souvenir m'émouvait beaucoup.

Ellie me dévisageait intensément.

— La tarte au citron meringuée est ton dessert préféré. Ta mère en préparait pour les grandes occasions, c'est ça ?

— Oui.

J'ai regardé la dernière figurine avec nervosité. J'ai levé les yeux sur le panier, posé sur l'étagère, qui contenait des petits objets que j'avais sculptés : des petits morceaux de pain, des épées, des peignes et des livres. J'avais envie de les montrer à Ellie, mais je savais qu'ils n'avaient

pas tant d'importance. C'était la dernière figurine qui comptait. Et c'était justement pour ça que je retardais le moment de la lui présenter.

J'ai reposé Lemon Fair et j'ai saisi la dernière figurine. J'ai alors croisé le regard d'Ellie.

— Voici Lady Éloïse, ai-je dit calmement. Lady Éloïse à la jonquille.

Stupéfaite, les sourcils froncés, elle regardait tour à tour mon visage et la figurine.

— Ma mère collectionnait des livres pour enfants. Elle me lisait parfois un recueil dont le personnage principal s'appelait Éloïse. Mon père emmenait souvent ma mère cueillir des jonquilles au printemps, ses fleurs préférées.

J'ai regardé la figurine dans ma main.

— Lady Éloïse était celle qui me prenait par la main et qui me permettait de partir ailleurs quand *il* descendait à la cave.

Ellie a sursauté, acceptant visiblement avec difficulté ce que je venais de sous-entendre.

— Je pense que… je l'aimais plus que tous les autres parce que c'était elle qui m'aidait quand j'en avais le plus besoin.

J'ai regardé Ellie. De nombreuses émotions défilaient sur son visage : le choc, la confusion, la tristesse et enfin la souffrance. Elle a levé les yeux sur moi, l'air si triste que je lui ai pris la main.

— C'est pour ça ? a-t-elle demandé d'une voix tremblante.

— Quoi ?

— C'est pour ça que tu m'aimes ? À cause… *d'elle* ? (Elle a désigné la figurine, une larme solitaire dévalant sa joue.) Oh… je comprends mieux maintenant.

— Mais non, Éloïse. Je t'aime parce que c'est toi. Je t'aimais avant de connaître ton prénom.

— Mais…

Elle avait l'air tellement désemparée que j'en avais mal au ventre. Je n'imaginais pas une seconde qu'elle réagirait ainsi, qu'elle penserait que je… que je l'avais choisie parce qu'elle portait le prénom de cette figurine.

J’ai posé la petite pièce de marbre dans ses mains.

— Ce n’est qu’une petite poupée, Ellie. Un morceau de pierre.

J’ai relâché sa main et elle a levé la figurine au niveau de ses yeux, étudiant tous les détails de cette petite fille au sourire paisible et aux longs cheveux. Elle tenait une fleur entre ses mains. C’était la dernière figurine que j’avais sculptée. C’était la plus belle, car ma maîtrise technique était bien meilleure, c’était celle qui avait le plus de détails. La main d’Ellie tremblait.

Elle a étouffé un petit sanglot puis elle a fait un pas en arrière et la petite poupée a glissé de sa main. La scène paraissait se dérouler au ralenti : Ellie a écarquillé les yeux et s’est précipitée pour essayer de rattraper Lady Éloïse. J’ai cru un instant qu’elle y était parvenue, mais son doigt n’avait fait que l’effleurer, la propulsant encore plus loin et accélérant sa chute. Elle s’est écrasée au sol en se brisant en mille morceaux. Je suis resté figé sur place.

Ellie a poussé un cri d’horreur en tombant à genoux devant la petite fille brisée.

— Oh, mon Dieu ! Non ! Gabriel… Je suis vraiment désolée. Je ne l’ai pas fait exprès.

Elle essayait de ramasser les morceaux, de former un petit tas, les mains tremblantes.

J’ai essayé de la prendre dans mes bras mais elle s’est relevée d’un bond et s’est précipitée vers la table sur laquelle se trouvait un sac en plastique. Elle est revenue en courant, puis elle s’est accroupie à nouveau et a glissé tous les morceaux dans le sac.

— Je vais la réparer. Je… je peux la réparer. Si…

Puis elle a éclaté en sanglots.

Je suis enfin sorti de l’étrange état de stupeur dans lequel j’étais plongé et je me suis baissé pour lui faire face.

— Ellie, mon amour, arrête. Je t’en supplie. Ce n’est pas grave. Ce n’est rien.

— Mais si, c’est grave. C’était ton…

— Chut… Ce n’est pas grave, ai-je répété, en la serrant contre moi et en lui caressant les cheveux.

— Tu dis toujours ça ! Tu acceptes toujours tout. Mais c’est grave. Bien sûr que c’est grave, a-t-elle dit avant de se remettre à pleurer. Je suis désolée, tellement désolée.

Sa souffrance était si immense qu’elle m’affectait aussi. Elle éprouvait une douleur bien trop intense pour une simple figurine cassée. Que faire ? Comment la soulager ? J’ai caressé ses cheveux et j’ai embrassé ses joues striées de larmes.

— Ellie, ma chérie, tu me fends le cœur.

Elle s’est réfugiée contre moi, pleurant encore plus fort. Tout ce que je pouvais faire, c’était la serrer dans mes bras jusqu’à ce qu’elle se calme. Au bout d’un long moment, je l’ai aidée à se relever. Elle a insisté pour prendre avec elle le sac en plastique qu’elle a serré contre son cœur. J’ai appelé George pour lui dire qu’Ellie ne se sentait pas bien et je l’ai ramenée à la maison.

Tu ne peux pas me réparer, tu sais.

Non, je peux seulement t’aimer.

*
*   *

Cette nuit-là, je lui ai fait l’amour pour essayer de lui montrer avec mon corps tout ce que j’éprouvais pour elle. Je la serrais dans mes bras et je lui chuchotais des mots d’amour dans le noir. Elle se blottissait contre moi, acceptant le réconfort que je voulais tant lui offrir. Mais elle restait silencieuse, repliée sur elle-même. Je n’avais plus qu’à espérer qu’elle s’ouvre de nouveau à moi le lendemain matin.

Quand le jour s’est levé, je l’ai découverte installée sur une chaise près de la fenêtre, roulée en boule en train d’admirer le lever du soleil. Je me suis hissé sur mes coudes.

— Bonjour.

— Bonjour, a-t-elle répondu sur un ton tendre et triste.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

Elle a regardé par la fenêtre en se mordillant les lèvres. Puis elle s'est levée et s'est assise au bord du lit. Son visage était tellement triste que j'ai senti les battements de mon cœur s'accélérer.

— Je pense que tu sais que je dois partir, Gabriel.

— Partir ? Mais où ?

Je me suis assis dans le lit, paniqué.

Elle a pris une longue inspiration, comme pour se calmer.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, je réfléchissais…

— Ellie, si c'est à cause de la figurine…

— Non, ce n'est pas vraiment à cause d'elle. Je sais très bien que ce n'est pas parce que je porte le même nom que cette figurine que tu m'aimes. Mais je ne peux pas continuer à te faire subir ça, Gabriel. Et à *me* le faire subir.

Je sentais un gros nœud se former dans ma gorge. Quand je l'ai prise dans mes bras, elle n'a pas résisté. Au contraire, elle s'est blottie contre moi, comme elle l'avait toujours fait.

— Je t'aime tellement, a-t-elle murmuré. Et je sais que tu m'aimes, mais je n'arrête pas de me demander pourquoi. Impossible de m'en empêcher. J'ai vraiment essayé, mais à l'intérieur, tout me fait… *mal.* Je suis perdue et je ne pense pas que je pourrai me comprendre en restant ici. Et j'en ai besoin, Gabriel. Il faut que je comprenne qui je suis, sans être avec toi. Il faut que je détermine ce que je dois oublier et ce que je dois conserver.

— Mais Ellie, ai-je dit, le souffle coupé. Je t'en supplie…

Je l'ai attirée contre moi. J'étais paniqué et accablé. C'était une vraie agonie, je ne voulais pas perdre une personne de plus. *Laisse-moi t'aider. Tu n'as pas à le faire seule.* Je voulais lui dire ces mots, je voulais la *supplier* de ne pas partir, mais quelque chose m'a retenu ; peut-être ce que m'avait dit George ou peut-être le souvenir de que j'avais fait quand j'étais à sa place. Sans doute les deux. Je savais qu'elle avait raison et la retenir serait profondément égoïste. Mais ça faisait un mal de chien.

— Où vas-tu aller ?

Comment vais-je faire pour résister au besoin de t'aider ? Comment vais-je survivre si je passe mon temps à m'inquiéter pour toi ?

— Je vais rentrer chez moi. Et puis… je verrai.

— Tu ne vas pas…

Elle a levé la tête pour me regarder, ses yeux tendres embués de larmes.

— Non, je ne serai plus Crystal. Plus jamais. Je trouverai un autre travail. Tu as déjà payé les frais de l'hôpital, n'est-ce pas ? a-t-elle demandé à voix basse.

J'ai ouvert la bouche avant de la refermer aussitôt. Je ne m'attendais pas à cette question. Serait-elle en colère ou pas ? Elle a placé deux doigts sur mes lèvres avant de les enlever pour m'embrasser.

— Merci.

J'ai poussé un soupir de soulagement. Elle acceptait ce geste et ce faisant, elle m'offrait aussi un cadeau en retour. J'éprouvais tellement d'amour pour elle que tout mon corps en tremblait.

— Tu reviendras ?

C'était une supplication déchirante. J'ai vu le chagrin assombrir son regard et ses lèvres se mettre à trembler.

— J'ai besoin de… (Elle s'est interrompue en fermant les yeux, comme si les mots lui faisaient mal.)J'ai besoin de faire comme si je ne reviendrai pas.

J'étais anéanti. Complètement.

J'ai appuyé mon front contre le sien. Pendant un moment, nous nous sommes contentés de respirer ensemble. Je voulais la supplier, hurler, l'adjurer de rester. De revenir avec moi. De ne pas partir. Mais il ne fallait pas.

— Tu veux bien rester juste aujourd'hui ?

Elle m'a regardé droit dans les yeux pendant un moment avant de répondre.

— Oui, a-t-elle dit, très bas.

Nous nous sommes allongés dans le lit et j'ai replacé la couette sur nous. Je voulais qu'on se coupe du monde une dernière fois.

Nous avons fait l'amour avec ferveur et tristesse, essayant de rattraper, le temps d'une matinée, une vie entière de caresses. J'avais le cœur brisé. Je savais au plus profond de moi que l'empêcher de partir ne serait qu'une façon de la retenir prisonnière. Jamais je ne le ferais. Nous nous sommes donc temporairement protégés de la douleur de la séparation en savourant l'instant présent, la chaleur de nos deux corps mêlés. *Notre amour.*

Nous ne parlions plus. Ça faisait trop mal et je ne pouvais plus supporter qu'elle souffre davantage. Quand elle s'est arrachée à mon étreinte, je l'ai laissée partir. Je suis resté allongé, l'écoutant préparer ses affaires dans l'autre pièce. La chaleur de sa peau, l'odeur de ses cheveux, son sourire qui illuminait mes journées me manquaient déjà terriblement.

Elle sanglotait doucement. Je n'ai pas cherché à la consoler, cela n'aurait fait qu'aggraver les choses.

Ellie devait trouver son chemin vers le bonheur et si elle pensait devoir le faire seule, il ne fallait pas que je l'en empêche. Au moins, je faisais ce qui était le mieux pour elle, mais ça ne me consolait pas vraiment.

Le ventre noué, je suis sorti du lit que nous partagions depuis un mois et j'ai enfilé le jean que j'avais jeté sur la chaise la veille. Je sortais de la salle de bains lorsqu' Ellie est apparue, son sac à la main.

— J'ai appelé George, il vient me chercher, a-t-elle dit.

Je lui en étais reconnaissant car je n'aurais pas pu le faire. Je lui ai souri tristement, puis j'ai pris son sac et je l'ai accompagnée jusqu'à la porte. Ce moment était insupportable.

J'ai ouvert la porte. Le pick-up de George était déjà garé à l'extérieur, en marche arrière, pour nous donner l'intimité dont nous avions besoin.

Je me suis appuyé contre la porte, les mains dans les poches pour m'empêcher de la retenir.

— Tu vas me manquer.

Je n'ai rien trouvé d'autre à dire. Mais je savais qu'elle avait parfaitement compris ce que ces simples mots signifiaient.

Elle a repoussé les cheveux de mon visage et a posé sa main sur ma joue, en me souriant avec une telle tendresse que j'ai failli la prendre dans mes bras. Mais je m'étais promis de ne pas le faire.

— Tu seras toujours le grand amour de ma vie, Gabriel Dalton.

Et puis elle est partie.

J'ai refermé la porte derrière elle. Le dos appuyé contre le mur, j'ai lentement glissé par terre et j'ai plongé ma tête entre mes mains, écrasé de douleur.

CHAPITRE 24

« Quoi que tu fasses, écoute toujours ton cœur. »

Lemon Fair, la reine de la meringue

Ellie

Les premiers jours, je n'ai fait que pleurer. Remettre les pieds dans mon appartement était absolument surréaliste. C'était comme si cet endroit appartenait à une autre vie.

La douleur d'avoir quitté Gabriel était si aiguë qu'elle se transformait en souffrance physique. J'avais l'impression que mon corps et mon âme avaient été écrabouillés. J'avais mal partout, dans ma chair, dans mes os et au plus profond de mon être. Au fond, je savais que j'avais pris la bonne décision pour nous deux, mais je souffrais quand même.

J'étais effrayée et terriblement seule. Mais ce matin-là, alors que j'écoutais la respiration régulière de Gabriel, j'avais su qu'il fallait que je m'en sorte par moi-même. J'étais perdue et moi seule pouvais me sauver. Ce n'était pas juste, ni pour lui ni pour moi, de me cacher derrière Gabriel plutôt que d'affronter le monde.

Et je devais lui permettre de choisir Chloé si c'était la femme avec laquelle il voulait partager sa vie. Je les revoyais ensemble, le jour de la kermesse de Morlea ; ils étaient beaux et heureux. Cela aurait été égoïste de le priver de ce choix. Je l'aimais trop pour ne pas penser d'abord à son bonheur. Je voulais tout ce qu'il y avait de mieux pour lui, même si ce n'était pas moi. Pourtant, l'imaginer aimer Chloé, ses mains caressant son corps comme elles avaient caressé le mien, les savoir mariés avec de

beaux enfants aux cheveux châtains était atroce. J'ai résolument chassé cette pensée qui n'apportait que de la souffrance.

Dès mon retour, j'ai appelé la propriétaire de mon appartement pour lui annoncer que j'allais envoyer un chèque pour payer mon loyer et ceux que j'avais en retard. J'avais gagné un peu d'argent en travaillant à la carrière, mais il fallait que je fasse des économies pour payer la facture de la réparation de ma voiture, faire mes courses et me donner le temps de retrouver un boulot. Cela m'effrayait, mais j'étais cependant déterminée à m'en sortir. *Je n'avais pas le choix.* Gabriel m'avait au moins appris une chose : il ne fallait pas laisser le doute et la souffrance gagner. Je pouvais être aimée, il fallait juste que je comprenne pourquoi et que j'arrive à m'aimer un peu moi-même.

Ma vie avait été totalement bousculée et j'avais du mal à retrouver mes repères. C'était l'une des raisons pour lesquelles je m'étais accrochée au seul élément stable de mon existence, Gabriel. J'avais développé une dépendance émotionnelle qui n'était saine pour personne. Tout me faisait douter, tout me faisait du mal. Je savais que cet amour désespéré qui enchaînait l'autre finirait par être une prison pour lui. Je l'aimais trop pour lui imposer cela une seconde fois. Le quitter était la chose la plus difficile que j'aie jamais faite. Mais c'était la bonne décision. Je le savais.

Au bout de quelques jours d'auto-apitoiement, j'ai entrepris de nettoyer mon appartement. J'ai tout décapé, du sol au plafond, et ouvert largement les fenêtres pour laisser entrer l'air de novembre.

J'ai appelé le garage et prévenu que j'allais récupérer ma voiture. J'ai enfilé des baskets et une veste avant de parcourir à pied les trois kilomètres qui me séparaient du garage. Je m'étais réveillée avec un torticolis qui empirait à mesure que je marchais. Ma jambe me faisait un peu mal, je n'avançais pas vite, mais malgré la douleur, je trouvais agréable de faire de l'exercice et de respirer de l'air frais à pleins poumons.

Ricky était à l'accueil quand je suis entrée dans le garage qui sentait le café et l'huile de moteur. Il faisait bien chaud et cela m'a réconfortée.

— Tiens, te voilà ! Tu as l'air en pleine forme, m'a lancé Ricky en souriant et en faisant le tour du comptoir pour venir me saluer.

— Salut Ricky. Merci d'avoir gardé ma voiture, je suis désolée d'avoir mis autant de temps à venir la chercher.

Il a secoué la tête comme si cela n'avait aucune importance, et il est repassé derrière le comptoir. Il a ouvert un tiroir, a sorti une clé étiquetée à mon nom et me l'a tendue.

— Mon père m'a dit de ne pas te faire payer, que tu avais assez de soucis comme ça. On a lu ce qui était arrivé dans le journal, a-t-il déclaré, l'air mécontent.

— Merci. Euh, je… je ne peux pas… ai-je marmonné, très surprise.

— Si, *tu peux*. Allez, file avant que mon père ne change d'avis, a-t-il lancé en rigolant.

Une sensation de chaleur a grandi dans ma poitrine. J'ai posé la main sur mon cœur, comme si je pouvais la sentir.

— Merci, Ricky. Tu ne peux pas savoir combien ça me touche. Tu voudras bien… remercier ton père ?

— Bien sûr. Ta voiture se trouve à l'arrière. Prends soin de toi, d'accord ?

— Promis, ai-je dit, les larmes aux yeux.

Oui, c'était ce que j'allais faire. Ou du moins, j'allais essayer.

Une fois dans ma voiture, j'ai tourné la clé et le moteur a démarré sur-le-champ. J'étais tellement reconnaissante à Ricky et son père. J'allais pouvoir économiser l'argent de la réparation et cela me serait très utile.

Sur le trajet du retour, j'ai aperçu un panneau publicitaire, la réclame d'une réduction de dix dollars pour une pédicure dans le salon de beauté que je fréquentais autrefois. Je m'accordais cette petite folie de temps en temps. Je n'avais pas vraiment les moyens mais je me suis arrêtée devant le salon. J'ai posé la main sur mon cou douloureux. Je ne rêvais que d'une chose : me reposer, les pieds baignant dans l'eau chaude. J'ai regardé la vitrine du salon comme un homme assoiffé un verre d'eau.

Je n'avais pas vingt-cinq dollars à mettre dans une pédicure mais je venais d'en économiser deux cent cinquante. Je suis sûre que Ricky et son père seraient d'accord pour que je m'offre ce soin. Juste ça. Rien d'autre.

Je suis entrée dans le salon bondé. Lien Mai m'a saluée depuis la table de pédicure où elle passait une lime électrique sur les ongles colorés d'une dame âgée.

— Ça fait un bail, Crystal ! Tu as besoin d'une pédicure ?

— Salut Lien. Oui, mais tu m'as l'air très occupée.

— Non, j'ai un rendez-vous qui a été annulé. Installe-toi.

Elle a désigné un grand fauteuil de massage au bout de la rangée. *Ah… C'était le paradis.* Une employée plutôt petite, aux longs cheveux bruns et lisses, m'a souri poliment et a commencé à remplir le bac d'eau chaude et savonneuse. Je me suis assise et j'ai actionné le système de massage avant de m'enfoncer dans le fauteuil et de tremper mes pieds dans l'eau.

— Vous voulez quelle couleur de vernis ? a demandé la fille.

— Ça m'est égal. À vous de choisir.

— Vous en aviez vraiment besoin, n'est-ce pas ? a-t-elle demandé en gloussant.

— Oh oui ! ai-je répondu en fermant les yeux.

Quand elle a commencé à m'appliquer le soin exfoliant sur les pieds et les chevilles, j'ai ressenti une douleur inattendue dans la poitrine. J'ai imaginé un bref instant les belles mains de Gabriel caresser ma peau et pendant une seconde, la souffrance est revenue, incroyablement intense. Je me suis concentrée sur ma respiration et petit à petit, j'ai repris le contrôle. Je me sentais déjà un peu mieux.

Les conversations allaient bon train dans le salon. Je me détendais progressivement grâce aux soins mécaniques du fauteuil. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, la plupart du temps dans le vide.

— Vous n'avez personne pour répondre au téléphone ? ai-je demandé à la fille assise sur un petit tabouret à mes pieds.

— Non, Lien voudrait embaucher quelqu'un mais elle n'a pas le temps de s'en occuper.

J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis lancée :

— J'ai travaillé comme standardiste.

— Ah bon ? a-t-elle dit avant de se tourner vers sa patronne. Lien, ma cliente veut bien répondre au téléphone.

Lien avait fini avec la dame âgée. Elle s'est relevée péniblement et j'ai remarqué qu'elle était enceinte. J'ai écarquillé les yeux.

— Ah bon ? Tu as besoin d'un travail, Crystal ?

Elle s'est approchée de mon fauteuil, la main posée sur ses reins.

— Oui, ce serait parfait pour moi. J'ai de l'expérience comme standardiste. J'ai récemment travaillé à la carrière de Morlea, je peux fournir une lettre de recommandation.

— Hum… D'accord. Tu peux revenir demain pour faire un essai.

Je n'étais plus très rassurée soudain, mais j'allais essayer. La chance aurait-elle enfin tourné ?

Quand Lien s'est éloignée, j'ai demandé tout bas à l'employée :

— Elle est à combien de mois de grossesse ?

— Il lui reste encore huit semaines.

Je n'en revenais pas. Impossible que son petit corps s'arrondisse encore plus !

Je suis revenue le lendemain. J'étais très stressée mais au bout d'une heure, je maîtrisais déjà bien le standard. Je prenais des messages et fixais des rendez-vous comme si j'avais fait ça toute ma vie. Le salon était très fréquenté et beaucoup de clientes défilaient, mais je m'en sortais bien.

Plus la journée avançait, plus je m'améliorais et quand Lien s'est postée devant le bureau à quinze heures, elle m'a annoncé qu'elle m'engageait. J'avais envie de faire des petits bonds de joie et d'appeler Gabriel pour le lui dire ! Mais je me suis vite rappelée que ce n'était pas possible et la tristesse m'a terrassée. J'ai dû faire une pause aux toilettes pour me calmer, puis j'ai rejoint Lien dans la petite salle qui lui servait de bureau.

— Lien, il faut que je te dise quelque chose avant de signer.

— Quoi ?

— En fait, je ne m'appelle pas Crystal. Mon nom, c'est Éloïse. Ou Ellie.

— D'accord. Ellie, ça te va mieux, a-t-elle lancé après quelques secondes de réflexion.

J'ai éclaté de rire. *J'espère !*

CHAPITRE 25

« Quelque chose me dit que je t'aimerai toujours. »
Lady Éloïse à la jonquille

Ellie

Au bout de quelques semaines de travail dans l'institut de Lien Mai, je gérais déjà presque tout. Non seulement je m'occupais des appels téléphoniques, mais je prenais aussi en charge les commandes et l'inventaire. J'aimais beaucoup l'ambiance décontractée qui régnait dans le salon et le bourdonnement des discussions en anglais et en vietnamien. Les journées passaient à toute vitesse et le soir, j'étais épuisée.

Lors d'une nuit glaciale, je me suis réveillée en sursaut une fois de plus. J'avais encore rêvé de ma mère en avançant dans les ténèbres. Seulement, cette fois, au lieu de se resserrer, les parois s'écartaient et elle m'encourageait. *Il t'attend,* avait-elle dit. « Il » ? Le seul « il » que je voulais, c'était Gabriel.

Peut-être que c'était vrai et qu'il m'attendait. J'avais également fait ce rêve quand j'étais encore avec lui. Mais… j'avais pris la mauvaise direction et maintenant, il y avait une barrière entre nous. Il fallait que je rebrousse chemin pour trouver la voie qui me conduirait à lui, la bonne, cette fois. Je ne savais pas si j'étais sur la bonne piste, mais le premier chemin que j'avais choisi m'avait vidé de toute énergie. Il fallait donc que je change de voie, pour Gabriel mais aussi pour moi.

Je n'arrivais pas à oublier ce rêve et à me rendormir. Je me suis levée. Il s'est mis à pleuvoir légèrement et je suis restée debout devant la fenêtre

pendant quelques minutes. Le froid me faisait frissonner. Je contemplais la nuit ; la lumière des réverbères se reflétait sur les flaques du parking.

En me retournant, j'ai aperçu le sac que j'avais ramené de chez Gabriel et que je n'avais toujours pas déballé. Je procédais par étapes pour changer ma vie. Je n'étais pas encore arrivée à celle-ci.

Je me suis lancée dans cette tâche, triant le linge, et j'ai alors découvert le petit sac en plastique que j'avais complètement oublié. Je l'ai pressé contre mon cœur. *Lady Éloïse à la jonquille.* En mille morceaux. Mais peut-être… Peut-être que… Je l'ai posée sur le petit bureau à côté de la fenêtre et j'ai allumé la lumière. J'ai pris une serviette dans la salle de bains avant de vider délicatement le sachet, étalant tous les morceaux pour bien les identifier. Il y avait un pied, un bouquet de fleur et la moitié de son joli visage. *Espoir.*

Je me suis assise à mon bureau et j'ai fouillé les tiroirs jusqu'à trouver une petite fiole de super glu. Je ne me souvenais même plus pourquoi elle était là.

Je ne savais pas du tout si j'allais m'en sortir mais il fallait bien commencer par quelque chose, alors j'ai ramassé le petit bout de pied. Je m'identifiais à cette figurine brisée et, tandis que je commençais à assembler les morceaux, je me suis demandé si le travail que j'effectuais avec mes mains ne symbolisait pas justement le travail que je devais faire sur moi. Je suis restée penchée au-dessus du bureau jusqu'à ce que le petit matin vienne éclairer ma chambre. J'ai réfléchi à tous les événements qui avaient contribué à briser ma vie.

Tout d'abord, il y avait ma mère ; c'était ce qu'il y avait de plus dur. J'ai pensé au jour où elle m'avait laissée chez Brad. La douleur ressentie ce jour-là s'accrochait à moi comme une seconde peau : celle d'avoir été abandonnée, ainsi que la colère et la rage qui en avaient découlé.

Tandis que mes mains travaillaient, triaient les morceaux, vérifiant s'ils s'imbriquaient ou pas avant d'en prendre un autre, mon esprit divaguait. Le mouvement continuel de mes mains, et le fait que mon esprit soit à moitié concentré sur ma tâche, me sécurisaient. Je ne pouvais

m'empêcher de penser à Gabriel. Avait-il trouvé le même réconfort dans la sculpture quand, au bout de toutes ces années d'enfermement, il était rentré chez lui ?

Je laissais mon esprit divaguer. Je n'essayais pas de chasser ce qui me dérangeait. Et surtout, je m'autorisais à souffrir. Des larmes coulaient le long de mes joues, dans mes oreilles, et je les essuyais avec ma manche dès que ma vision devenait trop floue pour poursuivre ma besogne. Cette nuit-là, j'ai travaillé sans relâche à ce bureau, sans bouger une seule fois.

Je réfléchissais à l'état dans lequel était ma mère le jour où elle m'avait abandonnée. Elle était tellement malade, tellement paniquée. J'ai senti une boule se former dans ma gorge, au point de m'étrangler. Il ne fallait pas en avoir peur. J'ai continué à travailler et à laisser la douleur m'envahir.

Qu'avait-elle pu ressentir ? Quel désespoir avait pu la conduire, alors qu'elle était mourante, à déposer son enfant chez un inconnu ? Elle ne pouvait pas deviner que Brad me traiterait mal. D'après ce que je savais, elle ne le connaissait pas vraiment. Elle avait pris ce risque et j'en avais fait les frais. Mais elle ne pouvait pas savoir. Elle avait juste espéré. C'était la seule chose qui lui restait.

Seigneur, donnez-moi la force. Je n'ai pas le choix. Je n'ai pas le choix.

— Oh, Maman, ai-je murmuré à voix haute, je te pardonne. Et je suis désolée pour tout ce que tu as enduré.

Au bout d'une semaine chez Brad, ma mère avait été retrouvée morte sous un porche. Elle s'était couchée par terre, à cet endroit, pour mourir, comme un animal abandonné. Brad m'avait annoncé la nouvelle d'une voix morne, entre deux gorgées de bière, comme si ça n'avait aucune importance. Mais mon cœur s'était fendu en deux.

Je m'étais constitué une carapace pour me protéger de la souffrance qu'on pouvait m'infliger, comme ma mère l'avait fait en partant sans me dire adieu. Mais cette couche protectrice était trop fine et elle se brisait facilement.

Les sentiments que j'avais éprouvés pour Cory étaient une sorte d'amour désespéré qui m'avait fait m'accrocher à lui. Mais je ne voulais plus aimer de cette façon. Je voulais offrir mon cœur en entier, même si j'avais dû recoller les morceaux.

À l'aube, j'ai examiné le résultat de mon travail. J'avais déjà assemblé les deux pieds. J'ai eu un rire émerveillé. Il manquait encore quelques bouts, sans doute trop petits pour que j'aie pu les ramasser, mais on distinguait parfaitement tous les orteils. Même ces petits bouts manquants me plaisaient. Ils évoquaient ce qu'il fallait nécessairement laisser tomber : la douleur trop longuement retenue, la colère, le malheur, la culpabilité… Ces espaces vides avaient la même importance que les autres. J'ai souri, triomphante, et j'ai essuyé mes dernières larmes en étirant mon cou et mon dos.

J'ai ensuite ouvert les rideaux et j'ai observé les rayons du soleil qui montaient à l'horizon. J'ai repensé à l'histoire de Gabriel, au filet de lumière qui passait à travers la vitre teintée de la cave, et je me suis souvenue de ce que je m'étais dit : parfois, l'espoir était tout ce qui nous restait ; un tout petit éclat de lumière. Voilà exactement ce que j'éprouvais ce matin-là.

*

*   *

Désormais, je me consacrais uniquement à mon travail à l'institut et à la réparation de la figurine. Je passais presque tous mes week-ends à recoller, jusqu'à l'aube, la petite fille, tout en réfléchissant à ma vie, mes blessures et tous ces morceaux de mon cœur devenus poussière.

C'était éprouvant, mais je m'y tenais parce que mon travail était symbolique. Je réparais la sculpture qui avait autrefois été le seul espoir de Gabriel. J'avais l'impression qu'il était avec moi. Je n'étais pas totalement seule. Malgré la souffrance, toutes ces nuits passées assise à ce bureau me procuraient du réconfort.

Tu ne peux pas me réparer, avais-je dit un jour à Gabriel. J'avais raison. C'était de mon ressort. Il m'avait suffisamment aimée pour me faire comprendre que c'était possible. *Je valais la peine d'être réparée.*

L'automne a laissé place à hiver et les journées sont devenues plus courtes. Les arbres que je voyais depuis ma fenêtre avaient perdu toutes leurs feuilles.

J'ai fêté Thanksgiving et Noël avec Lien Mai et sa famille, ainsi que Kayla. Ces repas animés par de nombreux bavardages en vietnamien me remplissaient de joie. J'étais partagée entre mes interrogations douloureuses sur Gabriel et la grande affection que j'éprouvais pour mes nouveaux amis.

Quelques jours après Noël, j'ai récupéré le courrier accumulé dans ma boîte aux lettres. J'ai découvert avec surprise une carte de vœux expédiée par George. Les mains tremblantes, je l'ai ouverte et j'ai lu son petit mot.

Chère Ellie,

J'espère que tu passes de bonnes fêtes de fin d'année, le cœur en paix. Tu nous manques. Chloé est venue passer Noël avec nous et elle reste encore deux semaines ; tu lui manques aussi. Je pense beaucoup à toi, ma petite Ellie. J'espère que tu vas bien.

Je t'embrasse.

George

J'ai lu la carte en remontant les escaliers et j'ai dû fermer les yeux pour contenir les larmes qui me montaient aux yeux. Mon Dieu, ils me manquaient tous terriblement. *Chloé est venue passer Noël avec nous.* C'était comme un coup de poignard dans le cœur. Elle était sans doute venue pour Gabriel. Il n'était plus question de sa thèse. Si ça avait été le cas, elle n'aurait pas eu besoin de deux semaines avec Gabriel pour ses recherches. Non, ses visites revêtaient forcément un caractère personnel.

J'ai laissé couler mes larmes, le cœur brisé. Je devais accepter que Gabriel et Chloé forment un couple maintenant. C'était ce que j'avais

voulu. Je lui avais laissé le champ libre pour qu'il puisse trouver l'amour.

Reviendras-tu ?

J'ai besoin que tu continues à vivre en faisant comme si je ne reviendrai pas.

Je suis restée assise là pendant un moment, jusqu'à ce que le vent glacial sèche mes larmes. J'ai observé le parking encore parsemé de quelques tas de neige qui dataient de la tempête de la semaine dernière. Soudain, j'ai aperçu une petite tache violette sur la neige blanche. J'ai plissé les yeux pour essayer de voir ce que c'était, mais j'étais trop loin.

J'ai descendu l'escalier et je me suis accroupie, émerveillée. Une fleur violette poussait sous la neige.

— Comment est-ce possible ? ai-je murmuré en caressant les pétales du bout des doigts.

La gratitude ne soigne pas tous les maux, Ellie. Il faut encore que tu te confrontes à tes émotions. La gratitude permet de mieux supporter les choses. Parfois, elle permet de venir à bout d'une journée difficile, parfois elle nous tombe dessus sans prévenir.

J'avais l'impression qu'on venait de me chuchoter ces mots à l'oreille, alors j'ai fermé les yeux pour retenir mes larmes. Au bout d'un moment, j'ai de nouveau regardé la fleur, choisissant de me laisser réconforter par cet instant, d'accepter l'*espoir* qu'elle apportait en fleurissant malgré le froid glacial.

Pour le réveillon du Nouvel An, j'ai bu trop de champagne en regardant les feux d'artifice à la télé. J'ai failli appeler Gabriel, mais je me suis interdit de le faire. Je l'imaginais en train d'embrasser Chloé dès que l'horloge sonnerait minuit et j'ai tellement sangloté que Kayla a pris peur, menaçant d'appeler une ambulance. Je me suis alors mise à hoqueter de rire avant de pleurer à nouveau. Puis j'ai fini par sombrer dans le sommeil.

Le trois janvier, Lien Mai a accouché d'un beau petit garçon et je lui ai rendu visite à l'hôpital avec un bouquet de ballons bleus. Je me suis assise sur la chaise près de son lit et j'ai pris le bébé dans mes bras. J'ai

contemplé le visage parfait du petit James Allen Nguyen et je suis tombée instantanément amoureuse de lui.

— Toi aussi, tu auras un jour ton bébé, a dit Lien. Je ne te donne pas le mien, tu sais.

Elle a éclaté de rire, le regard espiègle, et elle m'a souri en me regardant avec son enfant dans les bras. Le bébé a attrapé l'un de mes doigts et j'ai retenu mon souffle.

— Regarde, Lien, il n'est pas content.

— Bon, d'accord. On peut le partager.

Et nous l'avons fait. Au bout de ses deux semaines de congé maternité, Lien déposait James à l'institut deux fois par semaine, de neuf heures à midi, heure à laquelle elle venait le récupérer. Il dormait dans son siège auto dans le bureau bien aéré. Quand Lien était trop occupée, je lui donnais son biberon en contemplant ses magnifiques yeux bridés et je caressais ses cheveux bruns. Je l'aimais tellement que ça me faisait mal.

Je pensais à beaucoup de choses pendant ces moments paisibles où je donnais le biberon au bébé de mon amie. J'avais l'impression que l'amour avait cet effet-là sur moi : tout remontait à la surface pour que j'y réfléchisse calmement, chassant les pensées dont je voulais me débarrasser et mettant de côté celles que je destinais aux nuits que je passais à réparer Lady Éloïse.

Je me demandais aussi si j'avais envie de savoir ce qu'était devenu mon père. J'ai finalement conclu que non, ça ne m'intéressait pas. Il n'était qu'une petite pièce manquante de mon cœur que j'étais en train de recoller et cela ne me dérangeait pas qu'il en soit ainsi. J'avais tant espéré qu'il m'aime, qu'il m'accepte, mais il n'en avait pas été capable. Je savais désormais, je l'avais *compris,* que c'était sa faute. Pas la mienne.

En m'occupant de James, j'ai aussi beaucoup pensé à ce que je voulais faire de ma vie.

Toi et tes drôles de rêves, avais-je dit avec mépris à Gabriel.

J'en ai plusieurs, avait-il dit en m'offrant son magnifique sourire. *Je parie que toi aussi.*

En réalité, je n'en avais jamais eu. Je m'interdisais de rêver car j'étais persuadée que mes rêves ne pourraient pas se réaliser. C'était trop *douloureux* d'espérer ce qui ne pourrait jamais arriver. Les livres que j'adorais quand j'étais petite, les histoires que je passais des heures à lire à la bibliothèque après les cours quand j'étais adolescente avaient inspiré trop de chimères, alors je les avais chassées de mon esprit. Seulement… je recommençais à autoriser mon esprit et mon cœur à s'aventurer au pays de l'espoir et des rêves. *Si j'avais le choix, que ferais-je ?*

J'ai pensé à ma mère, à quel point j'aurais voulu la guérir. J'aurais tout fait pour lui apporter du réconfort. M'occuper de James, ce petit être que je tenais dans mes bras, m'apaisait, me rendait heureuse. Pourrais-je être infirmière ? Serais-je douée pour cette profession ? Me serait-il possible d'obtenir le diplôme requis ? J'avais toujours obtenu des bonnes notes à l'école, malgré ma situation familiale. Je travaillais dur et j'avais eu mon bac. Je pouvais au moins me féliciter de cette réussite.

Les études pour devenir infirmière étaient chères et je ne pouvais pas les payer à l'heure actuelle. Je ne voulais pas abandonner ce rêve, mais il fallait le mettre de côté pour le moment. Il aurait fallu un miracle pour le réaliser.

Et c'est ce qui s'était produit en février. Alors que je m'apprêtais à aller faire des courses, j'ai entendu quelqu'un frapper à ma porte. Qui cela pouvait-il être ? Kayla était la seule personne qui venait chez moi, et elle travaillait.

Derrière la porte se trouvait une dame d'un certain âge aux cheveux blond vénitien coupés courts. Elle semblait nerveuse et son visage m'était familier.

— Je peux vous aider ?

— Vous êtes Éloïse Cates ? a-t-elle demandé, un peu hésitante.

— Oui.

— Je m'appelle Mary Beth Hollyfield.

Hollyfield.

— Ah…, ai-je dit, le souffle court. Euh… vous voulez entrer ?

— Non, je n’ai pas beaucoup de temps.

Elle a jeté un coup d’œil vers le parking ; une Honda Accord blanche y était stationnée. Elle a ouvert son sac et en a tiré un chèque.

— C’est pour vous.

Étonnée, j’ai pris le chèque et j’ai jeté un coup d’œil au montant : dix mille dollars adressés à mon nom. J’ai cligné des yeux.

— Ce n’est pas à moi, ai-je dit en le lui rendant.

— Si, c’est à vous. Depuis toujours. Ma mère vous a légué cinq mille dollars dans son testament. C’était tout l’argent qui lui restait à sa mort. Elle avait dépensé presque toutes les économies de sa retraite et, les dernières années de sa vie, elle ne vivait que des intérêts de la somme qui lui restait et de sa couverture sociale.

Mary Beth a baissé le regard, l’air honteux.

— Nous avons contesté le testament de ma mère et nous avons gagné. Je pense que vous ne l’avez jamais su. Il était apparemment impossible de vous retrouver…

Je la fixais, totalement sous le choc.

— C’est normal. Ma mère est morte… Je suis allée…, ai-je répondu avant de m’interrompre.

— Enfin, bref, a-t-elle repris, je m’en suis toujours voulu. Mon frère et moi n’avions pas respecté le souhait de notre mère. J’avais très mauvaise conscience. Je ne peux pas effacer ce que nous avons fait, mais quand j’ai vu votre nom dans le journal, il y a quelques mois, ça a commencé à me trotter dans la tête. Je ne savais pas comment calculer les intérêts qui vous étaient dus, alors j’ai doublé la somme. J’espère que ma mère saura, là où elle repose, que j’ai corrigé notre erreur. Je suis désolée que ça ait pris autant de temps.

Elle m’a adressé un sourire triste et a tourné les talons.

J’ai regardé le chèque, puis Mary Beth qui s’éloignait.

— Merci, ai-je dit.

Que dire d’autre ?

Mary Beth s’est arrêtée pour se tourner vers moi.

— Ma mère vous aimait beaucoup.

Puis elle a descendu les escaliers, est montée dans sa voiture et s'est éloignée aussitôt.

J'avais les jambes flageolantes quand j'ai fermé la porte de mon appartement, et je me suis laissée tomber sur la chaise devant mon bureau.

Finalement, je ne suis pas allée faire les courses. J'ai préféré m'atteler aux mains de Lady Éloïse, laissant vagabonder mon esprit. Je repensais aux sorbets rouges et aux arcs-en-ciel qui se formaient sur les flaques, peut-être pas à cause de la crasse, mais *en dépit d'elle*. Je songeais surtout à cette femme qui m'aimait, qui avait volé à mon secours non pas une fois, mais deux. Et je me souvenais des paroles de Gabriel sur les deux anges qui veillaient sur lui. Peut-être que j'en avais, moi aussi. Je n'avais peut-être pas perçu leur présence jusqu'alors.

*

*   *

Une semaine après la visite de Mary Beth Hollyfield, j'ai reçu une seconde visite, encore plus déconcertante. Il s'agissait de Dominic.

Je suis restée figée en ouvrant la porte. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite car il était enfoui dans un manteau et portait un bonnet. Apparemment, il était nerveux et se balançait d'un pied sur l'autre, les mains dans les poches. Je me suis contentée de le dévisager.

— Salut Ellie, a-t-il lâché.

— Dominic, qu'est-ce que tu fais là ?

Il a regardé par-dessus son épaule, comme pour essayer de gagner du temps, et quand il a de nouveau posé les yeux sur moi, il a soupiré, laissant s'échapper une buée blanche devant lui.

— J'aimerais te parler.

— De quoi ?

— Tu veux bien sortir ? Je sais que tu ne me laisseras pas entrer et je n'ai besoin que de quelques minutes… On pourrait… s'asseoir sur les

marches ?

Je me mordillais les lèvres et j'avais très envie de l'envoyer balader, mais il avait l'air différent, mal à l'aise. Et j'avais envie d'entendre ce qu'il avait à me dire. D'avoir des nouvelles de Gabriel aussi, mais je ne comptais rien lui demander. Ce qu'il me dirait pouvait me faire du mal et j'avais tant lutté pour aller mieux.

— Attends une seconde.

Je suis allée chercher mon manteau et je l'ai rejoint. Dominic s'est assis sur une marche et je me suis assise sur celle du dessus, les mains enfouies dans mes poches.

— Je te dois des excuses.

Je suis restée impassible, cachant mon étonnement.

— Je n'ai pas été juste avec toi, Ellie. Je suis désolé.

— Pourquoi tu me dis ça maintenant ? Ça fait des mois que je suis partie.

— C'est Chloé qui me l'a fait comprendre.

— Chloé ?

— Oui. Disons qu'on a passé… beaucoup de temps ensemble dernièrement. Elle est venue à la maison pour Noël.

Il avait l'air à la fois content et intimidé.

Chloé était donc revenue pour… Dominic ? Ça alors ! Était-ce pour cette raison qu'il semblait si triste quand il m'avait dit que Chloé était amoureuse de Gabriel ? Chloé éprouvait-elle simplement de l'amitié pour Gabriel ? Chloé serait-elle tombée amoureuse de Dominic ? J'étais soulagée, mais pour quelle raison ? J'avais refusé l'amour de Gabriel, alors pourquoi ne pas souhaiter qu'il l'offre à une autre femme ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, Dominic a ajouté :

— Chloé aime beaucoup Gabriel, mais elle n'est pas amoureuse de lui. Je n'aurais pas dû te dire ce que je t'ai dit. Non seulement c'était cruel de ma part, mais surtout, c'était faux.

— Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave.

— Bon, si tu veux. Et donc, Chloé et toi… Comment est-ce arrivé ?

— Je me suis violemment disputé avec Gabriel et elle s'est précipitée comme une furie sur moi, a-t-il dit en faisant une grimace. Je lui en ai voulu pendant longtemps, mais elle avait raison.

Je l'ai observé quelques instants. Il avait l'air sincèrement gêné. Il me rappelait Gabriel la première fois que je l'avais rencontré et qu'il m'avait demandé de l'aider à supporter le contact physique avec une femme. J'ai eu un pincement au cœur.

— Je… Euh… J'apprécie tes excuses et je te pardonne. Au moins, tu n'auras plus mauvaise conscience.

Il m'a regardée avec une attention qui m'a mise mal à l'aise et je me suis détournée.

— Puis-je t'expliquer pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi je t'ai traitée de cette manière ?

Son regard brillait d'espoir.

— Oui, bien sûr.

De profil, il ressemblait davantage à Gabriel. Ils avaient le même nez, les mêmes pommettes saillantes et les mêmes oreilles. Ça me faisait presque mal de le regarder. Il s'est tourné vers moi et j'ai vu tout ce qui les différenciait et faisait d'eux des êtres uniques.

— J'étais avec Gabriel quand il s'est fait enlever. Tu le sais sans doute déjà, mais peut-être ignores-tu que Gabriel s'était rendu sur ce terrain vague à cause de moi. J'avais décidé d'y aller alors que ma mère me l'interdisait. J'étais vraiment un sale gosse, j'avais désobéi à ma mère et elle avait envoyé Gabriel me chercher. C'était ma faute s'il se trouvait là. Si j'avais écouté ma mère, je n'aurais pas été là-bas, et mon frère n'aurait jamais été enlevé.

Le souvenir de ce jour lui faisait pincer les lèvres et son regard brillait de chagrin. Je ne voulais pas le laisser s'en tirer aussi facilement, mais je comprenais combien on pouvait être rongé de l'intérieur par des erreurs passées.

Le choix, c'est un bien grand mot, n'est-ce pas ?

Chloé avait raison. Les choix étaient toujours influencés par ce qui s'était passé avant, y compris par nos erreurs. J'étais très bien placée pour le savoir.

— Tu ne pouvais pas l'anticiper, ai-je dit doucement. C'était simplement le fruit de circonstances terribles. Tu n'étais qu'un enfant et tu ne l'avais pas fait exprès.

Il m'a regardée pendant un long moment. Une lueur de gratitude est apparue dans son regard.

— Oui, c'est ce que dit Chloé. Je le sais, mais j'ai porté cette culpabilité en moi toute ma vie, a-t-il dit avant de s'interrompre quelques instants. Après son enlèvement, Gabriel était devenu une sorte de célébrité, pas dans le bon sens du terme, mais... Mes parents étaient trop dévastés et tout le monde ne faisait que parler de Gabriel. Alors je suis comme… tombé dans l'oubli.

— Tu étais jaloux, ai-je murmuré.

Je ressentais de la sympathie pour le petit garçon de huit ans qu'il avait été, pour cet enfant qui avait vu son monde exploser. Je le comprenais bien.

— Oui, j'étais à la fois jaloux, malheureux et rongé par la culpabilité, a-t-il dit en poussant un long soupir. J'avais le sentiment d'être responsable de son enlèvement, je me détestais d'être jaloux de toute l'attention qu'il recevait et d'être aussi invisible. Plus tard, j'ai voulu me racheter en essayant d'être celui qui l'aiderait le plus. Au fil des ans, j'ai tout fait pour l'encourager à mener cette vie, celle que je pensais avoir contribué à lui voler. Mais cela a tourné à un besoin malsain de contrôle sur lui. Quand tu es arrivée… tu sais très bien ce que j'ai pensé de toi. Je ne l'ai pas caché. Je ne t'ai laissé aucune chance. Je t'ai jugée sans te connaître, je t'ai fait du mal alors qu'on t'en avait déjà fait beaucoup. Je voulais t'éloigner de lui et ça a marché. Je suis terriblement désolé.

— Tu ne m'as pas éloignée de lui, Dom. C'est sûr que tu n'as pas facilité les choses, mais je suis partie de mon propre gré.

Dominic était saoul, en plus, le soir où il m'avait embrassée, mais il ne s'en servait pas d'excuse, ce que j'appréciais.

— Que puis-je faire pour que tu reviennes ?

Cela m'a coupé le souffle un instant.

— Rien. Pas pour le moment, en tout cas. Je suis contente que tu sois venu, ai-je dit en souriant. C'était courageux et je te pardonne. Mais j'ai encore des choses à régler et je fais tout mon possible pour m'en sortir.

— Je comprends. C'est ce que je fais aussi. Je voulais simplement que tu le saches.

— Merci, Dominic.

— Prends soin de toi, d'accord ? a-t-il ajouté en souriant.

Nous nous sommes relevés tous les deux.

— Toi aussi. Mais… je peux te dire quelque chose ?

— Oui ?

— Un jour, Gabriel m'a dit que la vie qu'il menait était bien celle qu'il devait vivre. Il n'a pas l'impression d'avoir été dépouillé de quoi que ce soit. C'est vraiment ce qu'il pense Dom, et c'est comme ça qu'il a trouvé la paix. Je pense que les gens qui l'aiment devraient penser ainsi. Pas seulement pour lui, mais pour que chacun puisse trouver la paix aussi.

Il m'a observée quelques secondes, comme s'il se répétait tout ce que je venais de dire dans sa tête, puis il a souri.

— Je pense que tu as raison. Au revoir, Ellie.

— Au revoir, Dominic.

Ce soir-là, j'ai rêvé que je me trouvais encore dans le couloir sombre, mais cette fois j'avais les bras écartés et j'apercevais de la lumière au loin. *Continue, ma chérie. Tu y es presque.* J'ai poursuivi mon chemin, obéissant à ces quelques mots.

*

*   *

Le silence s'est fait dans la salle d'audience quand on a appelé mon nom et que je me suis dirigée vers le pupitre. Mes mains tremblaient

légèrement tandis que je dépliais ma lettre. J'ai pris une longue inspiration et je me suis accordé quelques secondes de calme avant de lever les yeux sur les hommes assis avec leurs avocats à la table des accusés. Je me suis forcée à les regarder tous les trois dans les yeux, mais seul le brun a osé croiser mon regard. Celui qui, j'en étais persuadée, s'était rendu à la police et avait dénoncé ses amis. Son expression demeurait indéchiffrable mais ça ne me dérangeait pas. Je ne cherchais pas à obtenir quoi que ce soit d'eux. Même pas qu'ils soient condamnés à de lourdes peines ; c'était aux juges de décider. J'étais là pour une raison beaucoup plus importante.

Je me suis éclairci la voix et j'ai jeté un coup d'œil au texte que j'avais écrit la veille sur un bout de papier, assise à mon bureau, devant la figurine à moitié réparée.

— *Il y a plusieurs mois, les hommes jugés aujourd'hui m'ont agressée si violemment que je ne savais pas si j'allais survivre. Ils m'ont frappé le visage et il y avait tellement de sang que je ne me reconnaissais plus. Ils ont cassé plusieurs de mes côtes, ma jambe et, surtout, mon âme. Le tout derrière une benne à ordures. Je le précise parce que c'est important. Voyez-vous, ils me considéraient comme un déchet et, pour être tout à fait honnête, j'avais exactement la même opinion sur moi.*

J'ai inspiré profondément puis j'ai relevé la tête. Trois paires d'yeux étaient braquées sur moi. Je les ai alors fixés à tour de rôle et ils ont tous détourné le regard.

— *Je veux qu'ils soient punis, mais je sais aussi que ce n'est pas pour ça que je suis là aujourd'hui. Je suis là pour moi. Je suis là parce qu'il a fallu que je frôle la mort pour me rendre compte que je n'étais pas un déchet. Je suis une femme dotée d'un cœur et d'une âme, capable de souffrir et d'éprouver du regret. J'ai fait des erreurs, j'ai pris de mauvaises décisions dans ma vie, mais je ne méritais pas d'être frappée. Ni d'être utilisée. Et surtout, je ne méritais pas d'être laissée pour morte et en sang sur un parking désert. Il m'a fallu frôler la mort pour comprendre que les insultes que vous aviez proférées à mon égard me faisaient uniquement du mal parce que je*

vous donnais raison. Mais c'est fini. Je ne comprendrai jamais ce qui a pu vous pousser à agresser une femme et à la laisser inconsciente. J'espère que vous en tirerez un jour des conclusions. Mais ça n'a plus vraiment d'importance pour moi. Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas ici pour vous faire face, je suis là pour moi.

J'ai replié la feuille et j'ai adressé un signe de tête au juge, qui m'a répondu de la même manière. J'ai remonté l'allée centrale et je suis sortie. Une fois dehors, j'ai poussé un gros soupir, appuyée contre le mur. J'étais satisfaite et fière. Je l'avais fait. C'était fini.

J'ai entendu une porte s'ouvrir à ma droite et j'ai aperçu un homme aux cheveux gris qui sortait. Sa démarche m'était familière, je me suis demandé s'il s'agissait de George. Mais je ne l'ai pas suivi. Cette journée était la mienne.

CHAPITRE 26

« Tu sais ce qu'il te reste à faire, n'est-ce pas ? Tu n'as pas le choix. C'est ton seul espoir. »

Champion, le chevalier des oiseaux

Gabriel

Le printemps est vite arrivé, faisant naître des bourgeons sur les arbres et éclore des fleurs sur le sol à peine dégelé. J'étais content que la carrière soit de nouveau ouverte pour la saison. Je travaillais très dur dans la zone d'extraction, ainsi je n'avais pas l'énergie de réfléchir. Puis j'allais dans mon atelier et je me focalisais sur la sculpture du moment.

Ellie me manquait terriblement. Son départ avait laissé un trou béant en moi. Les fêtes de fin d'année étaient passées et je me demandais si elle les avait célébrées seule. Je me sentais extrêmement triste.

S'était-elle réfugiée dans une bulle protectrice, ne laissant rentrer personne ? Ou pire encore, laissait-elle entrer des gens qui lui feraient du mal ? Avait-elle du travail ? Mangeait-elle à sa faim ? Je voulais à tout prix savoir comment elle allait. J'avais même pensé faire un détour par son appartement pour voir s'il y avait de la lumière, mais je m'étais ravisé. Je savais que si j'y allais, je finirais par frapper à sa porte. Et ce n'était pas ce qu'elle souhaitait.

Pourtant, j'en avais tellement besoin ! Je mourais d'envie de la voir. Ces jours-là, j'avançais heure après heure, en trouvant des choses auxquelles me raccrocher, de belles choses qui me donnaient l'espoir de souffrir moins un jour.

J'allais plus souvent en ville et, même si on me regardait encore plus qu'avant, à cause de l'épisode de la kermesse et parce que les journaux ne

cessaient de mentionner mon nom, je m'en moquais.

Par une chaude journée de mars, je me suis arrêté sur le parking du magasin de bricolage. L'air sentait la terre humide. Il allait pleuvoir, même si les nuages noirs étaient encore loin.

La cloche a tinté quand je suis entré. L'odeur familière de poussière et d'huile me chatouillait les narines. C'était samedi et il y avait beaucoup de clients qui venaient acheter de quoi se lancer dans les travaux printaniers de rénovation et de jardinage.

Je venais chercher une commande, alors j'ai fait la queue avec d'autres personnes devant la caisse. J'ai profité de l'attente pour réfléchir aux tâches qui m'attendaient à la maison. J'avais l'intention de nettoyer le jardin et de le préparer à la taille et au paillage qui serait bientôt nécessaire à cause de la hausse des températures.

Un homme a éclaté de rire en réponse à une blague de Sal et je me suis figé. Mon esprit a volé dans un tunnel sombre et je me suis soudain retrouvé *là*, dans la cave humide, à écouter, au-dessus de moi, des bruits de pas et le même rire gras.

J'ai cligné des yeux, revenant à moi. J'avais la sensation de nager de toutes mes forces pour regagner la surface d'une eau dans laquelle j'avais plongé.

Je connaissais ce rire.

Je me suis penché par-dessus l'homme qui était devant moi pour observer le type à la caisse. Il avait une soixantaine d'années, il était grand et portait un chapeau de cow-boy ainsi que des bottes ornées d'éperons. Qui pouvait bien porter des bottes de cow-boy dans le Vermont ?

Tu vas abîmer mes plinthes avec ces pompes. Ne t'approche pas des murs.

Soudain, je me suis souvenu de ces paroles. J'ai eu l'impression de prendre un coup sur la tête. J'avais trouvé ça bizarre à l'époque, je m'étais demandé ce que ça voulait bien dire. Était-ce…

Le client qui se trouvait devant moi dans la queue s'est tourné pour me regarder, les sourcils froncés, avant de reprendre sa position initiale. Mince. C'était impossible… n'est-ce pas ? Mon ravisseur, Gary Lee Dewey,

avait reçu une visite, une seule, et je me souvenais d'une toux grasse, du cliquetis étrange de chaussures et de ce que Gary lui avait dit. La cuisine se trouvait juste au-dessus de ma tête et j'avais entendu l'eau qui coulait, quelques bribes de conversation qui arrivaient jusqu'à moi par les canalisations. J'étais tellement étonné d'entendre des voix que j'avais mis un certain temps avant de me mettre à hurler « À l'aide ! À l'aide ! » La porte avait claqué et les voix s'étaient évanouies. J'en avais déduit que la personne ne m'avait pas entendu. Mais peut-être que si. Peut-être qu'il savait que j'étais là et qu'il s'en fichait parce qu'il était comme Gary Lee Dewey. Ou… qu'il aspirait à le devenir.

Mon Dieu. Ce n'était pourtant qu'un vague souvenir. Pas grand-chose. *Seulement…*

L'homme aux bottes de cow-boy a remercié Sal puis a tourné les talons pour se diriger vers la sortie. Quand il est passé près de moi, j'ai senti une odeur écœurante de tabac, la cause probable de cette horrible toux grasse.

Je lui ai immédiatement emboîté le pas, en gardant mes distances pour qu'il ne me remarque pas. Il est monté dans un pick-up noir, que j'ai suivi.

Je laissais des voitures entre nous, continuant à le pister jusqu'à ce qu'il se gare devant une maison située à quelques pâtés de celle où j'avais passé les six années les plus horribles de ma vie.

Je me suis arrêté loin de la bâtisse. Je réfléchissais à ce que je devais faire. Appeler la police ? Je me demandais si le souvenir d'un rire, de bruits de pas et de quelques mots suffirait à alarmer les autorités. J'ai repensé à la façon dont les deux inspecteurs m'avaient interrogé et le doute est devenu encore plus aigu. Si c'était une fausse piste, et c'était sans doute le cas, on me prendrait encore plus pour un fou.

Mais j'avais déjà refusé de m'écouter, par orgueil, et Ellie en avait fait les frais et avait été agressée. En poussant un long soupir, je me suis dirigé vers la maison où semblait vivre l'homme. Son pick-up avait disparu. Il l'avait peut-être garé dans le garage. Sauf que je l'avais vu sortir de son

véhicule en passant. Avait-il fait un saut chez lui avant de repartir ? Ou bien n'était-ce pas sa maison ?

Je suis repassé devant la bâtisse et je me suis garé un peu plus loin dans la rue, puis je suis revenu en marchant le plus normalement possible. Une femme en survêtement faisait de la marche rapide sur le trottoir d'en face. J'ai attendu qu'elle passe avant de me faufiler dans le jardin. J'ai regardé à travers la fenêtre du garage. Il était plongé dans le noir et la vitre était teintée, mais je ne distinguais pas de véhicule garé à l'intérieur. J'ai poussé un soupir de soulagement.

Une rangée de genévriers séparait sa maison de la demeure voisine. Caché par les arbres, j'ai fait le tour. Il ne fallait surtout pas que la police débarque alors que j'effectuais un repérage de la maison. Je serais encore plus suspecté dans l'affaire Wyatt Geller.

Les petites fenêtres de la cave, situées en dessous du niveau de la pelouse, étaient teintées et protégées de barreaux. Mon cœur s'est mis à battre plus vite. Ce n'était pas inhabituel de voir des barreaux à des fenêtres de sous-sols, mais la combinaison barreaux et vitres teintées me donnait un mauvais pressentiment.

J'ai regardé si je pouvais me glisser dans l'espace qu'il y avait devant chaque fenêtre. J'avais juste besoin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Si je ne voyais rien, je partirais et déciderais ensuite s'il fallait appeler la police. Je préférais collecter un peu plus d'informations et ne pas me reposer essentiellement sur mon instinct et sur un souvenir ancien. Je ne savais pas comment la police réagissait face à ce type de situation.

J'ai regardé autour de moi pour être sûr que personne ne me voyait et je me suis glissé devant les fenêtres en m'accroupissant pour regarder à travers la vitre, protégeant mes yeux de la lumière. L'intérieur était si sombre que je devais presser mon front contre les barreaux.

J'ai aperçu un mouvement derrière la vitre. J'ai appuyé davantage mon visage contre le métal très résistant. Le verre teinté ressemblait à celui qu'avait utilisé Gary Lee pour ses fenêtres : incassable et isolant du

bruit. *Seigneur…* J'ai vu une ombre passer derrière la fenêtre, petite et enfantine.

Puis j'ai entendu un bruit derrière moi et j'ai reçu un coup violent sur la tête. Tout est devenu noir.

*
* *

Le monde tourbillonnait autour de moi. Couleurs et lumières commençaient à illuminer le brouillard, comme des petites piqûres de douleur. J'ai poussé un gémissement et j'ai essayé de porter mes mains à ma tête, mais elles étaient liées. J'ai lutté pour retrouver mes esprits. Une montée d'adrénaline m'a permis de sortir de la torpeur provoquée par mon évanouissement.

Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai repéré un petit garçon apeuré, assis à l'autre bout du canapé sur lequel j'étais attaché. Il était émacié et semblait terrifié. J'ai écarquillé les yeux.

— Tu es Wyatt Geller ? ai-je demandé d'une voix rauque.

Il a écarquillé les yeux à son tour et a acquiescé.

Au-dessus de moi, j'ai entendu une voix.

— Bon sang, viens m'aider à me sortir de là. J'ai assez de preuves sur mon ordinateur pour que les flics soient chez toi en moins d'un quart d'heure.

L'homme s'est interrompu, sans doute pour écouter la réponse de son interlocuteur.

— Je sais. Je vais m'en débarrasser. Mais ramène-toi.

Encore un silence, puis il a dit au revoir et il a raccroché. Pendant quelque temps, la maison est restée silencieuse. Puis j'ai entendu des pas et j'ai reconnu le cliquetis de ses bottes de cow-boy.

J'ai tiré sur les cordes qui enserraient mes poignets. Je me sentais plus vif mais j'avais mal à la tête. Mes pieds étaient attachés et j'avais été jeté sur le canapé dans une position inconfortable qui me faisait mal au dos.

J'ai essayé de me redresser du mieux que je pouvais et j'ai commencé à distendre les liens autour de mes poignets.

— J'ai besoin d'aide, ai-je dit à Wyatt.

— Il a dit qu'il ne remontait que quelques minutes. Il va me tuer si je t'aide. Il tuera mes parents aussi.

J'ai jeté un coup d'œil aux escaliers, je sentais la peur grimper le long de ma colonne vertébrale. J'avais déjà vécu ça. Mon Dieu. *J'avais déjà vécu ça.* J'ai essayé de calmer le rythme de mon cœur et le besoin insatiable de me libérer. Je savais que plus nous attendions, moins nous aurions de chances de nous échapper.

L'homme à l'étage avait été désarçonné par ma présence ; je devais l'utiliser à mon avantage pour nous enfuir. Sinon, il allait trouver une solution, il finirait par se calmer ou des renforts arriveraient, peut-être les trois à la fois, et nous n'aurions plus aucune chance. *Je le savais*. Je le savais mieux que personne. C'était maintenant ou dans six ans. Peut-être même plus jamais. J'ai tourné la tête vers Wyatt.

— Il nous tuera tous les deux si tu ne fais rien. Aide-moi et je t'aiderai à sortir de là.

Il tremblait si fort que ses lèvres frémissaient.

— Je veux juste rentrer à la maison.

— Je sais, Wyatt. Fais-moi confiance. Tes parents t'attendent, Brent et Robin. Ils veulent tellement que tu rentres à la maison. Aide-moi, s'il te plaît.

En entendant les prénoms de ses parents, ses lèvres se sont mises à trembler. Il avait les larmes aux yeux.

— Ils veulent que tu rentres, ai-je répété. Aide-moi et je pourrai te ramener chez toi. C'est maintenant ou jamais, Wyatt. C'est notre seule chance. Je t'en supplie.

Il ne bougeait pas. Je retenais mon souffle. Finalement, il s'est avancé vers moi en jetant un dernier coup d'œil aux escaliers. J'ai soufflé, soulagé, et je me suis tourné en soulevant mes mains dans sa direction pour qu'il défasse les nœuds.

— Je… je suis scout. Je sais… faire des nœuds.

— C'est bien, Wyatt. C'est parfait. Il faut que tu te dépêches.

Au bout de trente secondes, des bruits de pas ont résonné et la porte de l'escalier s'est ouverte. Wyatt a fait un bond et a repris sa place. Quant à moi, je me suis vite tourné, renversant la tête en arrière et gémissant comme si je venais de reprendre connaissance.

L'homme aux bottes de cow-boy est apparu devant nous. Il a retiré son chapeau.

— Tu es réveillé, a-t-il remarqué.

Son visage était écarlate et sa chemise présentait des marques sombres au niveau des aisselles.

— Qui êtes-vous ?

— Ça ne te regarde pas, a-t-il rétorqué. Je suis désolé, mais je vais devoir t'éliminer. Tu n'aurais pas dû venir te mêler de ce qui ne te regardait pas, bordel.

Il s'est détourné en passant ses mains dans ses cheveux fins aux mèches blondes et grises, et il a arpenté la pièce pendant quelques minutes. J'essayais désespérément de défaire la corde autour de mes mains.

— Merde ! Merde ! Merde ! a-t-il murmuré.

J'ai jeté un coup d'œil à Wyatt. Il était livide et s'enfonçait dans le canapé, comme pour disparaître entre les coussins. Son regard alternait sans cesse entre l'homme et moi.

Les cordes se sont desserrées et j'ai pu libérer une main, mais j'ai arrêté net dès que l'homme s'est retourné vers moi.

— Vous comptez me tuer ? ai-je demandé pour gagner du temps.

Je connaissais déjà la réponse.

— Je n'ai pas le choix.

Mon cœur battait très fort dans ma poitrine. Je devais faire quelque chose avant que la personne qu'il avait appelée n'arrive. Je devais pouvoir attaquer un homme tout en ayant les pieds attachés, mais pas deux. Ils m'assommeraient et cette fois, je ne me réveillerais plus. Je devais m'en

occuper tout de suite car je préférais mourir que de saboter la seule opportunité qu'avait Wyatt de s'en sortir.

Je me suis efforcé de contrôler mon rythme cardiaque en imaginant Éloïse. Je repensais à son sourire quand le prisme avait fait briller des arcs de couleur dans la pièce et au moment où elle avait essayé de les prendre dans ses mains. *Si je ne sors pas vivant de là, je ne saurai jamais si tu avais l'intention de revenir. Continue d'attraper des arcs-en-ciel, Ellie. Retiens-les entre tes mains et sache que je t'ai aimée jusqu'à mon dernier souffle*, ai-je chuchoté intérieurement, en espérant qu'elle saurait un jour la profondeur de mon amour pour elle.

Soudain, la foudre est tombée tout près, faisant trembler la maison. Nous avons tous sursauté et l'homme s'est tourné pour regarder par la fenêtre. C'était le moment ou jamais. J'ai serré la corde dans ma main puis je me suis jeté sur lui.

Pris au dépourvu, il s'est mis à hurler quand mon corps s'est abattu sur le sien. Nous sommes tombés avec fracas. Il a encaissé toute la violence de la chute, absorbant le choc pour moi. Il a poussé un grognement et je me suis agenouillé à côté de lui en entourant la corde autour de son cou.

— Cours ! ai-je rugi en direction de Wyatt tandis que je resserrais la corde.

J'ai cru apercevoir un mouvement du coin de l'œil ; sans doute Wyatt qui courait dans les escaliers. *Faites qu'il puisse s'enfuir !* Je ne pouvais cependant pas le vérifier car je luttais de toutes mes forces contre l'homme pour ma propre survie. Il tirait sur la corde autour de son cou, alors j'ai appuyé aussi fort que possible. J'espérais l'empêcher de respirer. Il était grand et costaud, mais j'utilisais mes bras et mes cuisses, très puissants à force de soulever des blocs de pierre et de gravir très souvent la colline de la carrière. À croire que je m'étais préparé pour ce moment.

Nous avons lutté pendant ce qui m'a paru être une éternité. Je priais pour le retenir suffisamment longtemps afin que Wyatt puisse s'enfuir. Je contractais tellement les bras que mes muscles étaient tétanisés. Soudain, l'homme a eu un regain d'ardeur. Il s'est redressé violemment et j'ai été

projeté vers l'arrière. Il s'est ensuite rué sur moi, reprenant le dessus. J'ai regardé en direction du canapé. Wyatt était parti. *Dieu soit loué. Avait-il réussi à sortir de la maison ? À se rendre chez les voisins ?*

Dès que j'ai eu la confirmation que Wyatt s'était enfui, j'ai senti que je reprenais des forces. J'ai poussé un hurlement guttural et j'ai enfoncé mes genoux dans le ventre du type. Il a poussé un cri de douleur et a reculé un peu. Mais quand j'ai essayé de me relever, il m'a balancé un coup de poing dans la figure. Des milliers d'étoiles se sont mises à danser devant mes yeux. Ma tête a heurté le sol bétonné. Pendant une minute, j'ai cru que j'allais perdre connaissance. J'ai utilisé le peu de force qui me restait pour tirer sur son tee-shirt et le décaler sur le côté afin de lui décocher une droite. Le premier coup, trop mou, n'a pas eu l'effet escompté, mais le second s'est écrasé contre son visage. J'ai entendu les os craquer. Il s'est mis à hurler, le visage couvert de sang. J'ai alors entendu des bruits de pas, la porte de l'escalier qui s'ouvrait et des cris.

Deux jeunes hommes se sont précipités sur nous, ils criaient. Ils ont empoigné l'homme et l'ont plaqué par terre tandis que je retombais au sol, le souffle coupé.

— Le petit va bien, a dit l'un d'eux à mon intention, alors que l'homme se débattait en vain.

Hébété, il semblait ne plus avoir d'énergie ni de volonté. De grosses marques rouges étaient apparues sur son cou, à l'endroit où j'avais essayé de l'étrangler.

— La police arrive.

En entendant ces mots, l'homme a essayé une dernière fois de s'échapper. Sans succès. Les deux jeunes hommes qui le retenaient étaient de véritables armoires à glace. Au loin, j'entendais des sirènes.

Le sang coulait sur mes joues et j'avais un œil tellement enflé que je ne parvenais pas à l'ouvrir, mais je m'en fichais. On allait m'aider.

— Le petit garçon est sain et sauf, a répété l'un des types. Il est avec ma copine.

J'ai esquissé un faible sourire et j'ai levé mon pouce en l'air. C'était tout ce que je pouvais faire.

*
*   *

La pluie s'abattait sur les fenêtres de la chambre d'hôpital, couvrant le bruit du couloir derrière la porte. Je me suis rallongé sur le lit, profitant de ce premier moment de solitude depuis que les urgentistes m'avaient sorti de la cave. Je venais d'apprendre que cette maison appartenait à Neil Hardigan, désormais détenu par la police.

J'avais la tête qui tournait. Les images de tout ce qui s'était passé depuis que j'avais mis les pieds dans le magasin de Sal, la veille, défilaient devant mes yeux. J'avais encore du mal à croire qu'il ne s'agissait pas d'un rêve étrange. Mais j'éprouvais aussi une joie profonde en réalisant que Wyatt Geller était rentré chez lui, auprès de ses parents. La famille m'avait rendu visite le matin même. Ils n'arrivaient presque pas à s'exprimer. Sa mère m'avait serré très fort dans ses bras, pendant si longtemps que ça m'avait fait mal. Mais ce n'était pas grave. *Leur fils était rentré.* Contrairement à lui, je n'avais pas eu la chance de retrouver mes parents lorsqu'on m'avait transporté à l'hôpital. J'avais participé à cet heureux dénouement, ce qui me faisait très plaisir.

Nous étions arrivés ensemble à l'hôpital. J'avais appris plus tard que Wyatt avait couru jusqu'à la porte d'entrée, puis qu'il s'était précipité dans la rue en agitant les bras, trop terrifié pour pouvoir crier. Il avait alors croisé la route de trois étudiants qui allaient jouer au basket. Dès qu'ils l'avaient vu, ils s'étaient arrêtés. Wyatt avait retrouvé sa voix, il leur avait expliqué où j'étais. La fille était restée avec lui et avait appelé la police tandis que les autres se précipitaient dans la maison pour m'aider.

— Le gentil a les pieds attachés, répétait sans cesse Wyatt, comme un mantra.

Une voiture s'était arrêtée devant la maison au moment où l'enfant était sorti en courant, probablement l'homme que Neil Hardigan avait

appelé. Quand les étudiants avaient couru vers lui, il s'était enfui à toute vitesse. Grâce aux informations retrouvées sur l'ordinateur de Neil Hardigan, la police avait pu arrêter cet individu qui s'apprêtait à partir en cavale.

La police m'avait également confié que le disque dur confisqué chez Neil Hardigan permettrait non seulement de le condamner à perpétuité mais avait aussi révélé l'existence d'un réseau pédophile dans la région, avec notamment des informations sur Gary Lee Dewey. Contrairement à Neil, Gary n'avait pas conservé ce genre de traces chez lui. Avec cette arrestation, les autorités avaient décroché le gros lot. Tous les hommes de la côte Est qui faisaient partie du réseau étaient maintenant repérés.

La police m'avait longuement interrogé la veille. Des journalistes avaient attendu toute la nuit devant l'hôpital. C'était totalement irréel. Et familier.

La porte s'est ouverte et George est entré ; il portait un paquet qu'il a posé sur la table de chevet, puis il a serré mon épaule. La veille, je n'avais vu que Dominic et lui, brièvement. Ils étaient sous le choc, silencieux. George avait les larmes aux yeux quand il m'avait dit :

— C'est la seconde fois que tu arrives à t'échapper d'une cave et que tu finis à l'hôpital. Promets-moi que ce sera la dernière, d'accord ?

Cela m'avait fait rire.

— Comment te sens-tu, ce matin ?

J'ai fait la grimace en étirant mon cou.

— J'aimerais bien sortir d'ici.

— L'infirmière a dit que le docteur te laisserait partir d'ici quelques minutes.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé en regardant le paquet que portait George.

— Je ne sais pas, quelqu'un a laissé ça pour toi à l'accueil.

— Ah bon ?

J'ai attrapé le paquet qui portait mon nom. Il était léger, je me demandais ce qu'il pouvait bien contenir.

Je me suis redressé et j'ai déchiré l'emballage, découvrant alors une boîte blanche. J'ai soulevé le couvercle. Une feuille pliée était posée sur le papier bulle qui protégeait ce qu'il y avait à l'intérieur. Je l'ai ouverte et j'ai lu plusieurs fois la phrase.

Pour Gabriel, l'ange qui révèle la beauté cachée et sauve les âmes.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. J'ai posé le mot et j'ai soulevé le papier protecteur pour découvrir ce qui avait été placé si délicatement à l'intérieur de la boîte.

Le souffle coupé, j'ai découvert Lady Éloïse à la jonquille. Émerveillé, je l'ai examinée sous toutes les coutures. Elle avait été méticuleusement réparée, pièce par pièce, formant un tout à nouveau, malgré ses imperfections. Il y avait des fentes et quelques tessons qui manquaient un peu partout, des pieds aux cheveux, mais elle semblait encore plus belle.

Ellie…

J'ai reposé la figurine dans la boîte et j'ai repris le mot dans mes mains. J'ai admiré les pleins et les déliés de son écriture. L'écriture d'Ellie. Je ne l'avais encore jamais vue mais je savais désormais à quoi elle ressemblait.

— C'est Ellie ? a demandé George à voix basse.

Je me suis contenté de hocher la tête. Au bout d'une minute, j'ai levé les yeux sur lui.

— Et si elle ne revenait jamais, George ?

Je lisais dans les yeux de George sa sympathie et sa tristesse. Il est resté muet pendant un long moment ; je me demandais s'il allait répondre à ma question. Puis il a fini par dire :

— Il faudra alors que tu t'appuies sur les gens qui sont restés.

La tristesse me terrassait. L'amour que je ressentais pour Ellie se mélangeait à la myriade d'émotions éprouvées depuis la veille. *La figurine ne me suffisait pas. C'était elle que je voulais. L'autre moitié de mon âme me manquait terriblement. Je regrettais ses sourires, sa gentillesse, sa beauté intérieure, son intelligence, sa peau douce, son corps blotti contre le mien*

toutes les nuits. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'était plus là, près de moi et c'était trop douloureux.

J'ai caché ma tête dans mes mains et George a serré mon épaule. Sa présence me réconfortait. Je me suis mis à pleurer.

CHAPITRE 27

« C'est maintenant ou jamais. Vise le cœur. »
Shadow, le baron de l'os à souhait

« Enfonce-le bien. »
Gambit, le duc des truands

« De toutes tes forces, mon chéri. »
Lemon Fair, la reine de la meringue

« Je crois en toi. Sois courageux, pour moi, pour *nous*. »
Lady Éloïse à la jonquille

Gabriel

Le mois d'avril avait été rythmé par des interviews pour la télévision. J'avais accepté de passer sur une grande chaîne nationale avec Wyatt et ses parents. L'effroi avait disparu du regard de Wyatt, on aurait dit un tout autre enfant. Le jour où je l'avais trouvé dans la cave me semblait remonter à des millions d'années. Il avait beaucoup de volonté. Il s'en sortirait, j'en étais sûr. Et s'il avait besoin de parler à quelqu'un, je serais toujours là pour lui.

Quelques dîners avaient été organisés par la ville en mon honneur et j'en avais profité pour recommencer à zéro avec les habitants de Morlea. J'étais gêné d'être considéré comme un héros, mais je m'étais quand même rendu à ces réceptions et je ne l'avais pas regretté.

Quand la situation s'était calmée, j'avais pu reprendre ma vie simple, celle que j'avais toujours appréciée, c'était plus agréable.

Un jour, Dominic m'a fait la surprise de ramener un chiot noir qu'il avait trouvé dans la carrière, soi-disant abandonné par quelqu'un. Je ne croyais pas une seule seconde à son histoire ; il pensait sans doute que je me sentais seul et il voulait que j'aie de la compagnie.

— Tu n'es pas obligé de le prendre. J'ai juste pensé que ce serait une bonne idée, mais à toi de voir.

J'ai souri en voyant qu'il prenait désormais beaucoup de pincettes pour essayer de me guider dans la vie. Il avait pris conscience du fait qu'il

m'avait trop protégé dans le passé et de tous les problèmes que cela avait provoqués entre nous, mais je savais aussi qu'il avait acheté le chiot parce qu'il tenait à moi.

— Hé, Dom, pas la peine de marcher sur des œufs avec moi. Je te le dirai si tu empiètes trop, d'accord ?

— Oui, d'accord.

J'ai recommencé à caresser le chiot qui nous regardait à tour de rôle, attendant de voir s'il avait trouvé un nouveau maître. Je me suis dit que sa compagnie ne me ferait pas de mal. Alors j'ai adopté ce chien au regard triste et je l'ai baptisé Dusty.

Un beau jour de printemps, alors que je réparais ma clôture, Dusty s'est mis à pousser des jappements stridents. Je me suis lentement redressé, retirant ma casquette pour repousser mes cheveux avant de la remettre en place.

Dusty courait après un papillon, il folâtrait dans les jonquilles qui poussaient dans la prairie voisine. J'étais partagé entre le sentiment de perte et la joie de voir un chiot gambader dans une grande étendue jaune. La vie pouvait être tout à fait extraordinaire, remplie de joies inouïes et de drames déchirants. Souvent, ces deux sentiments étaient intrinsèquement liés, on ne pouvait pas les séparer.

Dusty ne s'intéressait plus au papillon. Soudain, il s'est mis à courir dans une autre direction.

Je me suis retourné et j'ai aperçu Éloïse qui marchait vers moi depuis la maison.

Mon cœur a manqué un battement. J'avais le souffle coupé. Je refusais de cligner des yeux, comme s'il s'agissait d'une vision éphémère, d'un rêve qui disparaîtrait d'un coup.

Mais non. Elle était bien réelle et elle s'approchait en souriant. Elle portait un sac dans une main et une petite boîte entourée par une ficelle dans l'autre. Elle était vêtue d'une robe d'été à fleurs qui dansait sur ses chevilles au rythme de sa marche. Ses cheveux cascadaient librement dans son dos ; cette magnifique chevelure caméléon bouclait sur ses seins et sur

ses épaules. Le soleil brillait et j'ai brièvement repensé à la première fois où je l'avais vue sous les projecteurs. La couleur de ses cheveux m'avait alors rappelé celle d'un pot de miel posé sur un rebord de fenêtre. Je pensais encore la même chose. Seulement, il y avait désormais dans ses yeux quelque chose que je n'avais encore jamais vu : du calme et de la sérénité.

— Salut, ai-je soufflé, quand elle s'est arrêtée devant moi.

Je la dévorais des yeux, bouleversé par son apparition.

— Salut, a-t-elle dit à son tour.

Elle m'a fait un sourire charmant mais un peu nerveux. Elle a ensuite levé ce qui ressemblait à une glacière et à la boîte d'un gâteau.

— Je t'ai préparé un repas. Des pâtes au pesto avec du poulet. Et une tarte au citron meringuée. J'ai dû m'y prendre à deux fois avant de tout réussir à la perfection. Tu avais raison, je suis capable de faire beaucoup de choses si je m'applique, a-t-elle renchéri, puis elle s'est mordillé les lèvres. Parfois, on réussit mieux au deuxième essai.

— C'est vrai, ai-je dit, en jubilant, plein d'espoir.

Dusty s'est précipité sur elle en remuant la queue. Il aboyait joyeusement à ses pieds. Elle a posé la glacière sur l'herbe et la boîte de la tarte par-dessus. Elle s'est penchée et a pris la tête de Dusty entre ses mains, en le chatouillant sous le menton.

— Coucou toi. Qui es-tu ?

— Il s'appelle Dusty. C'est Dominic qui me l'a offert.

— Dusty, a-t-elle murmuré en passant sa main sur son pelage noir. C'est un joli nom.

Il s'est roulé par terre pour présenter son ventre et elle a éclaté de rire en le caressant, puis elle s'est relevée.

— J'ai lu tous les articles publiés sur toi. Je… (Elle s'est interrompue en secouant la tête puis elle a regardé au loin, les larmes aux yeux.) Je les ai tous gardés. J'ai aussi regardé l'émission avec la famille de Wyatt et je… Mon Dieu, j'ai eu tellement peur quand j'ai appris ce que tu avais fait. Mais j'étais fière surtout.

Elle s'est interrompue avant de faire un pas en avant.

— Je te remercie.

J'étais figé, en suspens au bord d'un précipice, attendant qu'Ellie me dise si j'allais voler ou si j'allais tomber. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait décidé : rester ou me quitter définitivement. J'étais partagé entre le désespoir et le désir. *Dis-moi que je vais voler, Ellie. Je t'en supplie.*

— J'ai tellement de choses à te dire. J'aimerais te parler de ma mère, a-t-elle dit, un petit sourire triste aux lèvres. Je voudrais te raconter combien elle m'aimait. Perdre cet amour m'a brisée en mille morceaux.

Elle a marqué une pause, inclinant la tête jusqu'à ce que ses cheveux glissent de son épaule.

— Je veux tout te raconter, mais surtout, j'ai enfin compris que je faisais tout pour me conserver entière alors qu'il fallait que j'accepte de me briser dans un premier temps. Grâce à toi, j'ai trouvé en moi le courage de le faire. Et je suis désolée, mais je devais le faire seule. Je sais que cela t'a fait souffrir, a-t-elle dit avant de faire une pause et de poursuivre, le regard fixant le sol : Je voulais venir te voir à l'hôpital. J'en avais tellement envie. Mais je n'étais pas encore prête. Je ne pouvais pas venir et te quitter une nouvelle fois. Tu ne l'aurais pas supporté et moi non plus.

— Éloïse, ai-je dit d'une voix étranglée. As-tu choisi de revenir ?

— Si tu veux encore de moi.

J'ai émis un drôle de bruit, entre le soupir et le grognement, et je l'ai prise dans mes bras. J'étais inondé de gratitude et de reconnaissance, comme si les chauds rayons du soleil brûlaient mon corps. J'en avais les genoux qui tremblaient.

— Tu es sûre ? Bon sang, je n'attendais que ça. J'ai l'impression que ça fait une éternité que je t'attends.

Elle a blotti son visage dans mon cou et s'est mise à sangloter.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, pas une seule minute, pas même une seconde. Jamais. Je veux t'aimer si tu m'y autorises, Gabriel. Je veux t'aimer avec toute la tendresse que tu mérites.

— Si je t'y autorise ? Bon sang, Éloïse ! Je t'aime. Je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours.

— Je me cherche encore, mais j'imagine que ce sera toujours le cas.

— Comme tout le monde, mon amour.

J'ai posé mes lèvres contre les siennes. Nous nous sommes embrassés comme si c'était la première fois. J'ai redécouvert sa saveur, cette douceur que je ne pourrais pas décrire avec des mots.

— Tu étais toujours là avec moi, a-t-elle murmuré entre deux baisers. Ton amour, tes mots, les sensations que j'éprouvais quand j'étais avec toi. Je n'avais pas le choix…

Elle a gémi quand j'ai pris sa bouche. Nos langues ont dansé ensemble de longues secondes.

— Je veux que tu comprennes tout ça pour pouvoir me pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner.

J'ai déposé un baiser sur son cou qui lui a arraché un soupir frémissant.

— Je… C'est juste que… Je devais… Oh… (Elle riait, à bout de souffle). Gabriel, allons à la maison.

Je l'ai soulevée dans mes bras en riant. Dusty jappait à mes pieds et il s'est mis à courir devant nous, comme pour nous montrer le chemin.

— Attends, il faut prendre la glacière et la tarte, a-t-elle lancé.

Je me suis penché et j'ai attrapé la ficelle de la boîte et la sangle de la glacière d'une main. Puis j'ai avancé précautionneusement parmi les jonquilles en faisant attention à ne pas les écraser. J'ai posé la glacière et la tarte sur le comptoir de la cuisine, puis j'ai porté Éloïse jusque dans la chambre. Je l'ai allongée sur le lit avant de refermer la porte sur Dusty.

— Désolé, mon vieux, tu n'es pas autorisé à assister à ce qui va se passer dans cette pièce.

Il s'est mis à geindre, j'entendais ses petites griffes sur le sol tandis qu'il s'éloignait, sans doute pour aller détruire l'une de mes chaussures, mais je m'en fichais totalement.

Quand nous nous sommes rallongés sur le dos après avoir fait l'amour, les jambes et les bras enlacés, encore essoufflés et le cœur battant, j'ai caressé ses cheveux et je lui ai murmuré les mots d'amour que j'avais gardés pour elle. Je lui ai confié à quel point elle m'avait manqué et elle en a fait de même.

Elle m'a raconté les blessures de son passé, pourquoi elle était si brisée mais, surtout, comment elle avait commencé à guérir. Ce genre de cicatrices ne s'efface que lentement.

— Un jour, a-t-elle dit en caressant ma pommette du bout des doigts, tu m'as dit que la pierre n'était constituée que de sable, de pression et de temps. J'étais ce sable qui s'effritait si facilement. Tu as fourni la pression, Gabriel, l'amour, ce qui me permettait de tenir. Toute la confiance que tu avais en moi, c'était exactement ce dont j'avais besoin pour prendre ce risque. Puis tu m'as offert le plus cadeau qui soit : tu m'as laissé du temps pour que je puisse finir de me désagréger et recoller moi-même tous les morceaux.

Allongé dans la chambre silencieuse, j'ai plongé mon regard dans le sien et j'y ai découvert cette force tranquille qui n'était pas là avant. À ma grande surprise, je suis tombé encore plus amoureux d'elle. Les mêmes mots que j'avais entendus dans ma tête la première fois que je l'avais rencontrée ont résonné : *elle est à moi. Pour que je l'aime.*

Plus tard, quand nous sommes sortis de la chambre, nous avons découvert dans la cuisine une tarte au citron meringuée renversée par terre, la boîte déchirée, et un chiot absolument pas repentant. Ellie était là, le drap serré contre sa poitrine, riant aux éclats.

— J'en ferai une autre.

Je l'ai prise dans mes bras et nous avons dansé quelques instants, moi en boxer, elle enroulée dans le drap ; il y avait de la tarte partout sur le sol. Je l'aimais à la folie.

— Je veux t'épouser, ai-je murmuré à son oreille.

Elle a pris un peu de recul pour me regarder dans les yeux.

— Parce que je sais faire la tarte au citron meringuée ?

— Non, mais c’est un plus.

Elle a éclaté de rire à nouveau et m’a attiré contre elle.

— Je prends des cours dans une école d’infirmière, a-t-elle lancé.

J’étais surpris, mais ravi pour elle.

— Alors, tu pourrais devenir infirmière et m’épouser.

— Ne serait-il pas plus sage d’attendre un peu ? On devrait peut-être se laisser plus de temps.

— Je n’ai pas besoin de temps. Et toi ?

Elle m’a regardé avec amour et franchise, puis elle a secoué négativement la tête, l’air ravi et un peu surpris.

— Non, a-t-elle répondu, puis elle a posé sa main sur son visage, un sourire tendre aux lèvres. Tu as toujours eu tellement confiance en moi. Merci pour ce cadeau. Merci d’avoir attendu que je fasse de même.

Je l’ai embrassée, comblé. Dehors, les jonquilles formaient un tapis jaune et cette fois, Éloïse était dans mes bras. J’avais l’impression qu’ils avaient été faits pour elle. Elle seule. Je ne regrettais pas du tout ces années durant lesquelles j’étais trop terrifié pour m’approcher de quelqu’un. Dans cette solitude, je m’étais préservé pour Éloïse. *La femme de ma vie. Nous sculpterions notre avenir ensemble.* Pour la première fois depuis très longtemps, je me sentais enfin de retour chez moi.

Épilogue

Ellie

— Hé, a chuchoté Gabriel en se penchant pour m'embrasser, elle ne t'empêche pas de dormir ?

Il caressait du bout des doigts la joue soyeuse de notre fille, Mila. Encore endormie, elle a recommencé à téter, allongée sur ma poitrine. Après deux pressions, ses petites lèvres en bouton de rose se sont relâchées.

— Non, ça va, ai-je répondu.

J'aimais cette petite fille de tout mon cœur et je n'étais pas prête à la remettre dans son berceau. Et puis le soleil se levait.

J'allais bientôt reprendre le travail à mi-temps et je voulais profiter de chaque seconde passée à la maison avec ma famille. J'adorais être infirmière, ce travail me comblait, mais les mois que je venais de passer avec ma fille avaient été les plus beaux de ma vie.

Gabriel travaillait à la maison. Il sculptait dans le garage, comme il le faisait la première fois où nous avions vécu ensemble. À l'époque, je m'asseyais à ses côtés et je guérissais peu à peu en regardant ses belles mains caresser la pierre. Désormais, je tenais notre fille dans mes bras en l'observant travailler, et nous discutions de nos rêves et de nos projets d'avenir.

Nous partions faire de longues promenades sur des ponts couverts, poussant la poussette sur les sentiers. Nous faisions des siestes ensemble

tandis que le bébé dormait et nous organisions des pique-niques dans le jardin, notre fille allongée entre nous sur la couverture en admirant notre petit miracle.

Gabriel s'est assis sur la chaise à côté de moi en contemplant la lumière argentée du petit jour qui pointait entre les arbres.

De la lumière. De l'espoir.

— Peut-être que nous pourrions aller dîner en ville, ce soir ?

— Bonne idée, ai-je répondu en souriant.

— Tu veux que je la prenne ?

J'aurais pu porter Mila dans mes bras toute la journée mais j'adorais quand Gabriel la serrait dans les siens, alors j'ai acquiescé et je lui ai tendu notre fille. Il s'est mis à la bercer, scrutant son petit visage endormi. L'amour qu'il ressentait pour elle illuminait son visage et me ravissait. Parfois, les voir ensemble me procurait tellement de joie que j'en perdais le souffle. *Un amour bouleversant.*

Caressant le petit duvet sur sa tête, il m'a souri.

— Je crois qu'elle tient de toi, a-t-il dit en faisant allusion à la couleur de ses cheveux.

— Il faut attendre qu'ils poussent un peu plus pour en avoir le cœur net.

J'aimais son enthousiasme et la façon qu'il avait de me faire me sentir si belle, pas seulement à cause de mon corps, de mon visage ou de mes cheveux, mais grâce à tout le reste aussi.

Cet homme m'avait aimée sans hésitation.

D'un amour inébranlable.

Cet homme m'aimait tellement qu'il avait su attendre que j'apprenne à m'aimer.

Cet homme m'avait aidée à me reconstruire, à devenir un être à part entière. Et surtout, il m'avait aidée à déceler la beauté là où on ne la voyait pas.

Le soleil continuait à se lever, illuminant la terre, éclairant les ténèbres et chassant les ombres. Tous les jours, il me rappelait que la vie pouvait

être dure et solitaire, mais qu’elle était aussi pleine d’arcs-en-ciel sur des flaques d’eau, de champs de jonquilles et d’anges qui émergeaient de blocs de pierre. La vie débordait de fleurs qui, contre toute attente, trouvaient la force de se tourner vers le soleil et de s’épanouir. La vie était faite de miracles qui se présentaient quand on s’y attendait le moins et d’une sagesse selon laquelle la guérison, comme les pierres, n’est que sable, pression et temps.